H. Lit. P.
839i

Combes

134 F

PROFILS ET TYPES

DE LA

LITTÉRATURE ALLEMANDE

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

A LA MÉMOIRE

DE MON PARRAIN

J.-B. ERNEST MESNARD

COMTE DE CHOUSY

AVANT-PROPOS

L'auteur du présent volume n'a jamais eu l'intention d'écrire une histoire complète de la littérature allemande. Complète, elle deviendrait trop volumineuse ou dégénèrerait en nomenclature. Dans ce dernier cas, autant vaut consulter un dictionnaire qui donnera les noms et prénoms des écrivains, le lieu de naissance, la liste des œuvres, les dates, etc... Travail plus instructif que récréatif. D'ailleurs, ces littératures complètes existent; mais tout le monde n'a pas le loisir et la patience de lire trois ou quatre volumes in-8° de 600 pages. Il faut avoir envie ou besoin d'étudier.

Nous avons pensé qu'un résumé, dans lequel l'auteur a évité tout étalage d'érudition (et ce lui fut chose facile) serait peut-être bien accueilli par les lecteurs impatients ou curieux.

L'Allemagne est à la mode aujourd'hui. On admire le dieu Succès. On admire aussi, ce qui nous est peu familier, ce moyen âge germanique, qui impose de loin par ses formes fantastiques, que le brouillard grandit encore. Vu de près, le palais s'évanouit; le bloc reste. D'autre part,

certaines œuvres passent pour ennuyeuses ou incompréhensibles qui ne sont qu'étrangères à notre manière de voir et d'écrire. Tâchons d'être justes.

Notre désir serait donc de présenter une esquisse si légère qu'elle pût être saisie d'un coup d'œil. Bien ou mal dessiné, le tableau, vu de face, dans son ensemble, produit un certain effet et nous a causé certaines sensations que nous voudrions communiquer au lecteur. Les travaux littéraires d'une époque égalent quoi ? Tâche malaisée, de résumer ces impressions, de clore en peu de pages tout un siècle.

On éprouve aussi quelque embarras à parler de l'Allemagne. La critique a l'air d'un sarcasme. La phrase s'aigrit volontiers, si l'on n'y prend garde, devant les réputations usurpées et la plume s'aiguise pour crever la vanité bouffie. Devant maintes œuvres, l'admiration des Allemands est plus patriotique que littéraire. Dans les universités, elle devient aussi traditionnelle, et il n'est pas toujours permis à un bon jeune homme d'avouer qu'un poème ennuyeux l'ennuie. Les élèves intelligents y cherchent l'utile, un butin philologique, par exemple, et le trouvent; les paresseux s'endorment à sa lecture, sans haine et sans remords; les étudiants dociles acceptent pêle-mêle un bagage encombrant.

> Alſo führen auch hier, mit unbeſonnener Sorgfalt, ſchlechte Dinge ſie fort[1]. Herm. u. Dorothea.

Henri Heine, peu poli envers ses compatriotes, esquisse le mode de chargement. Il nous montre „dans le caravan-„sérail savant de Berlin ces chameaux s'agenouillant,

[1] Ainsi, ces malheureux, avec un empressement naïf, emportent les plus méchants objets.

„dévots et crédules, se laissant mettre sur le dos les outres „pleines de vent et d'eau claire, puis s'enfonçant avec ces „provisions dans les déserts de sable du Brandebourg..." Ces chameaux complaisants sont morts pères de famille; et les caravanes ont pris la route de France. A notre service, tout le galimatias du moyen âge, les vieux romans sans queue ni tête! *Der Aventiure Krone*, en 30,000 vers, qui n'est même pas original; la *Guerre de Troie*, en 60,000 vers, et l'épopée n'est pas terminée!

Il faut avoir été contraint, par métier, de fouiller dans ces prétendus „trésors littéraires" pour soupçonner la profondeur de la sottise humaine. Eh bien, prions lesdits chameliers d'aller colporter ailleurs leurs poèmes épiques sur *Alexandre* et sur *Titurel*. Tant pis pour le Saint-Graal! On le retrouvera quand on pourra.

Sans être un pamphlet, ce petit livre croit pouvoir dire que les élucubrations mystiques de *Wolfram von Eschenbach*, grand poète qui ne savait ni lire ni écrire, sont soporifiques; que la majeure partie des poésies lyriques du moyen âge sont décalquées plus ou moins adroitement, plus ou moins honnêtement sur les nôtres. Ces gens-là réclament bien Shakespeare comme un des leurs, sous prétexte d'affinité nationale... Ils finiront par se l'adjuger, comme ils ont déjà annexé le polonais Copernic. Sans être grincheux, nous pouvons trouver que Klopstock est au-dessous de Chapelain même; que le poème épique sur *L'arche de Noé* du sieur Bodmer est ridicule; que la *Louise* de Voss, opposée outrageusement à l'*Hermann* de Gœthe, est une platitude littéraire, etc... D'ailleurs, j'ai eu soin, dans le blâme, d'appuyer mon opinion personnelle sur l'opinion d'un Allemand. On m'excusera de rester froid devant *Kotzebue*, par exemple, que Gœthe, toujours si modéré cependant, traite de *Nullité*. Nous

ferons juge le lecteur lui-même. La critique sera aussi sincère que l'éloge.

Les susceptibilités religieuses rendaient la tâche plus ardue. Depuis Luther, les grands écrivains de l'Allemagne sont presque tous protestants; certains sont de spirituels hérétiques, avec Lessing à leur tête. Il était impossible de ne pas indiquer, au moins brièvement, leurs attaques contre le clergé catholique. Le modeste traducteur n'en est pas responsable.

Plus nous approcherons des noms vénérés de la belle époque classique, plus nous frappera l'immense mérite de ses représentants, jusqu'à ce qu'enfin, devant les œuvres de Gœthe, comme devant les œuvres grecques, nous ne puissions plus qu'admirer. Je voudrais contribuer à détruire ce préjugé, qui tient les „Affinités électives“ pour immorales et le second Faust pour inintelligible (Les symphonies de Beethoven ont passé pour inintelligibles, elles aussi). Si je réussissais, j'aurais payé une faible part de ma dette envers cet homme de génie, dont le commerce procure des heures exquises, dont l'influence bienfaisante se fera sentir toujours davantage. Les ouvrages consacrés à sa biographie, à l'analyse de ses travaux sont innombrables. „Quand les rois bâtissent, disait-il lui-même, les charretiers ont fort à faire.“

Sur le monument élevé à sa gloire, je ne prétends pas voir inscrit mon nom, n'ayant touché le mortier que du bout des doigts.

Paris, 1887.

PROFILS ET TYPES

DE LA

LITTÉRATURE ALLEMANDE

I

DIVISIONS

L'apparente variété des œuvres allemandes se résume en quelques périodes aisément délimitées.

1. Le christianisme pénètre chez les Goths, leur traduit l'Évangile, soumet bon gré, mal gré, la Germanie à la croix. Tout entière aux mains du clergé, la littérature produit des psaumes, des épopées célébrant Charlemagne, champion de l'Église militante et le confondant maintes fois avec Alexandre ou César. On révère les noms de *Ulfilas* († 388), de *Rabanus Maurus* († 856), le savant archevêque de Mayence.

L'éloge de Charlemagne serait ici superflu. Le vieil empereur put pendant quelques années réunir, mais non confondre les deux races. Le *Serment de Strasbourg* (le texte est cité dans tous les cours d'histoire) marqua la séparation des deux nations comme l'indépendance des deux langues.

2. De 1100-1300 les Croisades troublent les peuples. Frédéric Barberousse succède à Charlemagne dans l'imagination; le chevalier a succédé au guerrier. L'Énéide de

Henri von Veldeke indique l'évolution littéraire. L'ouvrage fut trouvé „moult plaisant" par les dames et la noble compagnie. Si Veldeke assista vraiment aux fêtes chevaleresques données à Mayence par Barberousse, le hasard qui rapprocha l'empereur et le poète fut spirituel.

Sous les Hohenstaufen, la poésie est plus galante que religieuse, ou du moins plus mystique qu'orthodoxe. Citons: *Walther von der Vogelweide*, *Hartmann von der Aue* († circa 1215), *Reinmar le Vieux* († 1194), le bavarois *Nithart*, *Wolfram von Eschenbach*, *Gottfried de Strasbourg*, etc. — *Les Nibelungen*. *Thomasin von Zirklære* (ou *Tirkler*) écrit en vers (Der welsche Gast), mais ses réflexions ont parfois le bon sens de la prose. Pour lui, le *Parcival*, *Erec*, etc. sont „tissus mensongers qui troublent la cervelle et gaspillent le loisir du lecteur." C'est précisément notre avis. D'ailleurs la décadence de la poésie chevaleresque est rapide. L'histoire de *Saint Alexis* et de la belle Adriatica, les 33,000 vers de *Sainte Martina*, les 60,000 de la *Guerre de Troie* ne la réhabilitent pas.

3. Fêtes et tournois coûtent cher et l'on revient d'expéditions lointaines — quand on revient — avec plus de horions que d'argent. La bourgeoisie exploita les fautes des grands; la cité (Augsbourg par exemple) s'enrichit de leur misère et de leur prodigalité. Les insuccès militaires éveillèrent la réflexion des petits qui mouraient sans gloire ni profit. Si honorable qu'il soit de se noyer dans le même fleuve que son empereur[1] ou d'être pourfendu par un cimeterre damasquiné[2], le bourgeois balbutie le raisonnement de Sganarelle :

[1] Comme le mari de Daja, dans *Nathan le Sage*.

[2] Comme s'en réjouit d'avance Paul Werner, dans *Minna de Barnhelm*.

Quand j'aurai fait le brave et qu'un fer, pour ma peine,
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ?

MOLIÈRE.

Les abus, autant que les inventions, favorisent la *Satire;* et la littérature populaire, essayant ses forces dans le roman en prose, dans les récits demi-historiques, devient une arme contre la noblesse et contre le clergé et, dès que l'imprimerie est découverte, une arme dangereuse.

4. La Réforme, précipitée par la Renaissance, annonce l'Allemagne moderne. L'ancien Haut-Allemand (de 600-1100) et le moyen Haut-Allemand (1100-1500 environ) sont remplacés par le Haut-Allemand, que *Luther* impose par sa bible. La foi chrétienne revêt un nouvel aspect et l'exégèse réfractaire prouve que l'incrédulité n'est pas toujours exempte de fanatisme. Autour du grand nom de Luther se pressent les noms de *Hans Sachs*, *Ulrich von Hutten*, *Fischart*, *Erasme*. Malheureusement les guerres désolent l'Allemagne, y jettent des bandes étrangères, étouffent toute production. Pendant près de 40 années (1580-1620) la littérature n'offre rien de notable, rien. (Le roman de *Grimmelshausen* († 1675) *Simplicissimus*, intéresse surtout l'historien). Le chaos est complet; la langue, les mœurs sont noyées dans les mots et les usages étrangers; l'imitation devient manie.

5. Une nouvelle période s'ouvre, inaugurée par *Opitz*, et l'on travaille à une littérature vraiment nationale. Il faudra plus d'un siècle pour qu'elle devienne classique, c'est-à-dire à la fois allemande et humaine, pour qu'elle ait ses racines dans la terre natale, mais que ses fruits soient

pour le monde. Comme illustres précurseurs des écrivains „de la floraison“ (Blüthezeit) viennent *Leibnitz* (1646-1716), *Ch. Wolf*, *Thomasius*, *Gottsched* (1700-1766). Une partie des efforts littéraires fut détournée au profit de débats théologiques qui aigrissaient les esprits sans élucider les questions. Les *Rationalistes* (*Semler*, *Michaëlis*, *Mosheim*, *Nicolaï*, etc., qui voulaient réduire le christianisme à un simple traité de morale) et les *Orthodoxes* (*Hamann*, *Jacobi*, *Lavater*, etc., dont les tendances mystiques compromirent la religion plus qu'elles ne la servirent) se disputèrent longtemps sans persuader ni amuser personne.

Luther souhaitait (Lettre à la noblesse chrétienne, § 25) voir se fonder des écoles où garçons et filles pussent entendre lecture morale, apprissent à penser avec bon sens et suivant la doctrine de l'Évangile; il demandait aussi „que, au préalable bien instruits dans les petites „écoles, les meilleurs élèves *seuls* fussent envoyés dans „les écoles supérieures; qu'à cet effet veillassent les „princes ou les conseils municipaux.“[1] Les instructions du Maître ont été suivies, quoique souvent dénaturées par une intempestive philanthropie. (Pestalozzi, et autres.)

6. L'énergie parfois brutale de *Lessing* fraya à la littérature le droit chemin. Apôtre de la tolérance, comme Voltaire, son contemporain, Lessing est le véritable précurseur de *Schiller* et de *Gœthe*. En appelant Gœthe auprès de lui, le *duc Charles-Auguste* fit de Weimar une capitale littéraire et servit sa patrie mieux que ne firent de fameux conquérants. Il serait long d'énumérer toutes les célébrités contemporaines qui se pressèrent dans ses

[1] Darüber sollte ein Fürst oder Rath einer Stadt Acht haben.

salons. Ce fut l'âge d'or de la littérature allemande. Gœthe et Schiller captivant l'attention générale se firent pardonner leur supériorité autant par leur caractère que par leurs chefs-d'œuvre.

7. Enfin la jeune Allemagne (on peut la faire dater de 1815) offre une brillante légion d'écrivains assez modestes pour n'ambitionner que le second rang et dignes de l'occuper. *Rückert*, *Uhland*, *Heine*, *Lenau*, etc., ont enrichi leur langue de rythmes nouveaux. Nous citons là des noms très connus même à l'étranger. Mais l'érudition sous toutes ses formes fut en ce siècle une gloire allemande. En histoire, en philologie surtout, nos voisins ont fait des conquêtes plus admirables que leurs succès militaires, et plus durables.

Ce bref résumé guidera le lecteur au milieu d'une apparente confusion. Sur maintes œuvres du moyen âge qui occupent trop de place dans les littératures, nous n'avons dit que peu de mots. On pourra même nous reprocher de les avoir parfois critiquées avec quelque parti-pris. *Nous avouons ce parti-pris en toute sincérité.* Non pas parce que ces œuvres sont allemandes ! Mais parce que nous croyons que leur étude est inutile aux Français. A notre époque de lutte, de travail scientifique, au bruit du fer et dans la situation où les événements ont mis notre patrie, nos jeunes gens n'ont, ce me semble, à consulter ni *Titurel*, ni *Wigaloïs*, ni le *Saint-Graal*. Franchement, serait-ce la peine d'avoir diminué les études grecques si on y substitue les études franques ? L'intérêt qu'elles offrent aux Allemands n'existe pas pour nous. Qu'on nous ramène alors à la *Somme de Saint-Thomas !*

Puisqu'il fallait au moins citer ces poèmes, dont les titres ont été popularisés par la musique (*Lohengrin*, etc.),

nous en avons résumé les sujets le plus rapidement et le plus gaîment possible, confiants dans l'adage :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

II

LE GERMAIN ET L'ALLEMAND

La langue allemande n'est autre chose que le gothique atténué, adouci, civilisé, maints savants disent dégénéré ; et les Allemands se regardent à bon droit comme les arrière-neveux de ces farouches peuples du Nord. Aussi rejettent-ils le terme historique : *Invasion des Barbares*, insolence à leur adresse, paraît-il, et prennent, sans hésiter, parti pour les Cimbres et les Teutons que Marius massacra si brutalement. — Que l'idiome de ces peuplades ait disparu sans laisser de traces (car on ne peut appeler ainsi quelques noms plus ou moins corrects et quelques courtes formules magiques propres à délivrer un prisonnier ou à redresser une entorse de cheval : „*alors Wodan répara la jambe malade ; il lia l'os à l'os et le membre redevint entier...*"), la philologie peut le regretter ; mais la littérature n'y perd rien ; et ces *barritus* ou *barditus* que les Germains, au témoignage de Tacite[1], chantaient, heurtant leurs boucliers, en l'honneur du dieu Sachsnot ou Tsiou, n'étaient guère qu'un hurlement cadencé !

[1] « Témoignage sympathique, ému », dit M. Vilmar, qui oublie cette fameuse phrase de Tacite, au sujet de deux peuples germains aux prises : « Puissent les dieux immortels, à défaut d'amour pour nous, vous inspirer la haine les uns des autres ! »

Hurlement ? — Rayez ce mot, s'il vous plaît, et sachez que les Cimbres et les Teutons ne hurlaient pas. C'était race très distinguée. Ouvrez les littératures des Allemands et vous le verrez bien... — Il semble, à nous autres, benoîts michelots, que la littérature croît à travers les âges, progressant comme le peuple lui-même, arrêtée ou dévoyée par les mêmes obstacles, échangeant sa rudesse primitive contre une élégance plus ou moins artistique ou artificielle, la force contre la politesse. La littérature s'ignore, se cherche, se dégage des liens de la superstition, de l'ignorance, de la tradition et devient, selon les nécessités, les passions et les goûts du temps, une arme, un jouet ou une enseigne. Le lecteur français pense que les illettrés sont moins sensibles que les lettrés aux charmes de la poésie, et que

Pour savoir quelque chose il faut l'avoir appris.

Cette sagesse, sans doute un peu plate, le conduit à la conclusion telle quelle : que les hordes de Germanie, en ces temps barbares, vivaient comme des brutes et avaient pour le moins plus d'appétits physiques que de goûts esthétiques. Aussi quel étonnement nous saisit devant les portraits fantaisistes que tracent de ces *Ansgar* et de ces *Gunther* leurs descendants, prétendent-ils, directs ! Les Goths et les Ostrogoths étaient, paraît-il, des „cavaliers“ accomplis, qu'un ardent amour de la patrie et de la liberté rendait seul un peu batailleurs. Leur brutalité — si brutalité il y a, car le témoignage d'ennemis, mauvaises langues, est infirme et impertinent — n'était qu'une rude *franchise*. Quelle fidélité envers leurs chefs ! Quel respect pour les femmes, aux yeux bleus, au teint blanc ! Pour ces vierges germaines, dont l'âme

comprenait la leur, vibrait avec la leur à l'unisson! Temps antiques! Temps bienheureux de combats épiques, de passions grandioses, de naïveté enfantine, de foi ardente et pure! Le cor résonne dans la montagne... le galop des coursiers se rapproche... Hourrah! Les Germains reviennent vainqueurs. La barbarie romaine est rejetée: le sol de la patrie est libre. Alors, assis dans la forêt séculaire, ils racontent les exploits de leurs pères, „*la harpe passe de mains en mains*[1]" et les jeunes filles les contemplent pensives,

... ces héros au sourire si doux.

D'autres fois, au bord du Rhin profond, ils regardaient couler l'eau...

Voilà l'idée que se font de doctes Allemands de la civilisation ultra-tudesque. Aussi vrai est le roman de Florian sur les mœurs romaines; son *Numa Pompilius* est à ce prix un modèle d'exactitude historique. Ces messieurs se prennent-ils eux-mêmes au sérieux lorsqu'ils écrivent „*qu'il n'y avait à la vérité en ce temps-là ni lettrés ni illettrés*" — (c'est juste, ils étaient tous égaux devant l'ignorance) — *ni une haute volée raffinée* (sic!) *mais aussi pas de populace grossière ni brutale.*" Vraiment? Est-ce une pointe contre la société présente qui n'aime guère et regrette peu le gothisme, le vandalisme et le moyen âge? La civilisation des Teutons et des Cimbres!... Se moque-t-on du public? Ainsi ces brutes aux cris rauques poussaient des sentiments tendres et langoureux? Et ces niaiseries trouvent des prôneurs et des croyants! „Ce qu'il

[1] Vilmar. Literaturgeschichte. „An jenem Gesange nahmen alle Theil; die Harfe ging von Hand zu Hand. (16e édition, 1874.)

„y avait de beau en Allemagne, c'était cette rudesse du Nord, qui s'alliait avec une sensibilité sublime.“ (M^me de Staël, 163). Un professeur de littérature écrit sans rire, par exemple, que le roman du Renard est dû aux Allemands et remonte à cette époque bienheureuse „où régnaient une vie toute naturelle, insouciante et naïve „et entre les hommes et les animaux des relations plus „intimes„ ! (textuel).

...Comme ils étaient mignons
Vivaient de pairs à compagnons.

Voilà l'idée que des hommes instruits se font du genre de vie que menaient dans les forêts les brutes rapaces sous le sabot desquelles la civilisation gréco-romaine faillit périr anéantie !

Enfin, admirons le patriotisme, même exagéré ; admettons que les Teutons et les Cimbres ne hurlaient pas et que leurs ténors étaient aussi harpistes. *De mortuis nil nisi bene.* Mais les contemporains peuvent amplement dédommager notre admiration ; et peut-être serait-il à propos d'ouvrir ici une ou deux parenthèses. Avant de parcourir la littérature de ce peuple, faisons connaissance avec ce peuple lui-même, avec ses vertus et sa modestie. L'idée d'établir un parallèle entre eux et nous se présenterait spontanément ; mais je serais juge et partie, et mon dire serait suspect. De peur de sembler me permettre à leurs dépens de mauvaises plaisanteries, je choisis pour garant un homme remarquable, Fichte[1]. Ce philosophe félicite les Ostrogoths „*d'avoir eu seuls le courage de braver et de borner la domination romaine.*“ Bien. — *Ils ont vaincu*

[1] Reden an die deutsche Nation.

Rome, parce que… (devinez) *parce que l'Infini les enthousiasmait! Car ce n'est ni la force des bras, ni l'excellence des armes qui gagne les batailles; c'est la puissance de la cordialité.*" Très bien. Vous voyez qu'ils n'étaient pas des barbares, lesquels guerroyent pour des motifs peu philosophiques. Railler la vanité nationale des Français, les accuser de chauvinisme, est un des lieux communs des déclamations étrangères. Que d'obscurs journalistes délayent ce thème, passe! Mais un grand philosophe comme Fichte ne devrait point commettre la même faute. Or, nous saurons, grâce à lui, que „*si l'Allemagne était restée unie, elle aurait reposé au centre de la terre civilisée, ainsi que le soleil au centre du monde.*"

Que pense mon lecteur de la modestie allemande? Ces choses-là ne s'écrivent pas seulement chez nos voisins; elles sont répandues et crues. N'eussent ses divisions intestines paralysé ses forces, l'Allemagne serait devenue pour l'Europe, pour l'humanité, un *soleil* de civilisation. Si l'Allemagne était plus forte que les autres nations, elle assurerait le bonheur du monde. Plus de guerres! elle a trop bon cœur; elle est de *nature trop désintéressée* (der Deutsche hat immer wenig Begierde gezeigt) pour en déclarer une et serait assez puissante pour interdire à ses voisins semblable velléité. Que le centre de la politique soit à Berlin et la paix est donnée au monde. „*Tout autre* „*système européen est une chimère; ce n'est que dans l'Unité* „*allemande qu'on trouvera le salut universel*" (page 197).

Eh bien, depuis 1870, les aspirations de Fichte ont pris corps. Le succès a justifié ses espérances. L'Allemagne est devenue l'arbitre. L'ère prédite va certainement s'ouvrir :

> Ultima Cumæi venit jam carminis ætas,
> Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna…

La perfide France a vu sa domination brisée; elle ne pourra plus, menteuse, querelleuse et injuste (Trug des Auslandes... seine Ungerechtigkeit... seine Zwiste), troubler la paix du monde et le bonheur des peuples ; la suprématie passe de ses mains capricieuses aux mains sages de la douce Allemagne. — Le plaisant est que les autres nations s'en réjouirent,

Guillot les crut et leur fit fête,

Guillot applaudit à nos défaites et dansa devant le vainqueur, qui avait promis monts et merveilles ; et c'est ici que commence la comédie.

Après tout, pourvu que les choses aillent mieux en ce monde, s'en attribue la gloire qui voudra !

Mais continuons. „*Il ressortira forcément de notre raisonnement que l'Allemand seul a un peuple, que lui seul est capable d'un patriotisme vrai et sensé.*" C'est flatteur pour les autres nations ! Nous sommes-nous jamais brûlé pareil encens sous le nez ? „La patrie allemande est une terre sainte, la terre natale de l'honneur !"[1]

Si je ne craignais d'être indiscret, je demanderais volontiers pourquoi ses bienheureux habitants mettent à déguerpir un si remarquable empressement. Cette chère patrie ! Ils la quittent par milliers. 120,000 la même année ! Questionnez jeunes et vieux, riches et pauvres, la plupart n'ont qu'un désir : s'en aller. C'est un besoin inné. Ils ont repeuplé l'Amérique ; ils pullulent dans toutes les contrées de l'Europe. S'en aller. Lichtenberg, le spirituel mathématicien de Gœttingen, a définitive-

[1] Henri Heine assure aussi que c'est un pays béni, le pays des pommes pourries (*Atta Troll.*).

ment noté cette tendance de ses compatriotes. „Le caractère des Allemands ?

Nos patriam fugimus.

VIRGILE, Egl. 1.

Ils l'aimeront nonobstant... à distance. Mais que ne restent-ils près du Rhin, „*ce fleuve de leur cœur*[1]," ce fleuve poétique, romantique, ethnographique, qui coule, avec un sérieux tout allemand, toujours dans la même direction, „*qui raconte, en passant, les hauts faits des temps* „*jadis, sur les rivages escarpés duquel semble errer encore* „*l'ombre d'Arminius*" (M^me^ de Staël). Qui sait ? Plus d'un philologue y cherche peut-être le trésor des Nibelungen, or fatal que Hagen y fit jeter.

Venons aux compliments plus précis. Nous résumons quelques pages de Fichte, qui nous assure que les étrangers n'ont, comparés à son peuple, qu'un vernis d'instruction. Leur science n'est donc qu'un *jeu* d'esprit, sans but et sans portée (mit dem sie nicht weiter wollen) ; ils ne sont donc que spirituels, tandis que les Allemands ont à la fois de l'*esprit* et du *cœur* (du Gemüth), l'*honnêteté convaincue* dans le travail, *le sérieux* en toutes choses (pages 64, 74, 79 et sq.).

Les Français, au contraire, „*se laissent aller*". Aussi leur langue même est affectée de cette frivolité ; c'est moins une langue que „*des façons de parler, nées du caprice et de l'ennui*", et il serait à désirer que les Allemands vinssent leur apprendre à parler le français, leur propre langue, plus correctement, conformément aux lois de la transformation. — Je n'invente rien.

[1] L'expression est de M. Daniel, professeur à Halle. (*Géographie*, Leipzig, 1870.)

„*Vérité et naturel de notre côté, — fantaisie et affectation du côté des Français,*" continue-t-il. „*Aussi tous les maux qui nous ont affligés sont d'origine étrangère.*" — Vous voyez, avant le contact de la barbarie étrangère, les Allemands étaient bons, honnêtes, candides, — candides surtout. Trois fois hélas! l'ivraie étrangère (c'est-à-dire française, car Fichte a constamment la France en vue) a étouffé le pur froment germanique.

Lappæ que, tribuli que; inter que nitentia culta
Infelix lolium !...

Adieu l'originalité, le génie (le génie cimbrique!), la sincérité des sentiments! Adieu le *Gemüth* primitif!... Et saurait-il en être autrement, quand les Français, ce peuple corrompu et corrupteur, ne cherchent dans la science, dans la philosophie „*qu'un moyen de tromper l'ennui et de tuer le temps*", sont même „*incapables de créer une seule œuvre vraiment géniale*" [1], n'ont même pas de philosophie, „*tout au plus une sagesse mondaine, qu'ils ont ramassée en parcourant les sentiers battus de l'antiquité*". Tandis que pour les penseurs allemands „*l'étoffe de l'esprit „vivant est au-delà du soleil, au-delà de tous les soleils!!*" (page 103). Les Prussiens ouvrent de nouvelles mines, éclairent les gouffres obscurs, ébranlent, vrais Titans de la pensée, des montagnes... „*Aigle aux ailes épandues, „leur génie prend son essor, et, d'un vol sûr et puissant, „agite les couches de l'air, tandis qu'il se rapproche du „soleil, dont la contemplation l'éblouit.*" [2]

[1] C'est en toutes lettres.

[2] Je regrette que le soleil, dont la contemplation éblouit Fichte, n'ait pas mieux éclairé son style. Le discours V se termine par une tirade, dont voici la première phrase: « L'étranger est la terre de

Je traduis, quand nos voisins se louent eux-mêmes, on voit qu'ils n'y mettent pas de fausse modestie. Du courage, cela devient amusant. Le lecteur français qui déchiffre ces hyperboles est récompensé par de vraies trouvailles. Il ignorait ce que pouvait être „*la visibilité de Rien.*" Eh bien, c'est „*dans une apparition, non seulement* „*cette apparition elle-même, mais une autre partie consti-* „*tutive de cette apparition, à savoir celle qui reste après* „*abstraction de l'explicable!!*"

Des centaines de pages sont écrites dans ce goût-là. On ne doit pas s'étonner de la supériorité des Allemands, ni de l'ardeur avec laquelle beaucoup de nos compatriotes vont puiser chez eux les idées profondes et admirer ces thèses extraordinaires „*issues de la vie pure et divine*" et présentant „*non une vaine apparition, mais dans cette apparition une apparaissante base de cette apparition!*" [1]

Ne pas comprendre, n'est pas une raison pour condamner; encore moins une raison pour admirer. Fichte me sert ici de témoin contre ses compatriotes; on n'aurait que l'embarras du choix. Mais nous ne pouvions citer les assertions du premier écrivain venu. Fichte n'est pas ici personnellement en cause; la domination napoléonienne explique, justifie ces exagérations de langage. Il faut qu'un chef crie fort pour être entendu pendant la bataille; il faut qu'un tribun enfle son éloquence pour secouer la torpeur d'un peuple. Afin d'encourager ses compatriotes, il était habile de leur affirmer qu'ils étaient

laquelle les vapeurs fertiles se dégagent et s'élèvent vers les nuages, et grâce auxquelles en outre les anciens dieux bannis dans le Tartare sont rattachés à la circonférence de la vie. » Vous comprenez, n'est-ce pas? Du reste, c'est évident par soi-même.

[1] Quel galimatias!... Cela pour dire que le fond leur importe plus que la forme.

des géants asservis par des nains. Ruses de guerre nullement indignes de cet homme de génie que nous verrons plus loin sous un autre aspect et auquel nous rendrons sincère justice. Mais, en souvenir des *Reden an die deutsche Nation*, nos voisins devraient aussi se montrer moins injustes envers tel de nos poètes, dont les strophes un peu trop brillantes voulaient nous consoler de nos malheurs. Victor Hugo a peut-être trop souvent proclamé que Paris était la Ville-Lumière, la France, la Grande Nation; trop souvent rappelé que nos soldats avaient

> ... franchi les Alpes et le Rhin;
> Que leur âme chantait dans les clairons d'airain.

On peut trouver téméraires ses hyperboles; elles étaient inspirées cependant par un enthousiasme aussi patriotique que celui de Fichte, et, comparaison faite, plus claires. Nous désirons la tolérance réciproque et devons la désirer; car, en lisant l'histoire, on voit, hélas! combien de péchés chaque nation porte sur la conscience.

Pour terminer ce petit croquis des mérites allemands, il suffit de feuilleter le livre (très remarquable d'ailleurs) du docteur J. Scherr :

a. „Les Allemands ont été sauvés à travers leurs humiliations et leurs malheurs par leur croyance à l'Idéal“ (p. 6). Soit!

b. „La bonne foi sociale est une vertu allemande“ (p. 9).

c. „Les Allemands ont les aptitudes du génie!“ (genia=lisch angelegt.)

d. „Combien touchante est la piété allemande!“

e. „Aussi l'Allemagne est-elle devenue le pays le plus intellectuel, le plus civilisé sous toutes les formes et sur

toutes les faces, le pays de la civilisation par excellence!“ (p. 475).

Bien plus, ils sont *jolis*.

f. „Les cheveux simplement lissés et blonds, couleur noble (?), le rose tendre des joues, le regard pur et candide, le front en général haut et bombé, marqué au sceau de l'intelligence...“ (p. 8).

Et Scherr est un sceptique! Je m'arrête, laissant au lecteur le plaisir de conclure. Il voit combien est fondé le jugement de M^me^ de Staël: *L'Allemagne ne fut jamais atteinte par la fatuité* (p. 30).

Le nom de M^me^ de Staël est déjà venu plusieurs fois sous ma plume, et comme son livre a *fait époque*, j'ouvre ici pour elle ma seconde parenthèse.

Il serait injuste de méconnaître le brillant, le généreux esprit de M^me^ de Staël et les services que rendit son livre *De l'Allemagne*. Elle a eu l'honneur d'être comptée parmi les *idéologues* que Napoléon traitait de *vermine*. Elle a eu le mérite de montrer les bourgeois derrière les grenadiers prussiens, les braves gens qui pleuraient les morts d'Iéna, les raisonneurs derrière les rançonnés. Elle a annoncé aux lecteurs français Gœthe et Schiller. Mais son enthousiasme lui a trop brillamment coloré les choses; emportée par sa verve, elle a conclu trop vite de l'exception à la règle, de Schiller à ses compatriotes. La société de Weimar était une exception; le hasard fit de cette petite ville une capitale littéraire, „Bethléem en Juda“ méritant d'être célébrée dans le monde „pour son talent quelquefois et quelquefois pour sa bêtise.“ (Gœthe.) Offensée par le despotisme de Napoléon qui dispersait les beaux rêves de liberté, M^me^ de Staël crut découvrir en Allemagne la terre heureuse, crut

retrouver la chevalerie dans le pays des légendes et dans une monarchie la Vertu, sans laquelle la République ne pouvait subsister. On montra à la voyageuse une société d'élite; dans des salons élégants des savants qui l'instruisirent, des artistes qui l'amusèrent, des auditeurs patients que son esprit et sa grâce éblouirent. Schiller lui tint tête en philosophie juste assez pour se laisser battre et rendre galamment les armes; Gœthe décrocha pour elle les tapisseries qu'il collectionnait en amateur un peu maniaque; Wieland lui montra ses quatorze enfants, et la voyageuse s'extasia sur la science, la patience, la complaisance des Allemands et sur l'élasticité de leurs familles. Elle a vu les choses trop en beau; c'est pardonnable. Mais trop souvent elle a cru voir et n'avait que rêvé :

> Et dans un crépuscule imprégné du brouillard
> Poétique, où Weber soupire, où rit Mozart,
> A cru voir l'Allemagne, ivre de sa musique,
> Danser au bord des flots, amoureuse et pudique[1].

C'est plus grave. Elle a vu ainsi, par exemple, „*des* „*troupeaux gardés par des bergers qui jouent des airs* „*charmants* (la polka?) *sur des instruments simples et* „*sonores.*“ Le sifflet ou le biniou? Elle ne dit pas si le bétail avait au cou des rubans roses, ni si les vaches dansaient en mesure et retenaient la mélodie. Les vaches allemandes doivent avoir la tête moins dure qu'en Nivernais.

„*Un jour d'hiver, je vis une longue suite de jeunes gens en* „*manteau noir qui traversaient la ville en chantant les lou-* „*anges de Dieu. Ces voix, presque aussi harmonieuses que* „*celles du Midi, causaient d'autant plus d'attendrissement*

[1] *Rimes et Rires* (Marpon et Flammarion, 1883.)

„*que la nature était plus sévère.*“ Eh bien? Où est la merveille? C'était sans doute une confrérie qui dégoisait un motet dans le goût du

Triomphe de l'âme élue. [1]
Triomphe! Triomphe! Il revient en pompe
Du combat aujourd'hui le prince de la victoire :
Que les sujets de son royaume
Contemplent aujourd'hui son triomphe!
Triomphe! Triomphe! Victoire!
Un éternel Alleluia!

Comme la verge d'Aaron qui reverdit
Et produisit des noisettes... ?

Madame de Staël a eu tort de s'extasier trop vite. Qu'elle ait exalté les femmes allemandes dans un lyrisme un peu ridicule, on en sourit. Elle plaidait pour son sexe et l'on entend avec plaisir, avec surprise, une femme louer une autre. Mais prétendre que „l'*Allemagne, si l'on* „*en excepte quelques cours avides d'imiter la France, ne fut* „*point atteinte par la fatuité, l'immoralité et l'incrédulité*“, est une plaisanterie de mauvais aloi. Plaisanterie aussi le prétendu „respect des Germains, incapables de tromper, pour la femme.“ M^me^ de Staël a, moins souvent encore, bien entendu; car elle n'écoutait guère, préférant parler et parlant très vite. „*La mobilité de sa langue est si preste,* „*qu'elle force les sens à se transformer en organes auditifs.*“ (Schiller.) Sur un mot elle partait, ahurissant l'auditeur, surtout l'auditeur allemand, stupéfait qu'on puisse dire tant de jolies choses et les dire si vite, et admirant la médecine qui a bien remèdes propres pour faire parler les femmes, mais n'en a point pour les faire taire.

[1] Des Knaben Wunderhorn, 768.

Aussi, malgré notre respect pour les beaux talents de Mme de Staël et pour le généreux libéralisme qui l'inspirait, osons-nous prétendre que son livre a surtout rendu service à l'Allemagne. Il nous a présenté une Germanie idéale qui nous a caché la réalité. Sur sa foi on s'est sottement imaginé chez nous que les Prussiens ne s'occupaient que de musique et de métaphysique, qu'ils „se contentaient du royaume de l'air,“ [1] comme les sylphes; on s'est imaginé que l'Allemagne était rêveuse et sentimentale, détachée des biens terrestres, les femmes étant blondes, *avec un son de voix touchant* (la voix de tête?) faisant „*de* „*la coquetterie avec de l'enthousiasme;*“ les hommes, braves gens, sincères et fidèles „*que l'habitude de l'honnêteté rend* „*tout à fait incapables, même quand ils le veulent, de se* „*servir de la ruse.*“

N'est-ce pas renversant? Ce „*même quand ils le veulent*“ est une perle. Elle nous a présenté ainsi un petit tableau de genre, soigneusement peint et verni, avec des figurines en porcelaine de Saxe, bonnes grosses joues roses et l'air si bonasse qu'il semble un peu bête. Achetez les jolies figurines! Achetez les gentils coucous de la Forêt-Noire! Comme c'est pastoral et patriarcal! Et les petits châteaux des bords du Rhin, comme ils sont gentils, avec des revenants dedans et des ballades tout autour!... Et cette Allemagne artificielle, odieusement fausse, s'est débitée chez nous sous la forme de légendes ridicules, de romans absurdes, pleins de types conventionnels, l'honnête paysan, l'honnête aubergiste, l'honnête bourgmestre, l'ami Fritz, l'ami Michaël, l'ami Mischmaschgut! et nous a empestés avec l'infect fatras du romantisme souabe (c'est l'Auvergne d'outre-Rhin), légendes grotesques,

[1] Le mot est de J. P. Richter.

Barberousses, Clairs-de-Lune, Gobe-la-Lune, Lieschen et Fritzchen, veste bleue et gilet jaune, corselet rouge, yeux de faïence, amour pur, excessivement pur, Vergiß-meinnicht!... Hélas!

„*Le jour s'éteignait derrière moi dans la plaine du Rhin.*
„*C'était un de ces sinistres soleils couchants où le soleil*
„*semble s'abîmer pour jamais dans l'ombre, écrasé sous des*
„*nuages de granit, informe et nageant dans une immense*
„*mare de sang!*" (Le Rhin, II, 116.) Voilà ce que le romantisme avait fait de nous: Victor Hugo ne voyait plus le soleil allemand comme un soleil ordinaire. Hélas! Et pendant ce temps l'œuvre du ministre Stein mûrissait. En 1866, elle se révélait et nous écrasait en 1870.

Le casque à mèche des bons bourgeois „à la Wieland" nous avait caché le casque à paratonnerre; le clavecin de Mozart avait abrité les cuivres de Wagner; les Gretchen nous avaient dissimulé les Thusneldas et surtout les Gotons; les cathédrales gothiques avaient masqué les casernes.

Occupons-nous de littérature: c'est moins triste.

III

LES ORIGINES — ULFILAS

Le plus ancien monument de la langue allemande est la traduction de la bible en gothique, œuvre d'Ulfilas († 388), grec d'Asie mineure, prisonnier qui s'éleva au rang d'évêque des Visigoths. Il aurait également complété les *runes* par l'adjonction de caractères grecs. Il ne reste malheureusement que quelques fragments de cette

traduction, d'une importance capitale pour la philologie; on peut même s'étonner qu'il en reste, car le manuscrit traversa bien des aventures. — Tandis que le christianisme pénètre en Germanie, soutenu par de bonnes troupes, il ne néglige aucun moyen d'affermir son influence spirituelle. Nous ont été conservés: Le *Wessobrunnergebet* (fin du VIII^e siècle) dont voici le début: „*J'appris ceci* „*comme la plus grande vérité qui fût parmi les hommes.* „*Avant que la terre n'existât, ni le ciel là-haut, ni la mon-* „*tagne, ni l'arbre, ni... etc... etc... alors qu'il n'y avait ni* „*fin ni borne,... alors était Dieu, le tout-puissant;*" et *Muspilli*, poésie allitérée sur la fin du monde et le jugement dernier.

(Il y a *allitération*, par exemple, dans ce vers de Bürger:

Schön Suschen schürzte, sprang und schwang
Sich auf das Roß behende.

Les Allemands abusent de ce procédé. Une oreille française ne sent guère le charme de cette répétition; l'allitération involontaire du bourgeois qui s'écriait: „Eh bien, ces chaînes? Que ne les tend-on donc pas? Qu'attend-on donc tant?" fait mal à entendre).

Je ne puis m'arrêter sur ces premières œuvres qui offrent surtout un intérêt linguistique et exigent une étude spéciale. Les savants d'outre-Rhin trouvent, par exemple, dans Muspilli des souvenirs païens et veulent entendre dans l'antagonisme d'Élie et de l'Antéchrist un écho affaibli des luttes de Thorr et de Surta, dieux de l'Edda... Soit!

Au temps des empereurs saxons (Henri l'Oiseleur, Othon le Grand, Othon II, Othon III, Henri II) se rapportent les chants religieux de Notker Labeo, moine de

Saint-Gall, qui traduit les psaumes; de Williram, abbé d'Ebersberg (en Bavière) qui commente le Cantique de Salomon; d'Otfried, moine de Wissembourg, en Alsace, qui raconte en cinq livres la vie de Jésus, depuis sa naissance jusqu'à son ascension.

Mais l'œuvre principale de cette époque est le poème allitéré *Heliand*, le Sauveur, attribué à un paysan(?) de la Basse-Saxe. La vie de Notre Seigneur est racontée d'après les Évangiles (d'où le sous-titre *Evangelien-Harmonie*) et les Allemands de s'écrier: „c'est de beaucoup „le plus excellent, le plus accompli, le plus sublime poème „que la poésie chrétienne de tous les peuples et dans tous „les pays ait jamais produit!“ C'est là une illusion bouffonne. Nous entendrons plus tard comparer à l'Iliade le *Nibelungenlied* et les plus modestes se contenter de mettre l'œuvre grecque et l'œuvre gothique sur le même rang. Nous ne voulons pas leur disputer cette joie très innocente; mais l'opinion du critique Vilmar sur le sens du livre mérite mention. Il y voit la preuve que „*les Saxons se sont donnés de bonne grâce au christianisme.*“ Eh bien, et les 31 années de guerres sanglantes que firent contre la Saxe Charlemagne et ses preux?[1]

Oh! rayez aussi cette expression brutale: *Guerres*, et apprenez que „*plus la discipline est aiguë et plus violemment* „*l'arrogance brisée, plus les âmes s'ouvrent volontiers à un* „*amour fidèle et pur*“ (p. 29). Ces litotes sont jolies et les principes qu'elles renferment se passent de commentaire. Cependant je croyais que les chiens seuls lèchaient la main qui les fouaillait.

Les événements politiques donnèrent au développe-

[1] « Exterminations atroces d'un peuple qui s'obstine à conserver sa nationalité et ses dieux. » (Paul Albert).

ment littéraire de l'Allemagne une forte impulsion lorsque Otto le Grand posa sur sa tête la couronne impériale et épousa Adélaïde, reine de Bourgogne et de la Haute-Italie (950). Cette princesse d'un esprit distingué apportait dans les plis de sa robe la civilisation étrangère ; et les expéditions que firent en Italie les empereurs d'Allemagne pour défendre leur couronne de fer, ouvrirent définitivement la Germanie à l'esprit d'Occident. Partout s'élèvent églises et cloîtres ; Magdebourg, Halle, Brême, Fulda, Cologne deviennent des centres de culture ; Virgile et Térence se lisent entre deux légendes saintes, chez les moines et chez les nonnes (dame Rhoswitha). Exemple d'ailleurs plus admiré que suivi. Ces „centres de culture“ avaient le jardin en friche ; on verrait plus tard à y planter quelque chose. Ainsi, même en 1291[1], l'abbé supérieur de Saint-Gall ne savait pas lire, son Chapitre non plus. (Scherr, 167.)

Gœthe a dessiné un joli portrait d'un abbé de Fulda, podagre, apoplectique, le gosier toujours sec et l'intelligence dans le brouillard.

OLEARIUS.

„Oui, les étudiants allemands excitent l'admiration de „toute l'université (de Bologne). *Quelques-uns, les plus „vieux et les plus malins,* reviendront docteurs.

L'ABBÉ.

„Connaissez-vous pas un cadet... ? Il est de la Hesse.

[1] Sans doute les couvents ne peuvent se comparer à trois siècles d'intervalle. Mais, si en 1291, les abbés ne savaient pas toujours lire, on peut douter que leurs prédécesseurs fussent plus instruits en 950. Où serait le progrès, autrement ?

OLEARIUS.

„Il y a là-bas beaucoup de Hessois.

L'ABBÉ.

„Il s'appelle... C'est un... — Personne de vous ne le „sait-il? — Sa mère était une demoiselle de... oh! son „père n'avait qu'un œil... et il était maréchal.

OLEARIUS.

„De Bois-Sauvage?

L'ABBÉ.

„Juste. De Bois-Sauvage.

OLEARIUS.

„Je le connais bien. Un jeune seigneur de grande „*capacité*. On vante surtout sa force dans la dispute.

L'ABBÉ.

„Il a hérité cela de sa mère."

L'évêque de Bamberg prend pour un contemporain l'empereur Justinien, le Justinien du Corpus Juris.

L'ABBÉ.

„Ce doit être un beau livre.

OLEARIUS.

„On l'appellerait volontiers le livre par excellence. „Recueil de toutes les lois; pour chaque cas la sentence est prête.

L'ABBÉ.

„Un recueil de toutes les lois? Sapristi ! Alors les dix „Commandements de Dieu sont dedans ?

OLEARIUS.

„*Implicite*, oui ; mais non *explicite*.

L'ABBÉ.

„C'est ce que je veux dire : rien que le texte, sans „autre *explication*... A la santé de Justinien !

OLEARIUS.

„Pardon, à sa mémoire !"

Au dessert arrivent de mauvaises nouvelles.

L'ABBÉ.

„Une vraie tuile ! (Il se rassied.) Encore un coup. (On lui verse à boire.)

OLEARIUS (essayant de l'arracher à la bouteille).

„Votre Grâce ne voudrait-elle pas faire une petite pro- „menade dans le jardin?

Post cœnam stabis, seu passus mille meabis.

LIEBETRAUT (*item*).

„En vérité, rester assis ne vous vaut rien. Vous aurez „encore une attaque d'apoplexie. (L'abbé se lève.)

OLEARIUS (à part).

„Une fois dehors, je me charge de lui délier les „jambes !"

Sans calomnier les abbayes de ce temps-là, on peut dire que ce brave abbé de Fulda n'était pas le seul à vouloir „transporter nos humanités en belle cuisine de Dieu", à considérer plutôt, comme le saint roi Panigon, le branlement des broches, l'harmonie des contrehastiers, la position des lardons, la température des potages, les préparatifs du dessert, l'ordre du service du vin...

Æneas Sylvius, devenu pape, avait ordonné une enquête sur les couvents d'Allemagne : il l'arrêta brusquement. Les résultats étaient pénibles. Les évêques distribuaient des bénéfices à leurs enfants encore tout jeunes. „*Il y eut des couvents où toutes les nonnes furent trouvées en faute.*" (*L'évêque Burnet*, cité par H. Taine.)

Faisons comme Pie II. Arrêtons l'enquête. Mais ces quelques mots étaient nécessaires à l'adresse des mauvais plaisants, des Mittelalterſüchtlinge, qui vantent à tout propos la candeur des mœurs au moyen âge. D'ailleurs, pour ces pauvres pécheurs la tentation était trop forte. „*Les femmes allemandes ont un charme qui leur est tout „à fait particulier, un son de voix touchant, des cheveux „blonds, un teint éblouissant; elles sont modestes mais „moins timides que les Anglaises...*" (Mme de Staël, 26.)

Or la beauté c'est tout. Platon l'a dit lui-même [1].

Tout est saint à cette époque, tout est angélique : Les „miracles du Christ" du moine Ezzo ; le „Livre de la Création", la Légende de Ponce-Pilate, la plus vraisemblable de toutes. Ponce-Pilate devient le fils d'un roi rhénan et de Pila, fille du meunier Atus ; (!) sainte Crescence, sainte Véronique, etc., etc. Glissons, et arrivons aux chefs-d'œuvre.

[1] A. Musset.

IV

L'ANNOLIED

L'*Annolied*, ou Béatification, presque en vers, du grand saint Anno, en son temps archevêque de Cologne (1056-1075), chancelier de Henri III, procurateur impérial pendant la minorité de Henri IV, etc... attribué au chroniqueur Lambert de Hersfeld.

„*C'est une des meilleures productions du douzième siècle.*" (Heinrich, I. 234.)

Je m'explique les belles paroles de Otto Roquette (*Liter. Gesch.*), disant que la poésie allemande du douzième siècle peut être appelée „*le vestibule de la grande cathédrale de la poésie au moyen âge!*"

Si vous aimez les chefs-d'œuvre, je vous recommande celui-là. Il se compose de 876 vers, sur lesquels l'introduction empiète de 574 (!), remontant plus haut que le déluge :

« Au commencement du monde, lorsque
« Il n'y avait rien... »

fut créé l'homme, qui est double, corps et esprit. Il avait de beaux avantages, mais il n'a pas su les garder. A qui la faute?

« Au malin esprit Lucifer, qui
« N'était pas bien intentionné ; »

et persuada même à Ninus, dont la femme s'appelait Sémiramis, de bâtir Ninive avec de *vieilles* (?) briques, cuites par d'affreux géants. Suivent des renseignements techniques sur le mur d'enceinte, 64 milles de circonfé-

rence, corroborés par le songe de Daniel, qui voyait de grosses bêtes (point besoin pour cela d'être prophète), rattachés brusquement à une histoire fantastique de César, des Troyens, d'Ulysse et des saints Euchar, Materne, Valère... On sent le cuistre, chantre au chapitre et marmiton à la cuisine, qui jette dans le même saladier toutes les épluchures classiques et bibliques, secoue le panier et vous sert ce raisonnement que, si Dieu n'avait pas créé le monde, Ninus bâti une ville avec de vieilles briques, les Grecs pris Troie, Daniel rêvé de poules ou rêvé de levrettes, César battu Pompée — Cologne n'eût pas existé et par conséquent n'eût pas eu Anno pour archevêque. C. q. f. d. — Donc, chantons les louanges du Christ (v. 103) et du grand saint Anno, qui „*mettait lui-même les veuves au lit*" v. 623). Quelle bonté ! L'auteur ajoute naïvement :

« Ainsi il put avec raison ici sur terre
« Être appelé le père des orphelins. »

Bref, il se fit tellement aimer que

« Enfin cela fut inévitable,
« Qu'il fût par des gens armés
« Expulsé de la ville... »

Soyez donc complaisant ! — Il avait même fait des frais pour la cathédrale, bâti quatre églises, et ces mécréants n'étaient pas satisfaits. Le saint homme, perdant une belle occasion d'aller évangéliser les païens ou de faire une retraite, ameuta l'empire pour rentrer en place. Les historiens allemands le traitent d'*ambitieux* et de *perfide*, et le compliment est mérité. Il avait en effet réussi, par ruse, à enlever le jeune empereur Henri IV à sa mère Agnès et à s'emparer ainsi de la tutelle et du gouvernement.

« Meurtre, pillage et incendie dévastèrent
« Les pays et détruisirent beaucoup d'églises...» (678)

Beaucoup d'églises. On voit bien que cela surtout tient au cœur de Lambert. — De sorte que

« Les cadavres des baptisés gisaient
« Sans sépulture, à terre, comme charogne.»

Aussi, vers la fin de sa vie, les remords causèrent au bonhomme des cauchemars. Il se voyait refuser le paradis à cause d'une tache sur son habit (comme Canut, V. Hugo, *Lég. des siècles*).

« Et la tête lui faisait horriblement mal. »

Conclusion : il fut canonisé en 1183 et devint guérisseur-spécialiste des dartres, de la teigne et autres affections cutanées (867).

Donc, chantons les louanges du Christ et du grand saint Anno.

Voici un échantillon du style (532-54) :

« Saint Pierre, envoyé par son maître.
« Vainquit à Rome le diable.
« Là-bas il érigea le signe de la croix;
« Bientôt il adjugea la ville au Christ.
« De là il envoya trois hommes saints
« Pour prêcher au pays des Francs,
« Euchar et Valère; le troisième d'entr'eux,
« Materne mourut en arrivant à Ell [1].
« Alors les deux autres revinrent
« Pour se plaindre à saint Pierre.
« Celui-ci envoya son bâton.

[1] Village d'Alsace.

« Ils le mirent sur le tombeau de Materne.
« Ils lui ordonnèrent de ressusciter
« Sur l'ordre de saint Pierre ; d'aller chez les Francs.
« Quand le nom du maître retentit,
« Tout de suite il obéit.
« Le sol s'ouvrit ;
« Puisque Dieu le voulait, la mort s'éloigna.
« Il se cramponna à l'herbe pour se relever ;
« Bientôt il courut hors du trou pour vivre encore,
« Après avoir été enfoui quarante jours.
« Ensuite quarante années lui furent accordées. »

Quelle jolie complainte sur l'air de Fualdès on ferait avec cette résurrection !... Et voilà la litanie que Herder appelle un „*Hymne Pindarique!*" [1]

Nous n'avons pas à examiner la Chanson de Roland qui s'étale, comme œuvre allemande, dans leurs cours de littérature. M. G. Weber ajoute, il est vrai, que le prêtre Conrad la composa „d'après l'exposition française". Alors, c'est une traduction plus ou moins libre. Le sujet est d'ailleurs très connu ; l'original est entré dans nos classes et fut encore popularisé par les vers d'Alf. de Vigny et de V. Hugo.

Voilà un homme, par exemple, qui s'est cru poète, parce qu'il a écrit les Contemplations. Ce n'est pas mal, d'accord ; mais il n'a pas écrit l'*Alexanderlied*, dans lequel „les merveilleuses créatures d'une nature exotique, les „contrées féeriques, les dryades cantatrices... peuvent „être comparées aux plus belles descriptions de l'Odyssée".

[1] Nous prions nos lecteurs de croire que cette brève analyse, pour être gaie, n'en est pas moins fidèle. Ces ouvrages ne mériteraient même pas une mention ; mais comme on nous menace de leur importation, il fallait bien se défendre et protester que nous n'avons rien de bon à tirer de ces platitudes.

O modestie! — Cet Alexandre est mis sous le nom de poème épique, probablement parce qu'on ne sait sous quelle rubrique désigner cet amas d'inepties. Tout ce qui, de près ou de loin, pourrait avoir un rapport quelconque avec le héros macédonien, les récits de Quinte-Curce, de Plutarque, les légendes qui couraient au moyen âge sous son nom, et ce qui n'a aucun rapport avec lui, comme l'histoire d'Œdipe, les Sept devant Thèbes, etc., est délayé avec une diffusion décourageante. On trouve parmi les lieutenants de Darius un bey de Tunis; il y a des nains, des géants, des femmes-fleurs ou fleurs-femmes, avec lesquelles les Macédoniens goûtent les plaisirs de la danse; Alexandre se fait *croisé* (!) en compagnie de guerriers germains et francs et montre ainsi que les soins d'Aristote n'étaient pas perdus, qui lui avait enseigné l'Ancien et le Nouveau Testament. Il descend sous une cloche à plongeur dans le royaume des poissons... Lambrecht, de son côté, envoie le héros à la conquête du paradis; l'enfer et ses monstres sont enfoncés comme un simple escadron médique; mais, au dernier moment, Dieu lui fait observer que ces procédés-là sont déplacés, que le ciel ne s'emporte pas d'assaut; qu'il y sera reçu s'il devient plus humble, plus dévôt et s'il donne aux prêtres beaucoup d'argent.

Les plus folles opérettes n'ont point dépassé ce dévergondage d'idées, que le ton prétentieux rend encore plus insupportable.

V

NIBELUNGENLIED

Je place ici ce poème célèbre, parce que le manuscrit de 1200 est un remaniement. — Les Allemands, modestes, mettent sans barguigner ce poème au même rang que les chants d'Homère (encore!), auxquels ils reprochent même d'être trop artificiels (Kunstpoesie) et, par suite, de n'avoir pas ce naturel, cette fraîcheur, cette force victorieuse qui distingue les Nibelungen, ni surtout cette conviction intime qui remue l'âme[1]. Ils ajoutent, il est vrai : „Nos épopées nationales sont telles que, pour s'intéresser à leurs héros, nos ancêtres, il faut que notre „intérêt particulier ait été au préalable éveillé. *Il faut „être soi-même Allemand.*"

En d'autres termes, des préjugés patriotiques, un engouement conventionnel sont ici nécessaires? Joli aveu. Les Allemands seraient donc, en certaines occasions, réduits à s'admirer eux-mêmes; tandis que pour admirer les poésies d'Homère, il suffit d'être homme et de sentir.

Quoi qu'il en soit, ce nom de Nibelungen est si souvent cité, que je vais donner de mon mieux un résumé de leur histoire. „Il est fête et nous avons le temps de causer", disait P. L. Courier.

A Worms autrefois brillait dans le palais du roi son père la belle Kriemhild, ayant toutes les vertus des vierges germaines et de plus la droiture et la candeur. Sa mère Uté la surveillait tendrement, ses trois frères

[1] Die Seelenbewegung und innere Erregtheit (Vilmar).

Gunther, Gernot et Giselher la protégeaient bravement et il n'était guerrier illustre qui n'eût chéri la faveur de la servir. Or il advint que la princesse rêva qu'un faucon favori était sous ses yeux déchiré par deux aigles. — „Ma fille, ce faucon serait un noble époux. Hélas! Dieu „le protège! Tu le perdrais bientôt.“ — „Oh! s'il en est „ainsi, ma mère, si la peine suit de si près la joie, je veux „garder mon cœur et ne jamais aimer!“

Serment que les vents emportent. Car dans le même temps un fils de roi revenait à Xanten dans son château sur le Rhin et il n'était bruit que de ses exploits. Siegfried, ainsi se nommait le jeune héros, avait vaincu la race des Nibelungen, tué leurs chefs, conquis leur trésor „que cent chariots ne pourraient porter“, arraché au nain Albéric sa cape qui rendait invisible, enfin abattu un effroyable dragon dont le sang rendait invulnérable qui s'y baignait.

Telle demoiselle et tel chevalier étaient prédestinés l'un à l'autre; les deux royaumes étaient voisins; elle entendit combien il était brave, il apprit combien elle était belle; et, malgré les conseils de son père Siegmund, qui savait que ces prompts mariages font souvent les courts ménages, il chevaucha vers Worms, escorté de douze vaillants compagnons. Il se présenta sous un prétexte belliqueux, mais laissa l'accueil de ses hôtes adoucir sa farouche humeur. Fêtes et jeux se succédèrent; Siegfried, adroit et fort, fier et galant, surpassait tous ses rivaux et charmait toutes les femmes. De sa fenêtre, Kriemhild le contemplait maintes fois et „plus n'avait alors besoin d'autre passe-temps.“

...daz ſach vil dicke ſint
Kriemhild durch diu venſter, diu kuneginne hêr,
Deheiner Kurzwile bedorfte ſ'in den ziten mêr.

Et cependant une année entière s'écoula, avant que Siegfried eût vu celle qu'il aimait en secret, celle qui le chérissait en silence. Il devait la mériter par de nouveaux exploits, et quand Liudeger, roi des Saxons, et Liudegast, roi de Danemark, envoyèrent défier Gunther, Siegfried réclama sa part du danger, gagna victoire sur victoire et battit Liudegast en combat singulier. Kriemhild, dont le cœur n'était plus à Worms, manda le messager; et quand elle ouït que son chevalier était vainqueur et vivait „son joli visage devint couleur de rose."

Enfin l'armée revint; et pour illustrer la fête et récompenser tant de bravoure, les femmes sortirent pompeusement parées; Uté, la reine, à leur tête, avec Kriemhild „adorable comme l'aurore qui perce les sombres nuages". Tandis que Siegfried, ému de plaisir et de crainte, pensait: „Oser l'aimer? Oser le dire? Hélas! c'est fol „espoir. Mais renoncer à toi? Non, la mort serait plus „douce..." le roi l'invitait à recevoir de la bouche même de la princesse des éloges d'autant plus doux. Il fléchit le genou devant elle, et la main dans la main, tous deux se regardèrent longtemps. En chemin vers l'église: „Dieu vous récompense!" dit-elle. — „C'est vous que je veux servir et ne reposerai ma tête que sûr de votre grâce." Aussi, les fêtes terminées, fut-il aisé au roi de retenir son hôte longtemps encore.

Prière d'ailleurs intéressée; car Gunther, jaloux de conquérir Brunhild, reine d'outre-mer, à la fois belle et redoutable, qui n'accepterait qu'un prétendant plus fort et plus habile qu'elle-même, espérait en Siegfried. Maints chevaliers avaient déjà tenté l'aventure, qui, vaincus au jet du javelot et du disque, dépassés au saut, n'étaient pas revenus. „Si tu me suis, je risquerai mon honneur et ma vie", dit Gunther. — „Je te suivrai, si Kriemhild est ma

récompense.“ Et, joyeux, pleins d'espoir, les guerriers s'embarquèrent.

Siegfried se présenta comme l'écuyer et fit sa demande; c'était demander la lutte. Brunhild s'arma; et lorsque le roi vit le pesant javelot et le disque sous le poids duquel pliaient douze hommes, le cœur lui faillit. „Que veut dire „cela? Le diable d'enfer lui-même n'en réchapperait pas! „Ah! que ne suis-je resté en Bourgogne, vivant ma vie „tranquille!“ (v. 442.) Mais Siegfried lui vint en aide. Grâce à la cape merveilleuse qui le rendait invisible, il subit en réalité les épreuves dont le roi ne fit que les mouvements. Brunhild ordonna alors à sa cour de reconnaître le nouveau maître, son époux, et le suivit à Worms.

Gunther tint sa promesse, et au brillant festin de noces, Siegfried était assis auprès de Kriemhild, sa fiancée, en attente des joies les plus douces et les mieux méritées. Gunther aussi regardait tendrement Brunhild

«Et ses hôtes lui pesaient très fort.»

Mais ses espérances furent déçues. „Il trouva rudesse où il espérait joie.“ Brunhild avait connu Siegfried avant le dernier voyage, et des sentiments d'amour, de doute, de jalousie agitaient son cœur. La nuit de noces lui donna une belle occasion de se venger. Rappelant sa force, elle terrassa Gunther qui s'approchait, la bouche en cœur, lui lia les mains et les pieds et l'attacha à un crochet contre le mur. Puis, indifférente à sa déconvenue, elle dormit à l'aise. Quand la lueur matinale éclaira les fenêtres, elle dit au malheureux : „Eh bien, seigneur, vous charme-t-il „que vos serviteurs vous trouvent ainsi attaché par la „main d'une femme?...“ Gunther dut jurer repos absolu pour recouvrer sa liberté. Et ce lendemain „Siegfried et

„lui étaient d'humeur bien différente.“ (v. 648.) — „J'ai „conduit chez moi le méchant diable d'enfer!“ Il conta sa peine à son fidèle ami, qui promit secours, se glissa invisible dans la chambre nuptiale, terrassa, après une lutte terrible, la farouche amazone, lui enleva sa ceinture et son anneau, puis se retira sans bruit, laissant le champ libre à l'époux. — Avec sa virginité, Brunhild perdit sa force surnaturelle et devint la femme obéissante du roi Gunther.

La belle Kriemhild suivit alors son seigneur dans son château sur le Rhin, lui donna un fils qui fut baptisé du nom de son oncle Gunther; et le vieux Siegmund ayant cédé le pouvoir à son fils enrichi déjà par le trésor des Nibelungen, il n'y eut point de roi plus puissant que Siegfried, de reine plus heureuse que Kriemhild, et ce bonheur dura dix années.

Mais déjà les dieux jaloux préparaient sa perte. Le songe de la jeune fille avait dit vérité et les sinistres présages allaient s'accomplir. Agitée par le doute, Brunhild pensait: „Comment Kriemhild, femme d'un écuyer, nous „refuse-t-elle hommage et servage? Est-ce orgueil? Est- „ce insolence?“ Elle se tut longtemps; un jour enfin elle pressa Gunther de questions insidieuses qu'il éluda sous promesse de prier à sa cour Siegfried et son épouse. L'invitation fut acceptée; un brillant cortège se rendit à Worms et la reine, dissimulant ses noirs soucis, accueillit si gracieusement Kriemhild que la joie entra dans les âmes et que „l'on vit beaucoup de guerriers se tenir tout auprès des jeunes filles.“ (v. 793.)

En l'honneur des hôtes illustres, onze journées furent remplies par des fêtes et des tournois que les dames contemplaient de leurs fenêtres, lorsque, devant une nom-

breuse assistance, la belle Kriemhild soupira: „Oh! j'ai „un époux qui mériterait de régner sur ce pays!“ Et la „reine: „Que dis tu? Siegfried n'est-il pas serf et mon „sujet?“ — „Non, mon époux m'est cher et je ne le „louerais pas en vain. Crois-moi, il est l'égal de Gunther. „Ton sujet? — Dieu me garde!... Mes nobles frères „m'auraient-ils jamais donnée à un serf?... Mais je t'en „prie, Brunhild, changeons ce discours en propos affec- „tueux.“ — „Non pas, reprit la reine, et je garde mes „droits. Sujet il est, sujet qu'il reste!“ — La colère l'animant alors, Kriemhild oublia la prudence et jura de prouver sa supériorité en primant à la reine le pas devant l'église. Les deux femmes se parèrent à l'envi d'étoffes précieuses et s'avancèrent en tête d'un splendide cortège; mais quand la reine ordonna à sa rivale de s'arrêter, Kriemhild perdant toute retenue s'écria: „Mieux te vaudrait avoir gardé le silence! Car la honte est tienne. „Fille possédée par un autre homme, tu ne peux être „épouse de roi!“ Et ce disant, elle lui montra son anneau et sa ceinture, que Siegfried, vainqueur dans la seconde nuit, avait enlevés; aventure dont il avait, dans une heure d'abandon, fait confidence à sa femme. „Jamais Brunhild ne ressentit telle douleur.“ Vainement Siegfried jura que sa femme avait dit fausseté; la reine ne pouvait être consolée.

Hagen, le plus farouche des guerriers, vint la voir et promit de la venger. Le poltron Gunther allégua d'abord les services rendus, puis céda à ses persistantes suggestions. Mais, craignant la force prodigieuse du chevalier, on s'avisa d'une ruse. De faux messagers apportèrent le quatrième jour une feinte déclaration de guerre; Siegfried s'offrit encore pour marcher contre l'ennemi et Hagen

vint hypocritement prendre congé de Kriemhild. Hélas ! soucieuse du salut de son seigneur, la dame supplia le perfide de le protéger dans les batailles; car Siegfried n'est pas invulnérable; le sang du dragon ne put baigner tout son corps: une feuille de tilleul était tombée sur son épaule. „Je confie ce secret à toi seul, ô Hagen; ami bien sûr, sois fidèle à mon seigneur.“ Hagen se réjouit en silence, fit annoncer la paix et remplacer la guerre par une chasse dans la forêt des Vasques. — „Adieu, ma douce amie“, dit Siegfried au moment du départ; „veuille le ciel que je te revoie sauve. Pourquoi pleurer? Je reviendrai bientôt.“ Mais Kriemhild pleurait toujours. „Reste, je t'en supplie, mon âme est troublée. Deux sangliers te poursuivaient dans mes rêves et je vis les fleurs rougies par le sang; reste! je tremble, si tu me quittes, de ne plus jamais te revoir! “

Siegfried la consola par de tendres caresses, rejoignit la troupe et ils s'enfoncèrent dans la sombre forêt. Le soir, quand les chasseurs, chargés de butin, entourèrent les grands feux, la boisson manqua. „Qu'importe, dit Hagen; „je connais une source dans le voisinage, et je voudrais „voir qui de moi ou de Siegfried, dont l'agilité me fut „vantée si souvent, l'atteindra le premier.“ — Le pari fut accepté. C'était un piège pour attirer le héros dans un lieu solitaire. Quand il se baissa pour boire, le traître le frappa à l'endroit vulnérable. Le blessé eut encore la force de se retourner, de porter au meurtrier un coup violent; mais la pâleur couvrit son visage, ses genoux fléchirent, sa force s'évanouit; il tomba, et „le sang de sa blessure rougit les fleurs.“

Les meurtriers repassèrent le Rhin et Hagen fit déposer le cadavre de Siegfried au seuil même de son épouse;

premier objet qui dût frapper Kriemhild, lorsqu'à l'aube elle se rendrait à l'église. Le serviteur qui la précédait rentre brusquement: „Arrête, un chevalier gît inanimé devant ta demeure!" Kriemhild devine instantanément le crime; ses pressentiments, les questions insidieuses de Hagen surgissent dans son esprit: elle pousse un cri et s'évanouit... Informé du forfait, Siegmund accourt avec ses guerriers; mais la veuve retarde sa vengeance, qu'elle veut plus sûre et plus terrible.

Siegfried fut enseveli solennellement; et l'on raconte qu'à l'église, tandis que le roi félon cherchait à dévoyer les soupçons de sa sœur, Hagen s'approcha du cercueil... et les blessures se rouvrirent. „Je connais les assassins, s'écria l'infortunée, et Dieu saura les atteindre!" Dès lors, elle n'aura plus que deux pensées: le deuil et la vengeance. Elle reste à Worms, mais n'honore son frère et Hagen ni d'une parole ni d'un regard. Trois ans déjà passés, ses frères font apporter le trésor des Nibelungen, dans l'espoir que les richesses et les largesses distrairont leur sœur de son chagrin. Douze chariots transportent l'or et les joyaux... L'irréconciliable Hagen, craignant que la princesse s'achetât des partisans et des vengeurs, s'empare du trésor et le précipite au plus profond du Rhin, où la tradition populaire le suppose encore. — Kriemhild est ainsi privée de sa dernière ressource; mais le Trésor des Nibelungen porte malheur à qui s'en empare; il semble que ses ravisseurs soient dévoués aux dieux infernaux; et lentement le temps amènera la vengeance.

Treize années se sont écoulées depuis que Siegfried est mort, et Kriemhild ne s'est pas consolée, lorsque Etzel (Attila) roi des Huns devint veuf et, sur les instances de

ses amis, qui lui vantèrent la beauté de Kriemhild, dépêcha Rüdiger de Bechlarn vers Worms avec escorte de cinq cents chevaliers. Hôte aimé à la cour de Gunther, Rüdiger demande au nom de son roi la main de la belle veuve et trouve l'accueil le plus favorable. Seul entre tous Hagen s'oppose à cette union; il sent d'instinct que Kriemhild, devenue reine des Huns, pourrait faire de sa puissance nouvelle un usage terrible. Mais Gunther, Giselhêr et Gernôt, dans l'espoir qu'une couronne consolera leur sœur, la pressent d'agréer la proposition. Kriemhild refuse, s'emporte et résiste à toutes les remontrances, à toutes les prières. Une dernière fois, au point du jour, Rüdiger obtient un entretien secret et lui dit: „Ne pleurez „plus! N'eussiez-vous au pays des Huns que moi seul, „mes parents et mes vassaux, — il serait puni qui vous „aurait frappée!“ Le cœur de Kriemhild a bondi. „Jure, s'écrie-t-elle, jure que tu seras toujours le premier à venger mes injures!“ Et Rüdiger prête le fatal serment.

Le mariage est dès lors convenu; et, au milieu de cinq cents guerriers et de cent jeunes filles, la veuve de Siegfried chevauche vers le pays des Huns. Etzel vint à la rencontre de sa femme, escorté d'une tumultueuse armée, pêle-mêle où se parlaient cent langues diverses de rois grecs, russes, polonais, valaques que Kriemhild, selon la coutume, doit embrasser l'un après l'autre. Enfin on descend le Danube et dix-sept jours durent les fêtes... Mais, tandis que la joie et le vin enivraient les convives, Kriemhild rêvait au passé, se voyait „assise aux rives du Rhin, près de son noble époux et ses yeux devinrent humides.“ Sept années s'écoulèrent encore et la reine auprès de son nouveau maître n'oubliait pas son premier époux. Les images du pays des Nibelungen, la trahison de Hagen flottaient toujours devant ses yeux. Elle attendit

une heure propice et pria Etzel d'inviter „*les tendres amis*“ qu'elle avait aux rives du Rhin.

Dès les premiers mots Hagen pressentit le danger, et s'adressant à Gunther : „Avez-vous donc oublié nos torts envers Kriemhild? Cette main a tué son époux, et ce serait folie que d'aller maintenant au pays des Huns... Votre sœur aurait pardonné? Gardez de le croire. Elle est vindicative et nous perdrons là-bas l'honneur et peut-être la vie.“ — Mais Gunther le raille : „Reste ici, reste, *si tu as peur.*“ Ces mots suffisent; l'orgueil étouffe la raison; et lorsque Uté, la vieille reine, troublée par des songes funèbres (elle rêvait que tous les oiseaux du pays étaient morts), dissuade du voyage, Hagen, combattant ses propres sentiments aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui, presse lui-même le départ. Il est en chemin le guerrier le plus actif, chevauchant à l'avant-garde, guide et chef réel. Au douzième jour, les Nibelungen arrivent au Danube dont les eaux débordées rendaient dangereux le passage à gué. Hagen attache son cheval à un arbre et seul longe le fleuve à la recherche du batelier... Il aperçut alors, se baignant dans les eaux murmurantes, des ondines, se glissa près d'elles et leur déroba leurs vêtements, afin de les contraindre à parler. Elles flottèrent comme les oiseaux au-dessus du fleuve et lui prédirent honneur et richesse dans le pays des Huns. Joyeux, l'autre restitua les vêtements, et l'une des ondines lui dit alors : „Écoute mon avis, Hagen, fils d'Aldrian; ma sœur t'a trompé afin de recouvrer ses habits et si tu visites les Huns ta déception sera grande : l'invitation fut message de mort.“ Et comme le farouche Nibelunge doutait, elle ajouta : „Vous périrez tous, sauf le chapelain du roi, qui seul reverra les rives du Rhin.“

Hagen s'éloigna silencieux. Il trouva le passeur dont l'insolence l'irrita tant et si bien qu'il le tua. Puis tandis qu'il le remplaçait et transportait lui-même ses compagnons sur la rive opposée, l'idée lui vint soudain de faire mentir la prédiction; il saisit le chapelain et le jeta à l'eau, comme chien qu'on noie. „*Personne ne jugea cela honnête.*“ Mais le pauvre prêtre, qui d'abord avait tenté de remonter dans la barque, ne perdit pas courage, nagea bravement „et la main de Dieu le guida sain et sauf au rivage et de là dans sa patrie.“ Hagen vit que les ondines avaient dit vérité et qu'ils étaient tous dévoués à une mort prochaine.

Enfin, après diverses aventures, les Nibelungen arrivent à la cour de Etzel et sont reçus par Dietrich de Bern, qui leur donne un nouvel avertissement — „Kriemhild pleure toujours Siegfried et nourrit de noirs projets.“ — „Qu'elle pleure! Siegfried est bien tué, bien mort. Nul danger qu'il revienne!“ s'écrie Hagen; et cet indomptable guerrier, incontestablement le plus beau type du Nibelungenlied, attire à son entrée tous les regards. Sa haute stature, sa large poitrine, sa démarche superbe, quoiqu'il ne soit plus jeune et que ses cheveux blanchissent, frappent d'étonnement. Kriemhild, dissimulant sa fureur, lui souhaite comme hôte la bienvenue qu'elle ne peut lui souhaiter comme ami.

Mais tous gardent leurs armes.

Contemplant par la fenêtre Hagen et son ami Fôlter, assis sur un banc, vis-à-vis du palais, la reine s'écrie : „O mes fidèles guerriers, vengez-moi! Si grande récompense vous exigiez, elle sera vôtre. Vengez-moi, je vous en supplie à genoux!“ Et suivie de soixante hommes d'armes elle descend vers les deux Nibelungen qui refusent de se lever devant elle. Hagen, exaspérant cette

femme déjà furieuse, pose ostensiblement sur ses genoux l'épée de Siegfried, se vante du meurtre... Sa contenance est si terrible que l'escorte de la reine n'ose engager le combat.

Mais l'une est aussi infatigable que l'autre est inflexible. Dans la nuit, la vengeance veille; les Huns tentent sur les Nibelungen un lâche massacre... Hagen est debout sur le seuil et veille, l'épée au poing. De nuit, de jour, à table, à l'église il reste cuirassé, prêt au combat. De noirs nuages couvrent le ciel et on entend les sourds grondements de l'orage. Un soir, au cours d'un somptueux festin, Etzel présente aux Nibelungen son fils âgé de cinq ans et Hagen répond: „Envoyez-nous ce roi-„telet à la cour de Bourgogne, nous lui ferons son édu-„cation; mais franchement! il est bien chétif pour régner „longtemps.“ — Etzel tressaille à cette insolence; mais tandis qu'il y songe, la porte du palais est enfoncée, les échansons renversés et Dankwart, le frère de Hagen se précipite souillé de sang et l'épée rouge au milieu des convives. „Aux armes! nos chevaliers et nos écuyers sont tous égorgés!

Kriemhild les avait fait surprendre et 9000 hommes ont été massacrés.

Hagen se lève, tranche la tête de l'enfant sur le sein de sa mère... Il s'ensuit une scène de carnage, d'une sauvagerie épouvantable. Les Nibelungen se fortifient dans le palais; les cadavres jonchent le sol, le sang coule à flots. Kriemhild, la douce princesse d'autrefois, devient furie; elle veut plonger ses mains dans le sang de Hagen, dût-elle marcher sur les cadavres de ses propres frères. Aucun sentiment de famille, de pitié : vengeance !

Elle fait incendier le palais.

Étouffés par la fumée brûlante, les Nibelungen se dés-

espèrent, lorsque Hagen leur crie: „Si la soif vous tourmente, buvez du sang! Par semblable chaleur, c'est meilleur que le vin!" et cet exécrable conseil est suivi. — Le jour reparaît et la lutte dure tout le jour. La nuit survient, étendant ses ombres sur cette scène de désolation. Des milliers de cadavres sont entassés, et Kriemhild, infatigable dans sa haine, appelle de nouveaux assaillants. Enfin Dietrich parvient, après un duel épique, à s'emparer de Hagen et de Gunther et à les enchaîner. La reine tient sa vengeance.

Elle se dresse devant le captif: „Rendez-moi ce que vous m'avez pris (le trésor des Nibelungen) et vous rentrerez vivants au pays burgonde." — „Paroles perdues, noble reine; j'ai juré, tant que vivra un seul de mes maîtres, de ne pas révéler le trésor." Kriemhild fait abattre la tête de son propre frère. „Nul ne vit plus. Parle." — „Voilà ce que je voulais! Tous les Nibelungen sont morts, le noble roi des Burgondes, Gernôt et le jeune Giselher. Où gît le trésor, nul ne le sait, fors Dieu et moi. Jamais, furie, tu ne l'ouïras!"

Ivre de rage, Kriemhild saisit l'épée de Siegfried et tranche elle-même la tête de l'assassin de son mari...

Saisi d'horreur, Hildebrand, le vieux guerrier, tue Kriemhild et venge par ce dernier coup d'épée les milliers d'hommes qu'elle a immolés à sa vengeance.

Hildebrand aurait dû, après ce coup là, se suicider, pour faire un compte rond. Il ne serait plus resté personne pour raconter la nouvelle; personne autre que cette vieille et bavarde déesse

> La Renommée, à qui dans tous les temps
> Le plus modeste a brûlé quelque encens.

Le poème, on l'a vu, est formé de deux parties presque distinctes ; la seconde plus brutale que la première. Le véritable héros est alors *Hagen ;* sa grandeur est incontestable et provoque presque la sympathie. Le cœur humain est ainsi fait, qu'il aime ce devant quoi il tremble. *Rüdiger* est plus civilisé et n'est pas moins brave ; plus qu'un autre héros du poème il mérite d'être rapproché d'Achille ou d'Ajax. Sans parler donc de l'intérêt philologique, le *Nibelungenlied* mérite l'admiration des Allemands. Ses savants commentateurs ont contribué par leur talent personnel à sa réputation ; mais je soupçonne ceux qui l'admirent avec trop d'enthousiasme de l'admirer sur parole.

Enterrons les morts le plus proprement possible et tâchons de nous intéresser à l'opinion des Allemands sur ce poème. Quel est l'auteur de ces strophes *derrière lesquelles se cache si commodément la pauvreté poétique?* (Gervinus)[1] Exemple :

Alors croissait en Niederland la fille d'un noble roi,
Le père s'appelait Sigemund ; la mère, Sigelind,
Dans un riche château, bien connu au loin,
En bas, près du Rhin, qu'on appelait Santen.

Il y a 2000 vers sur ce ton de complainte.

L'auteur? — Ici, grands débats. D'après les uns (K. Bartsch) ce serait l'autrichien Kürenberg ; d'après d'autres (Lachmann, etc...) ce serait une société d'écrivains qui auraient travaillé sur une vingtaine de chants

[1] *Die vielen Flick- und Füllverse* (les nombreuses chevilles et les remplissages), dit Gœthe, qui conseille même de traduire en prose ce poème. « *Cela lui ferait grand bien.* » Es wird ihm höchst heilsam sein.

populaires, auraient ajouté, ajusté, retranché, coupé en chapitres.

D'après les autres, *ce ne serait personne* (!!)

Opinion séduisante. Essayons de l'expliquer.

Supposez l'Allemagne, être abstrait, se nourrissant, au figuré, de germes poétiques impalpables qui flottent dans l'air. Au fur et à mesure que des exploits (vols et assassinats) s'accomplissent par le bras de guerriers germains, l'Histoire (être abstrait aussi) dégage — symboliquement — une notable quantité de ces germes,

> « *Un groupe insaisissable et vague où rien ne luit* »
>
> V. Hugo.

lesquels, en vertu d'une affinité secrète, sont happés au vol par (je suis obligé de forger des mots) l'*Allemanisme*, par la *Tudescité*, qu'ils fécondent. Alors le *Peuple*, le *Sans-Nom*, le Οἱ Πολλοί des Grecs, élucubre inconsciemment

> O Nature ! c'est là ta Genèse sublime !

des formes intangibles, des fantômes de ballades, des schèmes qui errent d'abord à l'aventure, puis s'attirent, s'entremêlent; Rien s'ajoute à Rien; et, grâce aux mystérieuses lois primordiales, cela produit des principes cachés, des éléments épars. Conséquence remarquable : sans être encore ni écrites, ni récitées, ni *pensées*, les épopées existent. Elles sont une émanation spontanée, et, en Allemagne, autochtone.

> « Ces fluides, l'éther, ce germe sourd et lent
> « Sont autant d'ouvriers dans l'ombre travaillant. »
>
> V. Hugo. (*Les Châtiments.*)

On conçoit combien ces épopées-là sont splendides.

Elles ne sont pas gâtées par les nécessités d'un travail scolastique; elles planent au-dessus des traités de poétique ou de rhétorique qui les eussent comprimées dans des hexamètres matériels, mises aux fers, étouffées sous le poids des mots, marquées au front du stigmate de la rime. Ces épopées, dont un Allemand, docte et pur, pressent seul la palpitation d'ailes, sont exhalées comme parfum par l'âme du Peuple, par la belle âme de l'illustre X***.

Messieurs, je n'invente pas. Cette opinion ridicule a de nombreux adeptes. Elle a passionné les universités, au point que le philosophe Fichte se crut obligé de s'en occuper.

Il y a peut-être au fond de cette niaiserie un grain de vérité. Il est notoire qu'une œuvre importante porte le double cachet de son auteur et de la nationalité de son auteur. Si original que soit un poète, il subira à son insu l'influence des milieux; il n'aura pas en vain respiré l'air ambiant, dans lequel il a grandi. Mais si une œuvre ne peut être *absolument* d'un homme, elle ne saurait être non plus *absolument* d'une nation. Une œuvre ne peut, pour employer le jargon philosophique de nos voisins „être la simple résultante d'une intellectuelle loi de nature de la nation." C'est-à-dire: chez une nation aux sentiments romantiques, les odes et ballades ne pousseront cependant pas d'elles-mêmes, comme champignons sur un terrain humide; un poème épique n'est pas la production spontanée d'une nation et d'une époque, qui l'auraient symboliquement engendré; — quoique, d'autre part, le tempérament et la constitution de la nation aient sur la forme, même sur la naissance du poème une influence considérable. Fichte a donné cette formule:

„Cette loi est un Plus de la formabilité qui se fond

„directement dans l'apparition avec le Plus de la „primitivité informe.“

Vous imaginez-vous les jouissances d'un Français qui lit cinquante pages écrites dans ce goût-là? — Voici le sens du rébus. Une œuvre d'art, avons-nous dit, porte à la fois le cachet de son auteur et de la nationalité du susdit. La nationalité seule ne suffirait pas, car la faculté de créer une œuvre n'existe en elle qu'à l'état latent (c'est la primitivité informe); il faudra qu'un artiste ajoute son talent personnel (c'est le Plus de la formabilité) et le tire ainsi, non pas du néant, mais de cet état latent où l'œuvre existe en quelque sorte virtuellement. Mise au jour, l'œuvre comprendra donc, fondus en elle, le + de l'abstraction formable et le + de la personnalité formative de l'artiste.

Cette formule de Fichte concilie les deux opinions divergentes. Une fois au moins la philosophie aura mis tout le monde d'accord.

VI

WOLFRAM — LE SAINT-GRAAL

Reprenons nos histoires. — Dans la poésie mystique, la première place appartient à Wolfram von Eschenbach. Son *Parcival* n'a que 24,000 vers! Wolfram était un gentilhomme distingué, connaissant le français; mais il s'étonne qu'un vil Champenois sache le français mieux que lui. — C'est bêtise pure.

A notre humble avis, peu d'ouvrages sont d'une lecture plus malsaine. Il y a là-dedans un mélange d'illuminisme religieux et de sentimentalité qui provoque des nausées.

C'est le rêve béat d'un pingouin qui a envie de devenir tourterelle. „Parcival, chassant dans la forêt, rencontre „quatre chevaliers richement armés. Il les prend pour „*Dieu même*[1]".

Lequel des quatre? Ou tous quatre à la fois? Chausse tes lunettes, mon bonhomme! Parcival délivre des princesses, les épouse (l'amour de l'idéal n'empêchant pas, tant s'en faut, le goût du positif), a des songes, des duels[2], visite des châteaux enchantés, y rencontre son oncle Anfortas (!) sa tante (!!) Urepanse, avec 24 jeunes filles, sa cousine (!!) Sigune et... le *Saint-Graal*. Le poème de Wolfram, comme les œuvres de ses disciples, tourne autour de cette légende mystique; et le mysticisme est, en saine philosophie, une des aberrations les plus déplorables et les plus dangereuses. On lui a donné de nos jours son vrai nom: *hystérie*.

Le Saint-Graal.

Graal en haut-allemand signifie un *vase* ou un *pot*, lequel fut taillé dans une pierre précieuse. Joseph d'Arimathie, en juif connaisseur qui flaire les bonnes affaires, l'acheta et le prêtait quelquefois à Jésus, dans les grandes occasions; par exemple, quand Jésus institua l'Eucha-

[1] *Heinrich*, page 198.

[2] Un, entr'autres, avec un chevalier païen. Il allait être rossé, quand il récite tout bas un Pater. Dieu intervient (ce n'est pas franc jeu) et le païen est désarmé. Le casque tombe, et Parcival reconnaît... son frère naturel! etc.

C'est aussi insensé que les récits de Patachon: «La Bérésina était prise; les crocodiles s'avançaient en silence...»

ristie. Quelques gouttes du sang du Crucifié y tombèrent aussi et le consacrèrent.

Les vertus du Saint-Graal sont remarquables. C'est à la fois une corne d'abondance, qui prodigue à l'heureux possesseur tous les biens terrestres; une Coupe, qui abreuve tous les désirs; une Fontaine de Jouvence qu'il suffit de contempler (pas même besoin de se laver) pour rajeunir.

Grand dommage est que ceci soit sornettes.
Filles connais qui ne sont pas jeunettes
A qui cette eau de Jouvence viendrait
Bien à propos !

Enfin cette vertu préventive: *Wer es anblickt, dem wird nicht grau das Haar:* Qui le voit n'a jamais de cheveux gris.

Où est-il, ce vase? Où?

En l'air. Des anges à la robe flottante le tiennent, chacun par une anse. La posture est très décorative. Quand ils sont fatigués, „des vierges pures“ les relayent. Le vendredi-saint, une blanche colombe apporte du ciel une hostie pour entretenir les propriétés merveilleuses.

On savait que le Saint-Graal était en Occident; mais les renseignements s'arrêtaient là. Il fallait, pour le découvrir, être un chevalier si distingué, si pieux, si brave, que les meilleurs étaient déconcertés. Les anges avaient donc toujours une jambe en l'air, lorsqu'enfin *Titurel*, fils d'un roi d'Anjou, eut l'honneur de bâtir sur le Mont Salvage une église pour le vase précieux; une église en onyx, perles, or, saphir, cristal... (voir les Mille et une Nuits).

Vous serez bien aises d'apprendre que cette histoire „est une réminiscence du Paradis perdu“; que „ses racines plongent dans les antiquités les plus reculées de

l'Orient" (Scherr, 129) et que „chercher la pierre philosophale n'est autre chose *évidemment* que chercher le Saint-Graal" (Vilmar, 129.) Évidemment! L'église du Mont-Salvage, bâtie par Titurel, vous a sans doute aussi rappelé le palais où les dieux d'Homère, toujours à table, séjournaient quelquefois chez les Éthiopiens? Non? Pas même rappelé le bois sacré *Cridavana* sur le mont *Sitanta* (je ne garantis pas l'orthographe) dans les Indes? Ni la *Kaaba* (!) à la Mecque? Non? Elle rappelle tout cela aux Allemands.

A la recherche et à la garde de ce trésor partent, puis sont préposés les chevaliers de la Table-Ronde, Parcival, Pérédur, Tristan, Érec, Gawein, Wigalois, Lancelot, etc... Le récit de leurs aventures forme l'infect fatras qui rendit fou Don Quichotte. M. Vilmar nous prévient d'ailleurs (p. 41) que les faits et gestes de Parcival sont inintelligibles „pour qui n'a pas l'âme dans le „même état que le héros, ou ne peut se l'y mettre".

Avis aux amateurs. Récemment, R. Wagner, qui s'était „*mis l'âme dans cet état-là*" a essayé, par une terrible orchestration, de ressusciter Parcival d'entre les morts. Son bâton de chef d'orchestre ne valait pas le bâton de Saint-Pierre, prêté pour ressusciter Materne.

Le nom de Wagner amène sous ma plume celui de

Lohengrin

un des gardiens du vase d'élection. Pour dérouiller son épée, Lohengrin quitte la *montagne* (!) sur une *barque* (!) traînée par un cygne[1], et part au secours des opprimés.

[1] «Une oie poétique», disait M. de Metternich.

Il peut même vivre de la vie mondaine; mais un serment lui ordonne de quitter qui le forcerait à révéler son origine. Il délivre un jour Elsa, princesse de Brabant, l'épouse (naturellement) et dévide une existence tissée de soie, lorsque, par une belle nuit, le doux zéphir par la fenêtre ouverte, les molles clartés des étoiles, l'influence de la lune, les grâces de sa femme et l'insupportable curiosité d'icelle, lui arrachent son secret.

Le règlement est formel; et le cygne, ayant toujours sa barque au bout de la queue, vient reprendre le chevalier.

Les chevaliers vont être de plus en plus à la mode, et ce sera justice, étant moins illuminés que Parcival, aussi braves et très amoureux. Le défaut de leurs aventures est la monotonie et l'on peut, à son gré, s'éprendre de Gawein ou de Huon, de Lancelot ou du sire Galban.

Je choisis dans le nombre deux histoires d'un caractère différent, qui donnent bien l'idée des autres. Toutes deux sont des copies d'œuvres françaises. Les Allemands ont la loyauté de le reconnaître; mais ils ont soin de ne pas le reconnaître trop haut.

Le pauvre Henri,

Par Hartmann von der Aue, vers 1210.

Un chevalier avait de l'argent, des terres, des vertus et la gale. Comme remède, les médecins ne trouvent rien. Ils n'eurent pas même l'idée de l'envoyer au grand Saint-Anno de Cologne, spécialiste pour les maladies de peau. De Salerne lui arrive enfin cette ordonnance : „Tu guériras quand une jeune fille innocente mourra volontairement pour toi.“

« D'une fille écorchée appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante.
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.

» Cherche, mon ami. Une innocente se rencontre[1], mais disposée à mourir ? Et pour un lépreux ! Notre chevalier renonce aux fêtes mondaines (pour si peu ?), vend son château et se retire dans une ferme vassale pour y finir paisiblement sa vie.

La fille du fermier... vous prévoyez le dénoûment s'intéresse à son sort, et veut, sûre ainsi d'aller au ciel, mourir pour lui. En vain père et mère lui représentent... En vain, le chevalier lui objecte que...

Ils partent, arrivent à Salerne où elle offre de se faire couper en quatre. Le couteau est déjà levé... Henri refuse cette immolation (c'est heureux !), bien que, comme la lèpre elle-même, il tienne à sa peau, et tous deux reviennent au pays. (Ce n'était pas la peine de se déranger.) En route, les ferventes prières de la jeune fermière obtiennent du ciel complète guérison.

Rachat du château. Mariage. Henri savait qu'elle était belle fille ; car, tandis que le chirurgien la couchait nue sur la table de marbre, il avait regardé par le trou de la serrure. — Ils vécurent vieux et se rejoignirent au ciel. „*Puissions-nous en faire autant! Amen!*" conclut Hartmann. Nous répétons de tout cœur ce pieux souhait.

Ce poème est commenté, comme œuvre nationale, dans les Universités allemandes. C'est, d'un bout à l'autre, une platitude. Weber reconnaît que „*ce poème ne trahit*

[1] « Même à Munich », prétend H. Heine.

aucun talent particulier" (keine besondere Begabung). Scherr est encore plus dur. „C'est *creux* et *vide* (viel zu hohl und leer), d'un ascétisme crasse, d'un spiritualisme hystérique; c'est, au pied de la lettre, répugnant, écœurant" (p. 132).

Alors, pourquoi ledit bouquin est-il célèbre? Pourquoi est-il commenté quasi comme classique? — Je ne sais pas.

Tristan et Isolde (ou Iseult),

Par Gottfried de Strasbourg, circa 1220.

Tristan est un chevalier de bonnes manières et reçu dans le meilleur monde. Dès que le duvet lui poind, il conquiert terres et gens, tue des dragons, ce qui est la moindre des choses, et débarque en Irlande, dont la reine, qui emploie ses loisirs à fabriquer des pommades, lui guérit une grave blessure. Par gratitude, le jeune homme, déguisé en harpiste, apprend à la princesse Iseult... le latin. Puis il revient dans le pays de Cornouailles — pour en repartir aussitôt. Son oncle l'envoie demander la main de la princesse. Mission délicate pour un jeune homme. Elle réussit cependant; Iseult a consenti, s'embarque avec la bénédiction de sa mère et un philtre destiné au mari. Tristan et Iseult, naïfs[1], le boivent; et les voilà fous l'un de l'autre. La demoiselle souffre à la fois grande joie et grande peine.

Combien en voyons-nous se laisser pas à pas
Ravir jusqu'aux faveurs dernières
Qui dans l'abord ne croyaient pas
Pouvoir accorder les premières?
Amour, sans qu'on y pense, amène ces instants.

[1] Ou gourmands.

Néanmoins le mariage avec l'oncle a lieu ; mais le pauvre homme „l'est" autant qu'on peut l'être. Le récit est drôle, quelquefois touchant, mais rappelle Boccace. Tristan se donne du plaisir à cœur-joie ; il en prend plus qu'il n'en laisse, si bien que le roi, qui ne pouvait plus mettre son chapeau, soupçonne enfin la vérité et jette les deux complices à la porte. Ils ne demandaient pas mieux! Et dans une grotte de marbre et de cristal, au milieu de la forêt, l'amoureux Tristan se délecta, plus heureux que le roi de Perse.

Nous résumons ici la fable sans toucher au poème même, plein de charmants détails. Gottfried de Strasbourg a été appelé le poète de l'amour (Dichter der Liebe) et mérite place auprès des plus légers conteurs, — légers, dans tous les sens. C'est pourquoi les continuateurs du livre et ses traducteurs ont modifié la conclusion, pour la rendre plus morale. Par exemple, *K. Simrock* immole les deux amants à la vengeance de l'épouse légitime.

Le succès de l'œuvre — morale ou non — fut grand. *König* (D. Lit. 124) en donne comme preuve les nombreux manuscrits conservés. Même souci fut pris d'ailleurs pour certains ouvrages anciens ; l'Ane d'or d'Apulée a été conservé plus soigneusement que les Décades de Tite-Live ; et ce souci n'est point à l'éloge de l'humaine curiosité.

La fin du conte ? — Iseult *rentre en grâce, tout simplement.*

> Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse ;
> Ce n'était après tout que bonne intention,
> Gratitude ou compassion...
> Elle n'en plut pas moins aux yeux de son mari.

Tristan s'en alla errer à l'aventure, essaya de se con-

soler en aimant une autre Iseult (l'homéopathie appliquée aux peines du cœur); mais la première, la vraie, lui revenait toujours en mémoire. Blessé dans un combat, il envoie un héraut la chercher; elle accourt... trop tard. Sur le cadavre de Tristan elle expire de douleur.

Le roi, toujours indulgent, fit ensevelir les deux amants et „planter sur leur tombe une vigne et un rosier dont les rameaux s'entrelacèrent.“

Maintenant que j'ai remémoré au lecteur cette histoire d'amour, je voudrais montrer comment un Allemand la présente à ses compatriotes.

VII

A PROPOS DE TRISTAN ET ISOLDE DE GOTTFRIED DE STRASBOURG

Traduit et commenté par Hermann Kurtz. (Stuttgart 1872.)

Avec une introduction... Au poème, croyez-vous? Au récit même qui suit, à telle fin de donner en quelques pages claires et rapides aux lecteurs pressés ou impatients un résumé de cette longue rapsodie amoureuse? — Oh! non pas! Ainsi procéderaient les Français, écrivains superficiels. M. Hermann Kurtz, Allemand docte, conçoit les préfaces et introductions tout différemment. La sienne, par exemple, a *cent* pages in-8°, et, dès la première, nous sommes en Égypte, „terre natale du miracle et de l'énigme, d'où la source *sobre* (?) de l'histoire a commencé son cours.“ — Suit une dissertation sur le Feu, appelé chez eux, chez les Égyptiens, Phtah; sur sa signification, son culte, etc... „De la contemplation du feu sortit la concep-

tion de la chaleur originelle qui emplissait le monde de sa force génératrice !“

Et Tristan?

Attendez. Nous arrivons à Isis, „que nous allons suivre en ses pérégrinations.“ Laissons l'auteur faire seul le voyage et découvrir en route que Tacite *avait intérêt* (legte ein Gewicht darauf) à nommer Mercure la principale divinité des Germains ; découvrir qu'Hérodote pressentait déjà l'étroite parenté des divinités mythologiques même chez des peuples très divers et qu'il a été à bon droit „réhabilité par les Pyramides.“ Que les Bactriens — peuple très intéressant, descendu des hauts plateaux de l'Asie centrale — ainsi que les Éthiopiens — autre peuple plus noir, mais non moins intéressant, descendu des hauts plateaux de l'Afrique — ont pris du feu l'idée d'une divinité malfaisante ; conclure que Loki, ce dieu septentrional, a traversé des aventures si attrayantes à lire et à raconter qu'elles méritent une digression toute spéciale. Suit la digression.

Et Tristan?

Attendez. Nous ne sommes encore qu'à la page 12, et la treizième nous ramène en Égypte, pays bien remarquable, „où le primitif esprit se présente dans la création „comme dieu du Nil, la matière primitive comme déesse „du Nil, le temps primitif comme temps terrestre et la „divinité de l'espace primitif comme gardienne de l'ordre terrestre du monde.“ — Vous comprenez? Cette divinité du Nil (en égyptien Netpé) donne au dieu du Temps, Seb, cinq enfants : Osiris, Isis, Seth, Arueris et Nephthys. Le premier fonde le royaume d'Égypte, méritant par là d'être représenté en écriture hiéroglyphique (il a dû être bien content!) par un serpent et d'avoir pour animal consacré le sanglier ou porc sauvage. — Suit la légende

d'Osiris, si intéressante, „qu'elle parcourut victorieusement une grande partie du monde". Sous un autre nom, s'entend bien ! s'appelant chez les Hébreux Hadad-Rimmon, Attès chez les Phrygiens, Adom chez les Phéniciens, et chez les Grecs Adonis, Linos, Iakchos, Hadès, Dionysos, etc...

Et Tristan?

Attendez ! Les notes que M. Kurtz, Allemand très docte, a pillées et compilées dans des traités spéciaux, notes mytho-historico-archéologiques, ne sont pas épuisées. Il nous parlera donc des Pélasges, des Crétois, Cariens, Philistins, Péléthiens, Kéréthiens (appelés aussi Cari dans la Bible), et, comme il le fait judicieusement observer, „des Kéréthiens aux Celtes il n'y a qu'un saut", et il le franchit. Des Celtes aux dieux du Nord la transition s'impose d'elle-même, si l'on n'y met pas de mauvaise volonté, et nous voyons défiler pesamment *Baldur*, dont le palais s'appelle *Breidablick* (retenez bien ce nom !) et l'épouse, plus simplement, *Nanna*; son frère aveuglené Hödur,... etc... etc... Ce qui, grâce à un habile détour, nous ramène aux Druides, à leur culte, à leurs légendes, aux mythes armoricains, qui rappellent à M. Kurtz le fils d'Osiris, Horus (en égyptien Har-pe-chroti) et sa mère-nourrice Retho-Leto-Téthys... Ces héros combattent et abattent les dragons et les géants (*en haut-égyptien apophi !!*) combattent par métaphore, s'entend bien...

Et Tristan ?

Attendez donc : Par métaphore, disais-je ; car ces luttes sont des symboles de la nature. Le sang de ces dragons, par exemple, c'est le vin. D'ailleurs, l'histoire tout aussi symbolique de Samson convaincrait les plus incrédules. Samson, en effet, qui tue les lions et les Philistins, attache des torches enflammées à la queue des renards,

démonte et charge sur ses fortes épaules les portes de Gaza et, captif, tourne la meule d'un moulin, Samson n'est évidemment rien autre que... le Soleil. Les longs cheveux que coupe Dalila sont les rayons qui deviennent, passé le solstice d'été, plus courts, c'est-à-dire sans force; et, passé le solstice d'hiver, repoussent, c'est-à-dire, je suppose, deviennent plus longs. — Du reste, continue l'auteur avec la même gravité imperturbable, ce mythe hébraïco-grec vient d'Égypte (quand je vous disais que l'Égypte est un pays remarquable!...) et les explorations hiéroglyphiques jetteront sur cette histoire symbolique du soleil „un jour inattendu“ (vollständig zu Tage bringen). Nos vœux les plus ardents pour la réussite !

Mais Tristan ! !

Ah ! lecteurs impatients, nous ne sommes encore qu'à la page 50. Sans doute cette digression est un peu longue, mais ne sentez-vous pas „qu'elle était inévitable“ ? Sans doute elle n'a rien à faire avec le poème de Gottfried, histoire de deux amants ; sans doute ce fatras érudit que l'auteur nous jette à la tête pour nous donner de sa science une haute idée, nous convainc seulement de sa pédanterie ; mais n'y aurait-il pas injustice à exiger d'un savant allemand un récit clair et simple, à lui reprocher l'étalage ridicule d'une érudition d'emprunt, inutile ici et déplacée ? Quel respect l'érudition présentée sous une forme lucide peut-elle inspirer aux jeunes gens ? Si le professeur ne dit que ce qu'il sait, n'est-il pas à craindre qu'il n'ait bientôt tout dit? Exprimer clairement ce que l'on conçoit clairement : hé ! les Français en parlent bien à leur aise ! Un écrivain ne trouve faveur chez eux que s'il aplanit la voie au lecteur, s'il prend pour lui-même toute la peine, s'il fait oublier par l'agrément du style l'aridité du sujet, s'il se fait, à force de grâce, pardonner

d'être si savant... Cela fait pitié. L'écrivain français n'ose présenter la science s'il n'a paré cette déesse aux traits austères de joyeux bijoux, s'il ne lui a au préalable agrafé si jolis atours et chaussé brodequins si mignons qu'elle-même finit par sourire ; c'est la coquetterie de l'érudition ! Mais la science allemande n'a rien, en général, de cette élégance efféminée. Grosse gaillarde aux larges hanches, mal peignée, mal lavée, née pour être bouvière plutôt que pour être bouquetière, elle ne nous présente pas ses fleurs, elle nous les écrase sur le corps.

Telle qu'elle est, elle plaît aux Allemands et je me garde de les blâmer. Chacun son goût ; ils sont dans leur droit. D'ailleurs, elle a beaucoup fait pour le progrès ; ses qualités sont grandes, elle est patiente, laborieuse et ne se rebute guère. On est saisi d'un profond respect devant le labeur colossal de certains philologues allemands. J'accorde tout ce que l'on voudra. Mais je voudrais avertir mes compatriotes et leur dire : Que l'aspect énorme de la science germanique ne vous fasse pas illusion. Les plus gros et les plus gras ne sont pas les plus forts, encore moins les plus sains. De loin la masse impose ; de près, c'est flasque. Les savantes éditions d'Outre-Rhin !... Quand on a retranché les détails oiseux, l'appareil scolastique, le phénix se présente comme un coq très ordinaire.

La surprise de 1870 ne doit pas nous dérouter ; n'aggravons pas notre défaite en devenant teutomanes après avoir été anglomanes. Restons Français ; et, tout en respectant, tout en vénérant avec reconnaissance les efforts scientifiques de nos voisins, ne les copions pas. Gardons-nous de croire que le vrai soit nécessairement d'aspect revêche ; gardons-nous surtout d'admirer le gros,

le pesant, par la seule raison que cela étonne, écrase. N'oublions pas que le fracas du tonnerre s'imite au théâtre avec une feuille de zinc. On peut être grand capitaine, sans laisser traîner son sabre sur le pavé; on peut être savant, sans parler égyptien à tort et à travers. Et si la science, comme les divinités antiques, ne se présente à nous qu'enveloppée d'un nuage, dissipons-le d'abord et adorons-la ensuite; et surtout, ô mes chers compatriotes, adorons la déesse et non pas le nuage!

VIII

SATIRE — LE ROMAN DU RENARD

La littérature tombant aux mains du peuple annonçait une révolution à bref délai. Avertis de leur force, les petits et les humbles se groupèrent, s'enrégimentèrent. Avant de saisir l'ennemi corps à corps, on chercha les parties faibles, qui certes n'étaient pas difficiles à trouver. Le clergé fut le plus maltraité. Dans l'histoire du *curé Amis*[1], l'attaque était encore timide; au fond, débat d'un pauvre prêtre contre son puissant évêque, qui pose à son subordonné des questions fallacieuses ou ridicules que l'autre résout de même manière. „Combien de jours se sont-ils écoulés depuis Adam? — „Sept; mais une fois passés, ils reviennent.“ — „Combien de temps faut-il pour instruire un âne?“ — „Vingt années pour faire un clerc: pour un âne, accordez-m'en trente.“ L'éducation d'un âne confiée à un curé ne pouvait être en meilleures

[1] Par l'Autrichien Stricker, vers 1230.

mains, et Amis, semant des bribes de foin entre les feuillets d'un livre, enseigne ainsi à son élève à tourner ceux-ci pour manger celles-là. Le foin faisant défaut, l'âne se plaint en son patois, agrémenté de vocalises qui peuvent, avec un peu de complaisance, passer pour une prononciation énergique des cinq voyelles. Le premier pas est fait, le seul qui coûte... Mais le curé Amis ne tarde pas à voir que le „talent" et la „vertu" jeûnent en ce monde et se met à courir les aventures, en France, en Angleterre, à Constantinople, trafiquant des reliques, dupant petits et grands, dînant aux dépens du prochain et soupant de même, et se tirant des situations critiques par une grimace ou une gambade. Devenu vieux, la grâce le touche et il rentre au couvent.

„*Till Eulenspiegel*"[1] est également une figure populaire, une sorte de frère Loustic qui court le monde à la recherche d'une position sociale ; bateleur, médecin, fou, soldat, peintre, il exerce dans chaque état son aptitude au mensonge, moins dans le but de nuire que d'amuser soi et les autres ; il joue sur les mots, exécute les commissions avec complaisance, mais avec maladresse ou malice, abuse de sa marotte pour jeter la vérité à la face de l'interlocuteur et n'esquive pas toujours les coups de bâton bien mérités. Ce livre n'a ni date précise, ni édition définitive. Ainsi qu'il arrive chez nous au baron de Crac, les facéties nouvelles lui sont attribuées.

Nous nous contenterons de citer le „Finkenritter", ancêtre des Münchhausen et *Grobianus* (Jean Butor) présentant un miroir de la grossièreté des mœurs et manières, dans l'espoir de corriger qui s'y verra. Ces premiers produits sont d'une valeur littéraire à peu près nulle ;

[1] A donné notre mot Espiègle.

leur lecture n'est plus supportable. Bien tristes devaient être les temps où l'on était réduit à rire de telles inepties ! C'est l'épaisse gaieté d'un bouvier ou d'un lansquenet. Quelle distance entre Till Eulenspiegel, Pater Leu, Grobianus et notre Pierrot, venu d'Italie tout exprès pour taquiner Arlequin et Colombine ! Mais, après les premières flèches, voici venir une redoutable machine.

REINECKE FUCHS

Les philologues allemands ont discuté l'origine de la *Thiersage*, de l'épopée animale. Est-elle un développement de la fable ésopique ou celle-ci en est-elle un rétrécissement? Le germe ou un extrait? Ou bien l'une et l'autre sont-elles indépendantes? Gervinus dit oui; Grimm, non. N'osant prendre parti dans un débat aussi grave, j'examine seulement ce qui distingue la fable ésopique de l'épopée animale. Évidemment l'*action*. Les bêtes deviennent ici de véritables personnages, jouant — non seulement par instinct — mais par passion ou intérêt, un rôle suivi. Elles agissent conformément à leurs dispositions naturelles, sans toutefois que l'instinct supprime le libre arbitre. Reinecke, menacé de mort par Nobel, lui fait de prétendues merveilles un récit fantaisiste et, flattant son avarice et sa vanité, échappe à la corde. — Le Cerf de Lafontaine

La femme du lion mourut, etc....

ne se conduit-il pas de même? Aussi Lessing ne considérait pas Lafontaine comme un fabuliste proprement dit, mais comme un conteur prolixe, dont la grâce ne peut faire oublier qu'il traita la fable comme un *jouet* (Spiel-

werk) poétique. Il bavarde et délaye. (gewässert.) Il ne compose pas une fable ; il la décompose. Pourquoi trois vers, quand un mot suffit?

> Un vieux renard, mais des plus fins,
> Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins.

Le seul mot renard n'a-t-il pas un sens si précis, n'évoque-t-il pas des images, des idées si constantes que toute description de ses qualités devient inutile? — C'est vrai, mais... Le mot „Général" n'évoque-t-il pas en nous une idée et une image constante? Cependant il importe de savoir si ce général est jeune ou vieux, s'il est grand preneur de villes et grand vengeur de peuples ou s'il a subi autant de défaites que livré de batailles. De même Lafontaine, pour donner à ses bêtes une activité personnelle (malgré la *constance du caractère de la race*, constance nécessaire à la fable, comme Lessing l'a très bien démontré), nous dira le passé de ses héros, leurs revers, leurs exploits et nous intéressera ainsi à leur revanche ou à leur fin tragique. Après cette courte mention donnée à la théorie de Lessing, je laisserai dormir dans les livres allemands les origines de la Thiersage et ne citerai que pour allécher le lecteur l'opinion de M. Vilmar. „Les „racines de cette épopée plongent dans l'innocente simpli- „cité de nature des plus vieilles générations, dans le „sentiment de la nature profond et affectueux d'un peuple „de nature sain et fort. Un tel peuple s'attache avec fer- „veur, avec une sensibilité passionnée aux phénomènes „de la nature, se réjouit avec le printemps et l'été, s'afflige „avec l'automne, sent avec l'hiver les liens d'une pesante „captivité, prête à ces phénomènes naturels sa propre „figure, ses propres sensations humaines, etc... se plonge

„avec un abandon tranquille et affectueux dans l'anima-
„lité, épie l'animal dans son être le plus intime, etc..."

Ce n'est pas très clair, mais cela fait toujours plaisir à lire.

De grâce, ne remontons pas au déluge! „Peuple primitif", ces mots ne devraient tromper personne. Une épopée ne se compose pas pendant la période rudimentaire, alors que tout homme était chasseur, que la forêt était vierge et que celui-là seul dînait qui avait abattu quelque pièce de gibier. Les peuples primitifs pensent à l'assouvissement immédiat de leurs besoins et de leurs appétits. Ils chassent, volent, tuent, et fatigués ou repus, s'endorment du sommeil de la brute. Auront-ils jamais en cet état de guerre et de digestion perpétuelles, le temps et le goût de rimer une épopée quelconque? *Hilpérik* faisait des vers (voyez Aug. Thierry), dont le moins estropié était bancal. On ne peut voir autre chose ici, sous le couvert d'animaux, qu'une satire des mœurs humaines, satire très savante et très violente. Composer une épopée animale en quelque sorte pour l'amour de l'art, témoignerait d'une puissance *d'objectivité* singulière. L'égoïsme des hommes rapporte tout à soi; les plaintes et revendications que le vilain n'osait adresser en son nom furent mises dans la bouche (dans la gueule?) de Reinecke; et la manière dont le royaume de Nobel se gère est une image si fidèle du gouvernement, qu'on oublie constamment l'animal pour penser à son prototype humain.

Le lion (Nobel) tient cour plénière; tous ses vassaux sont accourus, moins un, Reinecke, qui, craignant justice prompte et courte, est resté prudemment au logis. Isengrin (le loup) se fait l'accusateur public, expose ses injures privées et parle au nom de la morale outragée, des lois et de la majesté royale méconnues. Reinecke est

un voleur, un meurtrier et un fourbe sacrilège. — Grimbart (le blaireau), son neveu, obtient néanmoins qu'on ne condamne pas l'absent sans l'avoir entendu et cité par devant le roi.

L'ours se charge de cette mission, qui tourne mal, très mal pour lui; car Reinecke, flattant sa gourmandise, le conduit dans une ferme où il doit trouver abondance de miel; en réalité, une grosse poutre que le paysan avait à demi fendue. Braun y fourre la tête, et son perfide compagnon retirant vivement le coin, elle y reste. Le captif ne sauvera sa vie qu'aux dépens de son museau déchiré, de son dos roué de coups.

Hinze (le chat), deuxième messager, devient victime d'un piège aussi perfide; de sorte que Grimbart, craignant pour son oncle le courroux de Nobel, promet enfin d'amener le délinquant.

En route, Reinecke joue le contrit, se préoccupe de la vie future et prie son neveu de l'écouter en confession. Ce lui est prétexte à distribution de coups de patte. L'idée est si drôle que je demande, ne fût-ce que pour rompre la monotonie de mon sujet, la permission d'en donner ici une transcription libre. Les plaisanteries sur le clergé ont pu être abrégées, mais non supprimées. Elles s'adressent d'ailleurs au clergé du quatorzième siècle et ne doivent plus offusquer personne.

LA CONFESSION DU RENARD

Eh, oui! pour se pousser dans le monde, il en coûte!
Mais, après tout, peut-on vivre comme nonnains?
Jolis petits péchés se présentent... j'en goûte;
Qui met en pot le miel sans se lécher les mains?
Le lièvre m'agaçait; il cabriole, il saute

Sans gêne sous mon nez... A le voir si dodu
L'eau m'en vint à la bouche... Il est mort. C'est sa faute.
Plaindre Bellyn serait du sentiment perdu;
C'était un pleutre. Au reste, on est à peu près quitte,
Car, s'ils ont eu le mal, j'ai le péché. — Passons.
En besogne parfois je procède un peu vite,
J'ai la patte un peu leste et les crocs un peu longs;
Chrétienne charité nous commande autre chose
Que manger le prochain; on peut l'obliger mieux;
Mais, bast! les morts sont morts. C'est un bienfait pour eux
De finir, sans souffrance, à la plus courte sauce... —

Ah! les temps sont bien durs!... Avouez que le roi
Vole, pire qu'un autre, à pleine gueule et croit
Leur faire, en les croquant, trop d'honneur. Nul ne sonne
Mot, magistrats, curés, médecins, ni personne.
On l'approuve! Pourquoi? Pour happer un morceau
Et pouvoir à son tour se graisser le museau.
Et maintenant allez vous plaindre! Pourquoi faire?
Sa Majesté Lionne a le droit de manger
Ses vassaux. Les susdits ont le droit de se taire,
S'ils craignent le Seigneur, l'Église et le danger.
Il ordonne? On y court; il écoute? On le flatte.
Les plus gros sont les plus lâches, les plus fripons,
Les plus... C'est dégoûtant! Dans ses digestions
On se rue à l'honneur de lui lécher la patte. —
Et si moi, pauvre hère, humble polissonnet,
Comment dirais-je, par fredaine, étourderie,
Fais un petit accroc à la morale, on crie!
On se signe, ô pudeur! on veut m'étrangler net!
Pourquoi? Pour un dindon qui n'est même pas tendre!
Pour un chapon morveux!... Volereaux en petit
Sont pendus; mais voleurs à robuste appétit
Peuvent impunément se gorger, faire esclandre.
La honte? Il n'en faut plus. C'est gênant. C'est usé.
Le siècle s'est instruit; nous avons progressé;
Nous n'avons plus aucun préjugé bête. En somme,
L'Intérêt s'est fait Dieu, si Jésus s'est fait homme.
Le scandale aujourd'hui n'est que dans la vertu.

C'est un scandale d'être imbécile et têtu,
De s'obstiner à vivre en benoîte innocence
Tandis que les coquins s'arrondissent la panse !...
Or ça! J'ai griffe aussi, bonnes dents et bon nez;
Part à deux, mes amis et le diable vous garde!
Que si vous rencontrez dinde, cane ou poularde,
Parbleu! montez dessus et me les amenez! —

Pas vu, pas pris. Mangeons le beau blé vert en herbe;
Celui d'autrui, s'entend!... Partageons, mes amis,
Car plus on est de fous, plus on rit. Beau proverbe! —
Confiteor Deo pour les larcins commis
Et filio... Voilà ma conscience en ordre:
Il faut, quand le remords est tout petit, lui tordre,
Très délicatement, le cou. C'est plus prudent.
La vie est rude; il faut lutter pour l'existence!
J'engraisse, donc je suis. Si j'ai par occurrence
Dévoré des lapins, ce fut me défendant. —
Magnificat...

— Allez, vous ne connaissez guère
Les lapins, les canards (triste plèbe!) qui font
Les troubles dans l'État. Les lapins ont, au fond,
Plus que d'autres l'esprit révolutionnaire.
Les dindons sont le Nombre et le Nombre est brutal.
La vile multitude en commettrait de belles!
Étouffant les lapins, j'étouffe des rebelles;
Digérant les dindons, je supprime le mal.
Car le danger vient d'eux!... Les dindons ont en tête
De briguer les emplois; ils relèvent la crête,
Gloussent le *Ça ira;* les poules, les canards,
Sapant l'ordre civil deviennent communards;
La taupe y voit trop clair, la colombe est mauvaise
Et le lièvre, dit-on chante une *Marseillaise!*...
J'ai vu la poule, horreur! s'accoufflant sur son œuf,
Caqueter gravement ces mots: *Quatre-vingt-neuf!*...
Que peut faire, au milieu des hontes générales,
Un pauvre homme de bien, noyé dans ces scandales?
Rien. — Et puisque le monde est pourri, je m'en vais.

L'exemple vient d'en haut. Le poisson sent mauvais
Par la tête d'abord. Le valet suit le maître;
Le laïque va mal quand il voit que le prêtre,
Tourmenté du Malin (nous sommes tous mortels!)
Au Dieu jaune Asmodée élève des autels.
« On nous la baîllait belle avec le Décalogue
« Et les Commandements de l'Église! dit-on;
« Pas plus que Jean Chouart ne sommes de carton;
« Inscrivons les maris dans le Grand Catalogue! » —
On les inscrit. Chacun travaille de son mieux;
Car le branle est donné par les chefs, par les vieux,
Par les sénéchaux même, ayant la tête blanche,
Mais le reste encor vert... — J'ai la parole franche,
C'est en confession. Huis-clos!... *Confiteor*.
Le silence est d'argent, mais la franchise est d'or.
Confiteor tibi.

Croyez-vous que nous autres
Laïques nous soyons dupes des bons apôtres,
Des cagots, escargots, botineurs et cafards
Qui prêchent le Carême aux honnêtes renards,
A nos mufles à jeun montrant l'enluminure
De leurs rouges museaux? Le jeûne? Ils n'en ont cure
Eux-mêmes. A bon droit! C'est tant pis pour les sots
Qui les laissent chez eux lécher les fins morceaux.
Bah! péché véniel. Mais croiriez-vous qu'à Rome [1]
Moinillons et frapparts ont des enfants, tout comme
Gens mariés?! Qu'ils font lors les quatre cents coups,
Toutes, pour les doter et pour les placer tous?
Et ces petits bâtards, fils de gueuses, belîtres,
Deviennent gros bonnets et siègent aux Chapitres,
Scandalisant le siècle et le renard loyal,
Né régulièrement au terrier conjugal!...

[1] D'après une légende très connue, un juif, ayant vu les mœurs de la Rome papale, se serait aussitôt converti au catholicisme, sous prétexte que « une religion doit être divine, pour résister à tels excès ». Faut-il rappeler que sur le portail de Notre-Dame, les sept péchés capitaux sont représentés en la personne de sept moines ou prêtres?

Ils sont riches, voilà! L'argent, pouvoir magique,
Absout le déshonneur et blasonne la clique.
Payez bien : vous entrez droit même au Paradis.
Payer! C'est le grand point, nœud du procès; tandis
Que la paroisse à ceux qui n'ont rien dans les poches
Pour un *De Profundis* branle toutes les cloches.
Oui, mon oncle; aujourd'hui les écus bien comptés
Mènent l'âne aux honneurs, le singe aux dignités.
On aime la bassesse, on hait les âmes fières.
Le renard, homme intègre, ayant quelques lumières,
Bon père, bon époux, faisant le bien sans bruit,
Sans relâche obligeant son prochain, on le fuit,
Et des méfaits commis par soi-même on l'accuse!
Bone Deus! On veut le pendre... — Je refuse.
De la grenouille au bœuf, des plus gros aux petits,
Ils appellent sur lui la hart et la potence;
Car moi, je n'ai jamais vendu ma conscience!
Car je suis le témoin de leurs forfaits maudits,
Des crimes et des vols, parjures, saturnales,
Philosophe sévère au milieu des scandales!
Qu'ils m'accusent! Fort bien. J'en suis fier. Ils verront,
Quand on est bon chrétien, comme on lève le front!
Et si le ciel l'ordonne, au devant du martyre,
Ils verront le renard marcher ferme et sourire.
A défaut de trésors, à mes pauvres enfants,
A ces tristes jouets d'ennemis triomphants,
Je lèguerai du moins — c'est le vrai legs du sage —
De mon honnêteté l'incorruptible image!
Magnificat mea!...

« Diantre, parle français,
Neveu, dit le blaireau, pour que l'on te comprenne!
Signe-toi. Je t'accorde absolution pleine
Pour les péchés d'autrui que tu m'as confessés. »

A la cour, Reinecke éblouit le roi Nobel par des mensonges mirifiques, par des promesses qui excitent toutes les convoitises, se fait gracier, et, pour que la comédie soit complète, *devient Ministre de la Justice.*

„Ce que j'ai voulu représenter? dame! le cours du monde,“ répondit Gœthe, dont le Reinecke Fuchs, fait sur l'édition de 1495, a rajeuni le vieux thème.

IX

POÉSIE LYRIQUE AU MOYEN AGE

Connaissez-vous la patrie d'Estelle et de Némorin? de ces bergers et bergères „toute innocence“ aux joues roses comme leurs rubans, aux yeux bleus comme le ciel? La patrie du bien, du beau, du candide? Où l'honnêteté règne; où les vertus de la famille [1], ignorées du reste des humains, se sont réfugiées? Le pays où jeunes garçons et jeunes filles „vivant dans la simplicité de la primitive nature „sont naïfs et béats?

Ce pays, c'est l'Allemagne. Risum teneatis, amici. Ces vertus sont des vertus allemandes par excellence. Oui; aveugle, qui ne les voit pas; ignorant, qui ne sait que, plus on remonte dans le passé, plus elles brillent d'un pur éclat. Ainsi nous sommes en pleine idylle. Oyez un peu: „Les Minnesänger ne nomment jamais la bien-aimée.“ Voilà bien la délicatesse allemande! „Amour muet, timide, „craintif de la première époque juvénile qui s'éveille avec „les fleurs rouges de la prairie et de la bruyère... qui „chante au joyeux mois de mai avec les petits oiseaux, etc... “ (Vilmar.) Mais là ne s'arrêtent pas les mérites de la poésie lyrique allemande au moyen âge. Elle se distingue des poésies étrangères par sa *pureté* d'abord;

[1] « L'amour est une passion beaucoup plus sérieuse en Allemagne « qu'en France... Un *culte terrestre*... » (M[me] de Staël), page 32.

ainsi on ne trouvera ici ni légèreté immorale, ni infidélité, ni jalousie, ni brouille entre amants, *ni passion vive*... fi! c'est bon pour les Français, méridionaux remuants et tapageurs; mais on y trouve „la piété, la modestie[1], la retenue, l'*aspiration vers l'espérance !*"

L'espérance de quoi? — Voilà la poésie d'un peuple honnête! Ces qualités éminemment germaniques „la distinguèrent donc de la poésie française contemporaine." Pardon; c'est là une douce illusion. Contemporaine n'est pas le mot juste. Il laisse sous-entendre que les deux littératures furent simultanées. Les Allemands sont trop instruits pour ignorer que leurs principales œuvres d'alors sont des *traductions*, au moins des *imitations* d'œuvres françaises, et de trop bonne foi pour ne pas le reconnaître.

„L'Allemagne emprunta à la France le *fond et la forme* de sa poésie romantique." (Scherr, 126.)

Quant à la pureté... Oh, non! Les Minnesänger ne sont pas immoraux comme nos troubadours. „Le sentiment de l'amour devient comme une seconde religion qui élève l'âme, la détache des sens, la convie à la pureté..." (Heinrich, 97.) Ah? c'est pourquoi Nithart nous présente un amoureux et sa belle, lesquels, en plein jour, en pleine prairie... Pas ce que vous pensez, non, autre jeu. O candeur du moyen âge! O mœurs du bon temps, où, dans un tournoi à Magdebourg (1229) le prix du vainqueur était une belle fille, nommée Sophie. (Scherr, 121.) Il faut être simple pour croire à cette candeur du temps jadis. „Le nom de femme, s'écrie Reinmar, est un nom chaste et saint!" Chérubin soupirera aussi: „Une femme! une

[1] *Modestie* est le mot. Ces Minnesänger se nommaient eux-mêmes rossignols.

fille! ah! que ces noms sont doux!...“ Ce n’est pas un motif de se fier à Chérubin; la comtesse en fit l’expérience. Mais pourquoi discuter pareilles sottises? J’aime mieux cette boutade de Schiller: „La belle âme!? allons „donc! On tape sur le sac et on pense à l’âne. On veut „baiser une jolie bouche et on présente sa requête au bon „cœur. Je le connais, le procédé. Quand les âmes sont à „l’unisson, les corps s’y mettent; la valetaille imite le „maître, et par un beau clair-de-lune le tour est joué!“ (*Kabale und Liebe.*)

C’est en Autriche que doivent se chercher les commencements de la poésie chevaleresque au douzième siècle. Sous l’influence protectrice de Frédéric et des deux Léopold elle se développa librement, puis remonta au Nord par la Bavière jusqu’à la Wartburg, où le célèbre landgrave Herrmann, „la fleur de Thuringe“ donnait aux poètes, aux musiciens large (?) hospitalité et tenait cour au milieu de Walther von der Vogelweide, Wolfram von Eschenbach, Henri de Ofterdingen, et autres. La lutte de la Wartburg, concours solennel qui devait assurer une couronne d’or au vainqueur, a laissé dans tout le moyen âge des souvenirs vivaces, sans avoir peut-être jamais eu lieu. Ce culte des Muses, encouragé aussi par Henri VI et par ses compétiteurs Otto et Philippe, périt enfin dans l’anarchie de l’interrègne.

Parmi ces Minnesänger se détache la figure de Walther von der Vogelweide; Walther est un vrai poète, et nous avons, pour l’apprécier, un excellent terme de comparaison: les Lieder de ses contemporains. Sa lecture semble rafraîchissante, après celle, si sèche, de ses rivaux. L’érudit K. Bartsch avoue que „du douzième au quatorzième „siècle les Lieder se ressemblent à tel point dans le fond

„et la forme, qu'il serait presque toujours impossible de „distinguer leurs auteurs, si leurs noms ne nous avaient „été conservés.“ En d'autres termes, monotonie, banalité. Quelle valeur peuvent avoir des chansons qui semblent toutes jetées dans un même moule et n'accusent par aucune qualité, ni même par aucun défaut saillant, la personnalité du poète? Un même thème, très peu varié, les saisons, éternel refrain du printemps et de l'hiver, comme prélude au récit de joies ou de peines amoureuses. Ouvrez au hasard un recueil et vous tomberez sur une pièce disant qu'au printemps les bois reverdissent, les oiseaux chantent, et qu'en hiver il fait bien froid. L'avant-dernière strophe compare le cœur de la bergère à la saison riante ou sombre et la dernière exprime le vœu que tout puisse s'arranger à l'amiable.

Un trait caractéristique nous a frappés à cette lecture. On ne chante pas

> Donc, si vous me croyez, mignonne,
> Tandis que votre âge fleuronne
> En sa plus verte nouveauté,
> Cueillez, cueillez votre jeunesse !...

comme chez les Français efféminés. Non; c'est le contraire. Les femmes font la cour aux hommes. Ce que M. Bartsch appelle „*le rapport naturel des sexes.*“ (!) Il semble du reste que ce soit un attribut de la race saxonne. La mère du roi Georges III disait : Les jeunes gens sont tous des viveurs et *les jeunes femmes font la cour aux hommes*, au lieu d'attendre qu'on la leur fasse. (Taine. Lit. angl. 3. 2.) L'amante lève vers le bien-aimé, comme vers un être auguste, des yeux timides et suppliants, implore sa faveur, tandis que l'homme refuse, brutal et fier, lui jette un regard dédaigneux et s'écrie :

„Tôt donc ! Qu'on m'apporte mon cheval et ma cotte de fer, puisqu'il me faut céder la place à une femme, qui *veut me forcer à lui être tendre !*"

> Nu brinc mir her vil balde min ros, min îsengwant,
> Wan ich muoz einer frouwen rumen diu lant,
> Die will mich des betwingen, daz ich ir holt si."
>
> (Der von Kürenberc.)

Et que dira, que fera la femme ainsi méprisée, ainsi insultée? Se redressera-t-elle contre l'insolence de ce soldat ? Se punira-t-elle d'un moment de faiblesse ? Mais non ! Elle suivra „l'inconstant" de ses gémissements amoureux, le suppliera de ne pas l'oublier *tout à fait*, et s'il prodigue à d'autres belles ses grâces et faveurs, de daigner du moins lui rapporter la desserte... — Une autre, voyant tout espoir perdu, s'exclame naïvement : „Oh ! puisque mon faucon s'est envolé, que n'ai-je en sa place un épervier !" Un oiseau moindre. Faute de grives, on mange des merles ; et puisque le bien-aimé, le vrai, ne revient plus, l'abandonnée se contenterait d'un amour inférieur. Sur un autre ton, un chant populaire plus moderne (en dialecte souabe) exprime le même sentiment.

PEINE PERDUE

Elle. — Chéri, viens dehors, viens voir nos moutons. Je t'en prie, viens, gentil p'tit gars.

Lui. — T'es bête. Je n'y tiens pas.

Elle. — Tu veux peut-être lécher ma tartine ! Prends-la dans ma poche. Je t'en prie, prends-la, mon chéri.

Lui. — T'es bête. Je n' lèche pas.

Elle. — T'as soif peut-être. Ça te fait mal. Viens, je vais te mener à la fontaine. Bois, je t'en prie, bois, mon mignon.

Lui. — Que t'es bête ! De l'eau... je n'en bois pas.

Elle. — As-tu sommeil ? dis ? Dors, je te chasserai les mouches. Dors, je t'en prie, dors, p'tit gars.
Lui. — Ah, t'es bête. Dormir ? J' veux pas.
Elle. — Écoute, j' te donne mon cœur ; je ne veux pas que tu m'oublies. Prends-le, je t'en supplie, prends-le, gentil p'tit gars !
Lui. — T'es trop bête !... Ton cœur ? Vrai, je n'y tiens pas !

Ce trait n'est pas un accident fortuit dans la littérature allemande ; les romans et les comédies en fournissent des preuves nombreuses, même de nos jours[1] ; je m'en réfère, par exemple, au comte Walther, de Bürger, et au drame très populaire de Kleist, Käthchen von Heilbronn, où ce „rapport naturel des sexes“ est exposé sans ambages. Le comte Walther saute à cheval lorsque se présente à lui une jeune fille : „Dieu te garde ! Vois ma ceinture ; jadis trop large, elle est trop courte.“ Le comte la rudoie et la raille : „Je vais au Rhin ; *trotte* pieds nus derrière mon cheval.“ Elle *trotte* ainsi tout le jour, passe le fleuve à la nage, sans obtenir un mot de pitié et quand Walther ordonne „de lui chercher par toute la ville la plus jolie fille pour le distraire cette nuit“, elle obéit et exécute ponctuellement cette commission au moins étrange ; puis soigne le cheval et se couche dans l'écurie. Là, sur la paille, dans la nuit sombre, au bruit du vent, elle enfante dans de cruelles douleurs, et pour tant d'injures et de souffrances, elle prie Dieu de bénir ce cher comte. — Halloh ! halloh ! Walther a trouvé une femme parfaite. Elle est proposée à notre admiration.

Käthchen von Heilbronn a les mêmes idées et se soumet à de semblables épreuves. Un chevalier (le comte de l'Éclair !) entre chez le forgeron et fait remettre une

[1] La pièce ridicule de Spielhagen, Liebe für Liebe.

maille à son armure; la fille du forgeron tombe en extase devant le bel homme, et reconnaissant en lui le prétendu que la servante Marianne lui fit voir dans du plomb fondu ou dans un seau d'eau, elle lui emboîte le pas, le suit partout, se dévoue pour lui, fait pour l'obliger (malgré lui) office de valet, de courrier, d'espion, de palefrenier, exaspère par son humilité le comte qui saisit une cravache et ordonne de la f... à la porte (Schmeiß sie hinaus! die Dirne, die landstreichend unverschämte!) et hurle, furieux: „Comment? Mes hommes d'armes ne me défendront pas dans ma propre maison de l'effronterie des filles!!"

Sur quoi, Käthchen essaie de lui baiser la main! Le rouge monte au visage de l'étranger qui assiste à la représentation. On est honteux de la honte qu'ils n'éprouvent pas. Et que peut-on répondre aux pompeux éloges que les chefs de chœur se décernent candidement à eux-mêmes: „Notre patrie allemande a sur l'Italie, la France „et l'Espagne un avantage, joyau précieux: le saint et „divin état du mariage, tenu chez nous en plus haute et „chrétienne estime que dans les autres pays!" (Barthel, *Gesch. der mod. d. Lit.*) Un Français ne peut s'empêcher de rire; mais les Français sont gens frivoles, incrédules; leur voisinage a corrompu les mœurs allemandes. En effet, l'influence de nos poètes lyriques qui furent lus, traduits et copiés avec zèle[1], modifia les relations galantes et releva un certain temps la femme de sa dégradation. Les Minnesänger commencent à chanter:

Aime-moi, bergère,
Et je t'aimerai!

[1] « La France fournit à l'Allemagne son matériel poétique. » Scherr, 126.

La pastourelle à son tour oppose à tous les hommages dédain et fierté et trouve impertinent qui réclame pour son servage trop grande faveur (Heinrich von Veldeke). Alors les poètes content leurs peines sur le mode d'Ionie, aussi plaintif que possible, accusent de pruderie la belle qui n'est que prudente, demandent beaucoup dans les premières strophes et promettent dans les dernières de se contenter de quelque chose; perdent le boire et le manger et s'attirent même les reproches de leurs confrères, s'ils n'ont pas l'air assez défait[1]. „Vous êtes trop „gras, dit Hêr Geltâr, et si votre amour était sincère, vous seriez mort depuis longtemps."

„Ir ſit ze veiz bi klagender not:
Wäre ieman ernſt der ſich alſo
Nach minnen ſenet, der läg inner jares friſte tot.„

Tel est le retour des choses d'ici-bas; mais jamais les humains ne gardent la juste mesure. Les femmes abusèrent de leur victoire, s'égayèrent de leurs lamentables amoureux et se permirent à leurs dépens mille plaisanteries. *Tanhœuser*, par exemple, nous raconte, qu'éconduit par sa dame, il ne saurait rentrer en grâce qu'après accomplissement d'une tâche impossible; il devra détourner de Coblenz le Rhin profond, rapporter une salamandre, sauter jusqu'à la lune, décrocher une étoile... Jamais, si les saints ne lui viennent en aide, il ne réussira en si folle entreprise!... Ses confrères ne sont pas plus heureux, du moins à ce qu'ils disent; beaucoup perdent patience et vont chercher ailleurs des amours plus faciles. Hartmann von der Aue ne veut plus entendre parler des

[1] Comme Théocrite le recommande déjà: ἆμαρ ἐπ ἆμαρ ὁρῶσά με λεπτὸν ἐόντα. (Κύκλωψ.)

dames nobles qui laissent un malheureux amant languir dans une attente éternelle, attente de joies problématiques; il préfère les femmes d'un rang moins élevé, plus accessibles à la pitié.

On sait que les poètes n'ont pas toujours éprouvé les peines dont il nous font l'harmonieuse confidence ; s'ils brûlent, c'est souvent à très petit feu et leur plainte est plutôt un souhait. J'aime à croire, pour l'honneur des dames du moyen âge, que les souffrances de ses poètes étaient aussi souvent imaginaires et qu'ils aimaient à vol d'oiseau ; car leur belle est presque toujours une femme mariée ; de nombreuses pièces le prouvent qui énumèrent même les obstacles qu'oppose à la passion la gênante présence d'un mari. Il est étrange que l'objet de leurs chants soit si rarement une jeune fille... Mais hélas ! on ne vit ni de beau langage ni de tendres sentiments ; la réalité s'impose avec ses multiples exigences ; les belles aussi ne sont plus comme autrefois désintéressées

Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'était donner toute la terre ronde,
Car seulement au cœur on se prenait.

Elles n'accueillent pas volontiers un galant les mains vides, l' „Inanis salutator" de Martial, et le pauvre poète est contraint de mendier. L'expression ne semblera pas trop forte à qui aura lu les suppliques humbles et pressantes qui forment près d'un tiers de ces Lieder. Walther lui-même importune de ses requêtes les princes qu'il sert tour à tour ; il a du moins le mérite de s'exprimer en beaux vers et l'on peut trouver touchant ce vœu du poète errant : „Oh ! que ne puis-je, dans les nuits d'hiver, me réchauffer à mon propre foyer !" Mais ses confrères font

moins de cérémonies; ils représentent au roi ou au landgrave combien leur avarice amoindrit leur gloire: „N'avez-vous point pitié de voir tel art en telle misère?“ et célèbrent avec enthousiasme le bienfaiteur généreux. Seulement quelques pièces d'or ne procurent qu'un soulagement partiel, qu'un bien-être passager. Ah! si le prince voulait enfin compatir aux infortunes du poète, sans asile certain, sans demeure propre!... Sa prière est un jour exaucée, car les Lieder suivants remercient avec effusion le prince gracieux... Hélas! le domaine ne suffit pas à nourrir son possesseur et les plaintes se renouvellent. „Clément prince Frédéric, s'écrie Nithart, tu „m'as donné bonne demeure et Dieu juste te récompen- „sera... Tout serait au mieux, n'était l'impôt vexatoire; „il me faut donner au fisc le pain de mes enfants. O mon „doux Seigneur, daigne diminuer mes impôts et je me „ferai le champion de ta gloire, je chanterai et répéterai „tes louanges...“

Ces vers et mille autres du même genre nous rappellent trop les platitudes de Martial envers ses patrons romains. On se sent impatienté et humilié en lisant tant de sermons de charité adressés à toutes sortes de rois et de princillons; l'on se sent atteint dans sa dignité d'homme et voudrait voir la pauvreté supportée plus décemment.

La dépendance, la domesticité, — dans laquelle vivaient alors les poètes, ne leur permettait pas sans doute une grande liberté de langage, et l'on peut attribuer à ce motif la rareté relative des Lieder politiques. Les Lieder religieux sont également très rares, si l'on excepte les chants de Croisade; quelques strophes de *Spervogel* sur Pâques, la Noël, le ciel et l'enfer. „Le culte de Marie n'était pas aussi répandu en Allemagne qu'en France.“

Nous terminerons cette esquisse de la poésie lyrique au moyen âge par la biographie de son plus illustre représentant.

Walther von der Vogelweide (1168-1230).

La vie de Walther est peu connue et nous en devons à lui-même les traits essentiels. Ses Lieder ont en effet le mérite d'être personnels, nettement politiques, franchement agressifs ; beaucoup d'entre eux sont des actes qui honorent son patriotisme courageux et intelligent. On sent qu'il écrivait parce qu'il avait quelque chose sur le cœur ; aussi laissa-t-il en arrière ses rivaux les plus célèbres, qui semblent parfois avoir cru que si l'appétit vient en mangeant, les pensées viennent en écrivant. Walther fut poète de circonstance (Gelegenheitsdichter) et a pris bravement position dans les luttes de son temps.

Maintes villes ont réclamé l'honneur de l'avoir vu naître ; grâce aux patientes recherches de F. Pfeiffer, l'honneur échoit à Botzen (Tyrol) aux environs de laquelle une pierre tombale fut mise au jour en 1874, portant l'inscription : A la mémoire de W. v. d. Vogelweide.

« Qui l'oublierait M'affligerait. »	„Swer dez vergaezze Der taet mir leide."

De naissance noble, mais pauvre, il ne pouvait attendre sous l'humble toit paternel ni fortune ni renommée. Il chercha l'une et l'autre à la cour de Vienne où il connut Reinmar le Vieux et reçut courte hospitalité ; car son protecteur Frédéric Barberousse mourut à la croisade ; Henri VI, soldat brutal, passa sa vie à guerroyer et mourut subitement en 1197, laissant un enfant de trois

ans, Frédéric II, comme empereur d'Allemagne et roi de Sicile. Le pape Innocent III se chargeant de la tutelle, un puissant parti se forma autour de l'oncle, Philippe de Souabe ; les Guelfes proclamèrent Othon IV, deuxième fils d'Henri-le-Lion, et la conséquence de cette polyarchie fut une guerre qui dura dix années.

Ces troubles politiques expliquent la conduite de notre poète, passant d'un prince à l'autre par patriotisme. Il est pour le pouvoir temporel contre le pouvoir spirituel ; contre le pape, pour l'empereur, et soutiendra le souverain national Philippe contre Othon, le protégé d'Innocent III ; puis se tournera vers Othon, lorsque celui-ci cessera d'être le protégé du pape pour devenir à son tour l'empereur national. (Après l'assassinat de Philippe à Bamberg.) „J'entendis mentir à Rome, tromper deux „rois, d'où telle discorde, comme fut jamais ni ne sera, „lutte des prêtres et des laïques.“ Walther, fervent chrétien, se refuse à être obéissant catholique et attaque avec violence les ennemis du pouvoir laïque. „Le trône de „Rome est occupé tout aussi bien qu'autrefois par Gerbert, adonné à la noire magie. Il a livré son âme au „diable ; le pape d'à présent est prêt à livrer la sienne au „même et la chrétienté en sus. Que n'invoque-t-on sur „lui la vengeance céleste ! Son chambellan pratique honteuse simonie, ses nonces pillent ici et tuent là, ses „pasteurs sont des loups au milieu du troupeau.“ Satire qui devait être répandue par les uns aussi activement que poursuivie avec rage par les autres. Quelques vers du guelfe Thomasin von Zerkläre (cités par K. Pannier) témoignent de l'influence de Walther sur ses contemporains :

„Wand (da) er hat tusend betoeret,
Daz si hant überhoeret
Gotes und des babstes gebot.“

„Il a séduit des milliers qui dès lors n'ont plus écouté ordre de Dieu ni du pape.“

Walther est reconnu comme le premier des lyriques allemands au moyen âge. Il a la grâce, souvent la force. Ses rythmes sont variés; et chose plus rare, ses sujets. Gottfried de Strasbourg le regardait comme le chorège. „Maintenant que le monde ne l'a plus, qui donc conduira la troupe? Qui donc portera la bannière? Qui donc chantera comme lui *sur la bruyère* et dans les bois?...“ (Tristan et Iseult.) J'ai souligné ces mots : *sur la bruyère*, qui sont peut-être une allusion à l'une des plus charmantes pièces de Walther :

Unter der linden
An der Heide,
Da unser zweier bette was,
Da muget ir vinden
Schone beide
Gebrochen bluomen unde gras.
Vor dem Walde in einem tal,
Tandaradei!
Schone sanc diu nahtegal.

J'en ai risqué cette traduction, qui reproduit du moins le rythme très neuf et très musical. Que le lecteur veuille bien avoir égard à la difficulté.

Sous les tilleuls,
Sur la bruyère,
On a dormi : nous étions seuls.
O doux mystère
Que dut trahir
L'herbe et les fleurs qu'on dut flétrir!
Bois ombreux! fraîche vallée!
Tandaradei!
O chanson d'amour envolée!

Cœur tout tremblant
Je suis venue —
Dejà m'attendait mon amant.
Je fus reçue,
Vierge des cieux !
A ne désirer jamais mieux.
Ses baisers ! ô douce chose !
Tandaradei !
Voyez comme ma bouche est rose !

Puis il cueillit
Des fleurs pour faire
Tout en riant un petit lit ;
De la bergère
Comme il rira
Le passant qui par là viendra !
Fleur des champs, terre jonchée —
Tandaradei !
Dit où ma tête était couchée.

A mon côté
J'aurais grand'honte
Si l'on savait qu'il est reste.
Nul ne raconte,
Même tout bas,
Nos doux jeux, nos plus doux ébats !
Un oiseau seul nous vit faire —
Tandaradei !
Mais petit oiseau sait se taire.

Voici une pièce plus grave et qui donne mieux la mesure du talent de notre poète.

LE GRAND ORAGE

« Hélas ! sachez-le, un orage effroyable viendra, dont parleront « l'histoire et les romances, qui passera mugissant à travers les « royaumes ; j'entends gémir pèlerins et voyageurs ; il abat la tête

« des puissants du monde... Réfugions-nous au tombeau du Sau-
« veur !

« Hélas ! l'honneur a déserté la terre allemande. Esprit et cœur, « — l'argent et l'or — qui les possède reste honteusement au logis [1]. « A celui-là point de récompense céleste ; les anges et les femmes « ne lui souriront plus. Pauvre homme sur terre et devant Dieu, « qu'il tremble, objet de mépris, sujet de pitié !

« Hélas ! malheur à nous, oisifs qui vécûmes follement dans la « joie devant tant de misères et de chagrins ! Insouciants, oublieux « de toute peine quand le printemps nous invitait à son service. Les « oiseaux qui chantaient se taisent maintenant. . Heureux qui n'a « cherché que les plaisirs sûrs !

« Hélas ! et cette mélodie que nous chantâmes avec les cigales au « lieu de nous préparer pour le temps d'hiver ! Insensés, qui ne « rivalisâmes point avec la fourmi, laquelle jouit avec honneur de « son pénible travail ! Mais ce fut toujours la querelle sur terre. Les « fous blâmèrent toujours le conseil des sages. On verra bien là-haut « qui mentait ici ! »

Suivant une tradition, le surnom de von der Vogelweide lui vint du désir qu'il aurait exprimé, que sur sa tombe du pain fut émietté chaque jour et de l'eau fraîche entretenue pour les oiseaux. Les moines du couvent auraient exécuté ce testament poétique... quelque temps ; puis auraient converti le déjeuner des protégés de Walther en brioches pour le réfectoire. Application fantaisiste du vers du poète lui-même :

« Bah ! petit oiseau sait se taire ! »

A l'exception de celles de Walther, les poésies lyriques de ce temps-là ne sont guère que des platitudes. Monotonie et souvent extravagance, que ne corrige aucune des brillantes qualités des modèles provençaux. Nos troubadours (avant tous peut-être l'anonyme auteur de la Croi-

[1] C'est-à-dire : Se désintéresse des affaires publiques.

sade des Albigeois) étaient des hommes émus par un fier esprit de liberté et même d'opposition. Les sieurs Tanhûser, Reinmar, Nithart, ce butor, Lichtenstein étaient des mendiants et des grotesques. (Pritschmeister... Ein widerliches Almosenheischen... dit Scherr.)

Ce *Lichtenstein* († vers 1275), par exemple, mérite une mention avec son „Vrowen dienest" service des femmes. Ledit Ulrich a été comparé à Don Quichotte. A tort; car Don Quichotte est mû par une noble idée, il veut souffrir afin que les faibles ne souffrent plus; il est le martyr d'une généreuse utopie. L'Allemand, tout au rebours; et quoiqu'il ait „le timbre aussi fêlé", il a le corps bien plus dispos, prêt à mal faire, et ses vœux sont précis. „S'il pouvait", dit-il, „coucher avec Elle, il serait au terme de ses vœux." Don Quichotte aurait pu dire comme Polyeucte :

J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle!

Pour plaire à sa princesse, qui se moquait de lui et avait bien raison, il se fit d'abord opérer d'une espèce de bec-de-lièvre qui le gênait pour faire la bouche en cœur; puis, blessé au petit doigt, il se le fit abattre et l'envoya à sa belle qui l'envoya, lui, promener. Il battit alors la campagne (dans tous les sens), rompit 300 lances en l'honneur de cette bonne dame, se soumit durant treize années à des épreuves de tout genre, tantôt costumé en roi Arthur, tantôt déguisé en femme, en dame Vénus (d'où mainte aventure *sui generis*), tantôt badigeonné comme un vieux mur et crépi en lépreux; et traîna enfin, enjuponné ou enharnaché, chevalier d'aventure et galeux d'occasion, l'existence d'un ribaud et d'un pitre. Et cet homme était marié! Il avait des enfants!... Pour faire le

Don Juan, pauvre Ulrich, il faut avoir de l'esprit, beaucoup d'esprit, le génie même ne serait pas superflu. De cet amoureux

> Tendant sa coupe d'or à ceux qu'il voit sourire

les grands poètes ont conçu la fantastique existence et l'ont vécue dans leurs rêves, sans s'éveiller jamais qu'à demi.

> Mais croire que l'on tient les pommes d'Hespérides,
> Et presser tendrement un navet sur son cœur!...[1]

C'est à peu près ce que font les émules de Lichtenstein et ce à quoi ils nous convient.

X

POÉSIE BOURGEOISE — BRANT — FISCHART

La chevalerie est morte. „Il n'y a plus de chevaliers, mais il y a encore des géants; le mal est toujours un géant pour le faible[2]." Qui les combattra, maintenant que Michel Beheim, le manœuvre épris des héros, est mis à la porte par ceux-mêmes dont il voulait célébrer les exploits?

Le peuple ramassa les tronçons de lances et en fit des gourdins. Il dit avec le paysan de Gœtz: „Tant que „j'aurai mon rotin, je ne crains pas leurs broches." Des moines lui apprendront le maniement, éduqueront cette future infanterie littéraire.

[1] Alf. de Musset.
[2] Schiller. *Don Carlos.*

Le Joyau, de Ulrich Boner[1], recueil de fables, de récits, eut un immense succès. Ce fut du reste, assure-t-on (Weber), le premier livre allemand imprimé (1461). Le *Renner* (le Coureur), de Hugo de Trimberg, ainsi nommé, parce que, semblable à un cheval emporté, il veut courir à travers les cantons et piétiner les vices, frappe de ses sabots sur l'avarice, l'ivrognerie, sur la... bref, sur ce que défendent les commandements de Dieu et de l'Église et la prudence. L'ivrognerie est encore aujourd'hui un péché favori des Allemands; mais ils ne sont plus les fameux buveurs d'autrefois. On cite ce fait presque incroyable que les paroissiens de certains villages ne pouvant rester deux heures consécutives sans boire, *même à l'église*, et désertant la messe pour aller au tonneau, les curés auraient retourné la question et fait rouler le tonneau dans l'église. A la ronde, les villageois humaient le piot et entendaient au moins la messe entière. Les pauvres prêtres y mettaient de la complaisance; se disant peut-être qu'en sec jamais l'âme n'habite, — et c'était un petit mal pour un grand bien.

L'histoire n'est même pas finie. Un duc de Brunswick aurait voulu vérifier ce scandale. Dûment boutonné, il s'assied. Son tour vient et le voisin lui tend l'énorme cruchon, en disant le mot usuel : „Fais passer.“ Le duc se lève, se nomme, lui applique un soufflet sonore et intime l'ordre : Fais passer! — Ce fut une tournée de soufflets drus. Si les anecdotes sont vraies, elles sont drôles et du reste ne surprendront guère qui connaît la suivante.

Il paraît qu'au moyen âge on célébrait dans les églises la Fête de l'Ane, en mémoire de la fuite en Égypte.

[1] Moine prédicant.

Arrivé à l'Élévation, le prêtre se retournait et entonnait un braiment retentissant. Il se faisait une pause solennelle ; puis chaque fidèle se mettait également à braire, soit en chœur, soit en solo, quand l'artiste avait des dispositions naturelles et voulait briller devant ses concitoyens. — Sûrement ce concert public devait être précédé d'études privées, exécutées dans la prairie avec persévérance, le cou tendu, les oreilles droites, jusqu'à imitation parfaite; peut-être même d'une répétition générale. Ce n'était pas une plaisanterie, mais un acte de religion, propre à glorifier Dieu... et à lui donner une jolie idée de son chef-d'œuvre, l'homme !

Comme il ne faut jamais désespérer de rien ni de personne, des auteurs de bonne volonté essayèrent de relever quelque peu le peuple ; les historiettes, légendes, fables, les „Morale en actions" lui donnèrent d'utiles notions sur les choses, sur le monde. *Burkard Waldis* écrit ses fables; mais les chansons et la satire devaient plaire avant tout. L'imprimerie vulgarise le Reinecke; *Brant* et *Fischart* mettent les rieurs de leur côté.

Waldis (circa 1530) a composé près de 400 fables en vers. Gellert, critique peu sévère cependant, parle (préface de ses propres fables) des „longueurs fastidieuses" de son prédécesseur. Le comparer (deux minutes !) avec Lafontaine est cruel, mais instructif, et me dispensera de toute critique. — Prenons, par exemple, La Veuve[1]. Ce titre bref devient chez Waldis : „*D'une femme qui pleure son mari moribond.*"

L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde...

[1] *Abstemius*, 14, de muliere virum morientem flente et patre eam consolante.

L'Allemand a mis :

> « Alors une maladie subite l'attaqua
> Si fort qu'il dut se mettre au lit
> Et la maladie l'étouffait presque... »

Évidemment, Waldis ! puisqu'elle était forte et subite et mettait son homme à plat.

Les deux derniers vers de la fable française sont exquis et pouvaient être dits par la dame la mieux élevée :

> « Où donc est le jeune mari
> Que vous m'avez promis ? » dit-elle.

Chez l'allemand, la veuve ajoute à sa demande ce trait final :

> « Vous voyez où le soulier me blesse ! »

J'excuse Waldis ; il fit ce qu'il put. Mais que dire des traducteurs qui défigurent un modèle excellent, un chef-d'œuvre consacré ? On jouait à Berlin notre Tartufe, et chacun se rappelle qu'Elmire, dans une scène capitale, tousse légèrement pour avertir son mari. Tartufe interrompt sa déclaration :

> Voulez-vous un morceau de ce jus de réglisse?

Elmire refuse brièvement et la scène continue. A Berlin, Tartufe tira de sa poche une petite boîte dorée, l'ouvrit, y prit un bonbon, „un bonbon à surprise (!)" (ce n'est pas fini) ouvrit derechef et y trouva cette devise : Wer liebt, der wage! En traduisant par : „Dans nos amours ne soyons pas timides !" cela pourrait se chanter sur l'air de la Favorite :

> Pour tant d'amour ne soyez pas ingrate !...

L'autre exemple est tiré d'ouvrages plus petits. Nos opéras-comiques (le livret, s'entend bien) ne valent généralement pas cher; mais enfin, ils ont un sens; ils racontent une histoire quelconque. Dans la Part du Diable, un roi fait mourir une femme injustement et de remords devient, comme Saül, sombre, à moitié fou. L'enfant de la malheureuse a retenu de sa mère une mélodie:

A qui pardonne sur la terre,
Dieu dans le ciel pardonnera, —

qui, chantée à propos, impressionne le roi, lui arrache des grâces, bref, le guérit de sa méchanceté pour le guérir enfin de sa folie. Toute la pièce est bâtie sur ces deux vers, sur cette idée de pardon. Un traducteur allemand les a tranquillement remplacés par un éloge de la Sainte Vierge! Il aurait pu mettre aussi bien un hymne à saint Nicolas ou une ode à saint Eustache! La pièce n'offre plus aucun sens. Au temps de Lessing, c'était déjà comme cela: „Nos traducteurs, dit-il, n'entendent point la langue de leur auteur; ils traduisent pour s'exercer et ils ont le talent de se faire payer leurs exercices.“ Revenons à nos livres populaires.

La collection n'est pas remarquable. Dans le *Curé de Kalenberg*, un étudiant apporte à son seigneur un poisson rare; le portier n'introduit qu'à la condition de partager le salaire. Le salaire réclamé fut une volée de coups de bâton que le portier toucha comptant. L'autre est payé de sa malice par une cure à Kalenberg, qu'il administre avec une fantaisie bouffonne, aussi peu délicat sur le choix des voies et moyens que *Peter Leu*, pauvre hère recueilli par un prêtre. En reconnaissance, il le vole (trouvant qu'on faisait à la cure trop maigre chère) et

toujours assez habilement pour que le châtiment retombe sur un autre dos. Mis en haleine, il „opère“ à la ronde et le paysan superstitieux et crédule lui est une victime désignée. La plupart des facéties de Peter Leu sont niaises; il se procure, par exemple, gratis une ample provision de drap et de toile en affirmant aux paysans que le brouillard sur la vallée s'échappe d'un trou d'enfer et qu'il faut le boucher au plus vite. Ingéniosité de ventre affamé qui veut manger aux frais du prochain! Le *Lalenbuch* n'est ni moins sot ni moins sale. Mais nous avons cité deux noms qui méritent mention honorable.

Le strasbourgeois *Brant* (1458-1521) était fils de bonne mère. Restée veuve quand l'enfant n'avait que dix ans, elle le fit soigneusement instruire; à 31 ans, le jeune homme était docteur *in utroque* et doyen de la faculté de droit. Son mérite et le crédit du célèbre prédicateur *Geiler von Kaysersberg* lui valurent l'emploi très important de greffier de la ville.

Ses traductions d'ouvrages latins sont oubliées et ses poésies latines enterrées; sa Nef des Fous est un ouvrage encore très répandu. „Rues et ruelles sont pleines de fous; voitures, guimbardes, carrioles, charrettes ne suffisant plus à les transporter, j'ai frêté une nef... Un nombre élevé de fous et d'imbéciles sont entrés, desquels j'ai fait ici le portrait... Je taille la marotte à tout le monde.“

Car tout le monde est fou; c'était l'avis des Stoïciens :

> Quem mala stultitia et quemcunque inscitia veri
> Cœcum agit, insanum Chrysippi porticus et grex
> Autumat ..

Aussi le vaisseau ne pourra tout embarquer pour la Narragonie. (*Narr* veut dire *fou;* il y a là un jeu de mots

intraduisible. Luther forgera de même : *Narristote.*) Avec bonne grâce, Brant s'est inscrit passager et se représente marotte en tête, lunettes sur le nez et le nez sur les bouquins :

> J'ouvre la marche et vais devant,
> Épris de livres où souvent
> Je ne puis rien voir ni comprendre.

Il pousse même la modestie jusqu'à dire que, si la marotte ne lui cachait les oreilles, on reconnaîtrait bientôt „l'animal cher au meunier".

Le livre eut un immense succès, malgré sa composition défectueuse. Qu'on se représente une énumération des principales erreurs humaines, divisée en 115 chapitres (de 40 à 100 vers environ), précédés eux-mêmes d'une épigraphe explicative. Avec monotonie, Brant critique, l'un après l'autre, les abus de son siècle, le luxe des femmes, l'insolence des nobles, la vanité des bourgeois qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, la grossièreté allemande... „Un nouveau saint nous est né; il „s'appelle Goujat; en tous lieux chacun maintenant le „fête, chacun étant ignoble en paroles et en actions." Il blâme l'ignorance, l'avidité, etc... Ces reproches couraient les rues; Luther devait trouver le terrain préparé, car l'esprit de la Réforme circulait depuis longtemps; depuis longtemps, on raillait l'impudence de certains moines qui vendaient aux naïfs les os de l'âne de Balaam, le son des cloches qui annoncèrent la naissance du Christ, etc..., et on attribuait injustement à tous l'effronterie de quelques-uns. — Cent quinze chapitres psalmodiés sur ce ton :

> Maint se réjouit de l'avoir des autres.
> Combien il enterrera, de combien héritera,
> Et ceux-ci avec ses os joueront aux osselets.

et plus loin cette plainte :

Les valets sont des paresseux,
Les servantes tout autant qu'eux;
Veulent avoir un gros salaire,
Manger beaucoup et ne rien faire.

Comment peut-on voir dans ces préceptes de morale banale „un trésor, une nourriture pour le cœur et l'esprit.“ (?) J'y vois ce qu'y vit Geiler: des textes de sermon. Bafouer l'alchimie et le charlatanisme, c'est bien; par exemple, le médecin „qui inspecte l'urine d'un moribond et lui dit: attends-moi, je reviens tout de suite te „dire ce que j'aurai trouvé dans mes livres.“ Pendant ce temps, le malade trépasse. Mais pourquoi attaquer les sciences positives? Pourquoi nous débiter une interminable kyrielle de proverbes? A quoi sert la science? L'habit ne fait pas le docteur. Heureux plutôt celui qui écoute la voix de sa conscience! Mais non! Chacun aujourd'hui est prêt à donner des conseils, bien peu à les recevoir et personne à les suivre. Autrefois on restait au logis et soignait son pot; maintenant on veut voyager! Il n'est bancal qui ne veuille courir le monde; il n'est planteur de choux qui n'espère devenir pape... On mène à la boucherie plus de veaux que de bœufs; n'attendez donc point les souliers d'un mort! Brant cite à preuve Priam, dont les fils guettaient la succession et moururent tôt, et Absalon, qui souhaitait à son père méhain et mort et „n'eut pour héritage et trône qu'un chêne“. Le véritable héritage, d'ailleurs, est... *là-haut*; pensons-y, espérons-le, „quoiqu'il ne soit réservé qu'à bien peu“. Comme c'est consolant! Ne pas courir donc après la fortune; car, si l'on s'embarque à l'aventure, la mer étant profonde, on s'y noie... Resté à terre, on serait, il est vrai, mort tout

de même, car la mort a gros appétit... Puis reviennent les plaintes, les regrets et soupirs sur le temps passé. Ah ! ah ! autrefois, il faisait meilleur vivre ! On était allemand, mais honnête ; pauvre, mais content ; car, n'ayant rien, on ne pouvait rien perdre, et plus on est nu, mieux on nage (weit hin schwimmt, wer nackt ist). C'est juste, mais plus on est nu, mieux on gèle ! Aristote, d'ailleurs, était pauvre ; pauvre aussi Épaminondas et Homère, et Socrate, etc... Oui, mais Brant lui-même ne l'était pas ; doyen de faculté, greffier d'une grande ville (la place était lucrative), conseiller du prince-électeur de Mayence, conseiller d'État et souvent commensal de l'empereur Maximilien... Voilà bien nos frères prêcheurs !

Tel qu'il est, le *Narrenschiff* exerça une influence considérable. Ce fut longtemps une sorte de *vade mecum* qui n'induisait personne en erreur ; accessible aux plus simples, écrit en dialecte (alsacien) et, quoique rimé, dans un prosaïsme complet. Que répondre à cette assertion : „Mieux vaut bien vivre que bien parler“ ? On est sûr d'avoir toujours raison. Ces proverbes de morale banale bouchent les trous d'un discours et sauvent l'orateur à bout d'arguments.

Fischart (Johann, né à Mayence, vers 1545, mort à Forbach en 1589),

est un des plus vigoureux esprits de son siècle. Comme Brant, il est docteur *utriusque*, connaît, outre les langues anciennes, l'anglais, le français, l'italien (il avait terminé à Sienne ses études universitaires, à peine âgé de 16 ans), possède surtout merveilleusement sa propre langue, qu'il manie avec une étrange désinvolture. Il jongle avec les

mots, comme notre Rabelais, auquel on l'a comparé et que beaucoup de critiques allemands lui sacrifient sans ambages ni circonlocutions. Mais Rabelais a d'abord le mérite de lui avoir servi de modèle; ensuite l'immense mérite de n'avoir pas *prêché*. Rabelais nous a légué des peintures réjouissantes; Fischart a trop souvent distribué des conseils. Il déiaye où le français développe. Son „Petit Chapeau Tétragone" par exemple, est la reproduction d'un bref pamphlet français (200 vers) intitulé : „Légende et description du Bonnet Carré, avec pro- „priétés, composition et vertus d'icelluy." Fischart a tiré sur la corde et atteint 1100 vers. Cette satire contre les Jésuites frappe fort et dénonce les vices et les menaces de la puissante société. L'auteur a comme un pressentiment de la guerre de Trente ans, „ce chef-d'œuvre des Jésuites." (Michelet). — „Voyez, braves gens, là gît „l'origine de tout mal aujourd'hui... Il (le chapeau tétra- „gone) fera des révoltes, des persécutions, poussera à la „guerre civile, afin de fortifier les foudres du pape. Celui „qui ne veut pas me croire, dans peu de temps ne le „sentira que trop!" La composition de l'opuscule est très simple. Lucifer, désolé de voir sa sombre puissance détruite par la puissance lumineuse du Christ, et ses cornes arrachées comme celle d'Achéloüs le fut jadis par Hercule, convoque ses démons et leur explique son invention nouvelle. Par une série de calembredaines intraduisibles, il leur démontre que chaque repli de ce chapeau tétragone est destiné par nature à devenir la cachette de tout mal et toute injustice.

Diables et diablotins se mettent à l'œuvre, fabriquent le chapeau et le consacrent... avec... à leur manière ; Fischart n'est pas toujours académique; son époque ne l'était guère. — Pour donner une idée de ces calem-

bourgs, prenons le mot Jésuite. (En allemand Jesuiter, prononcez iésouïteur). Fischart s'amuse à le prononcer Jesu-wider (contre Jésus, ennemi de Jésus), puis Jesu-widder (le bouc de Jésus, par allusion impudique); puis de Jesuiter il tire *Suiter*, par analogie avec le latin *sus* (le porc) et à l'allemand *Sau* (truie), etc.; — Ignace Loyola est traduit par: „Menteur bon à brûler.“ En effet, Loyola = Luguola = Lugevoll (plein de mensonges); Ignace = ignis (le feu), d'autant mieux, dit-il, que Loyola, blessé à la jambe pendant le siège de Pampelune (1521), boîtait comme Vulcain.

Une plus longue analyse de cette satire entraînerait à discuter le mérite ou le démérite de la Société de Jésus, ce qui ne me regarde pas. Mais si Fischart attaqua violemment les moines et l'Église romaine, la faute en est peut-être à un stupide défenseur de cette même Église, qui publia un livre nauséabond, intitulé: „*Preuve que toutes les femmes luthériennes sont folles...*[1]“ Johann Nas paya cher cette provocation. Fischart ne l'oublia dans aucun de ses pamphlets.

En tout, plus de cinquante ouvrages, publiés sous quarante pseudonymes; ainsi son nom Fischart (Fisch, poisson, hart, dur) devient en grec *Elloposcléros*. Cet Elloposcléros donc est l'auteur d'un poème humoristique, d'une originalité un peu scabreuse, mais plein de verve :

La Chasse aux Puces; la Psyllothérie.

Une puce, ayant perdu une patte à la bataille, gémit devant une mouche sa „camarade d'été“ sur la persécution des femmes. Vois dans quel état l'une d'elles m'a

[1] Nous atténuons, par politesse.

mise! „Je n'ai pourtant tué personne, *ni volé un cheval!*“ En m'estropiant, elle riait aux larmes; ô race de crocodiles qui pleure quand elle tue! — Questionnée par la mouche, la puce bancale, après quelque hésitation, „tu renouvelles ma douleur et rouvres une blessure encore fraîche,“ parodie plaisante du vers de Virgile: *Infandum, regina, jubes renovare dolorem*, — raconte les misères et les périls de son état, périls terribles pour qui dédaigne les simples servantes et les paysannes, braves femmes qui vous laissent à peu près le champ libre. Mais voilà! j'ai voulu aller dans le monde! faire du genre! mordre aux fins morceaux, aux belles demoiselles! Que veux-tu, ma chère! J'étais dégoûtée du bœuf, j'avais envie de volaille!... J'ai bien réussi à assister à leur coucher; ah! ma toute bonne, une peau si fine, un teint si rose! J'en eus l'eau dans le bec... mais ce fut tout, hélas! Elles ont des lits trop bien vernis, une vraie glissade; impossible de grimper; autant de fois j'ai essayé, autant de fois je suis dégringolée les quatre fers en l'air!

Son père (le père de la puce) lui prodigue d'excellents conseils, fruit de sa longue expérience. Sa destinée le fit jadis généralissime, car chez son peuple on tire les grades au sort; c'est plus commode et on a au moins la chance de tomber, par hasard, sur une puce capable; et le vieux militaire en a vu et en raconte de toutes les couleurs. Qu'on veuille bien se rappeler avec quelle virtuosité Fischart manie sa langue et l'on devinera quelles ressources pittoresques lui fournit son vocabulaire.

Comme un compte-rendu remplace mal un exemple, voici, traduit mais très atténué, un petit „tableau de genre“ assez gaîment tourné.

Alors je battis en retraite,
Mis en ligne mon régiment,
Déclarant que j'avais en tête
D'attaquer le marché sans avertissement.
Nos pertes y seraient légères,
Mes lieutenants étant témoins
Que sur la place les commères
Bavardant trop, se grattent moins.
Il faut les voir à leurs emplettes
Rire à cœur-joie et s'aiguiser
La langue, en taillant des bavettes.
Et les yeux à tout réviser !
« Combien a-t-il ? Combien a-t-elle?
« Est-ce du neuf? Est-ce du vieux ? »
Et de cancans la ribambelle :
Combien la poule a pondu d'œufs,
La chatte pris de musaraignes,
La voisine eu de rendez-vous,
Combien son mari d'interrègnes...
« O ces maris ! ô les jaloux ! —
« Et les enfants, quelle ruine ! »
Les voisins ont tous les défauts,
Les valets cassent tous les pots.
La servante est une coquine...
« Figurez-vous... — Parlez moins fort... —
« C'est un scandale !... A n'y pas croire...
« Je l'ai renvoyée... ai-je eu tort ? » —
« Combien de draps dans votre armoire?
« Six douzaines ? Mon Dieu ! des draps
« Par douzaines !... En héritage ?...
« Non ? filés par vous ? votre ouvrage !...
« (Ses amants ne sont pas ingrats ! »)
— « Mais quel été ! Je suis, ma chère,
« Rongée aux puces ! La chaleur
« Les rend féroces ; comment faire ?... »

Rien du tout contre la valeur !
Serrez les rangs ! Femmes et filles
De se gratter n'ont pas loisir
En jasant : il faudrait choisir.

Sus! vaillants bataillons! aux mollets, aux chevilles!
Simple soldat et général
Auront leur part de gloire et leur part de régal.

J'avoue que les écrits humoristiques de Fischart me plaisent plus que ses satires politiques et religieuses. Il y semble lui-même plus à son aise et le style est alors moins torturé. Le „*Petit Paraclet des Podagres*“ est spirituel d'un bout à l'autre. Pourquoi vous plaindre, goutteux très précieux?

Von Podagra und Gicht, der späten bittern Frucht
Zu viel genoßner Lust, fast täglich heimgesucht.
(Wieland)

La Goutte, fille de Bacchus et de Vénus, ne fréquente que la meilleure société!

...Elle va se loger
Chez les prélats, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.

Chez les paresseux qui mangent trop, boivent davantage. Il fallait vous amuser plus sobrement; vous souvenir de l'adage peu galant, mais prudent: Le mal que le diable ne peut pas faire lui-même sur terre, les femmes le font. — Mais celui que dame Vénus a paralysé ne revient guère à raison! — Il fallait travailler et prendre de la peine...

Tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi-pansée!

Et sous une forme piquante et cependant discrète (car l'érudition grecque de Fischart lui fournit les images et les abstractions nécessaires) l'auteur censura la gynécomanie, la gynécocratie, la polyphagie, etc...

Dans le même genre et composé avec le même esprit „*Le Bateau Fortuné*“ et la „*Petite Philosophie du mariage.*“ Citons encore son „*Histoire de Gargantua*“ que l'inextricable enchevêtrement de mots forgés, de calembourgs, „d'à peu près“ extraordinaires rend presque inabordable.

Et pour conclure, maintenant que nous avons loué le grand talent de Fischart, citons, sans commentaires, cette petite phrase de Vilmar (ce littérateur pas pédant du tout, qui termine ainsi une préface: Écrite à Cassel, au jour anniversaire de la bataille de Waterloo!)

„Fischart a bien emprunté à Rabelais le Gargantua, et „s'en est servi, comme Rabelais, pour critiquer son siècle; „mais il lui a donné beaucoup plus d'extension; au point „que, si l'on revient de Fischart à Rabelais, il prend en„vie de refuser presque à Rabelais le nom d'auteur sati„rique.“(!)

XI

LUTHER — HANS SACHS, ETC.

Les œuvres que nous avons feuilletées jusqu'ici sont écrites en divers dialectes. Tout le talent d'un auteur profane n'aurait pu imposer l'un d'eux comme langue définitive. La traduction de la Bible par Luther (1534) y réussit. Le dialecte de Saxe, exempt de dureté et de mollesse, se répandit avec les milliers d'exemplaires du nouveau livre, „le plus grand succès de librairie“, dit Voltaire. Le peuple allemand apprit sa langue dans ces lourds infolio, dont il récitait en famille et commentait les versets. Les meilleurs écrivains étudièrent ce style sobre et fort;

les expressions bibliques abondent chez Gœthe; il fut, lui aussi, *bibelfest* (solide sur la bible.)

L'exactitude de la traduction ne nous regarde pas. D'ailleurs, qu'elle ne soit pas sans reproche, qu'importe ? La Vulgate n'aurait eu, assure-t-on, que 70,000 contresens et n'en était pas moins respectable. — Le génie de Luther, devant lequel Bossuet s'incline, avait trouvé le terrain préparé. „La dissolution et l'insolence des prélats, „l'ignorance et la crapule des moines étaient au comble. „Il n'y avait plus ni sévérité dans les tribunaux ecclé-„siastiques, ni discipline dans les mœurs du clergé, ni „connaissance des choses sacrées, ni respect des choses „divines; il ne resta enfin presque plus de religion.“ (*Cardinal* Bellarmin, cité par Th. Lavallée, 2, 268) Tetzel, le dominicain, avait en effet tort de déclarer que „tous les péchés sont lavés, sitôt que l'argent sonne dans la caisse;“ que „quel que soit le crime, en payant bien, vous avez quittance, quand-même un homme aurait outragé la mère de Dieu“ [1].

La querelle sortit de ces Indulgences. Mais, comme il arrive toujours, on ne veut d'abord que la suppression de certains abus; puis la réforme devient révolte et révolution.

Luther réformateur ne nous concerne point. „Nous ne montrerons pas, après tant d'autres, les plaies d'une Église

[1] « Ce qui est plus singulier encore, le prix de chaque crime est taxé dans un ouvrage latin imprimé à Rome *par ordre de Léon X*, le 18 novembre 1514, chez Marcel Silber, dans le champ de Flore, sous le titre de *Taxes de la Sacrée Chancellerie et de la Sacrée Pénitencerie apostolique.* » — Par exemple, l'absolution pour celui qui a tué son père, sa mère, etc... coûte 5 carlins (soit, s'il est question de carlins d'or, environ 500 francs). (Voir Voltaire, *Dict. Philosoph.*).

où nous sommes né et qui nous est chère... Pauvre vieille mère du monde moderne..." (Michelet). — Luther, écrivain, mérite ici, à l'ère nouvelle, la première place. Dans ses pamphlets, dans ses lettres, dans ces célèbres „Propos de Table" ancune trace d'effort. Il ne cherche jamais sa phrase; le mot est toujours juste, quelquefois même cru. Il a l'abondance, l'ampleur qui distingue les grands écrivains et les convaincus. De lui aussi on peut dire: *Ruit ore profundus*. Il n'est pas violent, il est puissant. Son ouvrage „*De la liberté du Chrétien*" écrit au milieu des passions, est même d'une surprenante sérénité. Son érudition déconcerte; et, sauf les citations bibliques, qui, après tout, sont là à leur place, elle n'a rien de guindé ni de pédant. Une partie de sa correspondance avec Mélanchton est en grec, qu'il assouplit avec aisance aux discussions théologiques, et ce moine-docteur, „avec ses gros livres de doctrine à fermoirs solides" (Taine) devient poète par enthousiasme. L'hymne

Ein' feste Burg ist unser Gott
Ein' gute Wehr und Waffen,
Er hilft uns frei aus aller Noth
Die uns jetzt hat betroffen!...

a fait battre plus fort le cœur de l'Allemagne.

Souvent aussi son style se rapproche de la causerie familière; il cause si tranquillement qu'on oublie le sermon pour écouter l'histoire.

J'ouvre le livre: „C'est merveille et scandale étrange, „après que la droite et pure doctrine d'Évangile a été, „par spéciale grâce et révélation de Dieu, derechef mise „au jour, que le monde devienne toujours pire! Chacun „n'applique la chrétienne liberté qu'à ses fantaisies char„nelles, comme si „*J'en ai envie*" était texte de loi. C'est

„pourquoi, en ce qui concerne le gouvernement terrestre, „le pouvoir du diable et du pape convient, comme de cire, „au monde; car le monde veut être régi par ce pouvoir-„là, loi brutale et superstition. Par doctrine de grâce „divine, il devient plus méchant; car, apprenant qu'il y „a, après celle-ci, une autre vie, [1] il s'accommode de la „présente et abandonne au bon Dieu le souci et l'entretien „de l'autre. Pourvu qu'on ait argent, honneurs et plaisirs; „comme en usent le pape et ses cardinaux et ses oints; „ce que révèle bien le testament d'un cardinal. Car à „Rome mourut un riche cardinal, laissant beaucoup „d'écus. Auprès de l'argent, il avait enfermé une bulle „dans une cassette; et ceux qui l'ouvrirent après sa mort „trouvèrent écrit sur parchemin :

Dum potui, rapui; rapiatis, quando potestis [2].

„Ah! l'édifiante fin de cardinal et quel joli voyage en „l'autre monde il a dû faire!"

Pourquoi? Le bonhomme n'était pas plus mauvais qu'un autre; il était plus franc.

Il est plaisanté ici par le „bonhomme de Wittemberg" (Michelet) et la satire est sans amertume. Luther pensait peut-être que ce cardinal avait pris d'une main pour donner de l'autre et que cette rapacité de la curie romaine servait à payer des chefs-d'œuvre. Le trafic des Indulgences extorquait des „Batzen" aux paysans, mais la cathédrale de Saint-Pierre grandissait toujours. Ces cardinaux ont protégé les artistes et glorifié l'Italie; et la postérité reconnaissante a dit que le siècle de ces prélats enrichis fut un grand siècle.

[1] S. ent. : facile à obtenir.

[2] Tant que j'ai pu, j'ai volé; volez, quand vous pourrez.

Entre maintes pages nous avons cité celle-là, qui certes n'est pas la meilleure au point de vue littéraire, mais qui nous fait entendre un théologien plus bavard que méchant. Si Luther n'avait jamais eu plus mauvaise langue, une réconciliation eût peut-être été possible; car ses adversaires religieux avaient assez de talent pour l'apprécier volontiers même chez un pamphlétaire.

Faut-il dire maintenant, avec Victor Hugo : „Heureux „et bénis ceux qui aiment et qui croient, soit qu'ils fassent, „comme les catholiques, de toute philosophie une religion, „soit qu'ils fassent, comme les protestants, de toute reli- „gion une philosophie“ ?

Un des plus ardents propagateurs de la doctrine luthérienne fut *Hans Sachs*, le cordonnier de Nuremberg (1494-1576) connu en France par ces vers de Musset :

J'adorais tour à tour l'Angleterre et l'Espagne,
L'Italie et surtout l'emphatique Allemagne
Que n'aurais-je pas fait pour savoir le patois
Que le savetier Sachs mit en gloire autrefois.

Eh bien, ce savetier fut un homme remarquable. Son père, pauvre tailleur, travailla double et veilla tard, pour l'envoyer à l'un des quatre grands collèges de Nuremberg, où l'enfant apprit le classique quadrivium, les sciences, etc.

Ich lernt' da griechisch und latein
Wohl reden artig, wahr und rein...

Cela, sans avoir d'autre ambition que celle d'être plus tard un cordonnier plus intelligent que ses confrères. Que les temps sont changés!... Pendant son apprentissage, il fut reçu dans la corporation des Maîtres-Chanteurs.

Hans Sachs avait donc, comme jadis Horace, le droit d'être fier de son père et de dire, comme le poète latin :

Laus illi debetur et a me gratia major...

Sa vie fut simple. Après son „Tour d'Allemagne“ il se maria, eut sept enfants. Resté veuf, après 40 années de ménage, le robuste vieillard épousa une jeune fille de 17 ans, la Barbara Hatscherin, dont il a célébré la beauté dans un poème brillamment tourné.

Gœthe a réhabilité le maître-chanteur, longtemps oublié et raillé. Un dimanche, tandis que le bonhomme laisse reposer le ligneul, le marteau et l'alène et se chauffe au soleil printanier, la muse lui dit: „Je t'ai choisi entre mille pour te donner une claire intelligence; quand les autres ne sauront que se plaindre, tu conteras plaisamment; tu tiendras pour l'honneur et la justice; en toutes choses, tu seras simple et droit; tu sauras estimer loyalement la piété et la vertu, appeler le mal par son nom... Rien d'enjolivé et rien de grimaçant. Tel que l'a vu Albert Dürer, le monde sera devant toi.“

L'éloge est définitif. On s'étonne de la tranquillité d'esprit que gardait cet homme du peuple devant les orages de son temps. Cependant, nulle indifférence. Il suit attentivement les événements politiques et religieux, ose se mettre en avant et son exemple, autant que ses „*Adresses à ses Concitoyens*“ décide Nuremberg à acclamer la Réforme.

Le célèbre morceau, intitulé: *Le Rossignol de Wittemberg*, qui nous semble trop long, presque diffus, ne l'est pas en réalité. Hans Sachs salue d'abord avec un accent très poétique la venue de Luther; puis, en 600 vers, résume nettement, méthodiquement les plaintes du siècle

contre le clergé romain; sans pitié, il énumère un à un les abus les plus criards, et les marque d'un trait vif, précis; enfin il expose et explique la doctrine nouvelle. — Certes, à part le début de la pièce, la poésie est absente; mais il ne s'agissait pas de poésie! Un bel esprit n'eût persuadé personne. Hans Sachs a parlé à la foule le langage sobre et fort des convaincus. Pas un mot qui soit pour la forme, pas un détail étranger au sujet.

Dans ses autres morceaux, les questions de morale sont traitées sous forme d'histoires, de facéties, empruntées aussi bien à Sénèque qu'à Apulée; et cela aussi clairement que Luther citait la Bible, pour que le paysan même comprît.

> Luther thät stets die Schrift anführen,
> Daß es ein Bauer merken möcht'.

Les historiettes grecques et latines, dont nous avons les oreilles rebattues, étaient neuves pour les Bavarois; Hans Sachs les leur présente avec bonhomie et dégage la moralité. Il défendit avec énergie la sainteté du mariage, sentant bien que la famille forte fait l'état puissant. Il comprenait que le salut de l'Allemagne dépendait, sinon de son unité, du moins de son union, et fait délibérer les dieux sur les affaires de son pays, où tout va de mal en pis. Le remède? Ce serait la Respublica, dit Minerve; ce serait l'amour du bien public. Par cet amour, Rome jadis fut grande; les citoyens s'assistaient; et, du sénateur à l'artisan, on n'avait souci que de la prospérité commune... mais ce beau zèle dura peu et les guerres civiles éclatèrent. — Depuis ce temps, personne n'avait revu cette Respublica, quand la Lune aperçoit enfin la malheureuse qui, chassée de partout, persécutée, demi-estropiée, s'est tapie

au fond des bois. Elle n'a plus que la peau sur les os et le pouls a presque cessé de battre... Esculape est chargé par Jupiter d'entreprendre sur elle une cure au moins douteuse.

On a compté les œuvres de Sachs (lui-même les avait passées en revue) et atteint le chiffre de 6100 pièces ! Un demi-million de vers. C'eût été miracle qu'ils fussent tous bons. On a cité partout „*Le Tailleur et le Drapeau*“ — „*Saint-Pierre et la Chèvre*“, etc. Pour donner quelque idée de son talent de conteur, j'aime mieux choisir une pièce moins connue et la traduire gaîment.

LE MOINE ET LE CHAPON

Un gentilhomme de Bavière
Au jour de Pâques crut bien faire
D'inviter à dîner son moine-confesseur.
En tout, les voilà sept à table :
Femme et mari, le vénérable,
Et deux couples charmants, frère et petite sœur.
Furent servis de préférence
Les plats du pays, mais je pense
Devoir vous épargner un détail superflu :
Combien de hors-d'œuvre en déroute,
Comment, suant à grosse goutte,
Le moine mangeait fort, buvait sec. Tout lui plut.
Poissons, rôtis, sans laisser trace
Disparaissaient. Mais, place ! place !
On apporte un chapon.
« Peste ! le bel oiseau !
« Seigneur. » — Montrez-nous s'il est tendre,
« Et chez vous si l'on sait s'y prendre,
« Frater. A vous l'honneur. Découpez le morceau. »
— « Soit fait. Vous êtes bien honnête. »
Le moine alors coupe la tête
Et l'offre, avec le bec, au châtelain penaud.

Le col est servi par le sire
A la dame, avec un sourire;
Les pattes avec grâce aux deux petits Jeannot;
Et la pointe extrême des ailes
A chacune des demoiselles,
Avec un petit mot d'amitié. L'autre part —
A savoir, la volaille entière —
Sans refroidir s'en alla faire
Prompt voyage des dents au ventre du frocart.
A ces façons expéditives
Ébahissement des convives
Petits et grands. Enfin, rassemblant ses esprits,
Le châtelain prît la parole :
« Dites-nous donc à quelle école
« Cet art de découper, frater, vous fut appris ? » —
« Par mon abbé même, un saint homme,
« Qui me l'expliqua, voici comme :
« La tête du chapon, symbole ingénieux,
« Fut pour vous, car vous êtes celle
« De céans, par loi naturelle.
« Votre épouse eut le cou : lui pouvais-je offrir mieux?
« Elle vous tient de près ! Docile,
« Elle suit la tête virile :
« Le bon Dieu l'a voulu, qui tous deux vous a joints.
« Si vos deux cadets en partage
« Eurent, par symbolique image,
« Une patte chacun, la méritaient-ils moins ?
« Seront-ils pas, plus que personne,
« Le piédestal et la colonne
« Sur qui reposera plus tard votre château?
« Le bout de l'aile à vos fillettes,
« Pour dire que, déjà grandettes,
« Un désir les poindra de s'envoler bientôt. —
« Quant à moi, je vous débarrasse
« Du poulet tronqué. Cette masse
« N'ayant tête ni pied, n'ayant bec ou jabot,
« Hélas ! était bien mon symbole !
« Oison bridé, qui point ne vole,
« Sans tête, s'il s'agit d'étudier; pied-bot

« Pour aller au travail. En somme
« *Truncus eram* [1], carcasse d'homme!
« Et c'est pourquoi, seigneur, j'ai, par humilité,
« Mangé le chapon. » —
La boutade
Fit rire, mais le camarade,
Sans doute par oubli, ne fut plus invité.

Réparation soit donc faite à la mémoire du savetier de Nuremberg. Comme le berger de Lafontaine :

Il avait du bon sens: le reste vient ensuite.

Luther commanda le mouvement de conversion de la Foi au Libre-Examen. Il a combattu la liberté dans sa doctrine et l'a fondée dans la pratique. L'idée luthérienne fut peut-être moins religieuse que sociale. „Elle fut „l'insurrection de l'esprit humain contre l'autorité „absolue... En affranchissant l'intelligence, le réformateur „avait jeté l'humanité dans une voie sans fin; les deux „grands principes qui remuent le monde étaient en pré- „sence : la foi, depuis quatorze siècles victorieuse; l'exa- „men, qui nous gouverne encore aujourd'hui.“ (Lavallée. *Hist. de France*, 2. 273.) Cette volte-face, qui assurait la grandeur de l'Allemagne, commença par lui coûter cher. L'épouvantable guerre de Trente-Ans faillit tout anéantir. Nous allons franchir une période de quarante années sans rencontrer rien de valable en littérature. Plus de grands écrivains!

Mars détruisit le lieu que ces gens habitaient.

On imitera le plus mal possible tout ce qui tombera

[1] Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum. (HORACE.)

sous la main; on imitera même d'après l'imitation de la copie d'une traduction. De meilleurs modèles corrigeront ensuite le goût, jusqu'à ce qu'un chef désigne le droit chemin (Lessing eut cet honneur) et s'y engage.

De ses rudes épreuves l'Allemagne sortira régénérée; et c'est à bon droit qu'elle regarde Luther comme le promoteur de cette renaissance. N'est-ce pas chose curieuse que presque tous ses poètes, presque tous ses philosophes soient protestants, tandis que les régions catholiques sont réputées provinces béotiennes? Voici l'explication donnée par M. Heinrich (Litt. all. I, 437) : „Dans les pays restés catholiques, les gouvernements et „l'Église, unis pour sauvegarder les restes de leur puis- „sance, ont été longtemps en défiance contre tout mouve- „ment intellectuel et ont préféré la stabilité, *la stagnation* „*même*, à tout ce qui leur paraissait l'occasion du moindre „péril. Loin de donner une impulsion quelconque, *ils ont* „*tout enrayé*. Or, si les gouvernements sont impuissants à „susciter comme par décret des littérateurs, des savants „et des poètes, ils ont cependant une puissance négative „immense. Il est au-dessus de leurs forces de créer la „vie; mais ils peuvent en arrêter le cours et même en „tarir les sources.“

Voyez l'Espagne. Qu'a-t-elle produit depuis Philippe II? Philippe II et ses précepteurs peuvent se vanter, comme Auguste, d'avoir *pacifié* leur patrie, de lui avoir donné le repos... du cimetière. — D'autre part, les souverains du Nord, Frédéric II plus qu'un autre, rendirent à leur littérature nationale le plus beau des services : ils ne s'en occupèrent pas du tout. Il n'est pas vrai que les Mécène créent les Virgile, et la vie de cour ne peut que les gâter. Un écrivain a mieux à faire, œuvre plus pressée, tâche plus noble que de s'assouplir l'échine au petit lever

d'un roi et que de présenter avec grâce la patte à des femmes plâtrées. Quelle piètre correspondance entre Boileau et ses compères! Les plus mesquines querelles les occupent; bavardages de ruelles, petites chicanes d'amour-propre. Ils peuvent dire comme le marquis de Posa: „Ici je ne puis aimer que moi.“ Franchement, ce n'est pas assez. L'humanité et ses souffrances? La patrie elle-même, saignée à toutes les veines? Ils ne la connaissent pas. Les Dragonnades et la Révocation de l'Édit de Nantes les laissent plus froids que la dernière réception à l'hôtel de Rambouillet.

Si Molière avait pu écrire librement, sans la constante arrière-pensée d'une disgrâce, sans le perpétuel souci des foudres ecclésiastiques ou royales, Molière aurait écrit davantage. Voyez le pauvre grand homme atténuer le plus possible ses *témérités* et demander humblement pardon de la liberté grande!

Délivrée [1] de la surveillance de l'État et de la censure épiscopale, la littérature allemande n'eut plus à combattre que ses ennemis naturels: le mauvais goût, la pédanterie, la routine, l'ignorance... et c'était bien suffisant.

Un peu de courage. Traversons rapidement la stérile période d'imitation. Le chemin est sablonneux, mais nous approchons de la période classique.

Opitz (1597-1639).

Opitz (Martin) fut une sorte de Boileau [2] et fut salué comme tel par ses contemporains. Les corporations avaient

[1] Relativement.

[2] La mort de l'un suivit de près la naissance de l'autre. Boileau naquit en 1636.

abusé de la situation et, séduites par l'exemple de Hans Sachs, pris l'exception pour une permission, confondu quoique avec parce que. De braves gens crurent qu'il suffisait d'être savetier pour devenir poète et grattèrent le papier au hasard de l'alène.

Comme les passions religieuses étaient déchaînées et qu'il s'agissait d'attirer Dieu dans son parti, ils rimèrent des hymnes qui étonnent véhémentement le lecteur. En voici une :

O Éternité ! O Éternité !
Que tu es longue, ô Éternité !
Tu es comme une *boule ronde*,
On ne voit ni le commencement ni le bout ;
Tu es comme cela, ô Éternité !

Nous ne trouvons chez toi ni l'entrée ni la sortie.
O Éternité ! O Éternité !
Que tu es longue, ô Éternité !

Suivent 6 strophes de la même force. Le seizième siècle seul, au témoignage de Wackernagel, produisit plus de 20,000 de ces cantiques ! Mais, en général, ils célèbrent surtout la bière et la pitance ; le dieu Tonneau et saint Mardi-Gras.

Opitz, qui avait voyagé, vu Paris, où il connut Hugo Grotius, et fréquenté une société d'élite, opposa aux „Tabulatures" des maîtres-chanteurs une poétique régulière, une métrique classique. Il était très instruit, comme le prouve un grand ouvrage (inachevé) intitulé *Dacia antiqua*, eut en outre le mérite de recommander aux Allemands l'étude de leur langue. Mais qu'Apollon lui pardonne ses chants d'église, ses psaumes, son interminable cantique sur la naissance du Christ ! Ce fatras atteste, plus que sa dévotion, son embarras de trouver un sujet. Il aurait volon-

tiers chanté quelque chose, s'il avait su quoi. Sachant bien, depuis qu'il avait expliqué le procédé à son prochain, comment se charpente un poème, devenu bon ébéniste, il avait le marteau et les clous, mais pas de planches; et devait soupirer, réduit à retailler les vieux bois de démolitions.

En Juda le Seigneur est connu
Avec sa splendeur et sa puissance;
Il s'étend (?) dans tout le pays
Avec le haut éclat de son nom;
A Salem il a sa hutte,
Sur Sion est la maison de sa bonté... etc...

Arrêtez le premier passant venu, payez-lui seulement un sou la ligne : il vous dictera, tout en marchant, des *choses* comme cela, tant que vous voudrez.

Je ne sais pas si jamais Opitz (Martin) fut amoureux. A lire ses poésies érotiques (?) on en doute. Il ne sent pas, il traduit. Il traduit n'importe quoi, aussi volontiers des vers d'Anacréon que les concetti les plus ridicules. La femme à qui fut dédié le sonnet ci-dessous dut vraiment être flattée.

LES YEUX D'ASTRÉE

Ce sont des yeux! Non, des dieux! Leur beauté
Puissante a la force et le courage des héros. —
Pas même des dieux. Des cieux plutôt! Car leur éclatante couleur
Est azurée; leur cours dépasse les sens humains.

Pas même des cieux. — De vrais soleils, qui peuvent à ce point
Qu'en plein midi nous n'y voyons plus goutte. — [éblouir
Pas même des soleils. Mais un éclair, qui à l'improviste
Foudroie, juste un peu avant qu'il ne tonne.

Non, rien de tout cela. Pas dieux, car les dieux ne font jamais de
Pas cieux, car la course céleste n'est pas inconstante; [mal;
Pas soleils, car il n'y a qu'une seule lumière solaire.

Pas éclair non plus, car l'éclair ne peut longtemps briller !
Et cependant le monde ébloui, aveuglé,
Les regarde comme cieux, soleils, éclair et dieux !

Il reproche en ces termes l'inconstance à Clorinde :

Le fidèle amour n'a pas de tangage,
Il est toujours sur ses ancres.
Le tien est presque de la haine,
Il a peu de chaleur et beaucoup de fumée. (!)

Soit dit à l'excuse d'Opitz qu'il écrivit, „quand les „Allemands s'égorgeaient entr'eux, brûlant les foyers et „les autels.“ Homme de bonne volonté, qui rampa devant tous les puissants, s'aplatit devant tous les fonctionnaires et baisa toutes les mains qui payaient, il eut sur terre sa récompense. Les ducs et les princes se disputèrent son amitié; l'empereur Ferdinand II le couronna lui-même du laurier poétique et l'anoblit en 1628. Opitz devint Martin Opitz von Boberfeld.

A notre humble avis *Fleming* (1609-1640) était mieux doué que ce prétendu père de la poésie allemande. En littérature, on a beaucoup de pères. L'écrivain qui voudra connaître les siens, réfléchira; et cherchera, depuis le magister, qui le soumit, jusqu'au rhéteur qui l'endormit.

Le Thuringien Fleming était un généreux caractère; on le voit à sa figure franche, comme à son fier sonnet intitulé *An Sich*.

« Ne désespère point ! Sois plus haut que l'envie... »

Il quitta la philologie pour la médecine, qu'il exerça avec honnêteté. „Au diable, dit-il, les médecins qui „rédigent ordonnances longues d'une aune, pour plaire à

„messieurs les apothicaires! Pourquoi affaiblir le pauvre „dolent par des juleps, qui, sans parler de la saveur, „puent tellement que le médecin se bouche le nez? „Remède simple est le meilleur; que le médecin le „cherche et apprenne de peu à faire beaucoup.“ (Lettre, citée par G. Schwab.)

Enthousiaste défenseur de la liberté de conscience, il ne parle qu'avec mépris et haine de Wallenstein et de ses Croates, et pleure le trépas de Gustave-Adolphe, ce *sauveur*, ce *Messie* de l'Allemagne; bon citoyen, il eut le cœur déchiré par la dévastation de sa patrie et de sa chère Meissen. Alors, souhaitant climats et destins meilleurs, pour oublier le mal autant que pour suivre son humeur inquiète, il voyagea, membre de l'ambassade que le duc de Schleswig-Holstein envoyait en Perse. Il fit un voyage plein de péripéties,

Plus d'une fois essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers.

Mais saint Julien (le seul saint dont il récitait sans doute encore l'oraison) veilla sur lui, propice. Fleming avoue loyalement, dans un sonnet à sa fiancée, avoir aimé, avant elle, beaucoup trop de belles femmes. Mais, ajoute-t il, comment se défendre d'une force supérieure?

„Devant vous, beaux yeux, qui enflammez les maisons „et les cités, comment ne brûlerait pas la mince muraille „de mon cœur?“ [1]

Il faut avoir beaucoup péché, pour qu'il vous soit beaucoup pardonné; pour savourer les saintes émotions du repentir. Et contre amour il n'est d'autre remède que les lunnettes et les cheveux gris.

[1] Chanson sicilienne. — Voir GŒTHE, *Poésies lyriques*.

Les dédicaces de ses poèmes accusent 73 bien-aimées, presque toutes Circassiennes :

> Après cela, doutez de la puissance
> Des oraisons!

Eh bien, ces poèmes sont très jolis et très chastes, écrits d'une plume plus fine encore qu'exercée.

„Pars à ton tour, belle Émeraude, vers mon amie; et „sois heureuse d'être portée par une main, qui, si pure „que tu sois, te rendra plus pure encore.

„Qu'Elle dorme ou qu'Elle veille, ne *la* quitte jamais. „Souvent elle te questionnera sur moi et sur mon amour; „prudente, écoute, mais sois discrète.

„Si parfois, rêveuse, Elle te donne un baiser ou te „mouille d'une larme, oh! garde-les-moi jusqu'à demain „soir! Ou bien que le souffle du vent, qui passe et „t'envie, me les apporte avec mystère!"

Bonne fortune n'est pas crime; mais c'est un péché que Fleming expia sur la mer Caspienne. Surpris par une tempête, il se sauva miraculeusement sur des tonneaux vides. „Le navire, mortellement malade, s'était noyé, là „où le Volga se jette à pleines cruches dans la mer „Caspienne." A Ispahan, nouveaux dangers. A peine arrivés, ils eurent querelle avec des Indiens, escorte d'un prince, qui pénétrèrent dans le quartier des Allemands et en tuèrent un grand nombre. Notre poète échappa à la mort en se réfugiant dans un temple arménien. Et le pis du destin est que le chef de l'ambassade agit envers ses compagnons avec tant de délicatesse qu'il fut, au retour, condamné à mort.

Ces désagréments ne guérirent cependant pas Fleming de la manie des voyages; il raconte lui-même qu'il par-

courait déjà en imagination la Syrie, l'Arabie, Alep, Chypre, la Grèce, etc... Le malheureux ne put les visiter autrement. Établi médecin à Hambourg, il mourut soudain, à la veille de son mariage.

Les Académies. — Logau.

Après lui? *Gryphius*. Mais c'est un érudit plutôt qu'un poète. Sachant une dizaine de langues, il trouva de bonnes idées qu'il ne put exploiter. Ses satires comiques (?) *Horribilicribrifax* et le capitaine fanfaron *Diridaradatumdaridès* ne font pas rire; plaisir que procurent ses „*Tragédies à Exclamations*" (Vilmar) *Papinien*, assassiné méchamment par Caracalla; et surtout son *Charles Stuart*, avec chœurs, lesquels sont composés d'ombres qui émettent leur opinion sur la décollation du pauvre roi.

Dans *Esther*, on voit la *Piété*

> Du séjour bienheureux de la divinité
> Descendre dans ce lieu par la grâce habité

et s'en retourner par les coulisses. Gryphius avait fait réciter un prologue par l'*Éternité* (!)

La *Piété* s'habille d'une robe blanche, agrémentée, si l'on veut, d'un cœur flamboyant en brocart rouge et or; mais quel costume pouvait bien porter l'*Éternité?* Un écriteau, peut-être.

Le lecteur a été averti de la pauvreté littéraire en ces temps-là. Un fléau, qui sévissait en France et en Italie, gagna l'Allemagne: le *Bucolisme*. A l'instar de l'Académie des Arcadiens (à Rome), et dans le même temps que d'Urfé datait ses lettres du Carrefour des Grâces, on fonda l'*Académie fructifère*, celle des Cygnes, des Bergers,

des Vrais Amants ! Je m'imagine un Poméranien, haut de six pieds, large en proportion, membre de l'Académie des Cygnes ou portant houlette sous le nom de Tityre ! Ce n'était néanmoins qu'une imitation timide. Parlez-moi de l'Académie des Crétins ! Voilà qui est franc.

> Cet aveu qu'ils faisaient avec sincérité
> Nous prouve, pour le moins, leur ingénuité.

Et celle des Gosiers-secs ! Avec les surnoms ad hoc de moule, morue, merluche, de merlan, de..., etc. Épurer et enrichir la langue et la littérature était le but de ces confréries qui se couvrirent de ridicule. La préciosité fut là-bas plus comique qu'en France, à cause de la souplesse des mots allemands. Une juxtaposition de racines forme à volonté les composés les plus drôles. Le nez, par exemple, devient (j'essaie de traduire) *La trompe d'étanchement* (Löschhorn). Les yeux, dit-on, sont le miroir, par suite la fenêtre de l'âme ; donc les larmes seront *la sueur des fenêtres* (*!*) etc. Le goût fut étouffé sous le fatras. Telles académies ne produisent rien qui vaille. Leur honnête intention ne les préserve point des préjugés de coterie, de l'esprit provincial. Il y eut, en effet, la première et la deuxième école Silésienne, l'école de Nuremberg, de Königsberg, etc., toutes mortes bientôt de sécheresse et d'inanition.

Après le pathos vint le picros. Contraste naturel. Après les „*Lettres héroïques*“, de Hoffmann von Hoffmannswaldau, les Épigrammes de *Logau*. M. Heinrich félicite ce gentilhomme d'avoir été chrétien convaincu. Cela assure son salut, mais ne fait pas son mérite.

Ce mérite se trouve attesté dans les littératures allemandes ; je l'ai cherché dans l'ouvrage même, cherché longtemps et il ne m'est pas apparu. Alors ?

Alors je soumets cette hypothèse : que ce beau mérite vient tout simplement de Lessing, qui exhuma ces épigrammes et les publia avec la collaboration de Ramler. L'édition fut accompagnée d'une préface et de commentaires. Or, tout éditeur est, d'usage, entiché de son auteur, prône son talent et recommande sa lecture. C'est chose naturelle; et Lessing écrivit une petite réclame qui se termine par ces mots: „Il est donc incontestable que nous „possédons en *notre* Logau seul Martial, Catulle et „Denis Caton!"

Notre Logau! Lessing travaillait de toutes ses forces à constituer une littérature nationale et tirait consciencieusement de la poussière et de l'oubli toutes les œuvres allemandes, nées viables. Mais ces beaux éloges ont été, croyons-nous, pris à tort au pied de la lettre. Le grand critique ne nourrissait pas telle illusion. Devant ces platitudes, il fut, au contraire, attristé et indigné.

D'abord le persiflage. Il écrit: „Logau ne fut guère „plus qu'un épigrammatiste; mais le premier de tous... „pour la *quantité* des épigrammes. En 1654, il en fit „imprimer 3000 et en donna 500 autres *par-dessus le* „*marché*. Maintenant supposez qu'un neuvième soit „excellent, un neuvième bon et encore un neuvième passable[1], et dites s'il ne mérite pas d'être au moins nommé... *l'inépuisable?*"

On attendait une autre épithète.

Que penser, en effet, de semblables inepties?

Une grenouille.

La voix est grande, l'homme est petit :
Ce qui de près (n'est) rien, a de loin de l'apparence.

[1] Alors six neuvièmes sont mauvais!

Tout est mauvais dans ce distique. Une voix est *forte* et non pas *grande*. *L'homme*, au lieu de l'animal, de l'être ! Ou bien, si c'est une application, homme est trop voisin de grenouille. Le second vers dit une bêtise. Il ne suffit pas d'être petit, vu de près, pour paraître gros à distance. Etc.. Ses convictions chrétiennes lui ont inspiré le distique suivant :

Qu'Astutus soit plus sage, je le crois, que moi (*sic*) ;
Que je sois plus pieux que lui, je m'y applique.

Ses convictions chrétiennes n'ont pas le droit d'être fières. Voici des vers d'un autre genre :

Nombre des convives.

Avec sept convives tout est presque pour le mieux ;
Le huitième convive est une charge.

Pourquoi ? J'avoue ne pas sentir le sel de cette sentence. Chacun se rappelle les Pensées de Larochefoucauld sur les Donneurs de Conseils. Elles sont citées en modèle dans les Recueils classiques. Les voici, résumées par un poète silésien.

Donneur de Conseils.

Celui qui n'a pas d'esprit
N'a que faire d'un conseil spirituel.

C'est tout ? — C'est tout.

L'anthologie grecque nous soupire cette adorable définition de l'amour : „L'amour, comme les larmes, vient des „yeux et tombe sur le cœur.“ La préférez-vous à celle du Silésien ?

Qui vit dans l'amour est, malgré sa raison, fou ;
Qui vit dans l'amour est, quoiqu'à jeun, plein. (! !)

Croyez-vous que Lessing parle sérieusement quand il s'écrie: „Autant Logau est spirituel, autant est il délicat, „tendre, naïf et même galant.“

Ah bah? feuilletons le recueil.

Délicat. Exemple : « Hé, hé! vois-tu comme Guy se cache devant « les femmes? — Oui. Mais où se cache-t-il? — Hé, hé! sous leur « couverture. »

Tendre. En titre : Assis sur son fumier : — « Un enfant gâté par « sa mère et qui n'a jamais quitté la maison ressemble à un bœuf « qui ne serait jamais sorti de l'étable. »

Comme la mère serait flattée d'entendre comparer son Benjamin à un bœuf.

Naïf. — « Un aveugle est pauvre et un pauvre est aveugle ;
« Parce que l'un ne voit pas et qu'on ne voit pas l'autre. »

Enfin *galant*...

Le rêve de Corydon.

« Si vous y pensez le jour, vous en rêvez la nuit. C'est ainsi que « l'amoureux Corydon, espérant voir Phyllis dans un doux songe, « rêvait... non pas de Phyllis, *rêvait d'une truie.* »

Lessing avait certes été indigné. On le serait à moins. Il rappelle que Logau vécut pendant la néfaste guerre de Trente-Ans et qu'une grande partie de ses Épigrammes devait avoir pour sujet la guerre et son horrible cortège. „Ici le poète a écrit à plein cœur et a réussi magnifiquement. Jugez-en.“

Pillages militaires.

« Quand Vénus voulut se faire aimer de Mars, le meilleur moyen

« était de se mettre nue [1]. Car si elle était, suivant sa coutume, res-
« tée en belle toilette, Mars l'aurait plutôt volée que violée. »

Ah! que Vénus et Mars font ici bonne figure. L'heureuse allusion mythologique! Voilà ce que le sac de Magdebourg inspire à ce poète! Une drôlerie et un calembourg. Lessing a raison; c'est écrit *à plein cœur*.

Non moins généreuse est la pièce intitulée Guerre et Famine, deux sœurs „mal élevées" qui ruinent tout. Eh bien, la plus méchante est la Famine; quand tout est détruit..., elle mange sa sœur. Ah! que c'est ingénieux! Comme on voit que les malheurs publics lui fendaient l'âme! Il est joli le „Chrétien convaincu." Que n'a-t-il été un peu plus païen et de cœur moins sec! „Eh, messieurs, s'écriait Lessing, Bayle vous scandalise? Tâchez donc d'avoir assez d'esprit pour nous scandaliser de la même manière."

Leibniz. Wolf. Thomasius.

Ainsi, d'une part, les imitations ampoulées d'ouvrages étrangers; des expressions figurées tirées des langues méridionales et agencées aussi mal à propos que possible :

« Malheur! Malheur, ah, malheur!
« Malheur à moi! Hélas, il me faut me maudire!
« Cet hélas brûlant, abîme stupéfait, reçois-le,

[1] Faut-il rappeler ces vers de l'anthologie grecque?

Oui, je me montrai toute nue
Au dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, et j'en rougis :
Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue?

VOLTAIRE. *D. phil.*

« Oui, abîme stupéfait! Oh! sur mes membres ruisselle
« Une sueur d'angoisse. Mon écume sanglante
« Écrit ma misère dans le sable! (Cité par VILMAR.)

Qui s'exclame aussi pathétiquement? Un héros ou une héroïne? Non. L'*Asie*. L'Asie personnifiée, déclamant un beau monologue. — On rencontre avec plaisir dans les pièces de ce temps-là „du trèfle gras qui pousse sur la poitrine marmoréenne de l'Hybla." — „Flore, qui brode d'une main savante la robe verte de Tellus, — „le zéphyr doux-comme-sucre qui, de ses ailes imbibées de rosée humecte la prairie" — etc...

D'autre part, un retour courageux à la langue maternelle. Le mieux n'était-il pas qu'on écrivît purement et naturellement, „sans mélange de mots étrangers et comme „le voulaient le sens commun et la clarté? Cependant ces „louables efforts ouvrirent toutes les portes à la *platitude nationale*." (Gœthe, mémoires.) N'importe. On était maintenant dans la bonne voie et les études scientifiques et philosophiques influencèrent salutairement la littérature. Quoique *Leibniz* ait écrit le plus souvent en latin et que ses travaux n'aient été accessibles qu'au petit nombre, une secousse intellectuelle ébranla sa nation. L'histoire, par exemple, dut à Leibniz la recherche sérieuse, le respect des documents authentiques; les mathématiques lui durent des découvertes importantes; la jurisprudence, un recueil diplomatique du droit des gens; la théologie, une démonstration de la vérité du christianisme.[1] Ses monades ne sont plus à la mode: mais elles y reviendront

[1] C'était peut-être prendre un soin superflu. La vérité chrétienne est comme le théorème sur le carré de l'hypoténuse, évidente par elle-même. Mais les faibles d'esprit et les entêtés ont besoin de corollaires.

peut-être. Son système philosophique, à peine publié, fut remplacé par un autre système, lequel fut lui-même immédiatement déclaré absurde par un philosophe qui prétendit apporter la solution définitive et qui n'apportait rien du tout... C'est le cours du monde. *Hégel* reconnaît en soupirant qu'une autre conception remplacera, hélas! bientôt la sienne. C'est l'aveu naïf que ses théories iront bientôt rejoindre dans le magasin du bric-à-brac les vieux systèmes et les vieilles lunes.

Honneur à qui l'honneur est dû! Mais Leibniz a pris beaucoup de peine, fait un bien long détour pour arriver à des conclusions de ce genre: „Dieu est parfait.“ — „Le „plan du monde est parfaitement raisonnable et conforme „à la sagesse et à la bonté de Dieu,“ — si faciles à admettre à priori ou à trouver dans le Gland et la Citrouille. — Son savoir, autant que son urbanité, acquirent à Leibniz l'estime universelle; et président-fondateur de l'Académie de Berlin, anobli (baron) par l'empereur Charles VI, en correspondance amicale avec l'élite de la société, il fut évidemment sincère dans ses assertions optimistes. Pour lui, le mal n'est qu'une négation, la réalité positive étant toujours bonne. Dieu ne saurait choisir que le meilleur; donc le monde réel est le meilleur possible; et le mal qui s'y trouve (oh, si peu!) est par conséquent indispensable à ce mieux. Par suite, ceux qui pensent que l'humanité est malheureuse et qui souffrent de voir ses souffrances sont des esprits grincheux et malintentionnés[1].

[1] On connaît l'opinion de Frédéric-Guillaume Ier sur Leibniz : « Cet imbécile-là ne ferait même pas un bon factionnaire. »

Christian Wolf

résolut de brasser en un corps de doctrines l'éclectisme de Leibniz; quatre volumes in-4° (c'était un commencement), rédigés en latin, comprirent logique, psychologie, ontologie, cosmologie, théologie naturelle, morale, politique, droit naturel, mathématiques. Ce *Collegium Logicum* prévalut longtemps dans les universités; c'est lui, semble-t-il, que Méphistophélès raille: „Voilà qui „dresse l'esprit comme il faut! On l'enferme et le com„prime dans des bottes à l'espagnole, afin qu'il s'avance „d'un pas plus ferme dans la carrière de la pensée!" La manie de Wolf d'appliquer à toutes les sciences la méthode géométrique, sa prolixité décourageante qui „met des „jours à vous apprendre que, pour les choses que vous „avez faites jusqu'ici librement et d'un seul coup, comme „manger et boire, un, deux, trois sont nécessaires" (Faust), enfin sa pédanterie rendent ses ouvrages illisibles. Par curiosité, on demande un de ses 23 in-4°; après cinq minutes de lecture, on est vexé du tête-à-tête. C'est écrit dans le même latin que celui de Leibniz: Confessio naturæ contra atheistas; Nova Methodus Jurisprudentiæ; — Antibarbarus philosophus seu de veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudophilosophos, cum præfatione et notis... et avec une force de raisonnement dont la tradition s'est conservée vivace[1].

[1] M. Crouslé cite le livre de Müller, traitant en 800 pages in-8° de la prosodie plautienne et concluant littéralement en ces termes : « Nous pouvons donc admettre que Plaute *évite en général* les hiatus, *mais les recherche très souvent* avec un grand empressement, exactement dans les mêmes circonstances. »

Tirez-vous de là !

Dans ce galimatias philosophique, qui s'acharne à démontrer que tout ce qui n'est pas substance n'a d'être que dans la substance, soit comme attribut, soit comme relation entre les substances; que derrière cette substance... (vous suivez le raisonnement?) il y a le fonds de cette substance, son essence, c'est-à-dire la force... (la force de quoi?) — les orthodoxes découvrirent tant d'hérésies que ce pauvre Wolf fut expulsé de sa chaire (à Halle, par ordre de Frédéric Ier) jusqu'à ce qu'il fut rappelé par Frédéric II dans cette même université dont il devint vice-chancelier.

Grand philosophe tant qu'on voudra! Mais ne pouvait-il exprimer ses pensées en moins de 23 volumes? Où les idées manquent, les mots les remplacent, gâchis de phrases barbares. Assez de papier pour étancher une inondation! Si Wolf avait médité davantage, il eût fait plus court. Qui s'étend trop ne s'entend guère.

Plus généreux furent les efforts de *Christian Thomasius*. Le pauvre privat-docent de Leipzig attaqua ce latin, reste honteux de la scolastique; il invita sa nation à cultiver sa propre langue. Quand une idée est juste, pourquoi l'enfouir sous un baragouin étranger? Si elle est fausse, elle apparaîtra telle aux yeux. De toutes façons, l'étude philosophique deviendra moins répugnante. — Thomasius prêcha d'exemple dans ses conférences philosophiques et dans une revue mensuelle qui critiqua les productions littéraires des contemporains. Il avait raison, il rendait service, et n'eut plus que des ennemis. Les pédants défendirent leur latin de cuisine. Les théologiens l'accusèrent de saper les murs de Sainte-Solyme (vulgo Jérusalem) en éveillant mal à propos l'esprit de la jeunesse, déjà trop prompte à les trouver ridicules et à leur tourner le dos.

L'insensé! N'avait-il donc pas compris que le vrai régal de la jeunesse universitaire est la galette de la sibylle?

Melle soporatam et medicatis frugibus offam
Objicit...

Pendant que les étudiants la mâchent et la digèrent le diable ne les tente pas. C'est pour leur bien. Les collègues de Thomasius lui reprochèrent violemment (toujours en latin) d'ouvrir les outres d'Éole, d'où les idées perturbatrices — d'ailleurs toutes les idées sont perturbatrices — s'échapperaient; puis l'évincèrent de son poste, par charité.

L'évincé fut suivi par de nombreux étudiants et fonda l'Université de Halle. Dans la chaire de jurisprudence qu'il occupa jusqu'en 1728 il défendit avec esprit la cause du bon sens et du bon droit. Thomasius a un titre à la reconnaissance de l'humanité: il a réclamé avec énergie et courage l'abolition de la torture et des procès de sorcellerie.[1] Il mérite, m'est avis, qu'on l'oublie moins que Wolf.

Vers le même temps, *Haller*[2], professeur de médecine à Göttingen, écrivit son poème sur les Alpes, ouvrage plus curieux qu'instructif; car l'idée de mettre en vers la

[1] Le lecteur voudra bien se souvenir que, *deux ans* avant la Révolution française, on brûlait encore comme sorcières, en France, à Nancy, des petites filles de sept ans!

[2] C'est sur Haller que Voltaire prononça un mot souvent répété depuis. (Corresp. 1759, février.)

Un étranger se présente et raconte qu'il a vu à Berne M. de Haller. Voltaire le félicite sur le bonheur qu'il a eu de voir un grand homme. « Vous m'étonnez, dit l'étranger; M. de Haller ne parle certainement pas de vous de la même manière. — Eh bien, répliqua Voltaire, il est possible que nous nous trompions tous deux. »

botanique est assez étrange. La poésie didactique est un genre faux ; réellement didactique elle n'est plus poétique et vice-versa. Mais chanter la gentiane valait mieux que chanter à vide, sans savoir qui ni quoi ; et ce retour à la nature était une heureuse évolution littéraire. Une nouvelle école s'annonçait, dont *Gottsched* fut le grand magister.

XII

LA PÉDAGOGIE EST-ELLE UN ART OU UNE SCIENCE?

Puisque nous sommes en ce moment à l'Académie, nous pourrions causer de choses universitaires. L'ordre exactement chronologique nous importe peu, et ce modeste ouvrage n'est pas si vaste qu'on puisse s'égarer de droite ou de gauche.

La pédagogie est une science populaire en Allemagne. Il y a là-bas, dans les universités, des cours de pédagogie. Il y a même des étudiants qui les suivent. J'en ai vu. Ces jeunes gens imbibent leur esprit des principes moteurs et directeurs de l'enfance et n'en sont, dans la suite, ni plus ni moins obéis par cette même enfance. J'ai vu cela aussi, et me suis étonné qu'on veuille faire de la pédagogie une science spéciale plutôt qu'une application, très souple et très changeante, de plusieurs autres sciences. La même méthode, excellente à Strasbourg, est détestable à Bordeaux. N'importe ! Depuis près d'un siècle, cette *science* est à la mode et sa faveur semble grandir encore.

Par les enfants on tient les parents. D'ailleurs, l'enfance, c'est l'avenir. Mécontent du siècle, on préparera à son gré le siècle futur, semant ce qu'on voudra récolter, et dans un délai donné. Les uns sentaient que les esprits s'émancipaient trop vite ; d'autres, que les esprits répugnaient aux nouvelles théories ; d'autres encore se plaignaient que les tendances fussent trop religieuses ou trop rationnelles, trop catholiques, trop protestantes, trop sceptiques, trop sentimentales, etc... — „On doit élever les enfants pour l'humanité ! — Non ! pour l'État ! — On doit élever les enfants pour eux-mêmes ! — (Tous, en chœur) : Les enfants sont notre souci le plus tendre !"

Il est facile de deviner que les éléments les plus hétérogènes formèrent la pédagogie et quelles diverses impulsions elle dut recevoir, chacun voulant y voir la couleur qui savait lui plaire. Aussitôt que Rousseau, dans son *Émile*, aura poussé des cris d'alarme, *Basedow* brisera en Allemagne la routine du presbytère, réclamera une éducation plus naturelle, plus vivante, plus variée, moins indigeste et la réclamera pour le plus pauvre peuple. Ses excellentes intentions furent appréciées ; une souscription produisit 15,000 thaler et Basedow put s'acheter à bouche-que-veux-tu du mauvais tabac, „de l'amadou puant." Le digne instituteur, ex-théologien, fumait en effet à empester un corps-de-garde ; était en outre *rageur*, *joueur*, *ivrogne* et *débauché*. — L'homme n'est pas parfait.

Gœthe, qui connut Basedow dans le même temps que Lavater, s'amusa des deux prophètes. En les mettant aux prises pendant le dîner, il eut le saumon pour lui seul. (Diner zu Coblenz.) Cuit à point et bien épicé, cela valait toutes leurs révélations, auxquelles il avoue „n'avoir pas compris grand'chose."

Pestalozzi comprit tout et sentit tout, — comme le Gorgonius d'Horace:

> Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum.

et, avant d'éduquer le peuple, il eût bien dû se nettoyer lui-même. „Souliers sans cordons, bas retombant sur les „pieds, barbe inculte... *l'image du désordre*" dit Buss, son collaborateur. Le philanthrope Raspail prêcha la propreté: lequel fut le meilleur pédagogue des basses classes?

Pestalozzi avoue „n'avoir pas lu un seul livre pendant trente ans." Ne pas lire, c'est s'enterrer vivant. De quoi se nourrissait-il l'esprit? demandera-t-on. „*De ses convictions.*" (!) Voilà. Il ruminait; et la digestion était souvent difficile. Sa conscience lui disait (p. 207) „qu'il devenait de plus en plus inhabile. — Les personnes capables m'ont „déclaré unanimement, et jusqu'au seuil de ma vieillesse, „incapable de faire quoi que ce soit." (Onzième lettre.) Cet instituteur qu'on prône avoue lui-même qu'il était imbécile. „*J'avançais sans me rendre compte de ce que je faisais.*" (!)

Eh, mon bon! il faut savoir ce que l'on dit quand on parle et ce qu'on fait quand on agit. — Mais il y aurait mauvaise grâce à critiquer le pauvre homme qui fit à Stanz (1798) l'horrible métier d'instituteur. „Les enfants „étaient dans un état également déplorable au physique „et au moral, qui annonçait la plus profonde dégradation „de la nature humaine... les uns hardis jusqu'à l'effron„terie, pleins de mensonges et d'artifices... tous étaient „plongés dans la paresse d'esprit la plus profonde et „leurs moyens physiques étaient aussi peu développés „que leurs facultés intellectuelles..." — On voit que la matière n'était pas louable.

Enfin, Pestalozzi passe pour un prophète scolaire. M. Darin, délégué-cantonal, le traduit ; des publicistes et des universitaires distingués s'occupent de lui. J'ai même trouvé son éloge en vers par M. Marc Antoine Jullien, de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, membre de 45 sociétés et académies, y compris celle de Batavia !" (*Hachette*, 1842.)

Aux autres nations offrant un grand exemple,
De l'Éducation l'Helvétie est le temple.
Deux fils de l'Helvétie, au cœur pur, généreux,
Ont de l'Humanité su comprendre les vœux.
L'un et l'autre voués au culte de l'enfance,
Ont formé de concert une sainte alliance,
Pour que les rejetons à leurs soins confiés
Du contact des humains fussent purifiés! etc.

Ces vers, „composés en Suisse, loin du tourbillon corrosif (!) des affaires", m'ont entraîné à lire le livre entier. Il en vaut la peine. La méthode de Pestalozzi m'avait ennuyé, dégoûté ; mais présentée ainsi par un disciple enthousiaste, elle est devenue amusante.

Je copie textuellement la page xxxij ; car il appert de ce résumé que cette méthode est à la fois douce et forte, apéritive et digestive, à l'instar de l'orviétan à la mode.

„L'éducation Pestalozzienne est, à la fois, dans ses vues théoriques et dans ses applications :

1. Éminemment *providentielle* et *religieuse*. Elle reproduit, dans tous ses actes, la pensée et pour ainsi dire la présence de la Divinité.
2. Morale et logique.
3. Organique et complète.
4. Libre et naturelle.
5. Harmonique.
6. Positive.

7. Intuitive.
8. Graduelle et progressive.
9. Liée et continue.
10. Mixte et combinée.
11. Analytique.
12. Habituellement pratique.

Elle est également :

1. Douce et tendre.
2. Rationnelle ou raisonnée.
3. Simple et claire.
4. Inspirée et dirigée par un esprit *de détail* et par un esprit *d'ensemble*.
5. Solide et substantielle.
6. Proportionnelle.
7. Régulière dans ses procédés et ses actes.
8. Primaire, secondaire et, à quelques égards, spéciale et professionnelle.
9. Modifiée ou relative suivant les sexes.
10. Exemplaire et normale.
11. Expérimentale.
12. Industrielle et artistique.

Enfin cette éducation est essentiellement et toujours : *Vivante* et *active*, *réciproque* et *mutuelle*; *physique* et *gymnastique*, *morale*, *sociale*, *politique* et *nationale*, *littéraire* et *intellectuelle*, *scientifique* et *philosophique*, *générale* et *universelle*, ou propre à développer et à perfectionner l'homme dans *tous les sens* et sous *tous les rapports*."

Je ne crois pas que feu Mangin, l'homme au casque, ait jamais exalté les vertus de ses crayons d'une manière aussi tintamarresque[1].

[1] M. Jullien reconnaît n'avoir *aucune* connaissance de la langue allemande et avoir, par suite, éprouvé des difficultés infinies dans

Le premier acte de la pièce est comique ; mais voici le sérieux. Des tâtonnements, des ébauches d'un maladroit ou d'un utopiste, un homme sut dégager les contours nets, la marche droite de l'éducation populaire. Cet homme fut le philosophe *Fichte.*

En 1812, alors que l'Allemagne tremblait aux pieds de Napoléon, un homme se leva qui prononça le mot Patrie, rappela aux Allemands qu'ils étaient enfants du même sol, qu'ils devaient, préférant la mort à la servitude, s'unir et combattre le commun oppresseur. Le retentissement des *Discours à la Nation allemande* fut immense ; Fichte fut à ce moment l'âme de la patrie. — Sans doute, il y a un peu de tout dans ce livre : histoire, philologie, philosophie, pédagogie, théories sur le moi et le non-moi ; morale, politique, théologie se heurtent dans cette tête ; l'ordre n'est pas rompu, mais des milliers de divisions et de subdivisions, les parenthèses qui s'entremêlent font perdre le fil au lecteur le plus patient ; une partie des assertions est fausse ou suspecte : le style est puissant, mais lourd, *ruit mole suâ,* il écrase l'idée : mais on entend parler la grande âme du philosophe, mais on sent tressaillir le grand cœur du patriote. Ce fut Fichte qui

ses relations avec Pestalozzi et ses collaborateurs (je le crois bien). Alors, comment a-t-il fait? — C'est bien simple. « On ne s'entendait pas par la langue, mais on s'entendait parfaitement par le cœur... *Je devinais.* » Ce monsieur prétend même que causer dans la même langue élucide moins une question qu'un dialogue entre un sourd et un Allemand. « Sans l'obstacle résultant de la différence « des langues, on s'entendrait plus vite, on approfondirait moins. « Il y aurait moins de choses substantielles. On s'arrêterait à la surface des idées. *L'amalgame ne serait pas aussi complet.* »

C'est grandiose. Ne nous étonnons plus que quarante-cinq Académies aient voulu faire fête à ce puissant dialecticien.

annonça le relèvement national par l'éducation du peuple et prépara la revanche. Nous allons voir quel sens a le mot si souvent répété : „Le maître d'école fut le vainqueur de Sadowa et de Sedan."

Puisque les gouvernants ont par crainte ou par égoïsme abandonné la cause de la patrie, ou l'ont compromise par incapacité, les gouvernés se sauveront par eux-mêmes : Instruction nationale ! — Une éducation spirituelle doit enfin être proposée, *imposée*; elle ouvrira l'esprit aux idées générales, révèlera le monde abstrait. Le jeune Allemand, concevant alors l'Infini immatériel, s'élèvera au-dessus des misères temporelles et temporaires, préfèrera à l'assouvissement des besoins présents la certitude d'un meilleur avenir. Le personnel sera absorbé par le général, le concret par l'abstrait. Les dirigés ne vivront plus que par et pour la direction. Il s'agit donc de mettre dans la jeune âme tant de goûts immatériels que les goûts matériels, s'ils viennent, viennent trop tard et trouvent la place prise ; saturer d'honnêteté l'esprit, pour que les appétits ne puissent plus l'entamer ; sucrer l'enfant jusqu'à ce que la cuillère tienne debout. La colle est faite et rien ne coule plus. L'élève est pétri. Sans doute l'enfant n'est plus ce que la nature avait désiré qu'il fût : ses goûts innés ont été extirpés comme chiendent. Heureusement ! Car il eût poussé comme les arbres en pleine terre et sous plein ciel, de ci, de là, droit ou tors, suivant le jet, donnant telles feuilles et tels fruits que la sève eût voulu. C'eût été un fouillis. — L'éducation nationale [1] adviendra fort à propos ; son sécateur supprimera toute initiative, toute volonté individuelle. (Die Freiheit des Willens gänzlich vernichtend, 20.) Le beau n'est pas le capricieux de la

[1] Fichte dit même : *mutuelle* (p. 32).

nature, mais le symétrique de l'art. Tous les rejetons de l'école et du jardin seront taillés en ifs, deviendront isoédriques. C'est la production disciplinée et l'élevage en douze temps. Plus de surprises qui déconcertent le maître; cela vous aligne net les hommes et les choses[1]. Avec ce système-là un gouvernement sait, à un fagot près, ce qu'il a chaque année de bois et d'hommes à jeter au feu.

Nous y voilà. Les belles tirades qui enflent le livre sont pour les naïfs. Quelle est, au fond, la pensée de Fichte?

L'enrégimentation nationale.

Chose curieuse ! La première phrase qui trahisse cette arrière-pensée ne se trouve qu'à la page 140. „Pour ce „qui concerne notre *idée supérieure* d'une éducation natio- „nale, nous sommes convaincus qu'elle ne peut être ni „commencée, ni continuée, ni achevée dans la maison „des parents (quel aveu !) et sans qu'on sépare absolument „l'enfant de sa famille, surtout dans les classes ouvrières.“

Voilà qui est clair. Il ne s'agit plus du tout d'élever l'enfant pour lui-même, au mieux de la science et de la morale, mais de *l'accaparer*. Il est la chose de l'État, qui aura besoin de lui pour un but déterminé et *supérieur*, comme l'appelle notre homme, clignant de l'œil du côté des malins. De peur que le spectacle de la famille ou l'exemple de l'étranger ne lui mette en tête quelque idée contraire à ce but latent, „on le soumettra dès le com- „mencement et sans interruption et tout entier à cette „éducation.“

C'est clair. Un traitement uniforme, savamment calculé

[1] Strenge Nothwendigkeit der Entschließungen in dem Willen hervorbringen.

en vue d'une idée supérieure, insinuera, puis gravera dans la tête des enfants *enlevés à leur famille*, un certain nombre de notions historiques, géographiques, ethnographiques et morales, à tous les mêmes, qui feront d'eux les instruments complaisants, voire enthousiastes, d'une certaine politique de revendications, quand „le moment psychologique" sera venu.

Système qui fut appliqué soixante ans avec une remarquable patience et une persistante énergie; système qui pétrit, qui broie les jeunes générations au gré d'un ministre taciturne, système d'où est sorti le soldat prussien de 1860-1871. Par exemple, dans l'Allemagne orientale, on séparera, selon l'avis de Fichte, de sa famille le Polonais annexé et le forcera dans l'école de chanter : „Je suis un petit Prussien..." Le pauvre gamin qui aura braillé cette chanson pendant quelques années finira peut-être par croire ce qu'elle ment. Dans l'ouest, on exposera aux enfants avec persistance et continuité certains points de l'histoire, tels que l'incendie du Palatinat par les Français, les abominations y commises par Mélac et ses Français, le vol de l'Alsace-Lorraine, provinces géographiquement, ethnographiquement allemandes, par les Français, etc... récits accompagnés des mêmes commentaires, des mêmes vœux; et à tous les mêmes; aux heures de récréation ou pendant les exercices corporels, on fera chanter : „O Strasbourg, ville incomparable..., etc." Les atlas classiques auront pour l'Alsace-Lorraine des teintes spéciales, autres que la teinte française voisine, ou même purement et simplement la teinte allemande; de telle sorte que le petit écolier sera convaincu que ce sont là réellement provinces allemandes et grandira dans cette foi..., etc.

Cette éducation nationale ne négligera aucun moyen

favorable à l'idée supérieure qu'elle poursuit et dès 1840 elle portera déjà ses fruits. En 1848, Gutzkow fera représenter au théâtre de Francfort *le Lieutenant du Roi* et dira sur la scène ce qui se prêchait à l'école. L'ordonnance du comte de Thorane est un Alsacien qui dira tout haut : „Je sers la France par force; car je suis Alsacien, c'est-à-dire Allemand; les Allemands sont mes vrais compatriotes.“ Et le public de trépigner d'aise. Cet exemple de Gutzkow m'est venu le premier sous la plume; on n'aurait que l'embarras du choix; la littérature, depuis 1840, fourmille de semblables témoignages[1]. L'éducation nationale opérait à merveille. Hélas ! Que n'avons-nous regardé ce qui se passait, lu ce qui s'écrivait, écouté ce qui se disait au-delà du Rhin ! Les avertissements ne nous auraient pas manqué. Confiants en notre indifférence[2], les Allemands ne se gênaient plus et parlaient sans ambages.

La théorie pédagogique aboutit à un appel aux armes. „*Que ceux qui nous gouvernent se placent à la tête de cette* „*affaire, très claire pour nous, afin que nous voyions se* „*produire ce qui lavera dans notre souvenir l'outrage fait au* „*nom allemand.*“

Nous sommes bien loin de la sentimentalité de l'*Émile!* Cependant, quelque opinion qu'on ait d'une telle pédagogie, on admire l'esprit ardent, la volonté puissante du philosophe. Il a su ce qu'il voulait, lui !

Après Fichte? — La pédagogie devient province de la philosophie avec Schelling, Hegel, Herbart; fantasmago-

[1] Je puis parler des Vosges et des Alpes comme de frontières allemandes... (SCHERR; écrit il y a trente ans.)

[2] Et en notre ignorance, à ne nous point flatter.

rique avec J. P. Richter (dans Levana), puis religieuse, et surtout sentimentale. De même qu'en religion on a adoré Dieu, puis la Vierge Marie, puis l'Enfant Jésus : de même on passe de l'éducation virile au ménage Gertrude de Pestalozzi pour tomber dans le puérilisme de Schmid et de Frœbel. Les contes du premier, les *Jardins* de l'autre sont célèbres.

Leurs projets sont très séduisants. Que veulent-ils? Je laisse loyalement la parole à un des fervents et brillants disciples, M. P. Kuhff[1] : „C'est un crime envers l'intel-„ligence de l'enfant que de le tenir pendant des années „sur des exercices qui n'intéressent ni son cœur ni son „esprit. Par là, on le dessèche, on l'alanguit, on lui „dérobe sa jeunesse et les joies vives de curiosité et d'in-„térêt dont la nature a doué le premier âge et qui pré-„parent la maturité et le sérieux des années plus avancées. „On tue dans leur germe ces forces d'âme qui feront de „lui un homme (page 12)... Nous voulons que l'enfance „connaisse les joies de son âge et demandons aux leçons „de l'école de dépouiller leur aridité... en ouvrant à „l'enfance des asiles où ses premières années s'écouleront „à la campagne, sous la verdure et les ombrages des parcs „et des champs...“

Dans un autre volume (*Les enfantines du bon pays de France*), l'auteur appelle *l'école une seconde mère*. Voilà qui est franc. C'est déjà une solution de la question sociale. Ne pouvant encore donner au peuple le bien-être, les *jucunda oblivia vitæ* et le *Molle Tarentum* du poète, on les procurera du moins aux enfants du peuple. Cela, gratuitement.

Ceux qui paieront — (il faut bien, en dernier lieu,

[1] Rythmus und Reim, 1873. Chez Hachette.

que quelqu'un paie) — n'auront droit qu'à la même chose. Encouragement pour les familles à faire des économies. Il s'agit d'instruire les enfants non seulement sans les fatiguer, mais encore en les amusant. L'école est une seconde mère ! Et l'enfance est sacro-sainte.

Rien ne lui manque ; elle est la fleur de mon vieux mur,
Ma contemplation, mon parfum, mon ivresse. (V. Hugo.)

Ainsi, sous les „*ombrages des parcs*" ou en pleins champs, dans un rayon de soleil, iront s'ébattre les garçonnets et les fillettes, saffrettes, tendrettes, blondelettes poussant de petits cris de joie. Les maîtres, l'œil humide, surveilleront les jeux innocents de cet âge,

Interdiront les luttes
Brutales et les coups dans le dos, les culbutes
Qui leur feraient monter à la tête le sang
Et scandaliseraient le pudique passant.

Plus de grammaires arides ! Fi des abstractions qui fatiguent le cerveau ! Elles se remplacent par des *leçons de choses* ; le bon sens est remplacé par „*l'attuition*". Le pensum doit être fait par le maître et le „piquet" par les parents. Une ère nouvelle est ouverte. Il y a eu le cycle de Charlemagne, qui inspira les trouvères ; le siècle de Louis XIV, qu'ont célébré les classiques. Nous sommes en progrès : nous avons le règne de Toto, que glorifient les Frœbel. Roland a maintenant un sabre de bois. Les soldats de l'An II se ratatinent en bataillons scolaires.

On ne doit plus rire fort et ferme ; c'est de mauvais goût, presque l'indice d'un mauvais cœur. On fait *risette* avec la petite Fifine, qui

a dit d'une voix douce :
Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce. (V. Hugo.)

On se pâme d'aise devant les singeries, mômeries, pleurnicheries qu'on qualifie de grâces enfantines. L'ambition des Hebel, des Schmid et autres bons pères fut de balbutier la niaiserie, la niaiserie morale et sentimentale, la plus écœurante de toutes et d'en *baliverner* l'âge tendre. Ils ont magistralement expliqué la bonté et la puissance de Dieu par les montagnes, qui ont une pente, moins aisée à gravir qu'à descendre; par les fleuves, où les petits bateaux vont sur l'eau; par les quatre éléments, les quatre saisons, les quatre doigts et le pouce, les quatre fils Aymon; par Geneviève de Brabant, etc..., et prouvé péremptoirement aux enfants que, s'ils veulent être bien sages et plus propres, le bon Dieu les aimera bien et qu'ils ne seront jamais ni brûlés ni noyés, à moins qu'ils ne tombent dans l'eau ou dans le feu.

Schmid avait envoyé son livre aux religieuses d'un couvent : les religieuses lui envoyèrent en retour une caisse de pain d'épices. — Elles ont eu de l'esprit ce jour-là.

Allons, soit! Vive Toto ! — Son instruction se développera comme suit :

A. B. C. D.
La vache a fait le vé (*Le veau*).
Le vé s'en est sauvé,
La vache a pleuré;
Le vé est revenu :
La vache a rizu — (*Une vache qui rit!*)
Sauva té [1].

On chante, puis fait chanter cette ineptie-là au marmot. Elle lui forme d'ores et déjà l'oreille. Puis on passe aux syllabes :

[1] Kuhff, p. 84: *Enfantines du bon pays de France*. (Fischbacher, 1878.)

10

Cache, cache, to, ti,
Cache, cache, to, ta.
L'attrapera-t-il?
L'attrapera-t-a?
Cache, cache, roro,
Il ne l'aura *pô* (*sic*).
Cache, cache, rara,
Il ne l'aura pas.

L'enfant sera déjà très savant en grammaire. Il en aura l'intuition, parce que to, ta, — vous comprenez? ti, ti, ratatata... C'est évident. — Donnez des sucres d'orge et des babas à l'enfant bien sage qui a su les syllabes!

Surtout, gardez-vous de développer „le jugement et le „raisonnement, comme le fait la méthode grammaticale. „Il faut frapper les sens, parler à la vue, solliciter „l'oreille[1]."

Aussi, quand l'enfant grandira, on lui apprendra, par exemple, l'histoire sainte, Moïse en Égypte, Rébecca à la fontaine, David, Samson et Dalila, la prise de Jéricho, etc., en le faisant jouer avec une petite trompette, des ciseaux, une fronde, une cruche et un crocodile en carton. Töpffer, le spirituel auteur des *Voyages en zigzag*, nous a montré un instituteur à la Frœbel faisant danser

[1] Kuhff, *Rythmes et Rimes*. VI. — Nous avons ici choisi l'auteur de nombreux livres scolaires, l'auteur d'une Théorie de l'enseignement des langues, le fondateur d'un collège, — de peur de paraître nous faire la partie trop belle en choisissant un pédagogue quelconque. Ajoutons que ces Théories, à notre avis, étranges, proviennent évidemment du meilleur naturel. Mais nous avons le droit de penser et de dire que le puérilisme est un mal (surtout pour l'enfant même, qui, trop flatté, devient insupportable) et regrettons de le voir encouragé, soit par des poètes comme V. Hugo, soit par des savants comme P. Kuhff. Notre inoffensive critique, qui eût fait sourire le génie de l'un n'infirme en rien le mérite de l'autre.

la pyrrhique à deux petits Macédoniens en papier, pour donner à ses élèves une idée des conquêtes d'Alexandre.

Après l'esprit, le cœur. Rappelons sans cesse à l'enfant les bienfaits de ses parents; mais rappelons-les-lui sans l'ennuyer par un sermon. Une chansonnette vaudra mieux.

Coucou? Le voilà!
Où donc est papa?
Il est dans les bois
Qui fait un fagot.
Et pour chauffer quoi?
A mon cher pétiot
Son p'tit ventrelot,
Tro, lo, lo, lo, lo. (*Ibid.*, 41.)

Si le malheureux ne devient pas à ce régime-là idiot et insupportable, il prouve un robuste tempérament.

On tombe ici, ce me semble, dans un travers ridicule et dangereux; on y tombe, animé des intentions les plus dignes et les plus pures. Certes, les Hebel et les Frœbel ont beau jeu de protester contre la routine des vieux collèges, de vouloir que l'école ne soit plus une geôle. Mais elle ne peut cependant pas être un Jardin des fleurs! Ils ont raison de répudier la scolastique aride et le fatras des prolégomènes; de réclamer plus d'air, plus de lumière, plus de gaîté dans l'école, de vouloir „rendre leur enfance aux enfants.“ Mais est-il nécessaire de contrefaire le zézayement des marmots? de s'abêtir soi-même pour plaire aux petits Fanfans et aux petits Colas? Et, pour les faire rire, d'écrire en style pipi?

L'enfant n'est pas, en général, si bête qu'on semble le croire; en tout cas, pourquoi comprendrait-il mieux le mot „nanan“ que le mot gâteau?

Cette pédagogie sentimentale contemple l'enfant comme un idéal. Il n'est qu'une ébauche. A l'éducation le soin

de la parfaire. Il serait certes à désirer qu'on eût à la fois l'air pur des champs et la molle tiédeur des salons ; la vigueur du campagnard et la délicatesse du citadin !

Heureux qui devient savant sans user sa vie ni compromettre sa santé ! Mais on avouera que celui-là est une exception. Qui veut s'instruire devra se courber sur les livres. Écrase les grappes si tu veux du vin. Le succès s'acquiert par la souffrance autant que par le travail.

Lorsque dix et quinze années de labeur n'ouvrent qu'aux mieux doués l'entrée des Hautes-Écoles, la pédagogie idyllique devient un leurre. Qui veut la fin veut les moyens. Qui veut atteindre l'oasis traversera courageusement le désert. Cette pédagogie avec bosquets et papillons bleus parle trop de leurs droits aux jeunes Jeannots : droit au soleil, à la joie, à l'azur, — droit à la culotte, à la gamelle gratuite, droit à l'aumône obligatoire ; — c'est préparer à Jean, devenu homme et se heurtant aux devoirs de la vie, à ses exigences, à ses duretés, de cruelles désillusions.

Ὁ μὴ δαρεὶς ἄνθρωπος οὐ παιδεύεται,

dit le vieil Hésiode. L'homme qui n'est pas tanné ne s'instruit pas.

Le vieil Hésiode a raison. — Revenons maintenant à Monsieur le professeur Gottsched.

XIII

GOTTSCHED ET L'ÉCOLE SUISSE.

La vie de Jean-Christophe Gottsched (1700-1766) se divise en deux parties ; il fut porté aux nues dans la pre-

mière et dans la seconde tomba à plat. Il ne méritait ni cet excès d'honneur ni cette indignité. C'était un très honnête homme, suffisamment instruit, surtout pour un professeur, plein de bonne volonté et doué d'une belle prestance. Ces qualités le menèrent au rectorat de l'Université de Leipzig, et cet honneur lui fut rendu cinq ou six fois. Il s'occupa de critique littéraire, de poésie, d'éloquence, d'art dramatique, etc. Les manuels qu'il rédigea pour les écoles saxonnes furent appris par cœur; son Art poétique fit de l'auteur un arbitre du Parnasse, qu'il gouverna despotiquement.

En si beau chemin il est difficile de s'arrêter; Gottsched voulut donner, après le précepte, l'exemple et composa une série de comédies et tragédies qui soulevèrent les acclamations. C'était le bon temps. Le borgne fut roi. — La plus célèbre de ces pièces a pour titre „La mort de Caton“ (cinq actes, hexamètres rimés), copie de la tragédie française, j'entends copie des formes extérieures. Le style n'est pas sans mérite; une actrice de talent, dame Neuber, contribua largement au succès et la bonhomie du public fit le reste. Gottsched entendit exalter le souffle cornélien qui se démenait dans sa tragédie et fabriqua allègrement sa petite douzaine. Il chassa de la scène le Paillasse traditionnel, puis établit ce principe que „l'essentiel est de connaître les règles“. C'est très simple. Vous lisez avec le recueillement convenable la Rhétorique d'Aristote — dans le texte, si vous le pouvez ou si on vous regarde — méditez ensuite les opinions divergentes des glossateurs, puis, prenant, fût-ce au hasard, une pièce étrangère, vous l'imitez le moins mal possible; et, si les acteurs ont quelque talent et le public quelque indulgence, vous obtenez un demi-succès. Les gens modestes se contentent à moins.

Observation des unités! Tout est là. Gottsched traduisit, traduisit, et souvent même comprit. Je me le représente en son logement, qu'il avait *loué à vie*, au premier étage de l'Ours d'or, assis, perruque en tête, entre deux piles égales de Manuels, agençant avec gravité le cadre pentagone d'une tragédie, puis cherchant avec quiétude ce qu'il pourrait bien mettre dedans. Pour lui, un drame se monte et se dévisse comme une boîte à surprises; ingénieux mécanisme qui s'ajuste sans peine sous les doigts de l'initié. Initié, Gottsched l'était! Aurait-il donc traduit en vain tant de traités? Non! Il possédait la clef de l'art théâtral; il en possédait même tout un trousseau, mais il ignorait le mot magique qui ouvre seul la caverne enchantée.

> La faiblesse a pour soi la règle,
> La force a pour soi le succès. (XÉNIE, 79.)

On le lui reprocha durement. En 1740, les hostilités sont ouvertes et l'école suisse (Breitinger, etc...) lui jette les plus lourdes vérités. Gottsched perdit ses partisans; on ne pouvait lui pardonner de n'avoir pas réellement le génie qu'on lui avait gratuitement accordé; la réaction fut aussi forte que l'enthousiasme avait été irréfléchi. Enfin en 1759, Lessing, dans ses lettres sur la littérature, lui porta le coup de grâce. „Il serait à désirer que „M. le professeur Gottsched ne se fût jamais mêlé du „théâtre. Ses prétendues réformes ont ou modifié des „détails insignifiants ou même aggravé le mal..." Lessing plaidait *pro domo sua* et son zèle contre les Français l'entraîna souvent: pour être entendu, il cria. J'en appelle de son jugement. Sans doute Gottsched n'eut pas le feu sacré; sans doute eût-il mieux valu, au lieu de bannir le Paillasse, le transformer, comme Molière transforma

le basso-buffo de la farce italienne... *Non omnia possumus omnes*. Le désir était louable de donner au théatre allemand quelque dignité. Il en avait bien besoin! La scène de Leipzig, où jouaient cependant (1724) les comédiens de la cour de Dresde, était dans le désordre; romans de cape et d'épée, „ampoulés, stupides et sales; farces dont le plus spirituel ingrédient était le bâton" (Lessing). Et Gottsched écrit lui-même: „La seule bonne pièce qui fut représentée était la lutte entre l'honneur et l'amour, ou Rodrigue et Chimène, mais traduite en prose."

„Point n'était besoin d'être fort clairvoyant pour discerner tels défauts." Sans doute; mais essayer d'y remédier était une entreprise d'autant plus courageuse que les forces répondaient moins à l'effort; ce que Gottsched avoue très franchement: „Je ne comprenais pas mieux l'art dramatique que le directeur même du théâtre." Et cependant il se mit à l'œuvre, mû par le sentiment juste en soi, que remplacer des farces par des tragédies même froides serait un progrès; à défaut d'éclat, le mérite d'être correct et décent. Il avait cent fois raison... en 1730, comme Lessing aura raison contre lui trente années plus tard. Mais si les règles ne suffisent pas pour produire une *œuvre*, elles ne sont pas responsables du bousillage: elles contiennent le génie et emprisonnent la médiocrité.

La poétique de Gottsched n'était pas sans mérite. „Livre utile et instructif, dit Gœthe; ceux-là mêmes qui le critiquèrent le plus vivement en retirèrent profit." Que les services du recteur-écrivain aient été „involontaires" (Vilmar, deutsche Lit.) en ce sens que ses doctrines provoquèrent la contradiction utile, je ne puis le croire; l'amour-propre nous avertit toujours du bien que nous avons fait. En tout cas, qu'importe si ces services furent involontaires, pourvu qu'ils soient réels? L'influence du

goût français que Gottsched favorisa fut considérable; ses compatriotes ne pouvaient que gagner au contact d'une littérature plus délicate. Ils seraient ingrats, s'ils l'oubliaient. Lessing a médit de Corneille, mais il le lisait avec soin.

Gottsched a expié pendant vingt ans sa gloire première. Certes ses adversaires avaient beau jeu de railler *Darius*, *Aurélius*, *Élise*, le *Plaisantin*, les *Hypocondres* et même *La mort de Caton;* mais l'auteur lui-même savait se rendre justice. „J'avoue, dit-il, que tout ce qu'on peut trouver à louer dans mon Caton provient de MM. Addison et Deschamps[1] et que le mauvais ne doit être attribué qu'à moi-même et à mon incapacité dramatique.“

Cet aveu désarme la critique et la fin de la confession gagne la sympathie. „Ma témérité fut de fait si grande „que je ne sais trop comment l'excuser. Qui n'est pas à „la hauteur d'une tâche gâte tout par des tentatives „maladroites et discrédite souvent à tel point une branche „de l'art que personne ne prend plus la peine de le sur- „passer. Je reconnais maintenant moi-même, quoique „trop tard, que j'aurais dû me borner au rôle de simple „traducteur sans prétendre impertinemment au titre de „poète tragique.“

Hélas! à quel léger fil pendent les destinées humaines! Gottsched hâta lui-même sa disgrâce pour s'être brouillé avec la belle dame Neuber, l'actrice, de laquelle, nous apprend Lessing, tous s'efforçaient de bien mériter... Notum que furens quid femina possit. Elle joua *Caton* d'une manière si drôle que la tragédie prêta à rire.

Entre un auteur qui l'instruit et une femme qui l'amuse,

[1] *La mort de Caton*, par Deschamps. La Haye, 1715.

le public n'hésite jamais. La chute fut sans remède. Les honnêtes efforts de Gottsched furent dépréciés et ses réels services contestés.

On est convenu de nommer son adverse partie l'*École suisse*. *Bodmer*, chef de file, habitait Zurich et groupa les mécontents.

Le sieur Bodmer, fêté par les contemporains et passant à la postérité !... A la façon dont Dieu distribue les honneurs de ce monde, on voit le peu de cas qu'il en fait. Cet habile homme, ayant entrepris un poème épique sur... l'*Arche de Noé*, une *Noachide* (symbole du déluge dont les flots inondèrent le Parnasse allemand [1]), et ne sachant comment continuer, invitait tous les rimeurs qu'il pouvait découvrir, les asseyait d'abord à sa table (ils étaient contents) et les asseyait ensuite bien commodément à son pupitre (ils étaient moins contents). Allons, mes amis ! Un peu de complaisance ! Que celui d'entre vous qui a une idée, une seule, me la prête et continue mon Déluge !...

Le vin — c'est-à-dire l'eau — était tirée ; il fallait la boire, et *Wieland*, attiré par ce traître, fut, comme les autres, préposé aux écluses. Et de ce non content, Bodmer lui fit écrire encore une dissertation sur les beautés du poème épique *Noé!* C'était faire payer trop cher son hospitalité. La part du signataire dans l'ouvrage ? Wieland nous la signale : „*Bodmer* n'avait aucune notion du droit „de propriété... Le plagiat le plus honteux ne troublait „pas sa conscience... Le bon vieillard était voleur comme „une chouette... Son exemple développa même mes „propres aptitudes pour le vol."

Les autres ouvrages de Bodmer sont des Patriarchades.

[1] Gœthe, *Mémoires*.

Un de ses héros favoris est *Jacob*, personnage distingué d'ailleurs, lequel, encouragé par sa femme, honora de ses faveurs toutes ses servantes successivement.

...Et exaltavit humiles.

Comme je crains qu'on ne m'accuse de déprécier, par malice ou manque de goût, la biblomanie de Bodmer, je m'appuierai ici encore sur le jugement d'un littérateur allemand. „Tous ses ouvrages sont des imitations ratées, qui le discréditaient.“ (Vilmar, D. L.)

Enfin, n'importe. Puisque l'histoire a enregistré le nom des chevaux d'Achille et celui de l'âne de Mahomet, elle peut bien conserver le nom de Bodmer.

Je ne puis omettre *Rabener*, homme d'esprit qui comprenait le siècle, satirique ayant adopté la devise de Sosie :

Messieurs, ami de tout le monde!

Il écrivit des pamphlets anodins, édentés, qui ressemblaient à une flatterie. Il avoue lui-même qu'il connaissait bien les grands, mais qu'il ne jugeait pas à propos de les attaquer. Dans un langage facile, il délaya des lieux communs sur le bavardage des femmes, sur la pédanterie des instituteurs, etc... Gœthe lui reproche „de rebuter les hommes intelligents.“ La belle chose en effet qu'un *Éloge des lettres de félicitations;* qu'un *Éloge des bichons!* Il décrit de même le siège de Dresde (1756) sans que son calme soit ébranlé ni sa sérénité troublée. Pourquoi s'en étonner? Dans une bonne place de percepteur, il avait le vivre et le couvert, et, même sous l'ombrageuse administration de Brühl, ne fut jamais inquiété. C'était l'essentiel. Rabener vécut heureux et content

Et loua Dieu de toute chose.

Liskow (1701-60), au contraire, a tout d'abord sur Rabener l'avantage de n'être pas poltron. „Il trouva sottes les sottises imprimées, ce qui est chose naturelle" (Gœthe). Soit. Mais il eut la hardiesse de les appeler par leur nom; d'écrire sans ambages que religion et raison ne riment pas merveilleusement; que les conquérants se moquent de l'une et de l'autre et que tout n'est pas ici-bas pour le mieux, même sous l'administration de Brühl; ce qui le conduisit au deuxième avantage : à la prison. Il y mourut, „*paraît-il*", dit l'éditeur de ses œuvres. *Paraît-il* est charmant. Peu importe en effet le sort d'un écrivain, citoyen toujours dangereux.

Liskow était de Schwérin. Il étudia le droit à Lübeck et devint précepteur des fils du chanoine-recteur-conseiller privé von Thienen. A cette époque se rapporte l'origine de ses premières satires, contre Sievers, magister gâte-papier. On avait fait examiner par ce bonhomme les enfants, qui répondirent mal et Liskow naturellement en porta la faute. Il partit, mais garda rancune. Nous le retrouvons secrétaire du conseiller-privé von Blome; puis à Dresde, chez le conseiller-privé (c'est le troisième) von Heinecke, protecteur influent, avec lequel sa mauvaise langue le brouilla.

La meilleure satire de Liskow a pour titre: *Excellence et indispensabilité des Écrivassiers, démontrées à fond par L.* (1736). Le plan en est simple. Pourquoi reprocher à ces pauvres gens d'écrire sans consulter la raison, puisque le monde agit sans elle? *Parva est sapientia, qua regitur mundus!* Les plus sots ont souvent le pouvoir en main et nous en imposent par l'emphase et le luxe; ils font la paix ou la guerre à l'aventure, et sont vainqueurs ou vaincus, au hasard. Au lieu de le leur imputer à crime, admirons leur confiance en Dieu et voyons-y la seule preuve de

leur sens chrétien. — Les théologiens bannissent aussi la raison; leur vocation est d'assurer le salut des ouailles par des prêches ridicules. Les médecins, de même; il leur suffit de „tranquilliser" le patient *canonicamente è con tutti gli ordini*... N'est-il donc pas injuste de refuser aux mauvais grimauds ce qu'on accorde aux autres gâte-métier, le respect et l'admiration?

Cette satire de Liskow doit son rang à sa généralité. La plaisanterie est sans amertume, le style clair; mais le développement monotone, conduisant à une conclusion prévue et attendue, contrarie le lecteur français, qui n'aime pas la plaisanterie expliquée. Aussi préférons-nous les satires personnelles, contre Menzel „mon grand protec-„teur, illustre professeur de Rostock, grâce à de nom-„breux écrits que personne ne lit. On les trouve à „Rostock, dans le sous-sol de l'éditeur Fritzchen: *nulle* „*part ailleurs.*" Et contre Philippi, professeur à Halle, qu'il poursuivit sans pitié. „M. Philippi n'est pas un sot „en tout temps. C'est la raison qui lui dit: Envoie tes „manuscrits à Hambourg; tu y trouveras l'éditeur, qu'ici, „où tu es connu, tu chercherais vainement."

Le rapport d'une célébrité médicale sur l'état dans lequel était M. le professeur Philippi le 20 juin 1736, est charmant de verve. „M. le professeur P. ayant eu le mal-„heur d'être, dans une querelle avec deux personnes (les „deux satires précédentes de Liskow) décousu et mis mal „en point, je me rendis à son domicile... Il gisait sur un „lit de repos... sa joue portait les traces des coups de „lanière... Comment vous va? demandai-je. — Oh! bien „mal! — Puis, d'une voix éteinte, il soupira: Que n'ai-je „su tenir ma langue! brider ma sotte habitude de bavar-„der sur tout à tort et à travers! Oh! mes satanés écrits!... „— Ils vous immortaliseront, fis-je. — Docteur, vous

„moquez-vous? N'avez-vous donc pas lu mes *Six Discours* „*Allemands*, qui me jettent dans le tas des orateurs ridi„cules? Mon poème épique sur le roi de Pologne? Ah, ce „souvenir me tue... Quand à mon Histoire de la Thu„ringe, je n'ose y penser: ce serait le pire de mes écrits, „si c'était le dernier. Mais non! J'ai voulu traduire des „livres français, sans posséder cette langue. Et combien „mes ennemis doivent se gausser de moi, qui ai eu l'im„prudence de fabriquer des vers français en l'honneur des „dames!... Ah, si je guérissais, si Dieu me prêtait vie, je „voudrais déposer mon titre de professeur, qui s'ajuste „mal à mon dos et recommencer mes classes!"

Si ces satires valurent à Liskow la prison, l'autorité était extrêmement susceptible; elles sont au fond très innocentes et ne peuvent nullement se comparer aux mordantes et entraînantes ménippées de nos grands pamphlétaires. Telles qu'elles sont, elles assignent dans la littérature allemande une place honorable à Liskow, écrivain secondaire, mais de sens droit et de saine raison.

Être raillé par ses adversaires est chose naturelle; mais Gottsched connut aussi la douleur d'être renié par ses disciples, qui fondèrent le *Journal de Brême*. Cette feuille publia les essais littéraires de *Gellert*, de *Gleim*, de *Zachariæ*, les premiers chants du Messie, etc... Nous laisserons de côté *Zachariæ* et sa *Lagosiade*, qui chante avec emphase comment un chasseur assomma un lièvre à coups de massue. Ce qui fut trouvé si spirituel que les imitations abondèrent; poèmes héroï-comiques sur un mouchoir, sur le toupet d'un élégant, etc. *Gellert*, *Gleim* et surtout le glorieux *Klopstock* méritent mieux qu'une mention.

Gellert (1715-1769)

dut à son bon caractère de passer pour un grand esprit. Ses vertus ont fait admirer ses talents; mortel dont on eût fait un dieu, s'il l'eût voulu. „On avait quelque peine à pénétrer jusqu'à lui. Ses famuli semblaient des lévites, gardiens d'un sanctuaire, dont l'entrée n'était permise, ni à chacun, ni en tout temps.“ (W. u. D.)

Comment Gellert s'attira-t-il ce demi-culte? Sa jeunesse ne fut pas heureuse, ni à l'école, dont le régime était dur; ni après l'école, lorsqu'il dut gagner sa vie par une copie mal payée. Ajoutez à ces premières épreuves, dont l'influence fut ineffaçable (à 30 ans, le souvenir de son magister l'intimidait encore) un tempérament maladif, une piété souffreteuse qui empira avec l'âge, au point qu'il se reprochait les plus innocentes distractions, appréhendait à chaque mot, à chaque pas de commettre un péché et se mit ainsi lui-même, sa vie durant, en pénitence. Sa modestie très chrétienne n'est certes pas exempte de vanité. Il est bon, mais il le sait et se le dit. Son zèle est trop prêcheur, trop convertisseur. Tenant registre de l'emploi de son temps, il y consigne ses doutes, ses effrois: confession d'un grand enfant qui n'ose aller au bois par peur du loup.

Dans ses lettres et ses conférences nous retrouvons le professeur d'université, pérorant avec une calme dignité sur tous les lieux communs de la littérature et de la morale. Exemple:

„Le meilleur cœur a ses petits défauts d'éducation ou „de tempérament. De même qu'il est du devoir de l'amitié „de les atténuer, de même aussi est-ce un devoir de les „tolérer et de les perdre de vue, au milieu des nom-

„breuses qualités de son ami; car l'ami sans reproche „n'est pas un autre moi. Lorsque nous avons trouvé un „ami tendre, nous devons par son commerce chercher „à devenir toujours plus nobles et plus tendres aussi, „car autrement nous perdons l'avantage principal de „l'amitié et transformons en une sorte de jouissance eni- „vrante ce qui doit servir au cœur de nourriture salutaire... etc..."

On lit cela, comme on boit de la bourrache. Suffisamment chaude et sucrée, elle a bon goût et fait suer. — „*Conférences somnifères*" dit Gervinus. Gœthe dit: „*Jérémiades*". Tout ce qui était fort, vigoureux, personnel, effrayait ce pauvre Gellert. Un homme énergique lui semblait être un fou furieux. Aussi rejetait-il la philosophie antique comme l'expression d'un dangereux orgueil. Belle conclusion! Les philosophes païens osaient en effet vouloir tendre au bien sans le secours de la grâce! Orgueil. Ils ne voulaient ramper ni devant les hommes ni devant les dieux! Orgueil, vous dis-je. Leurs prières n'étaient pas assez humbles. „Donne-moi ce qui me convient." disaient les Grecs. Est-ce suffisant? Les dieux comprendront-ils?

Les *Fables* de Gellert ont place honorable dans les bibliothèques enfantines et font partie de la collection des *Bons Livres*. Point n'est besoin d'être lettré pour les comprendre; à peine est-il besoin d'être intelligent. La langue est pure, le style clair, la morale évidente; ce petit recueil convient à merveille à la douce enfance. Voici, par exemple, l'usurier.

„Un usurier s'enrichit en peu de temps, sans fraude ni „mensonge, jurait-il, uniquement par la grâce de Dieu. „Pour témoigner à Dieu sa reconnaissance et peut-être „aussi dans le pieux espoir de décider Dieu à lui rendre

„la pareille[1], il fit construire un hospice pour les pauvres „pieux[2]. Tandis qu'il achevait l'édifice, se tenait devant „la maison et supputait en secret comme il méritait bien „de Dieu et des pauvres[3], un ami malin[4] passa. L'avare, „qui désirait que l'ami admirât la maison[5], lui demanda „avec des cris joyeux[6] si elle était assez grande pour les „pauvres? — Pourquoi pas? dit l'ami; beaucoup de per- „sonnes peuvent ici être réunies commodément; mais s'il „faut loger toutes celles que vous avez appauvries, elle „est trop petite."

Gleim (1719-1803) est de la même école. Voici le début littéral de *La Laitière et le Pot-au-lait* :

« Sur ses pieds légers courait une gentille paysanne,
Aimée de son mari, saine de corps et d'âme,
Au point du jour vers la ville et portait sur sa tête
Quatre pintes de lait doux dans un grand pot. »

Tout est mauvais là-dedans. Aller à grands pas suffisait; „courir" est imprudent et ridicule. Autant eût valu battre des entrechats.

„Elle était *gentille*"? — Ah? tant mieux. Mais cela n'importe guère à l'histoire. Laide, elle n'eût pas moins renversé le pot.

„Aimée de son mari?" — Je l'en félicite; mais cela nous est égal. Il ne nous en revient rien. D'ailleurs, s'il l'aime, il ne lui reprochera pas le lait répandu ; il la consolera. Je suis tranquille là-dessus.

[1] Deux vers pour dire : à charge de revanche.
[2] Pourquoi les pauvres *pieux?* Les autres ne seront pas reçus?
[3] C'est déjà dit.
[4] Voyez-vous la fine lame ! L'esprit subtil !
[5] C'est déjà dit! Que diable, nous avons compris!
[6] Pourquoi pousser *des cris* (Geschrei). Un seul serait déjà de trop... etc.

„Saine de corps et d'âme“ — est une cacologie. Malade, elle serait demeurée au logis, entre deux cataplasmes. Ou bien Gleim a voulu nous avertir que la paysanne était fraîche confessée ; ce qui n'a aucun rapport avec une culbute.

Pourquoi „au point du jour“ ? Lait chaud matin et *soir*, disent les enseignes.

hanc vitulam (ne forte recuses,
Bis venit ad mulctram.) (VIRGILE)

Elle portait 4 pintes de lait *doux* (il est présumable qu'il n'était pas aigre) *dans un pot*. Dame, dans quoi voulez-vous le porter ? — Pourquoi 4 pintes ? plutôt que 3, plutôt que 5 ? — Pourquoi un grand pot ? Il n'était ni grand ni petit : il contenait 4 pintes, n'est-ce pas ? Eh bien, nous sommes renseignés. — Etc...

Je vous le disais, c'est du Gellert.

Ce bon Gellert fut adulé, encensé, enrichi ! *Aurea mediocritas !* Il le méritait par ses vertus, quoique la plupart aient été négatives. Qui n'a plus de dents fait volontiers vœu de ne pas croquer les noisettes, et les Indiens du désert jurent de s'abstenir de poisson. Ce Barnabite détaché des joies mondaines qu'il n'avait pas la force de goûter, ce poitrinaire intellectuel qui s'en venait tousser des prêches débilitants, vécut en odeur de sainteté. C'était moins un professeur qu'un confesseur. Il correspondait avec les parents de ses élèves et veillait moins aux progrès des études qu'au salut des âmes. On le consultait dans les cas de conscience et d'une voix dolente il consolait les pénitents. *Gervinus* dit brutalement : „Il donnait des consultations aux femmes hystériques, dont Clarisse[1] avait brouillé la cervelle.“

[1] Clarisse Harlowe, *de Robertson*. Richardson.

Gœthe fut quelque temps son élève et nous donne ce croquis d'après nature : „Il croyait nous dompter au „moyen des institutions ecclésiastiques. C'est pourquoi, „lorsqu'il venait à nous appeler devant lui, baissant la „tête et d'une voix doucement attendrie, il avait coutume „de nous demander si nous allions régulièrement à „l'église, qui était notre confesseur et si nous avions com„munié. Si nous soutenions mal cet examen, il nous con„gédiait avec des lamentations. Nous étions plus fâchés „qu'édifiés ; mais nous ne pouvions nous empêcher de „l'aimer de tout notre cœur." (Trad. Porchat.) Gervinus cite ce fait presque incroyable que, Gellert mort, la municipalité de Leipzig dut interdire les pèlerinages qui se rendaient à son tombeau !

Revenons à *Gleim*, un excellent homme, d'humeur pacifique, chanoine (pendant 55 ans), qui éprouva le besoin de célébrer, les pieds sur ses chenêts, les exploits de Frédéric. Ce bon chanoine fit des odes guerrières ! L'aveugle, qui dicte un traité des couleurs ! — Dans un charmant persiflage, Lessing fait semblant de croire que l'auteur était lui-même au feu ; il n'eût pu apprendre que du seul Tyrtée ces sentiments héroïques, ce désir du danger, s'ils n'étaient pas justement innés aux Prussiens comme aux Spartiates ! Le critique le félicite d'avoir emprunté à Pindare ses hyperbates ! Il le félicite même de tomber souvent à plat, parce que, depuis l'époque du géant Antée, c'est le meilleur moyen de se relever plus fort.

Ce fut une escapade littéraire. Le bonhomme quitta le tambour et reprit son chalumeau ; et tandis que ses amis devenaient pour lui Homère, Juvénal, Horace, il se contenta d'être *Anacréon*. On lui pardonne cette naïveté en faveur de sa bienfaisance. Jamais un pauvre étudiant, un

écrivain dans l'embarras ne s'adressait à lui en vain. Il voulait fonder une Académie qui entretiendrait le culte des grands écrivains et dont les membres se cotiseraient pour leur élever à frais communs des mausolées de bronze ou de marbre. Il voulait réunir tous les écrivains allemands en une vaste société dont tous les membres naturellement s'aimeraient, s'admireraient, s'écriraient à l'envi. Ces projets font plus honneur à son cœur qu'à son jugement. L'acerbe critique de Lessing fut plus avantageuse que les éloges irréfléchis de Gleim. Ne pas confondre écrivain et ami ! et tout en professant pour Oronte, le galant homme, le respect, au besoin la tendresse la plus sincère, sachons l'avertir que son sonnet ne vaut rien. Gleim avait le cœur sur la main, mais il aimait tout le monde ; une tendresse aussi large ne saurait être bien profonde et se résolvait en eau sucrée. Deux petites amies de pension ne s'écrivent pas pendant les vacances, après la lecture du premier roman et le trouble du premier cousin, plus doucereux babillage. Ces fadeurs, distillées par des hommes, donnent la nausée; mais elles satisfaisaient la sentimentalité des contemporains. C'était alors le ton à la mode ; on était si naïvement élégiaque qu'on vivait à l'aise dans cette atmosphère factice et fausse, dans cette serre-chaude, où l'on pouvait, entre deux rosiers-nains, se pâmer à discrétion. On s'y réunissait chaque semaine, formait le cercle et posait au centre une tirelire. Chacun sortait de son portefeuille un bout de papier, relisait en souriant le contenu et le jetait dans la tirelire. Le président secouait, ouvrait ; et une pièce après l'autre était lue, relue, applaudie. On cherchait à deviner l'auteur, et charmé, ému, hochait la tête de droite, de gauche et poussait de petits cris de satisfaction...

La semaine suivante, la comédie recommençait. Tirons aussi une pièce au hasard.

L'ABEILLE ET LA JARDINIÈRE.

Petite abeille voltigeait
Sur les fleurs et ne négligeait
Le suc d'aucune. Ma mignonne,
Dit la jardinière, les fleurs
Cachent souvent sous leurs couleurs
La liqueur qui nous empoisonne;
Sois plus prudente ! » Elle répond :
Nenni ! J'y laisse le poison.

Ainsi naquirent des milliers d'opuscules, minuscules et ridicules qui faisaient la joie du bon Gleim. Quelle patience il faut aujourd'hui pour passer en revue ces babioles ! Rien de franc, de libre, rien qui ait jailli en pleine terre. Ces petites *poëshics* ont été plantées dans des pots rouges ou bleus et ont pu, arrosées avec une petite seringue ad hoc, pousser jusqu'à mi-hauteur.

C'était d'ailleurs de la graine empruntée. Passons et excusons. Mais n'excusons pas *Halladat* ou le *Livre rouge*, poème religieux, d'une inénarrable drôlerie. Lessing en fut stupéfait ; mais le petit cercle d'intimes, qui se sont promis de s'admirer réciproquement, admirèrent jusqu'au bout. Wieland[1] s'écria „que ce poème est beau comme si une colombe l'avait apporté du ciel.“ Un tel éloge était bien méchant.

Herder s'écrie à l'octave : „Gleim est le Prêtre de l'Humanité et des Grâces !“ — Mais ne rions pas ; car l'heure arrive de parler de choses graves.

[1] Cité par Gervinus.

XIV

LA RELIGION DU CŒUR

Avant de célébrer le grand Klopstock et ses alleluias, j'appelle l'attention sur les étrangetés mystiques qui s'affichent et s'imposent quelquefois, mais, en fait, sont toujours de mode. Il semble que devant un dogme il n'y ait qu'un choix possible : Croire ou ne pas croire. L'esprit humain, bien plus subtil, a inventé mille biais. Un des plus jolis est la religion du cœur. En donner une idée n'est pas chose facile puisque cette religion-là a précisément peur des idées. Elle est ineffable. La philosophie l'effraye ; le scepticisme (j'entends celui de Descartes ou de Kant qui aboutit à la morale la plus pure) la dégoûte, car il ne nous montre pas „le ciel et ses promesses". La théologie ne lui plaît pas davantage ; car le christianisme offre bien, pour monter vers Dieu, l'échelle de Jacob, mais il y a trop d'échelons. Il faut grimper ! Tandis que la religion du cœur procure une intime union avec le monde surnaturel, révèle le voilé, fait voir l'invisible !... Vous comprenez qu'on est alors très près de l'empyrée. Car plus l'intelligence baisse, plus le sentiment croît [1]. Ne pensez plus, fermez les yeux, souriez béatement en offrant votre âme à son créateur et vous serez, comme un parfum par un rayon de soleil, *aspirés par Dieu.* Vous voyez, ce n'est pas malaisé.

Si vous aviez l'oreille dure, ce serait encore mieux. *Jacobi*, l'ange de cette école, avait cette chance. Étant

[1] Der leere Kopf pocht auf sein volles Herz. (H. HEINE, Atta Troll.)

quasi sourd, il entendait d'autant mieux les mystérieuses voix de l'âme. (sic.) Il paraît d'autre part que, privé d'un sens, on a les autres plus parfaits. Grâce à ce report, Jacobi „voyait une lumière dans son cœur". Malheureusement, dès qu'il essayait de discerner d'où elle venait et ce qu'elle devait éclairer, si elle était rayon, étoile, feu follet ou lumignon, elle „s'éteignait". Jacobi ouvrait alors sa fenêtre et, quand

La lune était sereine et jouait sur les flots,

il y restait longtemps à contempler le Rhin.

Cette religion du cœur ne peut guère être cultivée convenablement que par des lettrés et des dames oisives. Les hommes qui travaillent et agissent, les femmes qui élèvent leurs enfants entendent sans doute la voix de leur conscience, mais n'ont ni le loisir ni la patience de regarder les chandelles de l'âme. Quand on est princesse de Gallitzin, comte de Stolberg, ou simplement Jacobi tout court, mais avec des rentes, avec le poste de conseiller des finances, avec un château „séjour agréable, riant et spacieux, attenant à un vaste jardin bien entretenu" (Gœthe), c'est différent! On a le loisir d'être rêveur mystique. Et quand on est marié à „une magnifique Néerlandaise, qui, sans expression voluptueuse, rappelle par la beauté de ses formes les femmes de Rubens" (Gœthe), on a certes l'âme et les yeux exclusivement tournés vers le ciel! On ne pense plus qu'à „une intime union avec le monde invisible et surnaturel." C'est chose évidente par elle-même!

Cultivé par des imitateurs plébéiens, qui ne connaissent les belles-lettres et les beaux billets de banque que de réputation, ce mysticisme aboutit en ligne droite au

Swedenborgisme; car, dépouillé de ses formes élégantes, des connaissances littéraires, des influences d'amitiés distinguées qui le corrigent et l'atténuent, il équivaut à l'abrutissement de nos facultés. Un piétisme ridicule sévit dans une grande partie de l'Allemagne; des filles, qu'un mari et les travaux du ménage auraient guéries de leur sottise, l'aggravèrent en lisant des pieuses histoires d'amour (de l'amour pieux! Mieux vaudrait sincère), telles que „l'*Hercule allemand et chrétien*". Exemple: „Arrivait-il quelque chose à sa chère Valiska, et il lui „arrivait de cruels malheurs, le héros se mettait en prière „avant de voler à son secours, et les prières se trouvaient „tout au long dans le livre[1]..." Mais en attendant que son âme devînt „un miroir capable de réfléchir les rayons du soleil éternel" la demoiselle qui lisait ce pieux fatras „en savait sur l'histoire naturelle du genre humain plus qu'elle n'en laissait paraître, et tandis qu'elle reportait tout à Celui qui accueillait si bien ses soupirs" (*ibidem*), elle rapprochait des discours et des choses dont elle était témoin les passages scabreux de la Bible et *démêlait heureusement la vérité.* (hé! hé!) (Voir: Gœthe, *Confession d'une belle âme.*)

Comme je ne suis pas avec rigueur l'ordre chronologique, je prends dans la *Lucinde*[2] de *Schlegel* un échantillon du style mystique. L'amant écrit à sa belle: „Oui, „tout le reste (de quoi?) s'explique facilement par la psy„chologie. C'était une illusion, chère amie, et tout était „illusion, fors que j'étais debout contre la fenêtre, ne „faisant rien, et que maintenant je suis assis et fais „quelque chose de plus ou même vraiment quelque chose

[1] Gœthe, *Confession d'une belle âme.*
[2] Éditée par Christern.

„de moins que rien...“ (!) — Plus loin, théorie de l'amour pieux, à la Klettenberg : „L'amour est plus élevé que la „grâce; et combien la fleur de la beauté se flétrirait „rapidement infructueuse sans le complément formateur „de l'amour réciproque! Ce moment, le baiser de Psyché „est... la Rose de la Vie[1]“ (!) (page 153.) Que le lecteur français ne soit pas jaloux. Pour trouver pire que cela dans notre littérature, on n'a que l'embarras du choix. Ce style-là y est très à la mode; il est même l'article-spécialité de quelques éditeurs connus. Dans la menue bourgeoisie, les femmes dégoisaient des cantiques en grillant leur café :

Élève-toi, mon âme et chante...

toujours prêtes à donner leur cœur à Dieu en échange d'un numéro gagnant à la loterie. „Car aimer, c'est se donner!“ soupire un des adeptes. Soit! mais il reste à savoir si le cadeau vaut le dérangement. On se donne souvent, parce qu'on ne peut plus se garder; on se donne, comme on se loge, pour être au chaud; comme on troque, dans l'espoir d'y gagner. Puis le vent tourne, le cœur change; on se reprend, voyant qu'on y perd : et c'est mauvaise foi.

Cette digression sentimentale explique la vogue du „Messie“ de

[1] Ainsi de suite pendant 334 pages. Ce galimatias fit fureur et l'ouvrage devenait presque introuvable. L'éditeur de la réimpression se demande naïvement : « comment l'idée n'est-elle pas encore venue à *un philanthrope* de faire des conférences sur Lucinde! » On conçoit la colère du public intelligent qui prit à la lettre ce que le héros dit de lui-même (p. 4) : « J'ai oublié toutes les règles de la raison et de la morale. »

Klopstock (1724-1803).

Ses biographes font volontiers de lui un enfant merveilleux, un petit Arminius. Songez donc! Tout jeune encore il préférait courir les champs que s'enfermer entre „les murs sombres d'une chambre mal aérée.“ N'est-ce pas chose remarquable? Le pur amour de la nature s'éveillait déjà en lui, amour que les Allemands ressentent, paraît-il, plus vivement que les autres peuples. Ce même esprit chérusque poussait le jeune héros à mainte entreprise téméraire, à se baigner, par exemple, sans l'autorisation de ses parents. Cramer, son biographe (Er und über ihn, 1780), en est tout ému. Mais à cela ne se bornent pas les talents de Klopstock; il aimait le patinage et a pratiqué, chanté cet art avec enthousiasme. Voilà le vrai fils de la nature! Le Germain pur qui... que... — Mon Dieu, ces petits talents ne sont pas à dédaigner. Le patinage est amusant et je loue qui s'y adonne dans un pays où les hivers sont suffisamment rigoureux pour que l'eau gèle. Les distractions ne devaient pas être nombreuses à Quedlinburg, non plus qu'à Pforta. Quant à prendre la clef des champs plutôt que le chemin de l'école, c'est une tendance assez commune chez les enfants, même de race non-germanique.

Au logis non plus les distractions n'étaient guère variées.

> Donne une famille nombreuse
> Au père qui craint le Seigneur...

Le père de *Klopstock* devait le craindre ferme; car notre poète était le dixième enfant. Le Seigneur tenait parole. Dans cette famille „la religion remplaçait l'instruc-

„tion; le père disait, qu'une offense faite à Dieu le regar-„dait personnellement.“ (*Bossert, Précurseurs de Gœthe.*) — Il était donc plus royaliste que le roi. L'enfant grandit dans ces sentiments-là, entre le fouet et la Bible, folâtrant avec le prophète Osée et déjeunant avec Ézéchiel. D'où ses premiers essais, psaumes de pénitence, etc. Ses biographes allemands nous avertissent que ses Odes attestent la main d'un barde, d'un David, d'un Ossian, d'un Pindare et d'un Horace!... *Multa et præclara minantis.* Nous allons voir.

> Est operæ pretium duplicis pernoscere juris
> Naturam.

A vingt ans, Klopstock se sentit, comme maints jeunes gens, tourmenté d'une louable ambition. Ayant lu Milton, Shakespeare et... Chapelain, il rêvait gloire, amour et patrie et conçut, afin d'immortaliser soi-même et le nom allemand, l'idée de composer une épopée grandiose. — Il hésita quelque temps; Henri l'Oiseleur lui semblait un héros très convenable; mais les principes religieux l'emportèrent enfin. Il choisit Jésus-Christ; et publia en 1748 les trois premiers chants de sa Messiade. Jusqu'ici, rien de plus naturel; quel étudiant n'a fait en cachette sa tragédie ou son roman? Il en rit lui-même le premier, se remettant à ses études. Mais en 1748, en Allemagne! L'apparition du Messie fut saluée par tous les piétistes. Le démon était vaincu une fois encore. Il était temps! „car la sagesse de la chair s'armait contre la simplicité divine“.

Faire l'éloge du Christ est d'ailleurs une idée neuve, n'est-ce pas? Conception originale qui apprendra aux chrétiens que le Christ a été mis en croix. Puisque le

siècle réclame des vers antiques sur des sujets *nouveaux*, on lui donnera le Messie en hexamètres pâteux.

Fêtez ! Que le grand Sabbat, le Sabbat de l'alliance flambe
l'adoration
Des soleils jusqu'au trône du Juge ! L'heure est venue !

Oui, l'heure était venue de débiter un monceau d'inepties, de voir le public se repaître de non-sens. L'espèce humaine n'aime pas à penser; elle accueille qui lui épargne cette fatigue. Le meilleur raisonnement la séduit moins que le bourdonnement d'une phrase creuse. La majesté des lois n'obtient que la crainte, jamais le respect, de cette même engeance qui prendra feu pour une enseigne et adorera des alleluias. Ce public, abêti déjà par les Jacobinades, pleura de joie en écoutant des choses de ce genre [1] :

Maintenant Adam éleva dans une haute prière sa voix suppliante,
De sorte que les pères autour et tous les anges l'entendirent :
« Dieu, Seigneur, Seigneur, miséricordieux et gracieux et fidèle
et patient !
« Dieu, qui pardonnes le péché, le délit, le crime,
« Toi qui as été pour nous égorgé depuis l'origine des mondes (ah ?)
« Grand-prêtre, prophète et roi, ô fils de l'homme, écoute,
« Écoute sur ton autel rédempteur, sur lequel tu es égorgé,
« Écoute notre profonde prière, qui, de la tombe, prie vers toi !... etc.

Y a-t-il ici, en bonne foi, l'ombre d'une idée ? Y a-t-il autre chose que des épithètes alignées à la queue leu-leu ?

Voici un passage encore plus surprenant :

Aux enfers Satan résout la mort de Jésus (tiens ! c'est Satan qui le fait mourir ?) et dit :

[1] Le Christ est sur la croix. Adam « âme pure du ciel », passe devant lui et le contemple.

« Il doit mourir ! Bientôt je veux disséminer sur le chemin de « l'enfer, devant le visage de l'Éternel la poussière de sa putréfac- « tion. Voyez le plan de ma décision. Ainsi se venge Satan ! —

« Satan parla ainsi. Cependant du Rédempteur une épouvante « vint vers lui. L'Homme-Dieu était encore dans les tombeaux soli- « taires. Avec le son, avec lequel le blasphémateur finit, une feuille « volante bruit devant le pied du Messie. Sur cette feuille était sus- « pendu un ver moribond. L'Homme-Dieu lui donna la vie ; mais « avec le même regard il t'envoya à toi, Satan, l'épouvante ! Derrière « le pas du tribunal envoyé l'enfer s'affaissa et devant lui la nuit se « fit pour Satan. Ainsi l'effraie l'Homme-Dieu. Le précipice le vit et, « d'étonnement, resta muet !... »

On a emprisonné et, trop souvent, brûlé des hérétiques. Eh bien, sur l'honneur, le pire apostat a-t-il jamais tourné ainsi la religion en ridicule ? N'est-ce pas une honte pour le jugement humain que ce fatras ait passé pour lecture pieuse, presque pour texte saint ? J'ai traduit littéralement pour montrer ce que vaut le style de Klopstock.

Eh quoi ! Dieu est déjà dans le tombeau et Satan veut le tuer ! Il est bien temps ! D'ailleurs Dieu est égorgé, nous a dit Adam, depuis l'origine des mondes. — Et ce cadavre putride ! Quelles laides images nous présente le poète ! La phrase suivante n'est pas claire à première vue ; on n'ose pas comprendre telles absurdités. Voici le sens, s'il y en a un : L'homme-Dieu est donc dans le tombeau. Le blasphème de Satan fait vibrer l'air, et le souffle, cette haleine diabolique, pousse devant le pied du cadavre une feuille d'arbre sur laquelle crevait un ver. Le cadavre divin jette un coup d'œil sur ce ver et le ranime — (allons, tant mieux !) et, par ce même coup-d'œil, épouvante Satan, qui y lit une terrible menace ; qui y lit sa sentence ; et, comme ce regard *allait* vers lui, l'enfer a donc raison de *s'affaisser devant le pas du tri-*

bunal (c'est-à-dire jugement) *envoyé!* Il est donc tout naturel que Satan n'y voie plus clair.

Le dernier vers est, à lui seul, une merveille. Que dites-vous de ce précipice qui s'était ouvert pour émettre son avis et qui, pris de peur, reste la gueule ouverte et muet? Célébrer ainsi la religion, n'est-ce pas l'insulter?

Si Klopstock se crut poète, la faute en est moins à sa fatuité qu'au piétisme de ses contemporains, qui l'exaltèrent. Dès lors, il considéra son entreprise comme une véritable mission, qu'il résolut d'accomplir à tout prix. Le malheureux s'enfla pendant 25 années! Pendant 25 années il élucubra cette épopée, dont la lecture est un supplice. Lui-même y travaillait avec tant de satisfaction que, dès 1750, *il souhaitait mourir*. Pendant 25 années, il mâchonna cette pâte indigeste et fut témoin du decrescendo de l'enthousiasme.

Klopstock a parodié l'Évangile. Un vrai poète eût suivi cet admirable récit et, sans trop s'écarter de sa simplicité, eût fait revivre sous nos yeux la Judée d'alors. Quel plus bel entourage pourrait-il souhaiter à son œuvre que ces personnages d'une civilisation à son déclin, que cette théocratie militante, vaincue déjà politiquement et perdant chaque jour davantage de sa valeur morale? Et, dans le fond du tableau, Rome et sa grandeur! Quel admirable parti Gœthe saura, dans une simple idylle, tirer de la révolution française! Un véritable poète eût donc su combiner la Passion du Christ en un drame grandiose dont les éléments étaient fournis par l'histoire. Mais un écrivain prudent n'eût pas tenté l'aventure. Il y a tels sujets sur lesquels on ne portera pas la main. *Sint ut sunt aut non sint*. On ne met pas plus l'Évangile en drame qu'on ne met Aristote en musique. Toutes les tra-

gédies sur Jeanne d'Arc valent-elles le récit nu de son procès? A plus forte raison la mort du Christ. La Messiade prouve amplement que Klopstock n'a jamais compris le Nouveau Testament. Qu'on ne dise pas qu'il a fait mieux, qu'il l'a senti: le propre du poète est précisément de comprendre ces vagues sentiments et de les traduire.

Klopstock n'a pas davantage compris la Grèce et Rome. Il semble avoir surtout admiré dans Horace et Pindare la hardie construction des phrases, les hyperbates, le lancement d'un adjectif qui ne rejoint son substantif qu'après une période aventureuse; les alliances de mots souvent contradictoires qu'Aristote blâmait déjà chez Pindare et qui aujourd'hui ne doivent pas nous sembler meilleures: le mauvais goût reste mauvais en tout temps. D'autant plus blâmable chez Klopstock que la syntaxe de sa langue, moins flexible que la grecque, ne se plie guère à de semblables caprices. Une ode de Klopstock impose souvent le même désagréable travail qu'une période grecque impose à l'écolier cherchant à rétablir la construction droite, à rassembler les membres épars de la pensée. Qui veut imiter Horace risque de le singer. Les temps sont différents, la langue aussi et le talent. Klopstock s'est de même mépris sur la différence des images et des rébus; il n'eût autrement jamais dit: „L'invention du pieux moine résonne" au lieu de: J'entends un coup de feu, etc... Je ne parle pas ainsi en Français indigne de comprendre le poète de Quedlinburg: ses compatriotes se heurtent aux mêmes difficultés. Une société littéraire lui infligea l'affront de *traduire la Messiade en allemand.*

Ses odes bardiques et ossianesques ont surtout besoin de cet office; elles vont professant pour les finesses de l'art un mépris absolu, libres filles de la nature. L'en-

thousiasme pour Ossian et ses héros pourfendeurs de nuées, auprès desquels Homère lui semblait être un petit garçon et son Achille un marmouset, poussa Klopstock en plein brouillard.

Si vous aimez le charabia, avalez ce fragment d'une ode *au vin du Rhin* :

„O toi, fils de la treille, maintenant que ton dos (*le „dos du vin !*) porte bientôt un siècle, tu mérites qu'on „apprenne à comprendre en toi un sublime esprit et que „la grave vertu de Caton s'échauffe grâce à toi [1]. L'élève „de l'école connaît autour de lui l'âme de l'animal et de „toutes les plantes (?) Le poète n'en sait pas tant ; mais „l'âme féminine de sa rose (?!), celle plus forte de son „vin que celle-là [2] couronne l'âme sentimentale du ros„signol, ce flûtiste, qui chante avec lui son vin, il la „connaît mieux que la démonstration dont les consé„quences suintent.“!!

Suivent onze strophes aussi stupéfiantes. Ne croyez pas que je choisisse avec malice les poésies les plus faibles. Voici par exemple, l'*Hymne au Printemps*, présenté, dans un recueil classique [3], comme “une des belles inspirations lyriques de Klopstock“ (page 363). — *Hymne au Printemps*... Que diriez-vous là-dessus ? Que vous inspirerait la *novitas florida mundi ?* Chanterez-vous le réveil de la nature, les fleurs ou l'amour ? — Le barde allemand a trouvé ceci :

„Je ne veux pas me précipiter dans l'océan de tous les

[1] Deux sens possibles; ou bien : ce vin mérite que Caton même s'en grise; ou bien : on sera vertueux quand on aura bu un coup. — Je vais plus loin; cela signifie tout ce qu'on veut.

[2] L'âme féminine.

[3] Cours supérieur, chez Fouraut.

„mondes ! Ni planer, où les premiers êtres, chœurs „allègres des fils de la Lumière, adorent, adorent pro- „fondément et trépassent en extase.

„Seulement autour de la goutte au bord du seau, autour „de la terre seulement, je veux planer et adorer ! alleluia ! „alleluia ! La goutte au bord du seau [1] découla aussi de „la main du Tout-Puissant ! Alors que de la main du „Tout-Puissant les terres plus grandes jaillirent, que les „torrents de la lumière bruissaient et devenaient la „Pléiade, alors tu découlas, ô goutte, de la main du „Tout-Puissant !

„Alors qu'un torrent de lumière bruissait et devenait „notre soleil, qu'une cascade se précipitait, comme du „haut du rocher, des nuages et devenait le Baudrier „d'Orion [2], alors tu découlas, ô goutte, de la main du „Tout-Puissant [3].

„Quels sont les milliers et les milliers, quelles sont les „myriades qui habitent et habitèrent la goutte [4] ? Et moi, „qui suis-je [5] ? — Alleluia au Créateur ! Plus que les „terres qui jaillirent ! Plus que les Sept Étoiles, torrent „formé de rayons !

„Mais toi, petit vermisseau du printemps [6], verdâtre

[1] Les mondes étant comparés à un océan, la terre, petite planète, ne sera, en proportion, qu'une goutte au bord d'un seau d'eau. — Est-ce assez joli ?

[2] Une cascade qui devient un baudrier !

[3] C'est la quatrième fois qu'il répète la même chose.

[4] Il se demande brusquement combien il y a eu d'habitants sur la terre, pousse encore un alleluia et conclut que les hommes ont été plus nombreux que les sept étoiles — C'est probable.

[5] Un imbécile.

[6] Quelle belle antithèse ! L'océan des mondes d'une part, et d'autre part le hanneton !

„et doré, qui te joues près de moi, tu vis et peut-être „n'es-tu pas immortel[1] !

„Je suis sorti pour adorer et je pleure[2] ! Pardonne, „pardonne aussi cette larme au Fini[3], ô toi, qui seras ! „Tu dissiperas tous mes doutes, ô toi qui me conduiras „par la sombre vallée de la mort[4] ; et j'apprendrai alors „si le vermisseau doré avait une âme.

„Verse de nouveau, mon œil, des pleurs de joie ! O ma „harpe, célèbre le Seigneur[5]....“

Arrêtons-nous. — Suivent 72 vers de la même valeur.

Que penser d'un jury français qui ose imposer à des candidats cette question : „Des rapports de la poésie de Klopstock et de la poésie de V. Hugo ?“ [6]

Des rapports? Mais il n'y en a pas! C'est une insulte jetée à notre grand poète lyrique.

Appuyons-nous sur des témoignages allemands.

Gervinus, l'illustre critique, aurait-il dit des œuvres de V. Hugo : „*C'est une série de fautes colossales?*“

[1] C'est bien possible. Mais qui aurait jamais pu s'attendre à cette conclusion ?

[2] Il pleure maintenant ! A propos de quoi ? A cause du hanneton ?

[3] C'est-à-dire Dieu, qui n'aura pas de fin, pardonne à qui en aura une.

[4] Par la sombre vallée de la mort vers quoi Dieu nous conduira-t-il? Tout chrétien répondra : Vers la connaissance des mystères que notre intelligence ne peut débrouiller; Dieu nous expliquera le mécanisme céleste, la question sociale, nous montrera au moins la vraie différence entre un chérubin et un séraphin, etc... Mais Klopstock serait content de mourir pour savoir si son hanneton a, oui ou non, une âme. — N'est-ce pas de la folie?

[5] Voici la harpe maintenant. — Quel fatras ! Et le reste ! Devinez quel est «le vêtement de Dieu ?» — C'est... la nuit, parce qu'elle fait enfler le blé et le raisin. — Un vêtement qui fait enfler du blé?

[6] Voir le premier numéro de la *Revue des Langues vivantes* (1884).

Füssli :[1] „Que le diable emporte ces alleluias et cette facultatem lacrymatoriam ! Battre la grosse caisse et vouloir vendre ça pour de la poésie, est une impudence renversante.“

Schiller : „C'est une production froide, sans cœur, sans esprit, sans vie, sans vérité, une caricature... On en est *indigné.*“

Lessing : „C'est un feu *froid;* les flammes sont figurées par les exclamations.“ Etc...

Pourquoi donc Klopstock est-il admis dans les recueils classiques?

Parce que beaucoup de gens aiment l'orgue de Barbarie et n'aiment pas le violon. Parce que tous les goûts sont dans la nature, même le goût du trésorier Paparel[2]; parce que... je ne puis pas tout dire. Et la tradition? Et la convention? Et l'admiration routinière? Personne ne peut lire la Messiade : n'importe. On se met à la fenêtre, contemple la belle nature, se pose un doigt sur la lèvre rose et s'écrie avec componction : O Klopstock ! — Et le jeune homme, déjà troublé, répète ému : O Klopstock ![3] — L'œuvre est mauvaise, mais elle trouve des admirateurs, comme en trouvent les hydrocéphales ; tout le monde en parle et ceux-ci en reparlent, parce que ceux-là en ont parlé ; ce qui constitue le brouhaha littéraire ou gloire... Et voilà pourquoi Klopstock est célèbre.

Élucubrer pendant vingt-cinq ans une Messiade et vivre dans les limbes des alleluias peut compromettre l'équilibre des facultés. Klopstock finit par se considérer

1 Cité par Gervinus.

2 Voy. Voltaire, *Dict. Phil.* entre *Déisme* et *Délits sociaux.*

3 Voy. Werther, *la Lettre sur le bal.*

comme l'ambassadeur du Prince-Céleste[1], dont il devait sur terre prendre en main les intérêts en même temps que les siens propres. Il subit donc la réflexion de son œuvre, et, s'il l'a faite à son image, elle le lui a bien rendu. La libre pensée lui semble dès lors un crime ; le philosophe indépendant un monstre dans la nature, duquel les qualités, s'il en avait, ne pouvaient être qu'un trompe-l'œil. Il se serait volontiers écrié : Eh! il a dix doigts comme moi !

On connaît, tant par le témoignage des contemporains que par les lettres de sa femme, Méta, l'existence malsaine qu'il menait à Copenhague et à Hambourg. Je vénère les joies de la famille et ne doute pas que la tendresse de sa femme n'ait été sincère et partagée; mais malsaine était la tendresse de cette Méta, qui contemplait son mari comme le Sauveur, se livrait à des transports insensés s'il la consultait sur son poème et qui priait et pleurnichait, à genoux près de lui, pour appeler sur ses hexamètres la bénédiction des anges. Klopstock écrivit ces soupirs. „Poésie évaporée, christianisme larmoyant qui se résout à rien[2]." Lessing écrit à Gleim (2 octobre 1757): „Que dites-vous des Odes saintes de M. Klopstock? „Si vous en avez mauvaise opinion, je douterai de votre „orthodoxie, et de votre goût si vous en avez opinion „favorable : que préférez-vous?"

Nous descendons de plus en plus. Ses compositions dramatiques, tirées de la Bible, *La mort d'Adam*, *David*, *Salomon*, ne supportent ni la lecture ni la critique. Sa *Bataille d'Hermann* est comique. Quant aux écrits en

[1] Voy. Gœthe, *W. u. D.*
[2] Vilmar, *D. Lit.*, 417.

prose, dissertations pédagogiques et philologiques, étoupe et crin dont est rembourrée sa République des Lettres, on peut dire de tous ce que Lessing dit de l'un d'eux dans un spirituel persiflage : „Ce petit traité (Nachahmung des „griechischen Sylbenmaßes im Deutschen) n'est pas au fond „plus mauvais que la Messiade elle-même... Il faut, il est „vrai, connaître déjà le sujet pour comprendre les com- „mentaires de l'auteur. Ainsi va-t-il, lorsqu'un génie tout „plein de son sujet en pénètre les plus profonds arcanes : „lorsqu'il doit en parler, il sait rarement par où com- „mencer (!), et s'il commence, il encourt du vulgaire lec- „teur le reproche d'obscurité... Aussi l'exposé est-il trop „confus et trop peu récréatif. Quant à moi, *la prose* de „notre *poète* me plaît infiniment!"

Klopstock applaudit sans doute à la Révolution française : mais il se repentit le lendemain. Du reste, il ne la comprit jamais. Son existence le mettait, sinon au-dessus du monde réel, du moins à côté. Quand la patte du lion creva la pantoufle, il s'apitoya sur la pantoufle.

> Et quand la Tallien, soulevant sa tunique,
> Faisait de ses pieds nus craquer les anneaux d'or,

le Quedlimbourgeois lui offrit une paire de sabots ; le seul cothurne que lui-même ait jamais chaussé. Ce paysan mal dégrossi, ce vilain mal savonné ne pouvait ni comprendre ni aimer le génie français, dont les qualités lui étaient contrariantes.

Un seul trait fera juger le héros. Après avoir bruyamment maudit la tyrannie et juré que jamais sa muse (qu'il appelle La Chanteuse de Sion) ne serait la courtisane d'un prince, il accepta en douceur (1751) les offres pécuniaires de Frédéric V, roi de Danemark, et devint son serviteur très humble.

Klopstock, dit Gœthe (Annales), était de taille petite, mais bien prise [1], d'extérieur mesuré, compassé, digne, mais *peu sympathique* (lockte zu keiner Annäherung).

XV

HERDER ET LA THÉOLOGIE PHILOSOPHIQUE.

Herder (1744-1803), prêtre cependant, fut moins ambitieux que Klopstock et ne parodia pas le rôle de prophète. Il se contenta d'être un honnête homme et un savant distingué. Mais „esprit contredisant, humeur amère, caustique, qui empoisonna pour lui et pour les autres les plus beaux jours [2]."

L'humeur amère était peut-être un legs du vieux bourru hypocondriaque chez qui Herder avait été secrétaire et domestique. Il n'y a point de sot métier. Car il avait naturellement l'âme tendre; à la première opération, à laquelle le fit assister un chirurgien qui voulait le *dresser*, il se trouva mal. Aussi, quelle joie d'être enfin inscrit à l'Université de Kœnigsberg! Quelle joie d'étudier la théologie ! Le pauvre diable ne peut souvent apaiser sa *faim brûlante* qu'avec un petit pain (eine Semmel), mais il se sent libre. „Plus de chaînes ! Je suis gymnosophiste, et raille la misère, la nuit, la pluie, riche comme un poète et académiquement libre!"

Il avait aussi la joie de suivre les cours de Kant, qui

[1] Comme le cousin de M. Pourceaugnac.
[2] W. u. D.

lui fit connaître Rousseau, même en peinture[1]; et Herder de s'écrier à la fin d'une ode: „Viens, ô Rousseau, sois mon guide! Adieu, les livres, les amis et les plaisirs mondains! Je veux me chercher et me trouver." — Aima-t-il toujours Jean-Jacques? *Sub judice lis est.* M. Gervinus croit qu'il aima Leibniz et détesta Rousseau. — M. Hettner croit qu'il aima Rousseau et Spinoza. La plupart des critiques allemands croient qu'il aima Hamann... Le lecteur peut donc croire ce qu'il voudra.

En 1764, Herder obtint un poste à l'école paroissiale de Riga. Il y resta cinq ans, pensa et travailla beaucoup. „J'eus bientôt acquis[2] l'affection de la ville et la haine de la plupart des ecclésiastiques... Adoré de mes amis, jeunes gens qui me considéraient comme leur Christ — (diable!) — j'ai vécu, enseigné, agi sans gêne." Les premiers travaux (*Les Forêts critiques*) lui attirèrent bien des ennuis avec Klotz, Riedel, etc. Il était aussi saturé de théologie. Pour se rafraîchir l'esprit, il alla sur mer, de Riga à Nantes, et eut peur pendant presque toute la traversée : il faisait attention aux présages et marmottait des prières. A Paris — où il eut peur aussi des prodromes révolutionnaires — il connut Diderot; à Strasbourg, il connut Gœthe, auquel il dut sa nomination de premier pasteur et surintendant à Weimar ; à peu près le titre d'évêque protestant. Il y fut anobli en 1801.

Comment porter sur Herder un jugement équitable? Ses mérites philologiques sont admis ; il connaissait les littératures de l'Europe et un peu celles de l'Orient; il savait l'hébreu ; mais le théologien-philosophe porte un

[1] Ce portrait, paraît-il, était le seul ornement de sa chambre.
[2] Lettre à sa fiancée.

habit d'Arlequin où il est facile de ne voir que la couleur qui peut nous plaire. On a le droit de rire quand il nous explique que „l'homme fut d'abord présenté au monde sur „un plateau... sur un plateau que la mer avait aban„donné ; car, c'est de là (des plateaux) que se répandent „et les eaux qui fécondent la terre et les hommes qui la peuplent...“ Pourquoi l'homme ne serait-il pas né dans le creux d'une vallée, avec les infusoires? — D'autre part, Herder est chrétien sans être orthodoxe; théologien, qui essaie d'accommoder la religion aux progrès des temps, au goût même du siècle sceptique, puis s'effraie de ces témérités qui peuvent choquer et qui peuvent compromettre le premier pasteur de Weimar. „Les sentiments „de Herder ne sont point ceux d'un chrétien saisi de „respect à la vue *d'un texte dont chaque mot est une révélation divine* — (bravo ! voilà l'orthodoxie !) — mais ceux d'un philosophe qui...“ [1]

Mais cela est du scepticisme ! Ses envieux le savaient bien, qui exigeaient de lui un certificat paraphé par une autorité luthérienne. Si spiritualiste soit-elle, philosophie n'est pas théologie ; le libre examen et le dogme ne sont pas frères du tout. Herder a un pied dans le crime. Sa pensée a beau „ne plus se manifester que par les sentiments des patriarches et des prophètes; — aussi, sur ma foi, sa lecture n'est pas réjouissante ! — il a beau même „être absorbé par Job et réciter les plaintes du noble affligé“ — sans doute ce passage sublime :

Mange-t-on sans sel ce qui est fade?
Trouve-t-on du goût dans le blanc d'œuf? (*Job*, 6, 6).

— s'il discute ou disserte, donc il ne croit pas suffisamment.

[1] Heinrich, *Litt. all.*, 2, 341.

Comme théologien il aime beaucoup Job ; mais il vénère aussi les „*âmes pures*“, les „*harpes divines*“,

> Élie, Pythagore, Orphée,
> La troupe élue des Druides (?)
> Le divin Platon,

et *surtout* Jésus-Christ, — c'est bien le moins! — qu'il félicite d'avoir „fondé l'empire céleste et fait plus avec douze disciples ignorants et grossiers que Moïse avec ses six cent mille Israélites[1].“

Ce qui prouve qu'une petite armée, bien commandée...

D'autre part, Herder ne voit dans Jésus qu'un homme et nullement le Fils de Dieu. Il n'admet ni la révélation ni aucune autorité. Ses idées sur la révélation touchent aux idées de Spinoza — (qu'il trouvait, soit dit entre parenthèses, plus saint que saint Jean). Il n'admet pas la révélation directe; mais intime, par voie naturelle; Dieu nous parlant par l'intermédiaire de notre esprit ou de notre conscience. Autrement dit, les bonnes pensées qui éclosent dans un cerveau humain sont comme une inspiration, comme une émanation de la suprême pensée. Ainsi les prophètes auraient contemplé la vérité, l'un dans ses rêves, l'autre en ses veilles. — C'est un théologien dilettante.

Voici le billet doux qu'il adresse à ses confrères : „A „l'origine les prêtres étaient les sages du peuple; mais „dès qu'ils eurent perdu le sens du symbole, qui s'appli„quait à une idée abstraite, ils devinrent les stupides „valets de l'idolâtrie.“ Paf!

Il est protestant, mais il serait aussi bien autre chose; aucun parti-pris. „Toute religion offre un rayon de la

[2] M. Heinrich a cité de longs extraits de cet hymne à la Lumière.

vraie divinité : *aucune* ne peut donner le faisceau.“ En même temps admirateur de Spinoza, dont le système, dit-il, est le seul qui soit d'accord avec lui-même, logique et homogène. Car si Dieu n'existe pas *dans* le monde, *partout* dans le monde, il n'existe nulle part.

Mais lorsque Kant publia sa Critique de la raison pure, si éclairé, si indépendant que fût chez Herder le théologien, il était tellement dépassé que sa première stupeur se changea en colère. Depuis les années de Königsberg, où il initiait le jeune homme aux idées de Rousseau et de Hume, Kant avait fait du chemin. Ses pas de géant effrayèrent Herder[1] au point qu'il somma Jacobi „d'attaquer, pour sa défense, le non-sens supra-métaphysique“ du critique. Kant anéantit en effet toute théologie. A ses yeux, la révélation n'est qu'un *modus vivendi* provisoire; en attendant que la vraie religion soit déduite de la morale abstraite, les dogmes ne sont plus que des symboles, qu'une formule poétique, imagée, d'une vérité rationnelle.

Herder est effaré[2]. Il voit la révolution intellectuelle avancer, menacer; son édifice théologique sur le point de crouler... Eh bien? Eh bien, plus tard, dans une lettre, il appelle Kant un Socrate! Contradiction perpétuelle entre Herder pasteur et Herder penseur. Mais quel devint son chagrin lorsque parut Fichte qui s'élançait tête baissée dans la voie tracée par le maître! Ce fut pour lui „la dernière et l'intolérable conséquence de cette idolâtrie de la raison.“ Il attaqua violemment le jeune philosophe qui

[1] Ein geheimes Grauen, dit-il.

[2] « Sa répulsion pour Kant et pour l'académie d'Iéna (Fichte) augmentait toujours ». Gœthe, *Annales*.

troublait Iéna et fut bientôt destitué. — Il est regrettable que Herder, cœur large, esprit élevé, ait, malgré lui sans doute, remporté cette victoire matérielle; mais, outre ses propres opinions à défendre, le surintendant de Weimar pouvait-il tenir un autre langage? Il éprouva la pénible déception de qui croit avoir marché bien en avant et se voit dépassé, surpassé. — Est-il sûr qu'elles soient vieillies, ces querelles scolastiques et monastiques avec *Michaëlis*, auquel il défendit de „manipuler" la Bible avec autant de sans-gêne; avec *Spalding*, contre lequel il réclama l'indépendance envers l'État, le droit de dire la vérité selon la seule Écriture; refusant une religion abaissée, dégradée, à la solde de l'État laïque? Mais ces débats n'intéresseraient guère nos lecteurs; et ces questions religieuses sont délicates, presque dangereuses à traiter; on risque de se tromper ou de froisser.

En résumé, que voulut Herder?

Sur le terrain de la culture moderne la réconciliation de la religion et du libre-examen. La religion progressant avec le siècle. Bref, la quadrature du cercle! — Il travailla à cette tâche avec toutes les ressources d'un beau talent et d'une vaste érudition. Il est impossible de désirer une religion plus douce, plus humaine, plus condescendante que la sienne. Il avait le droit de penser qu'il avait fait au libre-examen, à l'esprit du siècle toutes les concessions possibles; les purs l'accusèrent violemment d'avoir renié le ciel. On conçoit alors quelle dut être son amère déception, quand l'*esprit du siècle*, Kant et Fichte, répondirent à si aimables avances: Mais, la religion, nous n'en voulons pas du tout!

Et cependant ce fut auprès des esprits libéraux, des non-théologiens qu'il trouva justice et faveur. Ceux-ci

lui surent un gré infini de ce que, prêtre, il avait bien voulu faire pour le libre-examen; admirèrent son génie humanitaire et doux, son profond sentiment de l'esthétique et de la poésie; tandis que ses confrères orthodoxes, gens qui veulent tout ou rien, le harcelèrent sans fin ni trêve et lui gardèrent tout doucement une haine irréconciliable.

Gleim l'en avertit gentiment. (Lettre du 17 février 1794.)

„N'écrivez donc plus pour les théologiens! Ils ne vous „savent jamais gré. Ou bien vous avez trop de raison : „alors vous êtes un libre-penseur; ou bien vous êtes „orthodoxe : alors ils vous traitent d'hypocrite. On ne „peut jamais contenter cette race-là. Allez, mon cher, „écrivez plutôt pour nous autres, bons bourgeois. Nous „serons toujours contents."

Les principales œuvres de Herder sont : *Les Forêts critiques*, où il attaqua même le Laocoon de Lessing; *Les Voix des Peuples*, recueil de chants nationaux, finement commentés; *l'Esprit de la Poésie hébraïque*, son ouvrage favori; *Lettres sur l'Étude de la théologie*, etc. Enfin ses *Idées pour servir à la philosophie de l'Histoire de l'Humanité.*

Le titre est emphatique comme l'œuvre elle-même, laudanum littéraire. Il est difficile de lire 25 pages sans dormir à poings fermés. Le style de Herder est oratoire et prétentieux; la période est élégante, pondérée, quelquefois musicale; mais quelle souffrance cause cette rhétorique qui ne dit rien de précis! Où nous mène-t-il? Que veut-il prouver? Sur l'honneur, on n'en sait rien. Une seule objection, à brûle-pourpoint, détraquerait son engrenage. Mais il n'y répondrait pas; il continuerait à moudre avec onction des choses de ce genre : „Nous

„naissons, nous croissons, nous cheminons, nous travail-„lons sous ou dans une mer de forces célestes en partie „remarquées, en partie soupçonnées, etc., etc...“ C'est tout le temps dans ce goût-là! L'excellent homme est ravi de constater avec quelle régularité les saisons se succèdent, la lune et le soleil éclairant notre terre, l'une de nuit, l'autre de jour. Dans le chapitre IV il nous affirme que la terre est ronde, et fait preuve ainsi de connaissances cosmographiques. Qu'est-ce que la terre d'ailleurs?

„Notre terre est un grand atelier pour l'organisation „d'êtres très divers; elle s'est formée rapidement; car, „dès que le noyau de la terre, le granit, y fut, la lumière „y fut aussi.“ (??)

Bref, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et le Pentateuque l'avait bien dit.

Herder, philologue, a rendu de grands services en indiquant de nouveaux filons de poésie : dans le peuple. Tel chant populaire, mais *vécu*, peut parfois, grâce à quelques retouches, devenir œuvre d'art. Son recueil fit sentir par comparaison combien étaient factices, combien détonaient les poésies à la mode. Il avait lui-même découvert la ballade du roi des aulnes, l'ébaucha et la fit faire par Gœthe.

M^me^ de Staël le félicite (quel Allemand n'a-t-elle pas d'ailleurs félicité?) d'avoir „cherché à donner l'idée de la „symétrie du verset des Hébreux, de ce retour du même „sentiment ou de la même image en des termes différents, „dont chaque stance offre l'image.“

Appréciez-vous ce mérite? Goûtez-vous cet éloge?

Elle le félicite aussi „d'avoir *quelquefois* comparé cette *brillante* (?) régularité à deux rangs de perles qui entourent la chevelure d'une belle femme.“ Quelquefois! Une fois eût suffi. D'ailleurs la comparaison est ridicule.

Les perles et les cheveux d'une femme n'ont aucun rapport avec les versets de la Bible. Herder a usé son encre et fatigué ses yeux pour nous prouver que l'Ancien Testament est d'une poésie incomparable, que „l'inspiration était chez le peuple-prophète un rapport intime avec la divinité." Encre perdue. Herder n'a rien pu prouver, et ces apologies sont bien moins amusantes que les commentaires du subtil Sanchez et que les remarques du judicieux Dom Calmet. Mais continuons à relever les félicitations.

M. Vilmar (452) le loue : „d'avoir su lire dans l'âme „des Malais, des Chinois, des Peaux-Rouges et su com„muniquer cette aptitude au monde allemand, qui l'a „apprise de lui seul, l'apprend encore de lui et continuera „à l'apprendre de lui." (*Sic.*)

M. Heinrich reconnaît que : „ses vers n'ont de la grâce „et de la force que lorsqu'une idée religieuse les anime."

Alors c'est du Job. N'en parlons plus.

Une phrase suave sur Herder révèle la sagacité de Mme de Staël : „Son imagination était à l'étroit dans les „contrées de l'Occident ; il se plaisait à respirer les par„fums de l'Asie et transmettait dans ses ouvrages le pur „encens que son âme y avait recueilli !"

Je ne m'étonne plus de sa prédilection pour le Cantique des Cantiques, véritable boutique d'apothicaire ! Les clients y trouvent : le nard, les sachets de myrrhe, les grappes de troëne, l'encens, le muguet, les grenades, le safran, la canne, l'aloës, les roses de Sçaron, etc. (2. 13). On y asphyxie.

Mais Herder, poète à ses heures, a raison d'aimer les fleurs, les parfums, les rayons —

> D'être dans le bleu, dans le rose:
> L'illusion étant la chose
> Que l'homme possède le mieux. (V. HUGO.)

XVI

WIELAND. — OBERON. — LES ABDÉRITAINS.

Wieland (Martin-Christophe, 1733-1813) ne fut pas un penseur et ses ouvrages ne provoquent guère la méditation. C'était un homme instruit et non pas un savant. Il n'a pas „étudié les anciens d'une façon plus érudite qu'aucun poète ne l'a fait en France" — comme M^me^ de Staël l'en félicite étourdiment, oubliant au moins Racine. Mais il les a lus, les a goûtés, a profité de leur commerce. On ne trouve pas dans ses œuvres d'idées neuves, nettement personnelles; mais est-ce un mince mérite d'avoir rajeuni de vieilles légendes et, rapsode aimable, de les avoir contées à sa nation? d'avoir traduit Shakespeare et l'avoir, le premier, fait connaître en Allemagne? d'avoir su être lui-même quelque peu Français en Souabe?

Cet esprit léger fut mis en cage par des piétistes, régents de collège, qui lui inoculaient, pour son bien évidemment, des théories si gaies, si consolantes que le pauvre enfant „passait des nuits entières à pleurer[1]." Il fût devenu fou. Son projet de composer (à 12 ans) une épopée sur la destruction de Jérusalem était un dangereux symptôme. Mais le diable, qui se mêle de tout, contrecarra la pédagogie de Steinmetz, en mettant sous les yeux d'un lecteur avide le Dictionnaire de Bayle, les écrits de Voltaire, ceux du marquis d'Argens, „où se

[1] Wie oft habe ich mich in Thränen des Schmerzens fast gebadet, und die Nächte schlaflos hingebracht!

„trouvent ces vérités courageuses que les autres hommes „osent à peine penser.“ Et le jeune homme comprit, par une immédiate comparaison, que ses *Émotions d'un chrétien*, composées sous l'influence de Klopstock, ne valaient pas mieux que les alleluias du susdit. Il regretta d'avoir publié des sottises de ce genre : *Émotion XIV* : „Où est „mon esprit ravi ? Quelle terrible vision s'approche de „moi. Une noire obscurité, semblable à la nuit éternelle, „s'étend sur la périphérie terrestre. Le soleil est éteint ; „la nature abandonnée soupire ; et semblables aux gé„missements affaiblis d'un moribond, ses soupirs vibrent „dans ce silence funèbre. Que vois-je ? De pâles séra„phins, etc...“

Il comprit qu'il bayait aux chimères ; qu'il fallait laisser les archanges en repos, remplacer l'extase par la réflexion, le style divin par le style correct et le piétisme par l'orthographe. Il lut nos grands auteurs ; retrouva sous mille formes spirituelles les mêmes conseils que lui avaient donnés déjà ses auteurs favoris, Horace, Xénophon et Lucien :

„..Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Le mystique devint sceptique, souffla ses cierges et alluma sa lanterne.

„Réjouissez-vous avec moi ! s'écria Lessing. Monsieur „Wieland a quitté les sphères esthétiques et chemine à „nouveau parmi les humains.“ Les Bodmer et les Klopstock avaient tenu un vrai poète, lui serinaient des ariettes, qu'il sifflait déjà très bien ; passant par son bec, les niaiseries sonnaient si gentiment qu'on les écoutait ; la foule venait, on encaissait meilleures recettes... Hélas !

un beau matin, l'oiseau s'est envolé ; il a oublié les pieux motets et ne siffle plus que ses instituteurs..

Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis.

Wieland hésitait encore et s'orientait, indécis; quand une belle fille qu'il vit passer lui montra le chemin.

État divin ! Premier amour !
La vie n'a rien qui te ressemble,
O belle erreur des belles âmes...

soupire-t-il à Sophie Gutermann, qui, sous le nom de Doris, fut chantée par le jeune homme, meilleur poète, puisque amoureux. Elle reçut l'hommage de différentes œuvres (Moralische Briefe, entre autres); devenue M^me^ de Laroche, mère d'enfants „d'une éblouissante beauté“ (Gœthe) elle pensait encore avec émotion, après 49 années, à l'heure où Wieland avait épié son passage auprès de l'église de Biberach.

A propos de ce Laroche, qui enleva à Wieland sa Doris, Gœthe raconte cette anecdote : „Lorsque le comte Stadion, ministre de l'électeur de Mayence, eut pris en amitié le jeune Laroche, devenu orphelin, et qu'il l'eut adopté pour son élève, il lui demanda tout d'abord les services d'un secrétaire. Il lui donnait des réponses à faire, des dépêches à rédiger, qu'il devait aussi mettre au net, chiffrer assez souvent, sceller et adresser. Cela dura plusieurs années. Quand l'adolescent fut devenu un jeune homme et fit réellement le service qu'il avait cru faire jusque-là, le comte le mena à un grand bureau dans

lequel étaient conservés, comme exercices du premier temps, toutes les lettres et tous les paquets intacts[1]."

Eh bien, c'est dans ce même bureau qu'eût dû être jetée la moitié des compositions de Wieland, peut-être davantage. Wieland aussi, comme son ex-rival, crut longtemps faire œuvre sérieuse et mit trop soigneusement au net ses exercices. Avant de deviner le secret langage de l'amour, il en parla longtemps le pathos conventionnel, le style de chancellerie. Je ne veux donc pas ennuyer le lecteur par l'énumération, très longue, de productions sans originalité. Nous n'apprendrons rien d'utile dans le *Nouvel Amadis*, dans *Diane et Endymion*, dans *Clémentine de Porretta*, sinon que la plume du poète devenait chaque année plus sûre et plus fine. Sous les futilités du sujet apparaît l'écrivain de race; mais l'écrivain est fourvoyé. Il ne se connaît pas assez lui-même; il hésite, il tâtonne, passe du drame[2] au fabliau, des *Lettres Morales* à *Nadine*. — Son premier amour devait décidément lui être plus utile que ses premières amitiés. Doris lui ouvrit le château du comte Stadion.

Wieland y trouva une image vivante de la société française au dix-huitième siècle. Le comte et ses hôtes, sceptiques mondains, esprits cultivés et brillants, n'eussent pas été déplacés chez la marquise du Châtelet. Une riche bibliothèque, de précieuses collections et, le soir, la musique distrayaient et instruisaient; les questions les plus hardies sur la religion, la philosophie et les mœurs étaient posées sans affectation et discutées sans pédanterie; un esprit net et précis tranchait les nœuds et ne blessait personne. Wieland vit avec surprise un badinage

[1] Traduction Porchat (Hachette).

[2] Une Jane Gray, entr'autres.

qui n'effarouchait pas la pudeur, un gracieux laisser-aller qui ne dégénérait pas en licence ; il entendit plaisanter la vertu des femmes et ne vit que des femmes aimées et respectées... Ce côté brillant de la civilisation du dix-huitième siècle à son déclin séduisit cet esprit mobile ; et l'impression fut définitive. A quelle soirée furent lues devant lui ces stances de Voltaire, le Dieu pénate du logis ?

Vous philosophe? ah, quel projet!
N'est-ce pas assez d'être aimable?
Aurez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raisonneur vénérable?
D'inutiles réflexions
Composent la philosophie.
Eh ! que deviendra votre vie,
Si vous n'avez des passions?

Wieland avait trouvé sa voie. Il imita des Français l'élégant badinage, s'assimila ces éléments hétérogènes, assouplit son langage à tous les jeux de la versification et conta à la société allemande, rebutée par Herder, écœurée par Klopstock, les belles histoires qu'il savait si bien *allonger* :

Der schönen Märchen eins, die Ihr uns guten Seelen,
Die alles freut, so lebhaft zu erzählen
Und sonderlich so schön zu dehnen wißt.

L'immoralité de certaines histoires lui a été durement reprochée. Il mérite ce blâme moins que Lafontaine ; et cependant

Molière l'a prédit et j'en suis convaincu,
Bien des choses auront vécu
Quand nos enfants liront encore
Ce que le bonhomme a conté
Fleur de sagesse et de gaîté !

Que de livres à brûler, si la pruderie s'en mêle ! Wieland n'a pas voulu composer de catéchismes à l'usage des demoiselles, mais seulement distraire une société libérale, amie du bien-dire et qu'un sujet scabreux ne pouvait corrompre. Le sujet scabreux n'est d'ailleurs qu'un prétexte ; l'artiste exerce son adresse en le frôlant sans l'accrocher ; la strophe se déroule, va heurter l'obstacle... Un habile rejet la sauve. L'ingéniosité du poète tantôt taille à facettes des cristaux bariolés, tantôt charme l'oreille par la mélodie : qu'importe alors, que la vertu de Rosamonde et de Jacinthe soit compromise ou même perdue ? Il faut plaindre ceux qui ne voient dans les Contes de Lafontaine que les gaillardises ; s'ils n'ont vu que cela, ils n'ont rien vu. Les arbres leur ont caché la forêt. Si les gens si prudes concluaient avec logique, ils devraient blâmer les bémols en musique et surtout le chromatique ; le blâme serait renouvelé des Grecs, comme le jeu de l'oie. Les Grecs avaient déjà observé que le bémol était langoureux et le chromatique lascif. Ainsi...

Wieland entendit bourdonner ces reproches et se disculpa en maints endroits. „Si Raphaël n'avait pas été „amoureux, il n'eût pas fait sa Galathée ! Son amour „était pur ; tant pis pour vous, si le vôtre dégénère en „débauche. Vous êtes une amphore mal lavée qui cor„rompt le meilleur vin. Je n'écris pas pour vous ; car „je vois déjà remuer de longues oreilles qui ne com„prennent rien.“ (Gandalin, oder Liebe für Liebe.)

Ces petits contes, bien accueillis, très applaudis, furent un remède excellent contre les vapeurs qui affligeaient les dames en ce temps-là et les gens de qualité ;

Une maladie
Où les vieux médecins n'entendent jamais rien.
Cela vient tout d'un coup... quand on se porte bien.

VOLTAIRE, *Les deux Tonneaux*.

La conduite irréprochable du poète au sein de sa famille fit taire les sots caquets ; et l'auteur de ces histoires légères fut nommé par la duchesse régente de Weimar précepteur de ses deux fils.

Les *Extraits de Wieland*, publiés par de nombreux éditeurs, ont désigné comme ses meilleurs ouvrages : *Les Abdéritains, Musarion* et *Obéron*. Ce dernier à l'unanimité.

Son roman en prose, les Abdéritains, dépeint les petits travers d'une ville de province qui voudrait bien être capitale. Elle ne produisit jamais qu'un homme intelligent, le rieur Démocrite, que sa sagesse même fit paraître fou à ses concitoyens. La célèbre anecdote du „Procès pour l'ombre d'un âne“ est délayée par Wieland en près de cent pages : origine du procès, opinions du public ; le débat devient politique et divise la ville en factions, le clergé s'en mêle, le sénat, etc. Les discours des deux avocats, chicanant sur la qualité de l'ombre, sont une amusante parodie. Voici un échantillon ; après l'exorde le plus pompeux et le plus prolixe, Physignatus s'écrie : „Ah, tu invoques la propriété ! Si ton âne t'appartient, „son ombre t'appartient aussi !... Ah ! tu l'oses prétendre? „Et tu crois — ou l'éloquent et subtil avocat (entre les „mains duquel tu as remis la plus méchante cause qui fut „onc débattue devant un tribunal divin ou humain) croit „peut-être par l'art magique de son éloquence ou par le „tissu arachnoïde de ses conclusions (de ses bévues!) „sophistiques, ébaubir et engluer notre intelligence au „point de nous persuader de prendre une ombre pour „une réalité, à plus forte raison pour une chose sur la„quelle un quidam puisse réclamer un droit direct et „exclusif !“

Suit une dissertation bouffonne.

„Une ombre ne peut, à bien parler, être comptée parmi „les choses réelles; car ce qui la fait ombre n'est ni réel „ni positif, mais justement le contraire : à savoir, l'inter„ception de la lumière circonvoisine. Dans le cas pen„dant, l'obliquité du soleil et l'impénétrabilité de l'âne „— (propriété à lui adhérente, non pas parce que âne, „mais parce que corps opaque) — sont la seule cause vraie „de l'ombre que l'âne paraît projeter, mais qu'un autre „corps quelconque projetterait aussi; car la figure de „l'ombre n'a rien à faire ici. Mon client ne s'est donc pas, „à bien parler, assis à l'ombre d'un âne, mais à l'ombre „d'un corps; et cette circonstance, que ce corps était un „âne et l'âne le commensal du nommé Anthrax, lui était „aussi indifférente qu'elle l'est à la cause. Car, comme je „l'ai dit, si cet âne tant de fois nommé projette une ombre, „ce n'est pas, au fond, par asinité, si j'ose ainsi dire, ce „n'est pas par aliboronisme, — c'est par opacité!“

La ville déjà remuée par ces orages est enfin bouleversée par une révolution dont les grenouilles sont cause. Un prêtre en élevait quelques douzaines; elles troublent le voisinage par leurs Brékékécoaxcoax; on veut les faire taire, mais le prêtre les consacre à Latone, élevant ainsi sa batrachomanie à la hauteur d'une question religieuse.

Ce roman semble trop long aujourd'hui; il ne l'était pas en 1774 pour un public moins pressé, moins avide. Il y a cinquante ans à peine se lisaient en France même des romans plus volumineux. De ceux qui ont charmé la génération précédente, nous disons maintenant avec dédain : „Oui, il y a de beaux passages, mais l'ensemble est assommant!“ [1]

Ne soyons pas injustes envers ces ouvrages qui amu-

[1] V. Sardou, *les Vieux Garçons*.

sèrent nos aînés ; est-ce leur faute si notre vie semble maintenant être plus brève ?

„Des productions brillantes de Wieland, c'est *Musarion* „qui produisit sur moi le plus grand effet, et je me sou„viens encore de la place où j'en pus lire les premières „feuilles. Tout ce qu'il y a de plastique dans le génie de „Wieland se montrait ici parfaitement.“ [1] Voici l'analyse de ce gracieux poème :

La dernière drachme s'est envolée, et Phanias s'écrie que tout est vanité sous la lune ; pas de Danaé sans pluie d'or, et sans bouteille pleine pas de Patrocle ! Qu'importe ? Il vivra désormais pour la vertu. Ses exploits lui ouvriront l'Olympe et le Plutarque. Il sera héros, vainqueur de lui-même et du monde ; il n'aura peur de rien !

Sur ce, la gentille Musarion apparaît dans le bois et Phanias, à l'approche du danger, se sauve à toutes jambes... La belle suit, riant aux larmes, le déserteur jusqu'à la rivière qui l'arrête. Un amusant dialogue se déroule entre le néophyte qui expose ses doctrines et la fillette qui les conteste. Pour être sage, faut-il porter manteau râpé et barbe inculte ? L'honnête homme s'habille comme tout le monde.

Le jour baisse ; au plus bel endroit de la péroraison philosophique, Musarion s'inquiète du retour. „Athènes est loin d'ici ; je ne connais en ces lieux personne autre que toi ; et passer la nuit dans ce bois !... J'aurais peur des Faunes. Que faire? Je te suis. — Me suivre? balbutie Phanias ; ma maisonnette ne peut... — Oh ! pour une amie on a toujours une petite place. — Tu feras maigre chère, un peu de lait, un œuf peut-être... — Je

[1] Gœthe, *Mémoires*, trad. Porchat.

n'ai pas faim. — Un pastoureau pour nous servir. — C'est déjà trop de luxe. Allons! l'air fraîchit. — Pardon, Musarion; il faut tout dire: ma maisonnette est occupée; j'ai deux amis qui... — Ah! des philosophes sans doute! Ils ne se sont pas encore arraché les yeux? Bon, je lierai connaissance."

Le dénouement se devine. Les deux amis, valeureux philosophes à bout d'arguments, sont en train de se rosser, et Musarion les félicite de s'exercer ainsi à la gymnastique. On dîne. Par une question captieuse elle les met encore aux prises; une cruche de vin achève la déroute de Théophron le Pythagoricien et du stoïcien Cléanthe. Et le jeune misanthrope, averti par ce tableau de mœurs, reconnaît que la vraie sagesse fuit tous les excès, même les plus honorables, modeste dans la prospérité, patiente dans les mauvais jours. Il travaillera, retrouvera la richesse perdue et pardonnera à ses amis trop oublieux.

Musarion sourit, tend les lèvres et ramène le transfuge.

Obéron.

Huon a bravement exécuté sa commission. Il a pris (ou plutôt fait prendre par le génie Obéron) une poignée de poils gris au sultan de Babylone, et quatre dents molaires; il a tué le futur gendre du sultan, — c'était un imbécile, le crime n'est pas grand — a embrassé trois fois en public sa fille Rézia, bref, a enlevé celle-ci.

Il l'a même enlevée très haut; car, en ce moment, nos amoureux planent dans un char magique, traîné par des cygnes, à quelques milliers de toises. La nourrice de Rézia et le fidèle Schérasmin font contrepoids.

Quand l'aurore eut d'un doigt de rose
Écarté de la nuit le rideau ténébreux,
L'aérien canot dépose
Aux rives d'Ascalon notre couple amoureux.
Rézia tressaute et rappelle
Son chevalier perdu dans un rêve charmant,
Sa nourrice et le gars, qui sur le sein d'icelle
Avait ronflé commodément.

Il y continuait sans doute les jolis rêves dont il était coutumier et dont il avait commencé le récit. Son maître lui contait l'évocation de Rézia et le doux songe qui lui avait montré d'avance la beauté de sa promise :

Tenez, moi qui vous parle, interrompt le bonhomme,
J'eus, plus jeune surtout, souvent des visions,
Qui m'épouvantaient dans mon somme.

Par exemple, une nuit, je vis en cauchemar
Un ours sur mon chemin, un ours noir et farouche...
Je veux tirer mon braquemart,
Je tire... rien ne sort. Crier, ouvrir la bouche
Seulement... pas moyen! De peur pétrifié,
Je vois le monstre enfler chaque seconde,
Fondre sur moi, fendre sa gueule immonde...
Horreur! Je ne peux fuir. J'ai du plomb dans le pied.

Je rêve une autre fois que je vais, après boire,
Tranquillement chez moi. Soudain grince un volet ;
Il s'ouvre... Sort un nez mal fait, mal taillé, laid,
Menaçant comme une lardoire.
Cet inattendu me fait peur ;
Je tourne et veux céder la place : —
Des spectres de toute couleur
Tirent leur langue rouge et me font la grimace.

Dans mon effroi je fais un bond
Vers l'autre mur... Froide et gluante
Une main sort par un trou rond
Et me glace le dos, me pince, me tourmente.

Mon crin s'est hérissé ; les chemins sont barrés ;
En horrible chaos se barbouille le songe ;
La rue, où les farceurs dansent tout effarés,
Se rétrécit toujours, — toujours le nez s'allonge ! [1].

Le bonhomme s'est même à ce propos permis sur Obéron des plaisanteries gasconnes. Mais le génie l'excuse avec joyeuse humeur et attribue sa malice à l'eau de la Garonne. Il leur donne alors ses dernières instructions. Vous trouverez, leur explique-t-il, un vaisseau sous voiles. Embarquez-vous pour Rome. Mais n'oubliez pas que vous devez vivre frère et sœur, tant que le pieux pape Sylvestre n'aura pas béni votre union. Frère et sœur ! ai-je dit. La moindre désobéissance vous fait perdre ma protection immédiatement.

La patience des pauvres gens est mise à l'épreuve. L'indolence d'une tranquille traversée, le calme et la tiédeur des nuits d'été, les beaux yeux de Rézia ébranlent les plus fermes résolutions.

Le brave Schérasmin tremble qu'on ne commette
Un faux-pas. Il lit dans leurs yeux
Le désir le plus furieux
Sur l'Arbre défendu de faire la cueillette ;
De jeter à l'eau les témoins
Embêtants, écuyers, nourrices ;
Il les vit, s'embrassant dans tous les petits coins,
Rougir, pris sur le fait, comme des écrevisses.

Dans ce péril extrême, pour les occuper, les distraire et les déranger, le bon vieux leur raconte une histoire.

Un gentilhomme du Tessin avait un peu trop tard pris femme un peu trop jeune. Mais Rosette avait les trente-

[1] *Obéron* est un poème *héroï-comique ;* et Wieland a toujours su par quelques mots familiers nous ramener au ton juste du genre.

trois qualités de la parfaite épouse. Tout alla bien, jusqu'au jour où entrèrent au logis un beau page, la goutte et la cécité. La podagre et la cécité furent pour le vieux et le beau page fut pour Madame. Pour achever la plaisanterie, Rosette, jalousement surveillée, fit faire à son mari la courte-échelle, grimpa sur ses épaules et rejoignit le galant dans le poirier[1].

Par malheur, Obéron, roi des génies, et la reine Titania se reposaient dans le jardin, attendant le clair-de-lune. Ils virent la ruse et son succès. Oh! les femmes! s'écria le dieu; pas une n'est honnête sur la machine ronde! Je veux que Gangolf voie la perfide... Soudain guéri, Gangolf lève la tête et aperçoit, ô ciel! sa Rosette dans les bras d'un homme.

„Soit! dit la reine; tu prends parti pour l'homme; je prendrai parti pour la femme. Son mari *verra et ne croira pas!* — Rosette, en effet, par d'effrontés mensonges et des larmes hypocrites se tire si bien d'embarras, qu'elle peut même à la fin exiger des excuses. Le couple mortel se réconcilie et le couple divin se brouille. Obéron, indigné, jure de ne plus revoir la reine jusqu'à ce que des amants parfaits, fidèles jusqu'à la mort, lui aient fait oublier la perfidie des femmes.

Fidélité! C'est trésor rare. Voilà pourquoi Obéron protège les amoureux, génie tutélaire des loyaux chevaliers et des demoiselles tendres. Il espérait toujours rencontrer le couple idéal qui le réconciliera lui-même avec Titania. Il l'a trouvé dans Rézia et Huon.

L'histoire est contée en vers charmants. Mais Schérasmin avait mal choisi son sujet; les descriptions galantes n'étaient guère aptes à calmer la passion des jeunes

[1] Comparer: *Boccace*, 7. 9.

fiancés; de sorte qu'un beau soir ils esquivèrent la surveillance et... n'attendirent pas le pape.

Une tempête éclate et les malheurs fondent sur eux. Mais, en dépit de tous les dangers, de toutes les tentations, les amants se restent fidèles. Huon préfère mourir qu'oublier sa Rézia pour une sultane; il monte sur le bûcher, la flamme brille... Obéron pardonne. Il lui rend le cor magique qui met en branle ceux qui l'entendent; les bourreaux et la foule entière se trémoussent dans un bal improvisé et le chevalier déguerpit.

Charlemagne, qu'il avait offensé, lui restitue ses biens et lui rend sa faveur.

XVII

LESSING (1729-81)

Peu d'Allemands, je crois, se sont refusé le passe-temps d'équilibrer un parallèle entre Klopstock et Lessing, de montrer que, autant l'un est cela... autant l'autre est ceci. Quelle lubie de comparer un penseur d'un immense talent à un bonhomme d'une rare nullité? La belle conclusion trouvée par M. Vilmar : „Lessing fut un guide; mais Klopstock fut un poteau-indicateur!“ (Lit. G. 419.) Respect à ce poteau!

Après Herder, après Wieland, habiles artistes, que manquait-il à la littérature allemande pour devenir classique? L'honneur d'exprimer à son tour les plus généreuses idées, de défendre les grandes causes.

Elle ne sera plus seulement l'interprète d'une école, le jargon d'une coterie. Son langage s'est poli, ses formes se sont assouplies. Sûre d'elle-même, elle parlera comme

doit parler le bon sens, inspirée par l'amour du vrai qui la mènera à l'amour du beau. „C'est la honte de l'esprit humain que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduise que chez l'oisiveté opulente", s'écrie Voltaire. Pourvu qu'il s'introduise! Et c'est pourquoi nous avons cité Wieland avant Lessing.

La vie de Lessing fut un perpétuel combat, qu'il soutint la tête haute, sans défaillances, sans jamais s'avouer vaincu. On se sent en présence non seulement d'un grand écrivain, mais aussi d'un homme fort, dont le caractère et le talent font également honneur à sa patrie. Il était fils aîné du pasteur de Camenz (Haute-Lusace), petit-fils, par sa mère, du pasteur précédent et fut destiné à devenir pasteur. Ses parents, gens craignant Dieu, le prénommèrent Gotthold, comme ils prénommeront ses frères : Gottlieb, Gotthelf, Gottlob, Gottfried, etc. — La cure était petite et, la famille s'accroissant chaque année (en tout, dix garçons et deux filles), les ressources diminuaient en proportion. Cependant le jeune Gotthold suivit l'école de Camenz, dont le régent sut discerner les aptitudes de l'enfant, lequel alors entra (par la protection du lieutenant-colonel de Carlowitz) boursier au collège de Meissen (1741). Ses progrès rapides — il traversait trois classes en une année, „cheval auquel il faut double ration" [1] — lui valurent une bourse à l'université de Leipzig, où il fut inscrit en 1746 comme étudiant en théologie.

Contre son gré; car il voulait devenir médecin. Mais c'était néanmoins la liberté. Le nouveau-venu, se comparant à ses camarades plus pimpants, plus citadins, eut honte de sa gaucherie. Il apprit la danse, l'escrime,

[1] Note d'un de ses professeurs.

l'équitation — distractions mondaines! — s'occupa des belles-lettres et des beaux-arts, qui l'éloignèrent du tabernacle, enfin fréquenta le théâtre et les libres-penseurs, qui le brouillèrent avec la théologie et avec son père.

Sa vie, avons-nous dit, ne fut guère qu'une suite d'épreuves matérielles et morales, auxquelles sa famille, tendres parents et bons chrétiens, contribua de son mieux. Leurs lettres sont perdues; cependant les réponses du fils, respectueuses mais logiques, disent assez de quels reproches il était persécuté. Sa mère chantait les dessus. *Facile ex tuis querelis querelas matris agnosco... Cave, ne de muliebri odio nimium participes.* Il veut aller à Vienne : „Pour y changer de religion, bien sûr!“ Il fréquente Mylius, qui l'engage à travailler pour le théâtre. — „Bien sûr, un séducteur, qui lui fait renier ses devoirs, ses parents, Dieu! Qui lui enseigne à faire fortune par voies déshonnêtes!“ Fortune! A Berlin, où Lessing dut se rendre *pour vivre,* il faisait, dit-il, pour 1 gr. 6 pf. (soit 25 centimes) *un fort repas!* étudiait avec des livres empruntés, étant souvent obligé de vendre les siens, et ses vêtements trop misérables l'empêchaient de trouver une place. „Bien-être est pour moi ce que d'autres appelleraient indigence... Les soucis quotidiens me réduisent presque au désespoir.“ (*Correspondance,* 1768.)

Sa famille, tendres parents et bons chrétiens, lui adressaient, comme réconfort, ou des reproches ou des demandes d'argent. — Après lui avoir défendu avec acrimonie d'écrire pour le théâtre, lieu de débauche où l'on oublie le christianisme, père et mère ont ouï que la foule avait applaudi l'auteur; et persuadés qu'une œuvre littéraire se fabrique comme une paire de souliers ou comme un sermon silésien, ils excitent un autre de

leurs fils, le plus bête et le préféré, à travailler aussi pour le théâtre. Le sot envoie à son frère un galimatias dialogué et le prie — le somme presque — de le faire jouer! Puis, comme son imagination avait les ailes courtes, il lui demanda tranquillement ses „brouillons de comédies ébauchées“ qu'il s'offre à terminer.

Faire jouer *le Bavard muet*! — La famille, pauvre cependant, avait été ravie au point de payer l'impression. Lessing répondit en frère affectueux et franc; et les conseils qu'il donne sont une vraie profession de foi. „Excuse „ma franchise. Si tu n'entends pas de moi la sèche „vérité, qui te la dira? Tu as trop peu de philosophie et „travailles trop étourdiment. Pour faire rire les specta„teurs, autrement qu'à nos dépens, il faut avoir passé „de longues années dans l'étude sérieuse. On ne doit „jamais écrire au hasard de la plume. Avant d'empiler „pièces sur pièces, apprends à t'exprimer correctement; „à éviter les solécismes, à respecter la grammaire et le „génie de la langue allemande. Étudie la morale; fortifie „ton propre caractère: je ne puis concevoir à moins un „bon écrivain dramatique.“

Lessing conseille ce qu'il fit lui-même. Par un travail acharné, il devint ce qu'il voulut être. Travailler! Que les yeux faibles, dit-il, se fortifient avec les lunettes de l'art. Pauvre, je puise — discrètement — dans les trésors étrangers; froid poète, je me chauffe au feu d'autrui.

Il n'exagerait pas. Certainement il n'avait pas l'inspiration facile; peut-être même aucune inspiration. Il ne fut pas l'un de ces élus qui donnent leurs œuvres comme un parterre donne ses fleurs, naturellement, et comme l'oiseau ses chansons:

Ich singe wie der Vogel singt,
Der in den Zweigen wohnet...

Il ne sentait pas en lui la source vive qui jaillit spontanément en gerbes fraîches. Il avait besoin d'un „appareil hydraulique.“ Aussi, jamais une étude quelconque ne le rebuta. Sur quelque aride terrain que ses adversaires portassent la discussion, il les y suivait; et, devant eux, exhumait d'accablantes pièces à conviction. — *Traité des Pierres gravées* ou *Dissertation sur les Camées antiques* sont des titres peu alléchants. Eh bien, si on lit les vingt premières lignes, on lit jusqu'à la dernière. Les opinions émises sont reprises une à une, discutées, réfutées ; l'adversaire dûment convaincu d'ignorance est renvoyé à l'école où il devra étudier plus sérieusement les auteurs grecs et la grammaire latine.

Klotz, professeur et antiquaire, conteste une assertion du *Laocoon* et ajoute : „M. Lessing ne se rappelait donc pas la grande peinture de Polygnote, tirée d'Homère?“ Réponse : „Au Lesché de Delphes étaient *deux* grands tableaux de Polygnote. Auquel pense M. Klotz ? A celui de droite ou à celui de gauche, en entrant? A la destruction de Troie? Ou au retour des Grecs?... Ces deux sujets *ne sont pas* dans Homère. L'Odyssée y fait seulement allusion. Polygnote ne suivit donc pas Homère, mais Leschès ou Stésichore, etc.“

„Le tableau à gauche? représentant Ulysse dans le royaume des Ombres? Ce fut matière à un livre entier de l'Odyssée. *Mais* Polygnote n'a ni adopté la scène homérique ni ne s'est contenté des personnages introduits par Homère ; et je pourrais répondre à M. Klotz, qu'il eût mieux fait de ne rien se rappeler que se rappeler de travers.“

On peut hésiter à lire les *Controverses théologiques* : eh bien, des comédies sont jouées avec succès qui sont moins amusantes. Attaqué par le premier pasteur de Hambourg,

le sieur Gœtze (Melchior) et inculpé d'hérésie, Lessing ne se dérobe pas, étudie les bouquins du bonhomme et démontre péremptoirement, l'Évangile à la main, que *Gœtze est l'hérétique.*

Aussi voit-on à chaque nouvelle œuvre son style s'affermir; le savant devenir grand écrivain. L'homme de caractère mit sur pieds l'homme de génie.

A quoi bon suivre Lessing dans ses voyages, de Leipzig à Wittenberg, à Berlin, Breslau, Hambourg, etc.? Son humeur inquiète, ou plutôt sa mauvaise fortune, le poussait sans cesse à déménager. Disons-le, la misère. En 1768, par exemple, il eut l'intention d'aller à Rome[1] où la vie était moins chère, où dans tous les cas, on pouvait jeûner plus gaîment qu'en Allemagne, et où „la mendicité devait être plus *édifiante.*"

Son existence ressemble à celle de nombreux écrivains et artistes, qui, méconnus dans leur pays, ou admirés sans être payés, sont prêts à échanger bien loin un peu de pain contre beaucoup de travail. Certes l'argent ne fait pas le bonheur : mais ne donne-t-il pas l'indépendance? le premier des biens pour l'écrivain qui ne veut pas vendre sa plume. On cherchera donc

..... quelque coin écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

„Que je sois ici ou là, il en est si peu qui s'en soucient „un peu[2]!" — Lessing avoue d'ailleurs qu'il n'a aucune idée du patriotisme; c'est pour lui tout au plus une héroïque faiblesse, dont il préfère se passer. Il écrit à

[1] Lettre à Nicolaï, sept. 1768.
[2] Correspondance.

Gleim (16 déc. 1758). „Sans doute le patriote n'est pas „complètement étouffé en moi, quoique la louange d'être „zélé patriote soit la dernière que j'ambitionnerais. Je „ne veux pas d'un patriotisme qui me ferait oublier que „je suis homme et que je dois aimer l'humanité."

Lamartine s'écriera de même [1] :

Je suis concitoyen de tout homme qui pense :
La Liberté, c'est ma patrie !

Qu'importe alors de vivre à Rome ou en Turquie? „Il semble que mon histoire soit celle du chat de Salomon „qui chaque jour s'éloignait davantage du logis, puis „enfin n'y revint plus."

Lessing rechercha-t-il les honneurs? Nullement. Quand l'Académie de Berlin l'eut nommé membre, il écrivit à Mendelssohn : „Vous me connaissez et je n'ai pas besoin de vous apprendre que cette distinction m'est indifférente." L'indépendance en effet lui était chère avant tout. Secrétaire du général de Tauenzien, il ronge son frein et veut, coûte que coûte, briser ce cercle étroit, dans lequel de futiles occupations, des plaisirs mensongers „l'abêtissent", l'arrachent à ses travaux, à sa vocation d'être en Allemagne le champion du bon goût et du bon sens. Dans cette existence remuante et malheureuse, pas de capitulations de conscience, et beaucoup de charité. Pauvre, il ramenait souvent de la bibliothèque quelque vieil étudiant affamé et partageait son dîner. Le soir, un seul plat. Quand venait un ami, on ajoutait... une partie d'échecs.

A Hambourg, il avait connu un nommé König et s'était épris (en tout bien, tout honneur) de la femme du

[2] Quoique cette restriction : *Qui pense*, soit caractéristique.

susdit; elle s'en douta et lui en sut gré. Lessing, par délicatesse, partit assez brusquement. Devenue veuve peu après, Mme König qui possédait quelque fortune l'offre avec sa main. C'était l'indépendance offerte à l'écrivain, et l'écrivain n'avait pas d'argent; il aime et est aimé; accepter une petite dot n'est pas déshonnête. Lessing refuse, disant que lâche est l'homme qui se fait nourrir par sa femme. Il n'accepta que plus tard, quand un poste fixe et un traitement suffisant levèrent ses scrupules. Il crut alors pouvoir

Attendre un peu de joie et n'y pas trop compter.

Mais en quelques mois moururent son fils et sa femme. „J'ai voulu être une fois heureux comme les autres „hommes. Je suis puni.“

Il ne se consola pas. Deux années plus tard, entre les bras d'un vieux Juif qu'il avait protégé et qui, reconnaissant, ne voulut plus le quitter, il mourut „ainsi qu'il avait vécu, sage, résolu, calme, dans la plénitude de son intelligence.“

Le duc Ferdinand de Brunswick se chargea des obsèques qui furent solennelles. — Celui qui *demandait les brouillons* hésita à accepter le modeste héritage de son illustre frère. Il craignait les frais. Ah! le bon frère! Bon chrétien et brave cœur!

Supposez réunis dans la grand'salle d'un tribunal une centaine de plaideurs, débattant d'abord en bloc une douzaine de procès communs, puis déchiquetant par petits groupes une centaine d'autres petits procès de détail, issus des premiers; supposez les *chicanous* ayant, ce qui s'entend du reste, mauvaise foi, mauvais caractère, in-

térêts personnels, entêtement, sottise, vanité, et compliquant par les considérations les plus étrangères aux débats, par les arguments les plus hétéroclites, par desseins politiques, subtilités théologiques et injures les faits déjà trop embrouillés : on crie, tous parlent ensemble, tous jurent qu'ils ont raison, se menacent, vont se colleter... lorsqu'apparaît le juge. Il gravit le tribunal, fait ranger et taire cette foule, discerne les méchants et les sots. Tous ces procès se réduisent pour lui à un petit nombre de questions premières, et seront promptement éclaircis, dès que seront écartées les allégations étrangères ou mensongères. La rumeur s'apaise ; une sentence tombe après l'autre et un plaideur après l'autre quitte la salle, confus ou content.

Lessing fut ce juge. „Nous aurions encore grand besoin de lui ! Car il fut grand par son caractère, par son énergie. Des gens d'esprit, on n'en manque pas ! Mais où retrouver un homme de cette trempe ?“ [1]

Son style aussi est l'homme même : sec, dur, mais net et exact. L'idée entraîne le mot ; et un mot brutal n'effraie pas Lessing. A bûche noueuse, coin grossier ! Il appellera son adversaire Klotz : *araignée ;* et les œuvres du susdit : *graisse puante.* Le terme qui exprime sa pensée est pour lui le meilleur, poli ou non ; le vrai mot, celui qu'il a sur le cœur. L'ardeur de la polémique lui a suggéré quelques pages violentes ; mais on sent circuler un tel courant d'honnêteté, de conviction, d'amour du vrai, qu'on oublie que cet amour n'est pas toujours civil. — Lessing n'a ni la grâce ni la finesse de Sainte-Beuve ; pas davantage la brillante imagination et le style coloré du critique français : en revanche, il croit ce qu'il raconte. Sainte-

[1] Gœthe à Eckermann, 1, 156.

Beuve amuse plus que lui, — ce qui n'est pas difficile; mais derrière l'écrivain on sent le rhéteur; derrière l'académicien le trop galant sénateur de l'Empire. En lisant Lessing au contraire, on se rappelle cette phrase de Montaigne : „Quand je vois ces braves formes de s'expliquer, si vives, si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire, je dis que c'est bien penser."

Le plus Français fut peut-être Lessing; esprit net et droit, qui dit (dans Nathan): — Elle rêvasse des choses angéliques... — C'est toujours rêvasser!" Esprit franc, qui sait que le sentimentalisme n'est guère qu'hypocrisie ou bêtise; écrivain sobre, s'acharnant à trouver la formule brève, qui fait d'une phrase un axiome et de cet axiome un mot d'ordre; adversaire du dogme sous toutes ses formes, sceptique en tout, il prêche le libre examen, la libre recherche, la tolérance...

De qui parlons-nous? Est-il ici question de Lessing ou de Voltaire? Les mêmes compliments et les mêmes reproches peuvent souvent s'adresser à l'un comme à l'autre. Tous deux furent en réalité champions de la même cause: la tolérance.

M. Vilmar appelle Lessing *un païen*, lui reproche son indifférence envers la religion positive et sa rébellion envers l'Église : ce sont là des pierres dans notre jardin. L'influence française saute d'ailleurs aux yeux quand on lit Lessing. Fontenelle l'empêcha de composer un poème épique sur la *Pluralité des mondes;* Bayle fut sa lecture favorite, Bayle, auquel il trouvait plus d'esprit qu'à personne, par lequel il était ravi d'être scandalisé. Certes, il ne manque pas une occasion de critiquer Voltaire: mais il n'ignore rien de ce que le Français publie, le lit soigneusement et lui fait de nombreux emprunts. Telle page de la *Dramaturgie de Hambourg* qui vous charme est une

simple traduction : regardez les petits guillemets. Diderot, Marivaux, Racine, Corneille, Saint-Evremond sont pour Lessing des auteurs familiers. Né en France, il eût été un des encyclopédistes.

On cite partout cette phrase (je la résume) : „La recherche de la vérité m'est préférable à sa possession.“ Voltaire écrivait au même instant : „Il est vrai que je m'y prends un peu tard pour bâtir et pour planter; mais la vraie jouissance est dans le travail; la culture est un aussi grand plaisir que la récolte.“ Cet exemple est pris entre mille. Parti maintes fois en campagne contre *Monsieur de Voltaire*, l'Allemand, après ambages et réticences, lui donne, somme toute, raison. Il ne l'a pas contredit comme rival; il l'a loué en grognant et l'a détesté comme confrère. Si Voltaire s'était occupé de lui, il lui eût rendu la pareille, cordialement. Que n'ont-ils siégé dans la même Académie ! Le Français observa cette malice suprême d'être toujours courtois, de mettre *les procédés* de son côté, d'autant plus que la Bastille avait les verrous du sien; les salons de la Régence furent ouverts à ses livres, parce qu'ils étaient d'aimables polissons; le madrigal glissé à Madame faisait passer la vérité dite au mari. Lessing frappait le clou droit sur la tête, à grands coups de maillet. Pour l'Allemand, le coup de poing asséné au mari excusait la gifle appliquée à la femme. Il n'avait pas d'ailleurs les mêmes ménagements à garder et ne poursuivait pas le même but avec la même haine. Cependant, pour lui aussi, „*la noblesse des caractères est en raison inverse de l'attachement des âmes à un dogme quelconque.*“ Nathan devient Nathan le Sage, parce qu'au fond il ne croit à aucune religion positive et se contente „d'être homme avec les hommes.“ Saladin vient ensuite; et ce musulman est orné des plus brillantes qualités,

ayant certes le tort d'être Croyant, mais raison de n'être pas fanatique. Son rêve est de marier son frère Melek avec la sœur de Richard Cœur-de-Lion.

— „Ah ! quelle maison nous ferions ! La meilleure au „monde, la première !... Tu vois, je me loue moi-même „sans façons. Je me tiens digne de mes amis.“ Et sa sœur répond : — „Te voilà content. Pourvu que tu puisses louer ton Richard !“ Richard cependant est l'ennemi, le Croisé.

Comme Nathan est le Sage, Saladin est Saladin-le-Grand. On pense involontairement à Orosmane, ce

> Respectable ennemi qu'estiment les Chrétiens,

lequel les efface en générosité.

> Reprends ta liberté, remporte tes richesses,
> A l'or de ces rançons joins mes justes largesses ;
> Au lieu de dix Chrétiens que je dus t'accorder,
> Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander.
> Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie
> Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie ;
> Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux,
> Des Français ou de moi, l'empire de ces lieux.

Le patriarche de Jérusalem, représentant du Christianisme, a pour unique rôle de pousser à la violation des traités, de proposer à l'obligé d'assassiner son bienfaiteur, sous prétexte que ce bienfaiteur n'est pas chrétien et que, par conséquent, ce crime aux yeux des hommes ne serait pas crime aux yeux de Dieu ; d'être orgueilleux et ambitieux :

> Un gros prélat fleuri, haut en couleur
> Et dans quelle toilette !...
> Ah ! si vous le voyiez
> Se transporter à la cour ! Maintenant il vient
> De voir un malade.

Enfin, d'être fanatique. Il veut arracher une jeune fille née, paraît-il, chrétienne au Juif qui l'a sauvée, élevée comme eût fait le père le plus tendre, le plus dévoué. „Et cependant les enfants ont plus besoin d'amour que de religion!“ — Le bûcher pour ce Juif qui a soustrait l'enfant au baptême! L'a soustraite... Car tout ce qu'on fait aux enfants est une violence... excepté ce que leur fait l'Église.

Le Templier: Mais si ce Juif n'avait pas eu pitié de l'enfant, c'eût été la misère, la mort!

Le Patriarche: N'importe. On brûlera le Juif.

C'est le refrain du digne homme qui veut maintenant recourir au sultan, à ce même Saladin qu'il voulait faire assassiner, invoquer les traités et lui représenter doucement que le pouvoir civil doit, dans son propre intérêt, soutenir la foi; que le sultan et le patriarche, pasteurs du même troupeau, doivent s'unir pour la tonte du bétail humain.

Ce Templier, fait prisonnier, avait été gracié par Saladin, — son oncle, sans le savoir. Errant dans les rues de Jérusalem, il sauve dans un incendie la jeune Juive Récha, — sa sœur inconnue; rejette les coupables propositions du patriarche et paie ainsi sa dette à Saladin; le Juif Nathan, ému, offre son or pour tirer le sultan d'embarras financiers; et cet heureux dénoûment, prouvant qu'il faut être humain et généreux, ne fût-ce que par intérêt personnel, donne dans un beau et ferme langage, une admirable leçon de tolérance. Le conte des Trois Anneaux, intercalé avec beaucoup d'art, est cité partout. Nous renvoyons à l'original de Boccace (I, 3).

En bonne justice, il fallait parler d'abord de Nathan le Sage. C'est, malgré la faiblesse dramatique, un chef-

d'œuvre. Et le mérite est rare d'avoir su en un sujet pareil, dans une *pièce de tendance*, garder la mesure et même l'enjoûment. Enfin, on peut le considérer comme le testament de Lessing. Ses démêlés théologiques avec le pasteur Gœtze nous ont valu des pamphlets remarquables, dont Nathan fut le résumé poétique, l'expression embellie.

„Je vous loue (dit-il au pasteur) de faire votre devoir; „ne m'insultez pas quand je fais le mien, ou, ce qui revient „au même, quand je crois le faire.“ Tolérance! Tel fut son principal souci. A cinquante ans il la prêcha dans Nathan le Sage; mais il avait commencé trente ans plus tôt. Dans la comédie en 1 acte „*Les Juifs*“, écrite en 1749 (il avait donc 20 ans), les mérites personnels du Juif l'emportent sur les préjugés religieux du baron, sur la bêtise même du domestique Christophe, indigné d'abord de servir un ennemi de la vraie foi (il prétend que son maître eût dû, selon l'esprit de la Bible, être le domestique). Mais Christophe est si bien traité qu'il ne veut bientôt plus s'en aller.

— „Que la fièvre me!... Il y a parbleu des Juifs qui au „fond n'en sont pas. Vous êtes un brave homme. Top! Je „reste auprès de vous. Un Chrétien m'aurait donné son „pied quelque part et pas de tabatière!“

La même année parut le *Libre Penseur*. On devine encore une préoccupation analogue. Ces comédies sont faibles. Les principales œuvres théâtrales parurent beaucoup plus tard : *Minna de Barnhelm* en 1763; *Emilia Galotti* en 1772. Cette dernière pourrait s'appeler : *Virginie en Calabre*. Un principicule débauché, assisté d'un secrétaire (le traître de la pièce), tue le fiancé dans un guet-apens, et viole la jeune beauté, que son propre père tue ensuite, par complaisance.

LE PRINCE

Père cruel! Qu'avez vous fait?

ODOARDO

Cueilli une rose, avant que l'orage ne l'effeuillât.

EMILIA

Laissez-moi baiser cette main paternelle.

La pièce, bien supérieure aux précédentes pièces allemandes, qu'elle fit oublier, est médiocre en elle-même. „Lessing en voulait aux princes[1]." Virginie, dans le récit latin, remue l'âme bien autrement. Elle personnifie la liberté elle-même que les patriciens outrageaient, et son sang éclaboussa la dictature. Virginius ne se contenta pas d'assassiner sa fille; il courut à l'armée campée sur l'Algide, souleva les soldats et marcha sur Rome. Odoardo, plus brave, avertit le prince que le bon Dieu le punira; puis rentre au corps-de-garde. „Je me suis approché de l'antre du tigre!" s'écrie cet intrépide officier. Que n'a-t-il tué le tigre? Le moment était opportun et l'excuse excellente. A l'instar de maints chasseurs, il s'est contenté de tuer son propre chien. Pauvre Fidèle!

Eckermann, l'auteur des Gespräche mit Göthe, trouvait dans *Minna de Barnhelm* un charmant naturel, du cœur, de la fraîcheur, etc. Son interlocuteur lui répond avec sens que „Minna nous avertit qu'il y avait un genre supé- „rieur à la faible littérature de l'époque." Voilà la vérité. Cette pièce est savamment agencée; trop savamment. On voit le procédé. Les deux premiers actes sont remplis par l'exposition: prudence admirable, si la grandeur du sujet répondait à la longueur des préparatifs, — comme dans

[1] Gœthe.

Tartufe. Pour employer un mot favori de la philosophie allemande, Tartufe est *symbolique*. Ce n'est pas un être unique. Représentant d'une nouvelle espèce — j'allais dire d'un nouveau sexe — il est légion. On s'explique, on admire les précautions de Molière. Dans *Minna de Barnhelm*, l'échafaudage, plus large et plus haut que la bâtisse, la couvre en partie.

D'une part, le major de Tellheim, licencié après la guerre, calomnié, se morfond dans une auberge. Le mal de saint François, *id est* la pauvreté, le force d'engager sa bague de fiançailles. Son domestique Just, ex-palefrenier, rosse en imagination l'aubergiste qu'il n'ose décemment étrangler dans son logis.

D'autre part, la jeune Minna, en l'attente de son fiancé, se morfond dans le château de ses pères, un de ces magnifiques châteaux d'Allemagne, qui ont une porte et des fenêtres. Que faire, quand on est Saxonne et qu'on a le cœur tendre?... On monte en chaise et court après son Prussien.

La bague engagée amène la reconnaissance — (c'est neuf!) et la tendre Minna saute au cou de Tellheim, qui lui saute presque à la gorge :

„Arrière!... Non, je ne veux pas!... Laissez-moi! C'en „est trop, Mademoiselle! Votre bonté me torture. Je ne „veux pas de vous!“ (2, 9.)

Parce qu'il est trop pauvre. Dérangez-vous donc pour ces galants-là! — Et pendant trois actes interminables, c'est un va-et-vient de refus et de consentements, de oui et de non. Car les deux fiancés ont du caractère, malepeste! Ils sont solides! (Je le crois! Ils sont en bois.) Mais Minna se cramponne et ne lâche point sa proie. Et l'histoire finit comme à l'ordinaire.

Le rôle épisodique de Riccaut de la Marlinière, qui

triche au jeu et gueuse à l'occasion quelques écus, est peu flatteur pour les Français. L'original devait se rencontrer probablement; les armées traînaient une étrange suite de goujats. Mais les Riccauts besogneux et gais comme Panurge qui escamotaient en Prusse une petite pistole en 1763, s'appellent „*Rastaquouères*" aujourd'hui et rongent la France!

Certes donc Lessing n'était pas poète; mais ses études avaient été si fortes, ses connaissances étaient si vastes qu'il réussit, sans génie théâtral, à mettre sur pied des œuvres théâtrales. Il raconte lui-même qu'il ne prit jamais la plume sans avoir au préalable amassé les documents utiles, sans s'être exactement remémoré ce qui avait été écrit sur la matière; avouant ainsi sa dette envers les classiques du temps passé et leur prouvant sa reconnaissance.

D'ailleurs il les possédait à merveille; non pas seulement les plus illustres, — ignorer ceux-ci lui paraissait un malheur, les méconnaître, un sacrilège, — mais les scoliastes les plus rébarbatifs et les grammairiens de la décadence du Bas-Empire lui étaient familiers. Les vers d'Horace ou de Juvénal lui viennent couramment sous la plume, non plus même comme citation, mais sous forme allemande, à son insu. C'est une érudition passée dans le sang. Aristote lui sert de texte dans la dramaturgie, et le fameux débat des unités est tranché, pièces et preuves en main. Les anciens n'ont admis que *l'unité d'action;* l'unité de temps, l'unité de lieu ne furent que des corollaires. *L'action* était si vive et si précise, tellement réduite à des données exactes qu'elle se passait naturellement au même lieu et dans un temps très court. L'emploi du chœur délimitait encore ce temps. Dans l'Iphigénie, le chœur des

jeunes filles vient admirer la flotte grecque : si l'action se prolonge au-delà du coucher du soleil, où ces jeunes filles elles-mêmes, demande Lessing, coucheront-elles?

Les Français, par une obéissance mal comprise, ont paralysé leur action pour complaire à des unités oiseuses. Notre Corneille s'est mis aux fers pour plaire à Scudéry, au lieu d'envoyer promener ledit Scudéry, Claveret, Mairet et leur séquelle, et de marcher sa libre allure. Shakespeare, qui ne savait pas le grec et ne connaissait Aristote que de nom, vit, à son insu, en bonne intelligence avec lui. Il s'agit de ne pas voir le *classique* à travers Campistron ou Crébillon! L'école ultra-romantique abuse trop souvent d'une confusion de termes en imputant „au goût classique" des erreurs et des platitudes qui doivent être imputées aux coteries littéraires, à un credo académique.

Lessing a durement critiqué Corneille : hélas! pourquoi ses critiques sont-elles si bien fondées? Pourquoi Corneille n'a-t-il pas rompu la longe que l'Académie lui jetait sur le cou? Lessing affirme à plusieurs reprises sa grande admiration pour le génie du tragique français ; mais il regrette que le malheureux se débatte au milieu des bâtons et des broussailles.

En résumé, quels conseils Lessing donna-t-il à ses compatriotes! N'imitez personne; ou, si vous imitez quelqu'un, les Latins, par exemple, tâchez d'abord de les comprendre. Voyez où a mené les Français, et les mieux doués, une imitation maladroite! Surtout gardez-vous d'imiter ces Français, vos voisins; ce serait un plagiat de seconde main et grand' honte. — D'autre part, en admettant même que leur théâtre soit parfait, il a été composé pour un certain public et dans des conditions qui probablement ne reparaîtront plus. Il ne vaut rien pour les

Allemands. La tragédie de Racine est sans doute admirable; mais elle est compassée comme un menuet de cour. L'Allemagne aime mieux la valse. Un auteur plus proche serait Shakespeare; les goûts et la langue rappellent la Saxe; mais le mieux n'est-il pas de n'imiter personne? D'agir enfin suivant sa tête? De cesser d'être les singes des autres nations?

Composons de notre mieux. D'abord, on s'y prend mal; puis un peu mieux, puis bien; puis enfin il n'y manque rien. Si on réussit, on ne partage le mérite avec personne; et l'insuccès même devient réjouissant de qui s'est donné le luxe, ayant du temps et de l'encre à perdre, de faire une bêtise à son heure et à son gré.

Revenons aux anciens. — Dans un *Traité sur l'Épigramme*, les étrangetés de Catulle et de Martial sont excusées en faveur du bien-dit. Quand il s'agit de défendre ses chers classiques, même les moins purs, Lessing n'est jamais à court d'arguments. Jugez, quand il s'est agi de défendre Horace!

„Horace est un de ces grands esprits que je vénère „tellement qu'avec ma permission aucune calomnie ne „pèsera sur eux... Gardien d'une galerie, j'ai quelques „tableaux favoris, sur lesquels je ne veux pas laisser un „grain de poussière."

Il s'exerça lui-même dans ce genre; mais les quelques épigrammes qu'il composa se ressentent de la crudité latine. Il est peu gracieux, par exemple, de dire à une dame:

„Ton caniche est gentil, câlin et propre. Tu le lèches, „cela ne m'étonne pas; mais je m'étonne qu'il te lèche."

La galanterie n'est d'ailleurs pas, on l'a vu, l'apanage des Allemands; ils nous traitent volontiers de „valets de

femmes“. Nos épigrammes contre le beau sexe sont malicieuses, méchantes parfois, mais ne sont pas brutales. J'en relève deux de Lessing :

— „Il n'y a peut-être au monde qu'une méchante femme ; seulement chacun croit que c'est la sienne.“

— „Soupir d'un malade. — Je suis malade à crever ; hélas ! et Sophie ne s'éloigne pas de mon chevet. Mon Dieu, délivrez-moi du double mal !“

Elles ont la sécheresse d'une insulte. Cherchons-en une autre pour finir sur une meilleure impression.

Épitaphe d'un singe.

« Il est donc mort le ouïstiti qui nous singeait si bien ? —
« Il faisait ce que nous fîmes : nous ferons ce qu'il a fait. »

Mais ses meilleures épigrammes sont en prose et disséminées dans ses grands ouvrages.

Après cette excursion Lessing retourne au grec qu'il ne peut négliger si longtemps et publie d'instructives remarques sur l'anthologie ; *Étude sur Sophocle* (inachevée, il est vrai) et une admirable étude, intitulée : *Comment les Anciens ont représenté la Mort* (1769).

Elle porte cette devise : *Nulli que ea tristis imago !* qui en résume l'esprit. „Les anciens artistes ne représentaient pas la Mort comme un squelette.“

Le squelette était invisible
Aux temps heureux de l'art païen ;
L'homme, sous la forme sensible,
Content du beau, ne cherchait rien.

Selon l'idée homérique, ils représentaient le Trépas comme un frère didyme du Sommeil, et ce, avec la ressemblance que nous attendons si naturellement de

jumeaux. „Sur un coffret en bois de cèdre, dans le temple „de Junon, à Élis, tous deux reposaient, enfants, dans les „bras de la Nuit. Seulement l'un était blanc, l'autre noir; „celui-là dormait, celui-ci semblait dormir : tous deux „avaient les pieds croisés."

Nous touchons ici à un point épineux et voudrions ne contrarier personne. La question esthétique se résout spontanément; il est clair que les artistes grecs ont su embellir la Mort elle-même, que la sculpture a versé son harmonie sur la tristesse du tombeau.

Entre les fleurs et les acanthes,
Dans le marbre, joyeusement,
Amours, ægipans et bacchantes
Dansaient autour du monument[1] !

Au moment où j'écris je revois sur les cénotaphes du Louvre les gracieuses images dont les Anciens enveloppaient le deuil. „Les Grecs ont rêvé le plus beau rêve de la vie !" s'écrie Gœthe. — De la mort aussi ils ont su faire un beau rêve. Au lever de l'aurore flambait le bûcher funèbre; et quand la famille se réunissait en l'honneur du défunt, elle était vêtue de blanc et couronnée de fleurs.

Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras,
Pastores; mandat fieri sibi talia Daphnis.

La grâce du Paganisme a tellement séduit la plupart des artistes qu'ils ne peuvent pardonner au Christianisme d'avoir substitué à cette religion de la joie, à ce culte du beau, à cet épanouissement naïf et splendide du sensualisme plastique, la sécheresse ascétique et morbide; ils

[1] Th. Gautier, qui semble avoir eu sous les yeux, tant l'analogie est frappante, la première épigramme vénitienne de Gœthe.

ne peuvent lui pardonner d'avoir le culte du laid; d'avoir fait grimacer le diable cornu et fourchu; d'avoir suspendu sur tout le moyen âge d'immondes toiles d'araignée, sali les imaginations par des formes hideuses, mis l'effroi où les Grecs avaient mis la gaîté, souillé par des rendez-vous d'abominables sorcières les clairières où les nymphes dansaient la nuit :

> Jam Cytherea choros ducit Venus,
> Imminente luna ;

souillé jusqu'à la source pure, jusqu'à la fontaine de Bandusie !

Beauté physique et beauté morale ! rêvaient les Grecs. Ce fut le vrai printemps du monde qui s'épanouissait dans un sourire. Le Beau fut pour les Grecs le Vrai... plus ressemblant. L'âme et le corps vivaient unis. L'amour sut être sensuel sans cesser d'être divin. — Ceux-là comprendront qui ont vécu auprès des chefs-d'œuvre de l'antiquité !

Le Christianisme apparaît et la tristesse envahit le monde. Partout des pleurs. Le cercueil et le charnier remplacent le bûcher à la flamme joyeuse, remplacent l'urne aux flancs étroits. La flûte de Pan se tait, étouffée par le glas qui tombe des voûtes de la cathédrale gothique. L'amour devient un péché, tout au moins une faiblesse; car ce Dieu est un Dieu jaloux. C'est Jésus-Christ que les jeunes filles doivent épouser. Aux ébats des éphèbes ont succédé les lentes processions ; aux flambeaux, les cierges pâles

> Que portent d'innombrables vierges
> Qui se suivent languissamment;

aux péans antiques qu'entonnaient allègrement les chœurs,

le lugubre Dies Iræ; aux danses des nymphes, la danse macabre! Le squelette se déginganda et parapha sa caricature sur les tombes; les morts se firent des farces dans le cimetière. — Un souffle desséchant a passé, venu du Calvaire; il souffle la stérilité, la jachère, le silence. On se tait dans le cloître et le vivant devient déjà fantôme. Des milliers de jeunes filles sont ensevelies, vivantes, dans le couvent; et tous les rêves du bonheur maternel, tous les sentiments les plus vrais, les plus tendres, les meilleurs sont étouffés. Les païens sacrifiaient des animaux: le Christianisme immole ses enfants. Partout résonne le funèbre *Memento mori!* — Songe donc à vivre, malheureux!

Voilà ce dont l'esprit esthétique garde rancune au Christianisme et pourquoi il regrette les anciens dieux. Voilà pourquoi un des plus grands poètes de notre siècle [1] s'écriait un jour, dans un mouvement de colère: „Le „Christianisme!... La religion la plus fausse, la plus irra-„tionnelle, la plus absurde qui fut; une religion d'amour, „qui ne connaît que la haine; une religion d'humanité, „qui n'a jamais pratiqué que la plus cruelle barbarie. Les „Chrétiens ne sont devenus humains que depuis qu'ils ne „croient plus à leur religion, *que depuis la Renaissance* et „la Réforme...“

C'est-à-dire, depuis ce retour enthousiaste vers le Paganisme, depuis l'époque où le cardinal Bembo ne jurait plus que par Jupiter et par les dieux immortels. Voilà pourquoi Schiller, voulant adresser à Gœthe un compliment qui lui allât au cœur, lui dit qu'il naquit en Allemagne par hasard, par accident, mais qu'il est grec de

[1] Henri Heine (cité par A. Weill, brochure sur la vie privée de Heine).

nature; pourquoi aussi quelques-unes des plus belles poésies de Schiller furent traitées de chants païens ; entre autres l'*Hymne à la Joie*, qui inspira à Beethoven sa IX^{e} symphonie. — Rapprochez ces mots : *Hymne à la Joie* de *Chant païen* et concluez.

Le Christianisme a si bien senti le reproche qu'il s'est efforcé d'atténuer ce contraste, de rapprocher cet écart, de cacher sous la pompe des cérémonies les côtés lugubres du dogme. Les beaux-arts sont tous appelés au secours de la religion. Les peintres, dont les *Vénus* et les *Galathée* ornent des boudoirs mondains, sont chargés de la décoration des églises; l'auteur du *Postillon de Longjumeau* est prié de composer le Noël ; les sonates de Beethoven sont estropiées en hymnes liturgiques ; Rossini transforme le *Stabat* de la semaine sainte en une cavatine d'opéra. Je ne crois pas que la religion en souffre ; l'âme émue est plus proche de Dieu.

En ce sens s'explique ce reproche couramment adressé à tant d'illustres écrivains ou artistes : d'être des *païens*. On dit aussi des panthéistes. Reproche flatteur. Heureusement étaient-ils païens ! Ils n'eussent pas, sans cela, été artistes.

Tel est l'intérêt de cette étude : Wie die Alten den Tod gebildet. Lessing ne refuse pas à la poésie, au drame, le droit de peindre l'horrible; ou, comme l'a réclamé V. Hugo dans le manifeste célèbre de *Cromwell*, le droit de peindre le *grotesque* et de le peindre avec amour. *Mais il refuse ce droit aux arts plastiques*, et donne ses motifs dans le *Laocoon*.

Peut-être nous saura-t-on gré d'exposer les principales idées de cette œuvre remarquable, dont l'intérêt est aussi vif qu'au premier jour, dont l'*opportunité* saute aux yeux. L'esthétique contemporaine gagnerait à son étude.

Le Laocoon.

„La peinture est une poésie muette ; la poésie une peinture parlante“, avait dit Simonide. Horace répéta : *Ut pictura poesis ;* et, trompés par le brillant de cette antithèse, les critiques ont appliqué à un art les règles de l'autre. Conséquence nécessaire : si le poète et le sculpteur traitent le même sujet différemment, l'un ou l'autre aura tort. Par exemple : Laocoon, statue, gémit, la bouche à peine entr'ouverte ; il est nu, etc... Virgile le pare de ses vêtements sacerdotaux et lui fait pousser *des cris affreux.* Qui a raison ?

Tous deux ; parce que l'art et la poésie sont soumises à des règles différentes ; le grand art surtout a une loi fondamentale qui nous apparaîtra, les objections écartées. Laocoon, statue, ne crie pas, a-t-on prétendu, parce qu'il est courageux, héroïque. — Mauvaise raison. Les cris sont l'expression de la douleur physique ; les Grecs n'en rougissaient pas ; voyez le Philoctète de Sophocle ; voyez Hercule dans les Trachiniennes ; Mars lui-même qui, blessé par Diomède, crie, dit Homère, aussi fort que dix mille guerriers ! — Ces preuves sont concluantes. Lessing pose donc cette assertion :

La beauté fut chez les Anciens la loi suprême des arts plastiques. Est-ce une fable que l'amour fut l'inventeur des arts ? Est-ce vérité ? En tout cas, c'est l'amour qui guida la main des vieux maîtres. Car une exécution parfaite ne les contentait pas : le sujet en lui-même devait être séduisant. „Qui voudrait te peindre ? personne ne veut te regarder“, dit une ancienne épigramme. Les Grecs n'eussent pas dit : Tu es laid ; mais on admirera

mon talent dans la laide ressemblance. — On le dit aujourd'hui.

Deux artistes qui bravèrent cette règle suprême de la beauté, Pauson et Pyreicus, furent méprisés. Des lois spéciales défendirent de la braver (à Thèbes). Elle inspira le décret des Hellanodices : Une statue était érigée aux vainqueurs du Stade ; mais aux *triples* vainqueurs seulement *leur* statue. Le sculpteur ne devait pas présenter la ressemblance complète d'*un* homme, mais l'image parfaite *de l'homme*. D'où il suit, que les sujets où la beauté ne peut trouver place seront bannis des arts plastiques (les anciens n'ont jamais représenté une Furie) ou seront modifiés du moins dans une certaine mesure. Les passions violentes troublant l'harmonie du visage seront dès lors atténuées ; Jupiter-Tonnant est *irrité* chez le poète, *sombre* chez le sculpteur ; la colère devient gravité ; la douleur, tristesse. Et lorsque le sujet même (par exemple le sacrifice d'Iphigénie) exigeait la peinture d'une passion extrême, Timanthe *voilait le visage* d'Agamemnon, que l'explosion de la douleur eût défiguré [1].

Voilà pourquoi le Laocoon, statue, ne crie pas. Il fallait éviter la distorsion des traits. Supposez-lui la bouche ouverte et jugez ! Une bouche largement ouverte est en peinture une tache et en sculpture un trou.

Mais, dira-t-on, le but des arts plastiques est avant tout la vérité et l'expression ; leur domaine, la nature visible tout entière, dans laquelle le beau est une exception ; car la nature le sacrifie à de plus hauts desseins. D'un monstre naturel le talent du peintre ne peut-il faire un chef-d'œuvre artistique ?

[1] Voltaire plaisante au contraire le pauvre Timanthe (*Dict. Phil.* au mot *anciens*), en lui opposant Rubens. — On va voir que Lessing a répondu amplement aux objections.

Non. Car un tableau destiné à être contemplé longuement ne doit pas nous représenter *une crise* qui ne peut durer longtemps. Or, toute violence est transitoire ; la douleur extrême tombe vite ou tue le patient. La plastique ne doit pas *fixer* ce qui est essentiellement *passager*. La Mettrie, par exemple, qui se fit peindre en Démocrite, nous agace bientôt ; ce rire sempiternel du philosophe nous semble le rire d'un niais. — Laissez le champ libre à l'imagination ! Que, plus nous voyons, plus il nous faille penser ; que, plus nous pensons, plus il nous semble voir ! Aussi Timomachus, voulant peindre Ajax furieux et Médée infanticide, a-t-il choisi la situation qui précède ou celle qui suit la crise : l'amour maternel lutte encore ; mais nous devinons la scène qui va suivre et frémissons. — Après son exploit insensé Ajax est assis et songe au suicide. Voilà le véritable Ajax furieux ! Son abattement désespéré nous montre, mieux que le spectacle même, quelle fut sa folie ; comme les épaves jetées à la côte nous racontent la tempête.

On voit combien est inexacte l'antithèse célèbre : *Ut pictura poesis;* car, puisque les lois auxquelles doit obéir l'artiste sont naturellement plastiques, il serait injuste d'y soumettre le poète. Sophocle a pu nous *montrer* Philoctète malade, nous faire entendre les cris horribles qu'il pousse et qui n'ôtent rien à sa dignité : car ses souffrances physiques terrassent son corps et n'abattent pas son âme ; rongé par la douleur, il a des larmes encore pour l'infortune de ses amis. — Le poète, n'étant pas borné par le temps, fait précéder ou suivre d'un trait correctif un trait incorrect ; les lignes se fondent et l'ensemble satisfait. Peu nous importe d'ailleurs la beauté, si les qualités de son héros nous intéressent. A l'esprit de qui vient-il que le Laocoon de Virgile a dû, pour crier fort, ouvrir une

large bouche? Personne aussi ne juge ses cris indignes d'un homme dont nous connaissons, par les vers précédents, la tendresse paternelle, le patriotisme courageux et clairvoyant.

Si le sculpteur grec du Laocoon a travaillé, comme on peut le supposer, d'après Virgile, rien ne lui fait plus honneur que les divergences mêmes entre son œuvre et celle du poète latin. Il a suivi son modèle *quand il a pu.* L'idée d'envelopper le père et ses deux fils dans les mêmes enlacements meurtriers, était heureuse et pittoresque. (*Primum parva duorum corpora natorum... post ipsum corripiunt.*). Les mains libres donnent plus de vie et d'expression :

Ille simul manibus tendit divellere nodos.

Mais il s'en est écarté résolument quand les lois idéales de son art l'exigeaient.

„Les serpents, dit Virgile, enlacent doublement sa „taille, s'enroulent deux fois autour de son cou et dressent „leurs têtes menaçantes.“ Les plus nobles parties du corps étouffent sous cette pression... L'artiste les dégage, pour laisser libre le jeu des muscles et des nerfs. Le double enlacement des reptiles eût couvert le corps, notamment la contraction si expressive du bas-ventre ; on ne verrait plus, entre les anneaux, que des dépressions ou des enflures, produites non pas par la *souffrance* interne, mais par le *poids* extérieur.

Et si Laocoon portait son costume sacerdotal, — on ne verrait plus rien du tout. L'artiste a eu mille fois raison de sacrifier le conventionnel à l'expression.

Il est invraisemblable, au contraire, que Virgile ait eu la statue pour modèle : il n'aurait eu aucun motif de s'en

écarter ; une description exacte nous eût satisfait pleinement. — Mais pourquoi, même alors, justifier le poète qui reste original, s'il prend l'œuvre artistique elle-même pour objet de son imitation ; car, en ce cas, sa copie est encore copie d'après nature.

Il arrive souvent aussi que sculpteurs et poètes traitant le même sujet ne peuvent pas ne pas le considérer au même point de vue (Apollon sera beau, Mars sera terrible à voir). La ressemblance de leurs œuvres ne prouve dès lors nullement l'imitation; et *Spence* est mal venu d'expliquer toujours les unes par les autres, surtout de prétendre que „mauvaise est la description poétique qui ne „donnerait qu'un mauvais tableau“; que „des auteurs de la décadence, Stace et V. Flaccus, seuls ont pu décrire une Vénus furieuse, etc.“ Spence oublie que pour l'artiste les dieux et les déesses sont des abstractions personnifiées qui doivent, pour être reconnaissables, avoir constamment les mêmes traits caractéristiques; une Vénus, non pas même furieuse, mais seulement hautaine, ne serait plus une Vénus, mais une Junon. Pour le poète, au contraire, les dieux sont des êtres vivants, passionnés ; ils peuvent sortir de leur rôle sans le perdre; la déesse de l'amour, surtout de l'amour offensé, a bien, ce semble, le droit de s'irriter.

Du reste, la confusion des règles de l'art et de la poésie conduit aux considérations les plus étranges. „Les poètes, dit Spence, décrivent rarement les Muses, auxquelles ils sont cependant si obligés.“ C'est vrai. Mais ils les nomment et les font agir.

> Ipsa diu positis lethum prædixerat astris
> Urania.

A quoi bon ajouter : Uranie, le compas à la main, la

sphère céleste dans l'autre? Ces symboles ne sont nécessaires qu'à l'artiste, et le comte Caylus, qui regrette „qu'Homère ne nous ait rien laissé, par exemple, sur les „attributs qu'on donnait de son temps au Sommeil“ se connaît évidemment peu en poésie. Homère s'est contenté d'un seul trait, bien plus saisissant qu'une description de pavots : il fait le Sommeil frère de la Mort.

Le comte Caylus conseille ensuite aux artistes de copier Homère, cette seconde nature. — Soit; car, dans un tableau l'invention est mérite secondaire, relativement au mérite de l'exécution ; mais que les peintres soucieux de leur art n'empruntent pas d'Homère, en même temps que le sujet, la manière de le traiter !

Que *la peste*, par exemple, soit proposée (*Iliade*, A, 44-53). Nous verrons un spectacle assez dégoûtant. Comparez avec les admirables vers :

Βῆ δε κατ' Οὐλύμποιο καρήνων χωόμενος κῆρ,
τόξ' ὤμοισιν ἔχων, ἀμφηρέφεά τε φαρετρὴν.

Au contraire, le *Festin des Dieux* (Δ, 1-4). Quel magnifique tableau ! Sous de splendides portiques, les plus belles, les plus vénérables figures ! Hébé, la coupe en main; variété de poses, contraste d'expressions; éclatante lumière... Chez le poète, *quatre* vers insignifiants : Les dieux sont assis, boivent et regardent Troie.

Ces exemples suffisent à réfuter l'assertion : que le calcul des différents tableaux qu'offrent les poèmes pourrait servir à comparer leur mérite respectif. Les Évangiles ont fourni des milliers de tableaux : ce sec récit serait à ce compte le meilleur des poèmes? Lessing arrive à cette conclusion : „Les scènes *stables* (= les corps) sont „vraiment seules l'objet de la peinture; les actions *pro-*

„*gressives* l'objet de la poésie; et la peinture ne peut em-„piéter sur le domaine de la poésie qu'autant qu'une „scène fixée peut faire deviner une action précédente ou „conclure à une action postérieure. En revanche, la poésie „ne doit empiéter sur le domaine de la peinture qu'autant „que les actions sont l'œuvre de corps en mouvement.“

Ces principes un peu abstraits expliquent la grande manière des Grecs. Homère *ne décrit pas* le char de Junon (scène stable); il le fait *atteler* (action progressive, *Iliade*, E, 722). Il ne nous décrit pas les vêtements d'Agamemnon; il le fait s'habiller (*Iliade*, b, 23). En effet, une description, si parfaite soit-elle, *ne nous montrera rien*, parce que les traits se suivent; en écoutant la dernière ligne, nous aurons déjà oublié la première, tandis que l'œil voit sur une toile *l'ensemble*. Il faudrait se mentir à soi-même pour préférer les descriptions de fleurs à un tableau de Huysum. Beaucoup de nos romanciers à la mode se mentent évidemment à eux-mêmes.

On a objecté la description du bouclier d'Achille. Mais, ici encore, Homère est resté fidèle à lui-même, et ne décrit pas le bouclier *fait*, mais *se faisant*. Vulcain arrive avec ses outils et sous les coups de son marteau ressortent les multiples images. *Singula dum fiunt narrantur*. Virgile a négligé cette règle; et rien n'est plus froid, plus ennuyeux que sa description du bouclier d'Énée, avec les continuelles redites : Ici on voit — Là se trouve. — Tout près il y a... Non loin on remarque. — C'est un hors-d'œuvre, flatterie de courtisan.

La beauté est un composé de parties diverses qui se fondent dans un harmonieux ensemble; séparées, elles ne sont plus que des membres épars, sans vie. Or, comme la peinture seule (c'est-à-dire les arts plastiques) peut nous

les montrer réunies, de telle sorte que d'un coup d'œil nous voyions l'heureux effet de leur fusion, — la peinture seule doit représenter la beauté corporelle. Le poète qui le tentera, fût-il Arioste, échouera,... *s'il le tente directement*. D'autres moyens lui sont laissés, non moins expressifs. — En voyant passer Hélène, un des vieillards s'écrie : „Il est juste que les Troyens endurent des maux sans nombre pour une telle femme! Car sa beauté est semblable à celle des déesses immortelles." Quelle idée plus vive Homère pouvait-il donner de la beauté d'Hélène? La froide vieillesse elle-même oublie, en la voyant, tout le sang qu'elle a fait couler, tous les pleurs qu'elle a fait répandre. Que si, au lieu d'imiter Zeuxis, qui peignit sagement Hélène toute nue, l'artiste suit Homère pas à pas, que verrons-nous? Des vieillards éhontés, *turpe senilis amor;* des regards avides rendant ridicule la plus vénérable figure. Les vieillards d'Homère sont au-dessus de ce reproche : leur émotion est une étincelle que leur sagesse étouffe aussitôt; elle honore Hélène et ne les avilit pas; car ils ajoutent : „Oh! mais telle qu'elle est, puisse-t-elle repartir sur les légers vaisseaux!"

Homère s'est abstenu de décrire Hélène et a décrit Thersite. — Avec raison; car la laideur, produit d'éléments disparates, comme la beauté est un composé d'éléments harmonieux, doit être vue d'ensemble. Or, comme la poésie *énumère*, donc l'effet répugnant est atténué. La laideur physique, contrastant avec une outrecuidance ridicule, devient simplement plaisante; et s'accordant avec la scélératesse, elle augmente le pathétique. En peinture, au contraire, la laideur, vue d'ensemble, offense les regards. Innocente, elle n'est pas longtemps ridicule; méchante, elle est bientôt méprisée. Le laid reste.

La vue, aussi bien que l'odorat ou le toucher, nous donnant la sensation répulsive du dégoût, tout sujet sale sera banni de la peinture. La poésie elle-même ne devra en faire — sobrement — usage que si le comique ou le pathétique en est augmenté. Le petit accident qui trouble les méditations de Socrate

Ζητοῦντος αὐτου τῆς σεληνης τὰς ὁδοὺς, etc.

dans Aristophane n'est risible que parce qu'il est un peu malpropre. L'épisode d'Ugolin, mêlé de détails répulsifs, excite non le dégoût, mais l'effroi.

Revenant au Laocoon, dont ces digressions l'ont éloigné, Lessing recherche à quelle période de la sculpture appartient cet admirable groupe, et, contre l'opinion de Winckelmann, qui le juge contemporain d'Alexandre, croit qu'il fut achevé à Rome sous les premiers empereurs.

Sur plusieurs autres points l'auteur est aussi en désaccord avec Winckelmann, cet admirateur passionné de l'antiquité, lequel vit la beauté dans le calme, ce calme venant de l'âme. Lessing, admettant le point d'arrivée, conteste le point de départ. Puisque les Grecs ne tenaient pas l'explosion des passions vives pour déshonorante, la conciliaient même avec le don d'une grande âme, cette grande âme n'a donc rien à faire dans le débat purement plastique. Il fallait chercher ailleurs les motifs de la sérénité des statues grecques. Conclusion qui ne diminue pas le mérite de Winckelmann, dont l'ouvrage, *Histoire de l'art antique*, est calme et majestueux comme les chefs-d'œuvre qu'il étudie. Un de ses admirateurs (B. Lévy) a pu dire de lui : „Winckelmann invoqua l'art, comme

Homère les Muses, comme Voltaire la vérité."[1] L'amour du vrai fut aussi la passion de Lessing. La lecture de ses

[1] Il est curieux de comparer à la lettre de Voltaire sur le *Discours de Rousseau*, lettre pétillante de verve ironique, cette lettre de Lessing sur le même sujet. Le simple rapprochement vaut un long commentaire.

« J'ai lu le discours de M. Rousseau, lauréat. J'y trouve maints « sentiments élevés et une virile éloquence. Les armes avec les- « quelles il assaille les beaux-arts et les belles-lettres, ne sont certes « pas toujours les plus fortes; néanmoins je ne sais quel secret res- « pect on éprouve pour un homme qui, devant tous les préjugés « admis, prend en main la cause de la vertu, même lorsqu'il va trop « loin. On pourrait alléguer mainte objection. On pourrait dire que « la faveur des sciences et la décadence des mœurs et de l'État sont « deux phénomènes simultanés et nullement connexes et consécutifs. « Tout arrive à temps dans le monde. Un État croît jusqu'à tel degré « de maturité; tant qu'il progresse, progressent avec lui les sciences « et les lettres. S'il tombe alors, ce n'est pas parce qu'elles causent « et précipitent sa décadence, mais parce que rien n'est capable d'une « croissance perpétuelle et parce qu'il a précisément atteint mainte- « nant la cime, dont il devait descendre bien plus vite le versant « qu'il n'avait gravi la pente. Le temps ruine tous les grands édifices, « qu'ils soient ou non agrémentés par l'art. Sans doute la spirituelle « Athènes n'est plus; mais Sparte la vertueuse n'a-t-elle pas disparu « aussi? Ensuite on pourrait dire que, si la propagation des belles- « lettres nuit aux vertus guerrières, reste la question de savoir si la « chose doit être regardée comme un bonheur ou un malheur. Ne « sommes-nous en ce monde que pour nous entretuer? Et, quand « même les lettres seraient préjudiciables à l'austérité morale, le « mal ne vient pas d'elles, mais de qui en abuse et en mésuse. Faut- « il condamner la peinture, parce que tel ou tel artiste l'applique à « des sujets scabreux? La poésie est-elle moins digne de respect, « parce que quelques poètes profanent son harmonie par l'indécence?

« La littérature est ce que nous la faisons. Si les beaux-arts « nuisent, nous sommes les seuls coupables... Bref, M. Rousseau « a tort; mais je ne sache pas qu'un autre puisse avoir tort avec « plus de verve. »

œuvres est saine. Elles provoquent la réflexion, le jugement du lecteur ; veulent convaincre, non éblouir. Lessing eût volontiers dit : S'il vous reste le moindre doute, je refuse vos louanges.

L'impulsion qu'il imprima à la culture de sa nation fut forte et féconde. Son nom reste un des plus grands du dix-huitième siècle. Disons à la gloire de Gœthe que nul ne contribua plus que lui à mettre en relief les mérites de son prédécesseur, de son précurseur.

XVIII

L'UNION POÉTIQUE DE GŒTTINGEN
RÉACTION — LAVATER ET LICHTENBERG — HAMANN, HEINSE, GESSNER, ETC.

En somme, Wieland et Lessing avaient été des apôtres de l'impiété. Le fâcheux pour les adorateurs des alleluias bémolisés était que ces mécréants avaient beaucoup de talent, beaucoup trop. On lisait leurs ouvrages et goûtait moins les choses onctueuses. Il fallait protester contre un tel abus, contre une telle méconnaissance des droits du cœur. Des bourgeois de Gœttingen se réunirent, délibérèrent et conclurent qu'il était scandaleux que Wieland et Voltaire eussent tant d'esprit, tandis qu'eux-mêmes n'avaient pas le sens commun. L'Union poétique de Gœttingen était fondée.

Pour mettre ses mérites mieux en relief, donnons tout de suite la biographie d'un de ses membres les plus illustres.

Bürger (Gottf.-Auguste, 1748-1794)

dut peu à son père, honnête pasteur de Molmerswende, aimant sa pipe, aimant son repos et ses aises; le pauvre homme d'ailleurs ne les goûtait guère près de sa femme, qui prétendait „que l'enfer était pavé de têtes de prêtres et qu'une place était déjà réservée à celle de son mari." Il dut encore moins à l'école, car le recteur d'Aschersleben le mit à la porte. Châtiment de vers injurieux sur l'ami recteur. A Halle, „deux années de coups ne purent lui faire décliner *mensa*".

Étudiant en théologie à l'université, il s'occupe de tout autres études, traduit la Pharsale de Lucain en vers libres et finalement se rend impossible par une conduite plus libre encore. Il devint étudiant-juriste à Göttingen, mais vécut si peu régulièrement que son grand-père retira toute pension à cet enfant prodigue, jusqu'au jour, où, supplanté par un rival, il revint à résipiscence. Le grand-père pardonna, paya les dettes criardes et déposa même une caution de 600 thalers (2250 fr.). Bürger écrivit plus tard à sa mémoire quelques strophes très touchantes.

La seconde partie de sa vie fut troublée par ses infortunes conjugales. Il épouse (1774) Dorette Leonhardt, et s'aperçoit au pied de l'autel — un peu tard — qu'il ne l'aime pas, mais brûle pour la sœur cadette. Père de trois enfants, il se persuada bientôt qu'il était martyr et en eut secrètement un quatrième „le plus joli de tous", affirme-t-il; ajoutant naïvement „que, pour leur salut *commun* (sa „femme, sa belle-sœur et lui), il eut à la fois deux femmes, „une officielle, une privée et que la première fut assez „*juste* (billig) pour le souffrir." (!)

Quand mourut la pauvre Dorette, il épousa publiquement cette Augusta, qu'il chanta sous les noms poétiques de Adonide, de Molly, etc. „Si j'étais roi de toute l'Eu- „rope, je donnerais avec joie pour elle les biens de l'Eu- „rope entière...“ — „*Plus sainte* (sic) et plus belle était „seule la Bienheureuse qui nous enfanta le Sauveur.“ Il la perdit sept mois plus tard. — Il aurait pu s'en tenir là; mais „une main invisible“ le livra, malgré les conseils d'amis mieux renseignés, à la jeune Souabe, Élisabeth Hahn. Il a lui-même raconté l'histoire de cette union, qui lui empoisonna le reste de ses jours. Rarement une plus méchante fille[1]...

Bürger fut, comme on voit, un assez triste personnage, mi-coupable, mi-malheureux. Sa vie explique le heurt de ses poésies, dont une partie est remplie d'inconvenances (l'enlèvement d'Europe, p. ex.) ou de trivialités (Frau Schnips). La plupart sentent aussi l'enflure et leur lecture fatigue. Reste un certain nombre de pièces, animées et vivantes, lancées avec fougue. La plénitude et la sonorité rythmique qu'on admire surtout dans sa „*Lénore*“, — dans „le *Chant du brave homme*“, — „*Le Chasseur sauvage*“, ont élevé ces ballades au premier rang. Elles s'y maintiennent. Le vrai ton de la poésie populaire était retrouvé dans *Frau Magdalis*, la pauvre femme à laquelle un miracle rend sa vache, récompense de la foi pieuse; dans l'*empereur et l'abbé*, vieille histoire qu'il a plaisamment versifiée. Un grippe-soleil, petit pastouriau des chèvres, s'affuble du costume monacal et résout, en place de son abbé à court de science, les questions saugrenues posées par l'empereur. — „Dis-moi combien je vaux.“ — Notre

[1] Voy. la longue lettre adressée à sa belle-mère; celle à Meyer du 12 août 1792.

Seigneur a été vendu 30 écus : vous en valez bien un de moins. — „Que pensé-je en ce moment?“ — Que je suis l'abbé de Saint-Gall. — „Oui.“ — Vous n'y voyez goutte, sire empereur; je suis Bendix, son berger.“

Si nous ajoutons plusieurs sonnets très bien tournés (A mon cœur, l'Amour en exil —) nous aurons nommé ce qui mérite de survivre. Bürger le sentait bien. „Allez, „dit-il, o poésies, filles de mon esprit et de mon cœur! „Vous ne mourrez pas toutes, je puis le dire; toutes vous „ne surnagerez pas sur le fleuve du temps; mais les plus „faibles seront sauvées par leurs sœurs plus robustes.“

Elles lui attirèrent de vives critiques, (celles de Schiller, entre autres), quelque gloire et peu de fortune; car des fraudes lui volèrent un légitime bénéfice. — Las d'être, depuis dix ans, bailli à Gelliehausen, il demanda par supplique (1782) à Frédéric-le-Grand une chaire dans une université de Prusse. Il fut répondu que *„le bailli Bürger était, comme tous les beaux esprits et gens de génie, impropre à élever et à instruire la jeunesse* [1].“

„Parce que nous avons des ailes, les sots (épiciers ou grands seigneurs) en concluent que nous ne pouvons marcher!“ (Lettre au comte de Stolberg.)

Le poète rebuté s'établit professeur à Göttingen, y vécut péniblement de leçons, de traductions, d'articles de journaux, „tournant la meule comme le brave Samson chez les Philistins“ (même lettre). Peu de temps avant sa mort, Caroline Böhmer, plus tard femme de A. W. Schlegel, écrivait à un ami commun (Meyer) : „Sais-tu que Bürger se meurt de misère, de faim et de chagrin; il

[1] Der Amtmann Bürger sey wie alle mit dem Geniewesen sich auszeichnenden Schöngeister zum Erzieher und Jugendlehrer nicht zu gebrauchen.

n'aurait rien, si le vieux D. ne lui donnait à manger. Ajoute des dettes et des enfants non pourvus. Je voudrais être auprès de lui, adoucir la fin de ses jours, pour qu'il ne quitte pas ce monde en le maudissant."

Une souscription publique ne put couvrir les frais d'un mausolée.

Pourquoi j'ai parlé d'abord de Bürger et insisté sur sa vie privée? — Parce que cette union poétique de Göttingen se proposait de cultiver „*la religion, la vertu, le sentiment et l'innocente plaisanterie*". On conviendra que Bürger, mis à la porte d'un collège, ayant mené la vie d'un étudiant très fringant, plus tard la vie de ménage en partie double, était un étrange néophyte. Enfin, il eût mieux fait de surveiller et de jeter par la fenêtre sa troisième femme. Le pauvre homme!

Les autres principaux membres de la confrérie furent *Voss*, *Hölty*, les deux *Stolberg*, *Boie*, *Leisewitz*, etc. La lettre suivante de Voss (12 sept. 1772) montre, mieux qu'une longue dissertation, à quelles turlupinades des hommes sérieux peuvent se livrer chez nos voisins.

„Nous nous rendîmes à un village. La soirée était sereine „et *la lune dans son plein*. Nous nous abandonnâmes aux „charmes de la belle nature. Puis nous gagnâmes la pleine „campagne. Nous y trouvâmes une petite chênaie et „*aussitôt* nous eûmes tous l'idée de jurer la ligue de „l'amitié sous ces arbres sacrés. Nous enguirlandâmes nos „chapeaux de feuillage, nous prîmes par les mains et „*dansâmes autour de l'arbre*, en prenant la lune à témoin „de notre union..." Etc.

Et le domicile paternel pendant ce temps-là? Et la femme et les enfants!... Le culte de la belle nature au pied d'un chêne! Le culte du gui? ou du gland?

„L'un se leva et dit: Klopstock! et quand il eut cité

„ce grand nom, *un long silence s'ensuivit.*" On voit quel torrent d'idées devait bouillonner sous ces crânes!

Ils criaient aussi : „Mort à Wieland! le corrupteur des mœurs. *Mort à Voltaire!*"

Voilà d'où le vent souffle. Ces gens-là n'étaient que des sacristains en goguette; car on ne pourra nous persuader qu'un dîner sobre avait précédé ces ébats. *Hölty* n'avait alors que 24 ans et savait sans doute que, si l'appétit vient en mangeant, la soif s'en va en buvant.

Hölty était étudiant en théologie; il écrivit des poésies... théologiques.

1re Strophe.

« L'air est bleu, la vallée est verte,
« Les petites clochettes fleurissent
« Et les primevères aussi;
« La prairie est déjà bariolée
« Et devient chaque jour plus bariolée. »

2e Strophe.

« Qu'il vienne donc, celui qui aime le mois de mai,
« Qu'il se réjouisse de la belle nature,
« De la bonté paternelle de Dieu
« Qui a produit cette magnificence,
« L'arbre et ses fleurs. »

On peut en lire beaucoup comme cela sans devenir enragé. Ce sont des poèmes qui n'échauffent pas la tête des jeunes gens. Ils calment l'imagination, modèrent, tempèrent. Un souffle tiède parfume ces strophes, un zéphir venu d'Arcadie.

Le grand ouvrage de *Frédéric de Stolberg* (ex-protestant, ex-libre-penseur converti au catholicisme) est une *Histoire* de la religion de Jésus-Christ. Cette conversion et cette histoire lui attirèrent des reproches amers que nous

ne pouvons nous mêler d'apprécier. Au logis, on chantait des cantiques et laissait le caniche se promener sur la table entre les plats... C'est le droit de tout citoyen, comte ou charbonnier, de chanter chez soi ce qui lui plaît et de manger à la même assiette que son chien. Enfin chacun fait son salut comme il l'entend, suivant sa conscience et son intelligence. Stolberg était un bon garçon qui fit obtenir à son ami Voss (1782) la direction de l'école d'Eutin.

Jean-Henri *Voss* (1751-1826) est célèbre surtout comme traducteur (d'Homère) et comme auteur de l'idylle intitulée *Louise*. Respect au brave homme, au brave instituteur, au consciencieux traducteur ! Et, comme cette idylle passe pour un chef-d'œuvre, lisons-la.

Louise, idylle. — La fête au bois. — La visite. Le mariage.

N'est-ce pas joli? — Oui; le titre est poétique; mais le texte est en hexamètres dignes de la Messiade. Klopstock et Voss appartiennent tous deux à cette forte race de poètes allemands qui rebutent le lecteur, mais qui ne se rebutent jamais eux-mêmes. Ils étaient d'un talent très inégal ; les sujets par eux traités sont aussi très différents ; mais l'ennui reste le même. Peu de livres, même en Allemagne, offrent une lecture plus fastidieuse. Il nous faut cependant parler de ces ouvrages qui figurent dans tous les catalogues et occupent dans toutes les bibliothèques une place si élevée qu'on les en tire très rarement. On peut convenir de tout; et l'on est convenu qu'ils font honneur à la littérature allemande. Soit !

Assis dans leur jardinet, autour d'une table de pierre, l'honnête pasteur de Grünau, sa femme, ménagère intelligente, sa fille Louise, „le noble et modeste" Gautier et enfin le petit frère — dînent. Que mangent-ils? Le poète nous le dit sans rien omettre : une purée de riz, pois, salsifis, jambon, harengs, oie piquée, rôti d'agneau, salade, radis, champignons (9 hexamètres). Le domestique Jean, à quelque distance; mais tout près : les poules, les poussins, les pintades, le coq, les pigeons, le dindon, le chat et le chien. Ce dernier, faute de mieux, est réduit, pauvre bête! à happer les mouches... (Und schnappte sich summende Fliegen.)

Ils dînent donc. Mais de conversation, point! Jusqu'à ce que la mère propose d'aller fêter dans le bois l'anniversaire de Louise. Le modeste Gautier, Louise et Charles (le petit frère) prendront les devants pour choisir la place; en attendant, le papa fera son somme; car, ajoute-t-elle, „la journée est brûlante et les *haricots en fleur montent à la tête!*" J'y consens, dit l'honnête pasteur de Grünau qui éprouve soudain le besoin de faire le sermon suivant : „O mon Dieu, toi qui, etc..., écoute la prière que tes enfants reconnaissants te bégayent. Nous sommes poussière. Protège-nous! Que ta main tutélaire... Donne-nous notre pain quotidien, jusqu'à ce que nous entrions dans ta gloire! Mes enfants, je vous souhaite une heureuse digestion!" On ne peut que s'associer à ce souhait opportun.

Louise met son chapeau de paille, *ses gants* et s'en va, au bras du *modeste* Gautier (il n'a pas encore soufflé mot), choisir une place commode; lentement, à travers l'herbe fleurie; autour d'eux la campagne ensoleillée... A Louise, qui a mis sa robe blanche, ornée de rubans roses, à Louise qui est jolie, qui a seize ans... que dit en chemin son fiancé?

Rien.

Charles cueille des fraises et convie le couple à les voir, à les sentir. Sermon (c'est le deuxième) sur la bonté de Dieu qui „prépare au pauvre dans le désert des jardins pleins d'herbes et de fleurs salutaires et veille même sur le moineau!"

Ici, un épisode. Dans la vallée passe en chantant un septuagénaire, tisserand devenu musicien, râclant la contre-basse à l'église et aux noces. Il chante les louanges de Dieu — naturellement! Poignée de mains, compliments et saluts.

Et il dit avec une noble dignité : „Dieu vous conduise!
„Continuez ainsi, jeune homme et vous serez un jour un
„autre pasteur de Grünau!" — „Il dit. Et le jeune
„homme ému répondit : „Ainsi soit-il, mon père! Con-
„fiance en Dieu est bien placée. Il dit et s'enfonça dans
„la vallée. *Et une larme brillait entre les cils du vieil-*
„*lard.*" (! !)

Cet épisode permet aux parents d'arriver et l'on prépare le café en 66 hexamètres. Le père fume une pipe; enfin, pour compléter l'idylle, on remue le café avec des bouts de bois. Puis l'honnête pasteur prend la parole :
„Tu es contente, ma fille? Et moi aussi. *Je suis content*
„*comme l'écureuil qui sautille dans les branches!...* Il y a
„seize ans qu'une fillette me naquit; le Tout-Puissant
„nous a envoyé depuis bien des joies et des maux; mais
„sa bonté... etc., (Sermon! c'est le troisième) — nous
„sommes tous ses enfants et nous réveillerons tous au
„jugement dernier. Alors, ô délices célestes, nous nous
„réjouirons tous, nous qui aurons fait le bien! Nous nous
„réjouirons avec Saint-Pierre, avec Moïse, avec Confu-
„cius, avec Homère l'affectueux, avec Zoroastre, avec
„Socrate, avec le noble Mendelssohn! Ce n'est pas lui

„qui eût crucifié le Sauveur !... *Et une larme brillait entre „les cils du vieillard.*“ (!)

Voss a tort de s'arrêter en si bon chemin. Il aurait pu se réjouir encore avec Aristote, avec Hippocrate, avec Caton d'Utique et Thalès de Milet, avec Sainte-Gudule, etc... Il faut être trois fois Allemand pour ne pas éclater de rire devant pareilles capucinades !

Afin de faire diversion et de dire enfin quelque chose, le modeste Gautier raconte une légende *pieuse.* — De conversation, point ! — Que faire? Le pasteur entonne *un chant d'église;* cela fait toujours passer le temps et peut-être une idée viendra-t-elle à quelqu'un. Hélas, non! On fume. — Le père propose de marcher un peu. „Et ils parcoururent la contrée riante et *chantèrent* des „chants bien sentis de Stolberg, Bürger, Hagedorn, Clau„dius, Gleim, Jacobi; ils chantèrent : O merveilleuse est „la terre, œuvre de Dieu ! de Hölty...“

Récapitulons : la légende pieuse de Gautier ; le chant d'église du pasteur et *sept autres bien sentis.* C'est trop. Et je ne compte qu'un chant par poète.

Heureusement le jour baisse et l'on se remet à dîner. Voss, qui ne sait rien faire dire à ses personnages, trouve 22 hexamètres pesants pour énumérer le service; la mère apporte „le panier, la nappe, les cuillères, les couteaux, „les fourchettes, le sucrier, les verres, les assiettes, etc., „etc...“ Quelle poésie ! Le menu se compose de deux „chapons, d'écrevisses, gaufres, melons, groseilles, fram„boises, beurre, d'*aimable* (sic) fromage de brebis, fro„mage de Hollande; et pour le papa un énorme raifort.“ Pourvu qu'il l'entonne par le bon bout et ne se trompe pas de côté !

„Ainsi festoyaient-ils dans un calme bien-être ; autour „d'eux chantaient (nouvelle énumération) les grillons et

„les oiseaux, le geai, le butor, le vanneau, le coucou, le „merle, le pinson, l'ortolan, la caille, la tourterelle (dix ! „faisons une croix.)" Puis le père débouche une bouteille de vin de Würzbourg et porte la santé de Louise en ces termes épiques : „A la santé de notre enfant ! Qu'elle vive longtemps pour son bonheur et pour le nôtre." Et l'on trinque. De conversation, point. On ne peut cependant pas toujours chanter... Sauvés ! Le pasteur a remarqué que le verre du modeste Gautier avait tinté creux ; il lui fait un sermon sur l'art de tenir son verre, par le pied et non par le calice...

Louise en est réduite pour tuer le temps, pauvre fille, à lancer des noyaux de cerises sur son fiancé ! (Sie schnellte auf den Knaben den Kirschkern.)

Enfin la mère sent sous ses jupes (sic !) l'humidité du gazon... La nuit s'avance et l'on regagne le logis. Mais comme la conversation est muette au retour comme à l'aller, on se remet à chanter — pour la *neuvième fois!* — un hymne à la lune : „Lune d'argent, sois bienvenue !... „Et ils sentirent alors, étonnés et ravis, combien la nature „est sublime et leur âme s'éleva par-delà la lune et les „étoiles jusqu'à Dieu et jusqu'à ses saints." Quand le chant séraphique est achevé, nouveau silence. Le père essaie de le rompre „en causant érudition" avec Gautier ; mais comme le modeste jeune homme *ne répond pas*, le pasteur de Grünau fume une 42e pipe. On atteint le logis et la fête au bois est terminée, ainsi que le chant premier. Dieu merci !

Si Voss a voulu dans la personne du pasteur nous présenter un idéal du prêtre de campagne, sa tentative est malheureuse ; car, sans chercher de raisons théologiques, „un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon." (La Rochefoucauld.)

Chant II. — La Visite.

Walther vient chercher sa fiancée... Oh ! n'attendez ni paroles tendres, ni mots d'amour ; Walther parlera de tout, s'il parle, excepté de sa fiancée. Pour elle, trois mots ; je dis *Trois.* „*Comment va Louise?*“ Rien de plus. Rien.

Décidément les grandes passions sont muettes.

Les nausées m'ont pris vingt fois sur cette prétendue idylle. Le faux y déborde. Chacun digère son bien-être matériel, s'assied là, se pose là et attend. Personnages creux, munis d'un mécanisme intérieur qui, remonté, joue trois airs, toujours les mêmes : La bonté de Dieu. La beauté de la lune. O ma pipe, idole de mon âme ! — L'un fini, l'autre reprend. On ne se cause pas dans tout ce poème ; on récite une litanie prévue et connue à satiété : dès la première note, on sait à quoi s'en tenir. Ces vers sonnent le fer-blanc. Rien qui vienne du cœur, rien qui soit sincère. Une platitude décourageante !

Le fiancé est arrivé. Louise est encore dans sa chambre et dort toute parée sur un canapé. La mère discute d'abord si elle doit l'éveiller et comment (30 hexamètres) ; puis récite le discours suivant : „O dormeuse sempiter-„nelle ! Le soleil monte à l'horizon ; l'hirondelle piaule „depuis longtemps et dans le village *le gardeur de cochons* „*a déjà sonné du bouquin.*“ (!) Puis elle parle des enfants qui vont à l'école, des pintades, du coq qui gronde une poule, du putois, etc... Enfin elle se décide à réveiller Louise. Pour qui donc les vingt vers précédents ! Pour qui les pintades, le coq et le putois ? Pour le lecteur ? Grand merci.

Louise, aussitôt éveillée, remonte la chaîne et dans le tempo régulier d'un mouvement d'horlogerie chante à sa mère (en 42 hexamètres) l'air n° 2, traitant du plaisir qu'on éprouve la nuit à regarder par la fenêtre les toits des maisons et la lune, naturellement; des fleurs, dont le parfum monte à la tête, surtout quand les fenêtres sont refermées, etc... Enfin, au 43e vers, elle demande „s'il est là?“ C'est vrai! A propos! C'est le jour des noces... Quelle tendresse! Bah, celui-ci ou celui-là, peu importe! Louise sait d'ailleurs quel sort l'attend et aurait bien tort de se réjouir outre mesure. Soigner la marmite, rincer le bock de son seigneur et maître; après dîner, chacun dans son coin, comme des chiens de faïence. Et si l'époux ouvre la bouche autrement que pour manger, ce sera pour exécuter un des trois airs ci-dessus.

Et le fiancé! C'est bien pis. Il apporte au pasteur une pipe turque. (A sa belle il n'apporte rien.) Le père, ravi de sa pipe, embrasse ce gendre accompli et chante (n° 1): „Dieu soit loué! O mon fils, toi qui exerceras ton vicariat „selon les préceptes du grand saint Jean... etc.“ (40 vers.) Gautier remonte plusieurs crans: Beauté de la nature en général et de la lune en particulier, quand on voyage. Comme variations, on entend que le berger l'a rencontré en route et lui a dit: Bonjour! et que lui-même, *ému* (!) a répondu: Bonjour!

C'est le tour du père (n° 3): „O quel tube! O quelle vaste cheminée! Par Mahomet, il faudrait, pour la bourrer, une Circassienne. Vite, essayons le tabac de la Virginie, etc...“ (24 hexamètres). Les trois airs ayant été chantés ou plutôt descendus, Gautier se rappelle enfin que c'est son jour de noce, qu'il est venu chercher sa fiancée et se décide à demander: „*Comment va Louise?*“

Ces trois mots sont, je le répète, la seule et unique

mention qu'il fasse de sa fiancée dans tout le chant II.) Ainsi, rien dans la tête, rien dans l'âme.

Je suis trop poli de parler d'un mouvement d'horlogerie ! C'est tout au plus un rouage de coucou.

Le modeste Gautier n'épousera Louise qu'après déclanchement de 3,000 autres hexamètres. C'est trop ; des critiques allemands le reconnaissent. M. Vilmar ne peut contenir son mépris pour „ces gens vides d'idées qui ne font fête qu'au foin et aux pommes de terre.“ (Gedankenlos; Heu- und Kartoffeljubel.)

Platon chassait les poètes de sa République ; mais, s'il avait connu Voss, il l'eût tué sur place.

Lichtenberg. — Sturm und Drang.

Pour nous délasser de ces sottes gens, disons quelques mots du mathématicien *Lichtenberg* (1742-1799). Connu comme adversaire de *Lavater*[1], il défendit le sens commun contre les mystiques qui l'outrageaient. Lavater avait été l'agresseur ; beau garçon, comme on sait, il avait prétendu „qu'une belle âme meut toujours un beau corps.“ Le contraire se sous-entend ; et Lichtenberg, qui était difforme comme Ésope, ne pouvait admettre que les plus laids soient les plus coquins, sans s'accuser lui-même de tous les vices. La nature en effet l'avait fait quasi bossu ; avait, selon sa spirituelle litote, donné à son corps *trop de relief*. Son portrait nous présente un cou ramassé, un

[1] Schiller n'a pas flatté Lavater : « Grand dommage que la nature n'ait fait de lui qu'un seul homme ; elle avait là l'étoffe d'un saint et d'un fripon. » Gœthe est encore plus dur : « Il s'insinue par les plus basses flatteries, afin de pouvoir ensuite vous enfoncer plus sûrement ses griffes. »

nez épaté, une large bouche; une vague ressemblance avec Rousseau. „Je dois peut-être à ma courte stature la „promptitude de mes pensées; le sang venu du cœur „arrive encore tout chaud à la tête."

C'est une personnalité très intéressante, prime-sautière, qualité (ou défaut si l'on veut) rare en Allemagne. En tout l'opposé de Lavater. Enfant, il avait déjà sur la religion les idées les plus libres; et aussi incrédule que l'autre était pieux, il se représentait un temps „où nos „croyances religieuses sembleront aussi étranges qu'aujourd'hui la Chevalerie errante"; prétendait que „les „saints en bois sculpté avaient fait plus de bien en ce monde que les saints en chaire" et, s'étant posé comme règle de ne croire absolument rien *„par respect"*, il plaisantait sans fausse honte le pape Zacharias qui excommuniait quiconque croyait aux antipodes et qui aurait volontiers excommunié les antipodes eux-mêmes.

Devant les mystiques qui voulaient voir dans le moyen âge l'époque bienheureuse où les fidèles, l'âme inondée des grâces chrétiennes, priaient candidement, Lichtenberg se prend à rire; il connaissait ce prétendu bienheureux temps, au souvenir duquel frissonne quiconque a lu l'histoire; mais ne veut pas engager la dispute; il se contente d'écrire sur son carnet: „Il (Lavater) s'assit entre ses deux caniches et se dénomma Daniel dans la fosse aux lions." Lavater et ses disciples vantent la retraite, la vie à l'ombre: „Prononcer un vœu, répond l'autre, est un plus grand péché que de le rompre." Il est étrange qu'un pareil sceptique soit superstitieux; or, lui-même avoue que tout lui est présage, le moindre accident, un songe, le bruissement d'un insecte; il s'en étonne et n'y comprend rien. Mais son hypocondrie en était cause, comme elle était coupable de ses boutades.

Prenons dans le tas: „L'Hôtel des Invalides montre clairement aux soldats ce qu'on a l'intention de faire des valides. Ainsi se distrayent les rois, dont l'histoire est si édifiante que si elle n'a pas été brûlée... il ne veut pas la lire!"

— „Si vraiment le mariage adoucit la férocité virile, on devrait bien permettre aux rois la polygamie". Lichtenberg souffrait ce jour-là d'hypocondrie. Il n'eût jamais écrit de sang-froid que „les jolies femmes comptent aujourd'hui parmi les talents de leur mari" — que „la plupart des magistrats s'empresseraient, si une commission d'anges passait une inspection, d'aller pêcher la baleine ou respirer l'air pur du cap Horn." Et le jour où il maudissait les guerres entreprises sans raison, la soldatesque, les castes, les couvents, l'incarcération, la canonisation, l'inquisition, etc... un accès de goutte devait le faire cruellement souffrir.

Un petit chef-d'œuvre de Lichtenberg est intitulé: *Traité sur les domestiques* (Abhandlung über die Bedienten). Que de verve et quelle finesse! Mais en général il ébauche. Pensées détachées, préfaces, projets. Souvent une seule ligne. Ses *Explications des Planches de Hogarth* (qui donnent le mieux la mesure de son talent) échappent à une analyse suivie; son *Voyage sentimental à Laputa* s'arrête en route.

Quoique la patience ou la volonté d'achever lui aient manqué, la netteté de son style, le mordant de ses sarcasmes lui assurent une place honorable dans la littérature allemande. Il eût pu faire mieux et davantage; mais il ne travailla jamais en ligne droite: „J'imitai le va-et-vient perpétuel des chiens qui vont à la promenade; et, arrivé au but, j'étais déjà las."

Ses notes personnelles furent publiées après sa mort;

et l'éditeur nous avertit gravement dans la préface „qu'il lui a semblé bon, puisque ces fragments eussent rempli plus qu'un volume, de les répartir en deux.“

Sans doute ce scepticisme est stérile ; on lui reproche assez souvent de critiquer tout et de paralyser la production d'autrui. Mais n'est-ce pas déjà travailler utilement qu'empêcher les autres de mal faire ? Quels excès, quelles imprudences nous épargne cette simple réflexion : On se moquera de moi ! Un grand éclat de rire effarouche les cauchemars, met en fuite la sottise, réconforte les mièvreries.

Au dix-huitième siècle, maints esprits mécontents du présent se précipitaient dans un passé chimérique, voulaient redevenir naïfs, primitifs, revoir les bardes, ravoir la foi, se retremper aux sources de l'humanité. Rousseau avait donné le mot d'ordre : „Tout est bien en sortant des mains du Créateur; tout dégénère entre les mains de la créature.“ Il s'agissait donc de briser le joug des conventions malsaines, de casser le moule des vieilles règles qui comprimaient le génie, lui gâtaient les ailes et hébétaient les aigles en oisons.

Heinse (1749-1803) expliqua dans son roman *Ardinghello* que l'étude de l'antique ne vaut rien pour les artistes et que le mieux est „de se plonger dans la nature“. Très bien; mais comment s'y plonger? Être original, à merveille! mais on ne découvre pas tous les jours une Amérique. Il est assez plaisant de voir que les esprits les plus originaux sont les plus respectueux de la règle.

„C'est en vain que des esprits intempérants s'efforcent „d'atteindre les hauteurs sereines de la perfection. Qui „veut faire grand doit se recueillir; c'est dans la restric-

„tion que se montre le maître, et *la loi seule peut nous donner la liberté*[1]."

L'auteur de Faust est cependant un esprit original. Les jeunes gens qui l'entourèrent au berceau prenaient facilement pour *génie primitif* une heureuse et passagère exubérance de santé, la joie de vivre. On a vingt ans, un bon estomac, quelques thalers én poche; alors l'imagination s'échauffe, elle voit trente-six chandelles et excite le gaillard à composer des œuvres titaniques, ossianiques, des œuvres qui donneront aux bourgeois la chair de poule.

Gerstenberg (1737-1803) écrit son drame d'*Ugolin*. Il a cinq actes, en prose, et se passe dans la prison de Pise où Ugolin est enfermé avec ses trois fils, âgés de 20, 13 et 6 ans. Pendant cinq actes, ces infortunés se disent les uns aux autres qu'ils crèvent de faim. Au second acte, un des enfants est déjà devenu fou, se lèche les lèvres et dit le *Deo gratias*, comme s'il avait déjeûné; d'où un dialogue de ce genre :

Anselmo. — Entre nous, mon appétit n'a jamais été plus âcre.

Gaddo. — J'ai pu le remarquer. Tu t'es précipité avec férocité sur les plats.

A. — Je ne me suis pas précipité; mais je voudrais bien m'y précipiter.

G. — Tu as encore faim? Déjà? Quel étrange appétit!

A. — C'est drôle!

G. — Impayable!

A. — Ah! ah! ah!

G. — Hi! hi! hi!

Klinger (1752-1831) écrit son drame *Sturm und Drang* (qu'on peut traduire par *Tempête et Tonnerre*) qui sert

[1] Gœthe, *Natur und Kunst*.

encore à dénommer cette période de crise. *Lenz* (1756-92), sous couleur d'imiter Shakespeare, commet tant de bêtises qu'il meurt fou. Quant à *Hamann* (1730-1788), il qualifiait lui-même ses écrits de „*tas de fumier*[1].“ Comme on paraît faire cas de ces écrits-là dans les manuels allemands, voici le portrait de leur auteur. (Je résume quelques pages de Gervinus.) *Hamann* était gros, gras, chauve de naissance, bègue, malpropre, débauché, hypocondre, ingrat, malintentionné, insolent, vaniteux, égoïste et *peut-être pis que cela.* (Man findet noch schlimmere Triebfedern.)

Ces qualités et son style obscur et prétentieux firent de lui *Le Mage du Nord!* Un de ses livres est intitulé : Golgotha et *Scheblimini* (?) Franchement ce bonhomme est répugnant. Laissons-le finir sa vie dans le cercle mystique que présidait à Münster la princesse de Gallitzin.

Nous sommes à l'époque où *Ossian* triomphait; où cette supercherie de Macpherson balançait la renommée d'Homère[2]. Ossian formait avec Homère, Shakespeare et la Bible un carré parfait. Le reste — j'entends les autres poètes — était mauvais. Poésie artificielle! Horace et Racine? des bavards spirituels. La source de leur poésie est pure, sans doute, mais elle n'a qu'un petit bassin, qu'un mince filet d'eau où les oiseaux légers se désaltèrent. Aux géants de cette époque de *Sturm und Drang* il faut le Nil, le Gange, il faut le Jang-tseu-Kiang! Il faut des flots de poésie où puissent se baigner les hippopotames et s'abreuver les éléphants.

[1] Ich begreife nicht, wie ich diese Misthaufen aufwerfen konnte. — Cité par Gervinus.

[2] Voy. la curieuse lettre de Werther : Ossian hat in meinem Herzen den Homer verdrängt...

Gessner (1730-1787) emprunta un petit bout d'ivoire à un de ses amis qui revenait de ces parages; il se tailla un sifflet et, pour plaire à la sentimentalité de l'époque, gazouilla des pastorales. — „Ainsi chantait Idas et il se „taisait déjà depuis longtemps et Mycon restait assis, „l'écoutant encore. Ah, Idas! que c'est beau, la rosée du „matin! Que c'est beau, le printemps! Mais une action „vertueuse est encore plus belle. — Ainsi parla Mycon „et il lui donna une flûte."

La scène se passe dans cette Arcadie fabuleuse dont tout le monde parle et que personne n'a vue; sauf Florian, peut-être et d'Urfé.

C'est là qu'amants-polichinelles
S'exercent sur le mirliton,
Soufflant les mêmes ritournelles
Et toujours sur le même ton.

La bergère est une poupée-mécanique avec des cheveux frisés; elle fait les yeux blancs, se lève et s'assied toute seule. Un pantin-automate, garni de rubans roses, se met devant elle la main sur le cœur, lève les yeux au ciel, puis joue un air de flûte... On a bien raison de dire : faux comme une flûte!

Ce genre fade ne supporte pas l'analyse. Ces mauvais décors de carton, ces couronnes en papier peint, sentent le pot à colle. Ceux-là seuls purent goûter Gessner qui n'étaient jamais sortis de leur petite ville; qui, vivant accroupis derrière le poêle, n'avaient jamais vu des arbres en vrai bois ni un vrai lever de soleil.

Le nom que reçut cette période indique assez clairement combien la littérature était inquiète, abattue ou surexcitée. Mais „si follement se démène le moût, il finit par donner du vin" (Faust 2^e^ Th.). Lessing a frayé le

chemin; Kant édifiera la philosophie moderne; Schiller et Gœthe vont mettre la littérature de leur pays au niveau des plus belles.

XIX

SCHILLER (Friedrich. 1759-1805.)

Le 13 janvier 1782 la jolie ville de Mannheim, bâtie au cordeau, était troublée par les curieux qui occupaient les avenues du théâtre. La foule s'y portait comme en temps de disette à la porte des boulangers. Au coin des rues une grande affiche présentait l'annonce : *Les Brigands, drame en 5 actes, par M. Schiller.*

L'auteur était un inconnu; mais le titre de son œuvre promettait des émotions violentes et on voulait des émotions violentes! Le siècle n'était plus un enfant qu'on pouvait amuser avec des historiettes, des cantiques ou des pastorales! Le siècle sentait ses muscles, que diable! Les romans larmoyants n'étaient plus à la mode et M. Staar lui-même, le vice-marguillier [1], en faisait des cornets pour son épicerie. Quarante ans se sont à peine écoulés depuis l'apparition de la Messiade; et les fils de la génération qui pleura sur Jésus-Christ acclament le brigand Charles Moor. De Jérusalem on tombe au cabaret; du Jardin des Oliviers à la forêt de Bohême.

Les premiers actes étonnèrent le public, plus stupéfait qu'attendri par ce Charles qui, poussé au désespoir par la malice de son frère, maudit l'humanité et devient capitaine de brigands; terrible pour être puissant, puissant

[1] Dans la comédie de Kotzebue : *La petite ville allemande.*

pour être généreux. Il s'agit de secouer un peu les hommes, „cette race hypocrite, cette engeance de crocodiles“, de mettre la puce à l'oreille de ce „siècle d'eunuques“ (Kastraten-Jahrhundert) qui rabâche les hauts faits de l'antiquité et tombe en faiblesse à l'aspect d'un fourreau de sabre. Il s'agit de tailler des exploits gigantesques; — les coudra qui voudra!

Au milieu de ces scènes brutales et déclamatoires, des lueurs de passion vraie, expressions et images trahissant le poète. Quand Charles revient, déguisé, au château paternel, y retrouve les témoins de sa jeunesse innocente, y revoit Amélie, la bien-aimée, qui, en dépit du sort et des embûches, lui reste fidèle et l'adore en silence, — le public s'émut et fut gagné. La scène enfin où le traître Franz, saisi à la gorge par le remords, engage avec *Daniel* un dialogue funèbre, se termina par une ovation.

Que de fois Schiller dut penser à cette loge du théâtre de Mannheim, d'où il avait silencieusement suivi la représentation! „Vu la catastrophe, dit la préface, j'ose pro-„mettre à mon écrit une place parmi les œuvres morales. „Le vice est puni, la vertu l'emporte. Je puis attendre „d'un lecteur sincère non pas l'admiration, mais l'estime „due à un honnête homme.“ — L'honnête homme ne fut pas incriminé, mais l'admiration fut mêlée de scandale. Cependant trois éditions rapidement vendues firent connaître le nom de Schiller à toute l'Allemagne.

L'auteur était élève de la *Karl's Academie*, un „*puer bonæ spei*[1]“ né à Marbach (Würtemberg) le 11 novembre 1759, d'un père sous-officier, chirurgien-barbier, plus tard inspecteur ou portier du château *Solitude*. Le duc recrutait ainsi pour son École des jeunes gens distingués,

[1] Note d'un examen.

mais leur assignait une étude. Schiller lut sur son numéro d'ordre : jurisprudence. Il étudia la jurisprudence. Quand il en eut pris son parti, le duc changea d'avis et lui imposa l'étude de la médecine. Pas d'observations ! D'ailleurs le mécontentement du souverain eût rejailli sur le père, eût peut-être fait diminuer son traitement (47 francs par mois pendant longtemps); et le jeune Frédéric, lisant Shakespeare à la dérobée, étudia en public l'anatomie. Bref, il devint chirurgien de régiment avec 45 francs de solde et un service pénible et désagréable. Mais l'écritoire lui faisait oublier la trousse ; des essais poétiques parurent et un journaliste prédit à leur auteur : *Os magna sonaturum*[1].

Le duc avait refusé au poète un congé pour assister à la représentation des *Brigands*. Mécontent du bruit provoqué par la pièce, traitée devant lui d'immorale, et d'une nouvelle désobéissance, il mit le jeune homme aux arrêts. Abuser de la dépendance de mon père, pensa Schiller, pour m'imposer la jurisprudence qui m'ennuie et la médecine qui me dégoûte ; m'interdire la poésie qui me charme, me voler mon Shakespeare, me mettre aux arrêts, — cela en échange de 45 francs par mois... Impossible de nous entendre. Guidé par son fidèle Streicher, il profita d'une fête donnée au grand-duc de Russie et se sauva à Mannheim.

Il était libre, déjà célèbre, mais sans argent.

> A vous tous qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
> Courez du bel esprit la carrière épineuse,

la vie de Schiller offre une leçon et un encouragement. Les éditeurs refusent le manuscrit des *Brigands*[2]; son

[1] Le rédacteur du *Magasin Souabe*. (Cité par X. Marmier.)

[2] Les poésies de Lamartine furent refusées également. Un éditeur

auteur emprunte l'argent nécessaire à l'impression et le bénéfice de la vente n'est pas pour lui ! Pour *trois* pièces données au théâtre il recevra 1200 francs. On baîllera et s'esquivera au comité de lecture, quand il les lira — (espérant que, dégoûté, il les donnerait pour rien) — lui frappant doucement sur l'épaule et l'engageant à renoncer aux lettres qui ne sont point son affaire, à reprendre le rasoir du barbier de régiment... La vie étant trop coûteuse à la ville, il habitera au village (à Oggersheim) ; un ami dévoué partagera sa bourse et prêtera quelques florins qui permettent de vivre huit jours de plus. „Car la vie est „une dure épreuve et les avantages que la Providence „m'a accordés sur mon père sont autant de dons périlleux „pour le cœur et la vraie tranquillité.“

Le fameux :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

n'est pas d'une vérité incontestable. La foi est nécessaire en son courage et en son talent pour se lancer ainsi dans l'aventure littéraire, voile au vent ; pour s'écrier : „Vogue, courageux batelier, brave le rire et l'insulte ; vogue et fie-toi au Dieu qui te guide !“ (Schiller, Columbus.)

Il est aisé d'apprécier le désordre que jetaient dans une tête fiévreuse, dans un cœur passionné, les difficultés matérielles de l'existence, les illusions, les déceptions. A certaines heures, le pauvre garçon n'y voyait plus clair ; si, qu'il s'amouracha d'une vieille femme, sans beauté et sans valeur, „*une vraie momie*“, dit un contemporain. Schiller voyait „dans ses regards d'or flamboyer l'éclat d'un lever de soleil !“ — Erreur passagère. S'il était riche, il épou-

lui rendit avec dédain le manuscrit en lui conseillant d'imiter les maîtres, l'abbé Delille, par exemple !

serait la fille du libraire Schwan ; mais le libraire, qui sait compter, refuse ; il admire le talent et ne lui donne pas sa fille. *Dalberg*, directeur du théâtre de Mannheim, „plat courtisan, avare et égoïste“ (X. Marmier), exploite d'une manière indigne l'auteur, qui s'aigrit et n'a plus confiance en personne.

M^me^ de Wollzogen [1] eut la délicatesse de comprendre et de guérir cette susceptibilité maladive ; elle ouvrit au jeune poète un monde nouveau et charmant et le réconcilia avec l'humanité, qui n'est pas exclusivement composée de „crocodiles“. Le conseiller *Körner* (père du poète Théodore Körner), qui l'accueillit dans sa maison ; le bibliothécaire [2] Rheinwald, qui épousa sa sœur [3], l'encouragèrent et un amour digne de lui acheva sa guérison. — „La vie est tout autre auprès d'une femme chérie que „lorsqu'on reste seul et abandonné“, écrit-il en 1790, après son mariage avec Charlotte de Lengefeld. „Tout mon être est dans une harmonie parfaite... J'espère tout de l'avenir.“

Le duc de Weimar fut aussi le bienfaiteur de Schiller, fut pour lui aussi „Auguste et Mécène“ [4]. Il lui donna le titre de conseiller, d'historiographe à l'Université de Iéna, une pension de 1000 écus et plus tard obtint pour lui (de l'empereur d'Autriche) un titre de noblesse. Weimar fut le hâvre de grâce où Schiller se reposa de maints orages [5], où, dans le voisinage de Gœthe, son esprit s'avança vers l'idéal du beau et du vrai. Des amitiés dévouées et intel-

[1] La mère d'un de ses anciens camarades.

[2] A Meiningen.

[3] Cette sœur de Schiller, Christophine, est morte en 1847.

[4] Voir la reconnaissante épigramme (35) de Gœthe, datée de Venise.

[5] Épilogue à la Cloche.

ligentes „lui arrachèrent un doux sourire le soir même de son dernier soleil“ [1].

Peu d'écrivains sont aussi sympathiques que Schiller. La générosité, les passions chevaleresques ont entraîné cette belle âme ; aucune qualité du cœur n'a fait défaut à ce poète de la jeunesse, qui est resté *jeune* toute sa vie. Il fut un fils tendre et reconnaissant ; ses lettres à sa sœur Christophine attestent le souci des plus pieux devoirs ; il fut enfin un ami d'un incomparable enthousiasme. „A „qui dois-je cette surprise? A qui? Je le demande? Par-„donne à ma joie, à mon ivresse, ô Providence! A qui, si „ce n'est à toi, bonté céleste! Tu savais que je n'avais „plus d'ange gardien et tu m'as envoyé cet ami!“ Il avait besoin d'aimer, de le dire, de le crier ; nature confiante qui s'épanchait, qui se livrait sans cesse. „Je connaissais „ses pièces longtemps avant qu'elles fussent seulement „écrites ; il me les racontait scène à scène, au fur et à „mesure qu'il les concevait“ (Gœthe). Grand enfant qui cherchait un appui ; j'allais dire, une caresse. Comme le sage de Sénèque, il eût pu vivre portes et fenêtres ouvertes. On est touché de voir avec quelle naïve loyauté il met à nu son âme devant sa fiancée, lui avouant ses étourderies de jeunesse et implorant l'absolution. Ce poète fougueux, parfois extravagant, goûte les joies calmes de la famille, laborieux, courageux. Quand sa famille s'accroît (un fils et deux filles), le père travaille avec plus d'ardeur ; si sobre d'ordinaire, il a recours à des boissons excitantes pour veiller à son pupitre, où le matin le surprit souvent. Aussi fut-il récompensé. Le jeune révolutionnaire qui écrivit la *Conjuration de Fiesque*, faisant retentir sur les scènes allemandes le mot sonore de Liberté,

[1] Épilogue à la Cloche.

entendit proclamer les Droits de l'homme et du citoyen et put prévoir qu'ils feraient le tour du monde ; le dramaturge sentimental passionna l'Allemagne, et la bonté „angélique" [1] de la duchesse de Weimar, la tendresse de son épouse, l'affection silencieuse de toutes les femmes payèrent le poète qui avait chanté avec conviction les vertus féminines :

« Honorez les femmes ! Elles tressent des roses célestes dans notre vie mortelle ! »

le chantre de Thécla ! Et celui qui croyait à l'amitié et savait en jouir fut récompensé par les amitiés les plus belles. Sa stupeur, lorsqu'il se trouva devant Gœthe, se changea promptement en admiration, en une confiance filiale. „Je sens, écrit-il, que devant un tel génie, on n'a „que le choix ou de haïr ou d'aimer avec passion." On l'a dit maintes fois : il n'y a peut-être pas dans l'histoire des lettres d'exemple, entre rivaux, d'une amitié plus touchante et plus féconde.

Après une existence passée ainsi à illustrer son nom et son pays, après avoir vécu pour tout ce qui est beau et noble, Schiller put soupirer sur son lit de mort : (Je me sens) Toujours plus calme !

„Le génie de Schiller est *théâtral*." [2] Le jugement est précis et renferme l'éloge et le blâme. Comme il arrive d'ordinaire qu'une confusion de termes provoque seule les disputes, les défauts d'un poète deviennent qualités, suivant les goûts et les modes. L'auteur de *l'Intrigue et l'Amour* était un victorieux du romantisme; l'auteur de

[1] G. Schwab.

[2] Gœthe à Eckermann.

Marie Stuart est admiré comme un classique. Or, le mérite de Schiller n'est pas d'avoir un pied dans les deux camps, mais au contraire d'avoir traversé „Tempête et Tonnerre“ pour atteindre les régions calmes. Avec la modestie du grand homme il s'avoua ses imperfections, les reconnut publiquement [1] et se mit, pour les corriger, courageusement au travail. Averti par le vieux Wieland que le monde esthétique lui resterait fermé s'il ignorait la civilisation grecque, l'écrivain déjà célèbre n'hésite pas à étudier les anciens, comme le ferait un bon écolier. Il lit Euripide, traduit son *Iphigénie à Aulis*, ses *Phéniciennes* et s'étonne de la sérénité de ces œuvres antiques. Quel contraste avec la fougue de ses propres écrits! Comme les plus simples moyens produisent les plus puissants effets! Aussitôt son parti est pris; il sent qu'il s'est égaré jusqu'ici, qu'il a confondu le violent et le fort, la grandeur avec l'emphase [2] et marchera, jamais las, pour retrouver la grand'route. Les théories abstraites ne le rebuteront pas; Aristote, qu'il lira sur le même livre que Gœthe, le *fortifiera* et l'*allègera*. (Er hat mich gestärkt und erleichtert.)

Qui des deux est stérilité,
Ou l'antique sobriété
Qui n'écrit que ce qu'elle pense,
Ou la moderne intempérance
Qui croit penser, dès qu'elle écrit [3]?

Au lieu de tout tirer de son propre fonds, de vouloir donner corps et âme à des chimères et d'épuiser ainsi dans

[1] « J'ai produit un monstre, écrit-il à propos des Brigands; je voulais peindre les hommes et ne les avais pas encore vus. »

[2] C'est le reproche adressé par Musset: *L'emphatique Allemagne.*

[3] Alfred de Musset.

des efforts stériles les ressources de sa nature, le rêveur se rapprochera de la réalité, saisira le côté poétique des choses. Le dormeur s'éveillera, regrettant bien un peu ses songes menteurs, mais dorés. L'histoire lui présentera des hommes plus grands que les héros de fantaisie, lui déroulera des événements plus tragiques que les conceptions du romantisme. Qu'est *Franz Moor* auprès de Philippe II, cet être effrayant

> Qui colle aux vitraux blancs son front lugubre, et songe!
>
> V. Hugo.

Qu'est la douleur d'Amélie devant la tristesse d'Élisabeth, la douce princesse de Valois qui attend l'amour dans les bras de *Don Carlos* et devient la proie du sombre et vieux tyran, enterrée vivante à l'Escurial? Quels exploits extravagants ne sont dépassés par les faits et gestes de *Wallenstein*, ce gentilhomme de Bohême qui équipe seul une armée de 60,000 hommes, la mène à la victoire, sauve l'Autriche, devient si puissant qu'il effarouche son empereur et périt assassiné? Comme fond du tableau, la guerre de Trente-Ans et ses horreurs! Et quelles passions égalent le déchaînement des haines religieuses?

Si une perspective plus lointaine favorise mieux le drame, l'histoire de France ou celle d'Angleterre ne présente-t-elle pas les catastrophes les plus tragiques? Quel public resterait insensible à la destinée de cette *Marie Stuart*, reine de deux pays, morte sur l'échafaud?

„La plus belle de toutes les femmes qui vivent est aussi „la plus malheureuse de toutes" (1. 6).

Madeleine repentante, pâle et triste, un crucifix à la main; sous le voile noir de laquelle le spectateur distingue à peine l'ancienne amante du chanteur Rizzio et préfère

la pécheresse en deuil à l'hypocrisie virginale d'Élisabeth, „la bâtarde qui dupe l'Angleterre“ (3. 4). La lutte grandiose des deux religions se renouvellera ici; et l'art du poète fera hésiter le spectateur entre Élisabeth, la reine exposée à trente-deux tentatives d'assassinat, et Marie, cause indirecte du mal.

„Le coup menaçait ma tête, — la vôtre tombera! Votre „oncle[1] a montré à tous les rois de l'Europe comment on „fait la paix avec ses ennemis. Que la Saint-Barthélemy „soit mon école! Parenté? Droit des gens? Ces mots n'ont „plus de sens, puisque l'Église rompt le lien sacré des „devoirs, consacre le parjure, le régicide: je plie mes actes „aux leçons de vos prêtres.“ Et l'intérêt ira croissant pour la souveraine menacée, mais qui abuse de son droit, et pour la victime coupable, mais trop punie.

A chaque pièce nouvelle le talent de Schiller se fortifie, se purifie. Nous sommes loin de Sturm und Drang! Par un curieux revirement de l'esprit humain, *Marie Stuart*, à notre avis le chef-d'œuvre de Schiller, est son œuvre la plus voisine du théâtre français, la plus plastique. Elle rappelle la *Phèdre* de Racine, dont il a donné l'élégante traduction; elle est la récompense de ses études et de sa vénération pour l'art antique. Ici l'histoire et la philosophie n'ont pas, comme dans la trilogie de *Wallenstein*, gêné l'imagination du poète: elles l'ont soutenu et ont fourni le fond solide à ses développements dramatiques.

La France attire l'attention de Schiller, qui semble avoir soupçonné quel admirable parti on pourrait tirer de son quinzième et seizième siècle. Il a écrit en effet une *Histoire des troubles en France avant le règne de Henri IV;*

[1] Le cardinal de Lorraine.

on pense immédiatement à la *Chronique du temps de Charles IX* qu'écrivit *Mérimée;* on pense à cette société batailleuse, amoureuse et paresseuse qui s'agite autour du Pré-aux-Clercs et remplira tant de romans et de drames. Schiller eut la divination d'un passé poétique à ressusciter. Nous croyons qu'il a eu la main malheureuse en choisissant, dans l'histoire de France, *Jeanne d'Arc.*

Les mêmes critiques qui approuvent la suppression au théâtre de la scène de communion (dans Marie Stuart), sous prétexte qu'on ne doit pas exposer la dignité du prêtre sous les traits du comédien, félicitent Schiller qui a exposé la dignité de Jeanne d'Arc sous le fard d'une comédienne. Pourquoi donc l'une et pas l'autre? L'une a tout à perdre, l'autre presque rien; car l'insuffisance d'un acteur n'eût compromis que le rôle d'un certain prêtre et dans une seule scène, tandis que le talent même d'une grande actrice ne peut sauver le rôle entier de Jeanne, s'il prête à rire un seul moment.

Qui pourrait le nier, après l'avoir lu et vu jouer?

L'optique du théâtre ne permet pas à une jeune fille, coiffée d'un casque d'où s'échappent de belles boucles de cheveux, de déclarer, sans exciter le rire, qu'elle a mis en fuite les escadrons anglais. C'est là justement le miracle!... Justement aussi l'art dramatique n'admet pas le miracle :

> Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable.
> Une merveille absurde est pour moi sans appas :
> L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Mais on sait qu'elle a fait ce miracle!... Ah? on a au préalable des connaissances historiques? Très bien. On sait alors que Jeanne est morte sur un bûcher et non pas sur un champ de bataille. On sait que Dieu ou le diable

n'a pas accompagné le sacre du roi de grands coups de tonnerre ; etc... Il est plaisant, ce me semble, de prétendre que „Schiller a vengé Jeanne d'Arc des outrages de Voltaire... qu'il lui a rendu sa pureté souillée par l'odieux poème de la Pucelle[1]."

Je n'ai pas à défendre la Pucelle „contre les hommes graves qui pardonnent beaucoup moins à Voltaire d'avoir ri aux dépens de Jeanne d'Arc, qu'à Pierre Cauchon, évêque de Beauvais (assisté d'ailleurs de cinq autres évêques de France et de l'évêque de Winchester) de l'avoir fait brûler vive[2]." Mais il est un outrage que Voltaire a épargné à l'héroïne : c'est de la rendre amoureuse d'un Anglais. Comment ! Jeanne personnifie encore aujourd'hui la haine nationale pour l'Angleterre et un Allemand — fidèle en cela aux habitudes de son pays — lui fait *faire les avances* à un officier anglais ! Car elle fait les avances à un homme, brusquement. Aussi elle-même se trouve ridicule : „Qui ? moi ? je porte en ma „poitrine l'image d'un homme ?... Moi, la libératrice de „mon pays, la guerrière du Tout-Puissant, j'ose brûler „pour l'ennemi de mon pays ? *Comment nommer cela* „devant le chaste soleil, sans que la honte ne m'anéan„tisse ?" (acte IV, sc. 1).

Elle eût pu ajouter dans son monologue : Je suis stupide, n'est-ce pas ? C'est la faute du poète allemand qui m'a défigurée. Il a écrit mon nom au bas d'une caricature qu'il appelle une tragédie. Il savait pourtant que je fus toujours ferme dans ma foi, pure dans mes mœurs ; que j'avais été à la peine et, ayant droit d'être à l'honneur, me tins, au sacre du roi, près de l'autel, mon étendard à

[1] Heinrich, *Litt. Allemande.*

[2] Avertissement de l'édition de Kehl.

la main ; que mes parents assistaient à mon triomphe... — Pourquoi cet Allemand m'a-t-il outragée aussi scandaleusement ? Il m'ensorcelle, me rend la dupe d'un fantôme diabolique qui me dit la bonne aventure dans une plaine, puis rentre sous terre avec explosion et dégagement de vapeurs sulfureuses ! Me jette au cou d'un Anglais ! Me met à la porte de la Cathédrale où j'ai conduit mon gentil Dauphin ! M'y rend cause de troubles atmosphériques tels que le peuple s'enfuit à toutes jambes et que le sacre dégénère en sarabande ! Me fait dénoncer comme sorcière et maudire par mon propre père ! Traiter en public, par mon propre père, de *menteuse*, *impudente... saltimbanque*, *mauvaise fille... stigmatisée de l'enfer...* (acte IV, scène XI) fait sauver devant moi un charbonnier et une charbonnière ! (acte V, scène I).

Moi, qui ai mérité d'être l'héroïne de la plus grandiose épopée, il me traîne dans une féerie ! La *Pucelle d'Orléans* ou les *Pilules du Diable !* Et on appelle cela „m'entourer la tête d'une auréole !“ — Ma foi, j'aime encore mieux, tout bien considéré, les plaisanteries saugrenues de Voltaire, qui, somme toute, ne m'atteignent pas et ne couvrent de honte et de ridicule que les Agnès Sorel et les Dorothée de tous les pays et de tous les temps et les moines de mon temps et de mon pays qui m'ont brûlée. Je ne fus pour lui que prétexte, mal choisi, à distribution d'étrivières ; mais qu'est-ce que le poète allemand a bien voulu faire ?

Ce qu'il voulait faire ? Il ne le savait pas toujours. La veille d'une répétition Schiller changeait un rôle entier. Pour employer un terme très usité en Allemagne, son génie était *subjectif ;* l'impression personnelle lui voilait plus ou moins l'objet. „*C'est la maladie générale du temps*

présent." s'écrie Gœthe (en 1826). La maladie est toujours endémique ; on lui donne des noms nouveaux, des noms de rechange et elle devient le Daltonisme. „Tenez, mademoiselle, dit un peintre de comédie[1], votre camélia ressemble à un coquelicot... vous voyez coquelicot... Ribéra voyait noir ; moi, je vois vert, j'ai le malheur de voir vert... des pelouses vertes avec des vaches... de même couleur." Une école contemporaine voit mauve ; une autre voit chocolat. La littérature souffrant de ce mal contrarie les couleurs et rompt les proportions. Le plus grand poète du dix-neuvième siècle, Victor Hugo, ne peut échapper à ce reproche ; excellant à donner de ce qu'il n'a point vu des descriptions éblouissantes.

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?
CLÉMENT.

Eh, mon Dieu ! qui nous délivrera de Venise, Venezia la bella sur l'Adriatico ! avec ses

Navires et chaloupes
Pareils à des hérons (?)
Couchés en ronds (?)
ALF. DE MUSSET.

de cette Italie de pacotille, de clinquant, des Camargo, comtes Onorio, bouffons Pippo, hôteliers Palforio, abbés Désidério ; et les Rafaël Garuci portant des plumes vertes avec des bas orange, maniant de fins poignards en acier de Toscane et tuant des hommes pour se distraire ! Qui nous délivrera des Espagnes fabriquées en chambre ? Des Don Paëz, des Donnas Isabella, Rosabella, Arabella, des Inésilles, des résilles et des mantilles — en soie naturelle-

[1] Labiche, *Le baron de Fourchevif.*

ment, doublées de satin rose et rembourrées de billets doux !

Tout ce fatras qui n'eût pas dû sortir de l'Opéra-Comique a empesté le drame, le roman, la romance ; pour le public grisé de ces balivernes sonores, l'Espagne, l'Italie et même l'Orient forment un seul pays fabuleux, doré par des couchers de soleil extraordinaires ; embelli par les sénérades et les coups de stylet ; un Tout mythologique qui a brouillé la tête à mainte dame Bovary et à maints déclassés du Quartier Latin. Pensez donc ! Un pays fantastique où les duchesses adorent les ribauds ! Où les sultans offrent aux petites demoiselles

> Et leur couronne d'or et leurs bains de porphyre
>
> V. Hugo.

pour un seul regard ! Des bains de porphyre où les robinets d'or *chantent* en s'égouttant ! Où l'eau pure elle-même devient „une naïade aux yeux verts qui pleure.“ (A. de Musset.) Un pays bien supérieur à celui de Cocagne, dont les habitants goinfraient trop prosaïquement ; un pays extrêmement poétique où l'on ne boit que des vins de Chypre, de Xérès ou de Lacryma-Christi ; où l'on ne mange que du faisan (Voir : Lucrèce Borgia) dans des plats d'argent et d'or, à l'éclat des girandoles ; où les jeunes seigneurs vêtus de velours et de soie, dans leur toilette la plus négligée, jettent nonchalamment dix mille sequins au messager de la bien-aimée. Ce qui n'est pas payer trop cher leur joie, car ils ont pour suprême bonheur

> De n'avoir pour flambeaux, de n'avoir pour étoiles,
> De n'avoir pour soleils que deux yeux adorés !
>
> V. Hugo (*Feuilles d'automne*).

En revanche de cette générosité, leur maîtresse les attendra à l'heure où

.....dressant mille fantômes
La nuit comme un serpent se roule autour des dômes (??)

La senora collera son front à la vitre, à cette heure où

.....féconde en rumeurs étouffées
La ville s'est changée en un pays de fées (??)

Elle écoutera même *les échos des piliers*, impatiente de son amant. (A moins qu'elle ne fasse assassiner le susdit, pour lui donner une preuve suprême d'amour.)

Enfin, ce pays bienheureux, rempli de fêtes, de bals, soupers, duels, enlèvements, où l'on sait gré aux hommes d'être coquins, pourvu qu'ils soient galants, gré aux femmes d'être débauchées pourvu qu'elles aient la hanche bien faite ; le poétique Eldorado

Où personne ne travaille!

le vrai paradis où tout le monde fait une noce d'enfer !

Or, Schiller est un des grands coupables. Son talent, non plus que celui de Musset et de Victor Hugo, ne peut cacher ce vice inhérent à ces œuvres-là. L'éclat de leurs vers le dissimule seulement ou le fait oublier, comme l'éclat de la victoire fait oublier les pertes de l'armée. La gloire est telle qu'on ne voit plus l'ambulance. Mais que devient ce romantisme entre les mains des sots imitateurs ? Il aboutit à la littérature qui voit mauve ou chocolat.

Après les sphinx en granit rose, — les petits chiens en sucre.

Les chefs de l'école avaient du moins eu la prudence d'atténuer leur *subjectivité* en parlant de contrées loin-

taines, imparfaitement délimitées, où les collines „sont assises entre les térébinthes;“ en la reportant vers „le rouge Orient“ devers l'Afrique, la *tellus portentosa;* ils avaient même su dénommer Athènes „la molle Setiniah“ (!) la ville *aux dômes d'or pur* (!) — Les bourgeois terrifiés pouvaient croire

Qu'*Othman*, fils d'*Ortogrul*

ou qu'*Ali-Télépéni*, suivi de ses *comparadjis* et de ses *timariots* et armé lui-même : d'un cimeterre,

D'un tromblon tout chargé s'ouvrant comme un cratère

de *trois* longs pistolets, d'un poignard, etc... (Orientales) foudroyait d'un seul regard les bastions ennemis... Dans le pays des lions, chez les *Teûr-cs*, comme dit Tartarin, cela n'a peut-être rien d'extraordinaire. Mais les disciples maladroits ont supprimé ces lointains propices. Ils ont dépeint avec les mêmes couleurs crues les mœurs de leurs concitoyens, les choses présentes ; ils ont voulu dans des strophes solennelles métamorphoser notre pot à l'eau et notre cuvette en „bains de porphyre“, en dague notre couteau à papier. Ils ont perdu le sens juste des proportions.

La moindre taupinée étant mont à leurs yeux,

la butte Montmartre est aussi haute, à les entendre, que le Saint-Gothard ; et, dans leurs descriptions, Paris, surtout vu de leur lucarne, devient une ville phénoménale, dont les conteurs des Mille et Une Nuits n'eussent pu concevoir ni la hauteur ni la largeur. J'en appelle à quiconque a lu les romans, vu les drames auxquels je fais allusion. Le faux déborde ; une sentimentalité maladive, la *morbidezza*, remplace le bon sens ; dans les plus

„comme il faut“ l'invraisemblable est présenté sous les formes les plus prétentieuses, sous le cliquetis des mots les plus creux; les mièvreries mi prudes et mi-impudiques sont trempées dans une Eau des Mille-Fleurs à bon marché, littérature fardée, à l'usage des femmes parvenues; — dans les plus téméraires, les divagations d'un ivrogne et les rêves d'une fille prodigue tiennent lieu de talent, de goût et de style. „La littérature romantique a abouti à de véritables saturnales dramatiques.“ (Paul Albert, Litt. au dix-neuvième siècle.) Elle a cessé en effet de s'adresser à l'esprit pour ne plus chatouiller que les sens, pour flatter les pires instincts de la populace.

Sans doute il fallait émanciper l'art, faire la révolution en littérature après l'avoir faite en politique. Mais dans les révolutions on ne saurait éviter „les extrêmes“. On ne veut d'abord que la suppression de certains abus et, avant qu'on n'y prenne garde, on nage dans le sang, disait Gœthe. En 1830, le vieux poète (il avait 80 ans) s'écriait: „On commence à déclarer que la peinture des „sentiments nobles, des belles actions est ennuyeuse et „l'on s'exerce à traiter les horreurs et les monstruosités [1]; „sorcières, diables, vampyres grouillent sur la scène où „s'épanouissaient les mythes grecs, et les sublimes héros „du temps passé reculent pour faire place à des escrocs „et à des galériens [2]. Quel régal pour les blasés! Mais „après que le public aura goûté une fois à ces aliments „*poivrés* et s'y sera habitué [3], il sera toujours avide de „sauces plus fortes, plus pimentées. Voulant réussir à

[1] Voy. la préface de Cromwell où Victor Hugo vante l'exercice de ce procédé.

[2] Gœthe prophétisait trente-deux ans d'avance Jean Valjean, le forçat!

[3] L'argot moderne a trouvé *la gueule de bois* de ce public-là.

„tout prix *un jeune* s'accommodera au goût du jour et „se traînera plus salement que ses devanciers dans le „sang et dans l'ordure."

Quelle prophétie! Comme les noms se pressent au bout de ma plume! N'est-ce pas là une des plaies du temps présent? Et l'on choisit ce moment pour diminuer de plus en plus dans nos lycées, pour y diffamer les études grecques et latines qui formaient un contre-poids si salutaire!

„L'étude du grec et du latin sera toujours la base „d'humanités sérieuses." — Qui dit cela? Un pédant de collège? Non. L'auteur de Faust.

Voilà pourquoi il traitait de maladie la subjectivité et s'irritait d'en voir atteint un poète doué comme Schiller. Schiller en effet, sans être l'auteur du mal (loin de nous cette idée), l'a propagé par la plupart de ses poésies. De lui viennent une forte dose de ces extravagances. De lui la mise sur piédestal des filles tombées (déchues, comme on dit), des *lady Milford* (l'Intrigue et l'Amour) qui n'ayant „rien appris que la broderie et le piano, ne sachant dîner „que dans le vermeil, dormir que dans les dentelles" — et ne connaissant le travail que par ouï-dire, deviennent naturellement maîtresses d'un prince répugnant mais payant. Après quoi, elles affectent un *tic* vertueux quelconque; et, si elles rencontrent un major von Walter, un Didier, un Fortunio, un imbécile quelconque, se refont, se retapent une virginité.

Exemple. L'épigraphe de la pièce de Musset, *Les Marrons du feu*, est signée Schiller, qui fournit encore l'épigraphe du morceau intitulé *Portia*. Son nom revient encore dans *la Coupe et les Lèvres*:

„S'il est vrai que Schiller n'ait aimé qu'Amélie...", l'Amélie des *Brigands*, la pire pièce de l'auteur! —

Dans *la Coupe et les Lèvres* les héros aussi portent des noms allemands : Brandel, Frank, Gunther; ce sont les mêmes coureurs d'aventures,

Les fous, risquant leur vie et celle des soldats...
Et qui font, au combat, ce qu'on fait au brelan.

L'analogie est si frappante entre les deux pièces qu'on peut affirmer que l'une a inspiré l'autre. Les rapports d'idées et de phrases sont innombrables.

FRANK (*acte IV, sc. I*).

J'ai de plus un ulcère à côté de la bouche
Qui m'a défiguré; je suis maigre et je louche...
Cet ulcère est horrible; il m'a rongé la joue,
Il m'a brisé les dents. — J'étais laid, je l'avoue,
Mais, depuis que je l'ai, je suis vraiment hideux:
J'ai perdu mes sourcils, ma barbe et mes cheveux...
Si c'était tout, du moins! Mais cette affreuse plaie
Me donne l'air d'un mort traîné sur une claie;
Elle pompe mon sang, mes os sont cariés
De la nuque du crâne à la pointe des pieds... Etc.

Dans les *Brigands* (1, III) Franz dit à Amélie (comme Frank dit à Belcolore) :

„L'ulcère que lui vaut son vice l'a défiguré; il a rongé „la moëlle de ses os; le nez, les yeux, les oreilles tombent „en lambeaux; le squelette branlant se disjoint... c'est „l'odeur de la charogne crevée..."

J'ai choisi cet exemple qui est caractéristique. On voit la même violence de style, la même crudité. — Au dénoûment Charles Moor veut étreindre Amélie, qui elle aussi peut s'écrier :

Je sais que je suis belle et plusieurs m'ont aimée;
Mais je t'appartenais; j'ai gardé ton trésor!

Charles porte donc aussi la coupe à ses lèvres (au figuré...) quand un brigand met son épée entre lui et elle. Dans les deux pièces la jeune fille est poignardée et Charles ou Frank (au choix) peuvent s'écrier devant son cadavre :

.....O toi, ma bien-aimée,
Sur mon premier baiser ton âme s'est fermée!

L'analogie entre les premières œuvres de Schiller et celles de Victor Hugo dramaturge est encore plus évidente. De part et d'autre le même trop-plein; le brio des tirades, la pompe du style recouvrant mal les imperfections, disons-le : le ridicule des sujets. Un exemple tiré de la *Conjuration de Fiesque* (III, 5).

Tous les conjurés (*entrent*).

Fiesque (va au-devant d'eux). L'orage est en marche : les nuages s'amoncellent. Entrez sans bruit et faites retomber les doubles serrures.

Verrina. — J'ai verrouillé *huit* chambres derrière nous. A cent pas d'homme, le soupçon ne peut nous approcher.

Bourgognino. — Un seul traître à craindre... notre peur.

Fiesque (solennel). — La peur? Elle n'ose franchir mon seuil. — Asseyez-vous! — (Ils s'asseoient, sauf)

Bourgognino (qui se promène de long en large). — M'asseoir? Je n'aime pas cela, quand je pense à marcher... contre les tyrans!

Fiesque. — Gênois, cette heure est solennelle!

Verrina. — Tu nous as sommés de concevoir un plan pour le meurtre des tyrans : questionne! *Nous sommes ici pour te répondre.*

Fiesque. — D'abord une question qui vient assez tard pour sonner étrangement : qui faut-il tuer? (*Tous se taisent.*)

Ces conjurés sont, avouez-le, très étonnants. — Deux pages plus loin, l'un d'eux propose „d'étouffer les tyrans sous la rancune de la république“ ou de leur laisser le choix „*de manger la mort à la pointe des poignards*“ ou

bien encore de la boire „dans une rasade de vin de Chypre". Voyez-vous, le vin de Chypre reparaît! On se rappelle la place qu'il occupe à côté du Xérès dans les poésies, genre Lucrèce Borgia. Ne croit-on pas lire un fragment de Victor Hugo? N'est-ce pas chez lui, comme dans Schiller, les mêmes procédés, les mêmes *ficelles*?

Leur génie ne peut que pallier les défauts du genre et ne peut ni justifier le genre lui-même [1] ni excuser les disciples maladroits qui ont achevé de compromettre les chefs de l'école. Victor Hugo l'a senti et a renoncé de bonne heure au théâtre. Une reprise de *Phèdre* (avec Rachel) en 1838 lui ouvrit les yeux. Musset écrivit au sortir de cette représentation : „Ne serait-ce pas une belle chose „que d'essayer si, de nos jours, la vraie tragédie „pourrait réussir? *J'appelle vraie tragédie celle de Sophocle, „dans toute sa simplicité.*"

Schiller eut le mérite de sentir son erreur et de ne pas renoncer au théâtre. Il eut le courage de vouloir faire mieux et il fit mieux. „Chaque nouvelle pièce était un progrès sur la précédente [2]." Aussi l'étude successive de ses œuvres offre un intérêt saisissant. On voit le poète aux prises avec les difficultés de son sujet, triomphant des unes, arrêté par les autres, jamais découragé. Le drame s'élabore sous nos yeux; nous assistons même à la conception; car le plan n'est pas immédiatement arrêté chez Schiller. Par exemple, Don Carlos est d'abord son héros; puis Élisabeth est si jolie qu'elle séduit le poète, jusqu'à ce que survienne le marquis de Posa, dont la philosophie

[1] « L'école romantique n'a pas eu son chef-d'œuvre au théâtre. » (Paul Albert.)

[2] Gœthe à Eckermann.

humanitaire mérite la place d'honneur, jusqu'à ce que la terrible majesté de Philippe II s'interpose, etc. L'unité manque tellement dans les plans de Schiller que, dans la *Fiancée de Messine* (ou les Frères ennemis), le spectateur ne sait pas où il est : dans l'antiquité ou au moyen âge? Chez les païens ou chez les chrétiens? Béatrice *est au couvent* parce que sa mère a consulté *les oracles!* Arrangez cela. — Mais quel beau langage ! Quels admirables vers !

Déjà, dans le Wallenstein, la tragédie sortait du drame. Sur l'insistance de Gœthe il écrivit en vers cette trilogie qu'il voulait écrire en prose. „En vers, votre pièce! Et „ne me parlez pas de la prose poétique, genre mixte qui „convient aux gâte-métier, comme le marécage convient à „l'amphibie.“ Schiller obéit et mit sur pied ces *onze* actes imposants. Il serait trop facile de s'arrêter à des critiques partielles ; de railler ce général qui annonce à tout propos qu'il va frapper un grand coup, qu'il va marcher... et qui ne marche pas ; ce commandant en chef, qui ne sait rien de ce qui se passe dans son propre camp, dans son propre cabinet ; de railler Max, ce colonel de cuirassiers qui, ne sachant ce qu'il doit faire dans cette crise politique, demande conseil à sa bien-aimée[1], laquelle lui répond „d'écouter son cœur!“ (le renseignement n'est vraiment pas assez précis) ; qui, pour conserver à l'empereur un régiment fidèle, le fait tuer jusqu'au dernier homme ! Son cœur lui avait conseillé ce suicide... collectif. Thékla, la bien-aimée, est aussi une jeune fille très bizarre ; elle ne déparerait pas un album comique. Par exemple, au cours d'un entretien, Max est appelé par son général. Thékla, fille du général, doit savoir qu'en pareil cas on obéit et *se tait sans murmurer*. Écoutez la timide personne.

[1] Dont il chipe les gants. (Piccol. 3. 3).

Thékla. — Mon père le demande? Eh bien, quoi? — Qu'a-t-il à faire dans ce monde-là? Hommes honorables, gens de mérite... Ce n'est pas une société pour lui. Il est trop jeune pour eux.

La Comtesse. — Vous préférez le garder pour vous seule?

Thékla (vivement). — Vous l'avez dit. Telle est mon opinion. Oui, laissez-le complètement ici et faites dire à ces messieurs...

La Comtesse. — Avez-vous perdu la tête, ma nièce? — Comte, vous savez les conditions.

Max. — Il me faut obéir, mademoiselle. Portez-vous bien. (Thékla lui tourne brusquement le dos.) Que dites-vous?

Thékla. — (sans le regarder). Rien. Allez!

Max. — Le puis-je, si vous êtes irritée? (Il s'approche d'elle, leurs regards se rencontrent; elle reste un moment silencieuse, puis *se jette* sur sa poitrine; il la serre *fortement.*)

La Comtesse. — J'entends du bruit. Séparez-vous! (Max s'arrache *de ses bras* (?) et part. La comtesse l'accompagne[1]. Thékla le suit d'abord des yeux, puis se promène, très agitée, dans la chambre et reste alors absorbée dans ses pensées. Une guitare est sur la table; elle la saisit et, après un prélude mélancolique, elle attaque cette romance.)

La forêt de chênes mugit, les nuages passent,
La fillette chemine sur le vert rivage.
Le flot se brise avec force, avec force; (mit Macht, mit Macht)
Et elle s'affaisse dehors (sinkt hinaus) dans la nuit sombre,
Les yeux troublés par les pleurs,
Le cœur est mort, le monde est vide... etc.

[1] De peur qu'il ne se perde en route.

Moins vide que cette poésie-là. Schiller peint les femmes en camaïeu; elles sont bleues, elles sont roses, elles sont fausses. Demoiselles incarnates, ornement des bonbonnières, mais déplacées dans un drame, y rendant la vertu ridicule. Elles plaisent aux Allemandes, qui goûtent, à la représentation, ou la joie de ne pas se reconnaître ou la joie de se voir mieux peintes.

Malgré ces défauts la pièce reste remarquable; mais elle aura peine à figurer sur les théâtres étrangers; le sujet très ample exige des connaissances préalables, quelques notions d'histoire locale. De là même provient la longueur de cette trilogie; l'*exposition* seule forme une pièce entière.

A ce point de vue la fable de *Tell* offrait des avantages. Universellement connue elle s'exposait brièvement; le lac des Quatre-Cantons précise l'unité de lieu et la lutte de l'opprimé contre le tyran gagne d'avance la sympathie. Gœthe indiqua cette fable à son ami, lui fournit les matériaux et guida son travail

> En superfluités s'épanchant d'ordinaire
> Et poussant trop abondamment. LAFONTAINE.

Une lecture attentive de sa correspondance laisse voir qu'il ne s'abusait pas sur la santé chancelante de Schiller; et, pour assurer à sa patrie une grande œuvre, il presse doucement son rival de l'achever. La belle chose que l'amitié de deux belles âmes! Tendresse sans phrases, dévouement sans ostentation, sollicitude inaltérable. L'un, plus âgé, plus grave, modère et dirige la vivacité du plus jeune (de dix ans), lequel en revanche réchauffe la froideur esthétique. „Ce fut un bonheur pour moi d'avoir Schiller. Car, bien que nos deux natures fussent différentes, après tout nous avions le même but; aussi notre intimité fut-elle si parfaite que nous ne pouvions plus

vivre l'un sans l'autre.“ Ils échangent leurs idées, se donnent leurs sujets, se corrigent les ébauches, composent ensemble les *Xénies*, l'un indiquant l'épigramme, l'autre fournissant le distique. Souvent on ne peut reconnaître la main.

Rien n'est plus facile dans les poésies plus amples. Les œuvres lyriques de Schiller ont un coloris académique; elles trahissent l'apprêt; elles sont l'amplification oratoire d'une histoire ou d'une maxime. Aussi peut-il rarement faire court. Ses ballades dépassent parfois 300 vers (Der Kampf mit dem Drachen). L'exploit de Léandre traversant l'Hellespont à la nage pour revoir Héro, devient une ballade de 260 vers. Celle des *Grues d'Ibycus* en compte près de 200. Gœthe qui devait traiter ce sujet l'aurait certainement resserré; car il semble que la conception et l'exécution soient chez lui instantanées. Elles sont du moins intimement fondues ensemble. Pour Gœthe, comme pour la chaste femme du Brahmine (dans *le Paria*) l'onde émue se solidifie dans la main en un globe de cristal.

Mais Schiller a l'avantage d'être accessible à la foule des lecteurs. Sa rhétorique éloquente, ses généralités morales, sa foi si douce, si humaine gagnent le cœur, sinon toujours l'esprit. Sa poésie est „*une voix d'en haut*“ comme le son de *la Cloche* qu'il a célébrée. „Elle domine „le cœur ému, le surprend, l'élève vers le ciel et le „balance, à la fois sérieuse et rieuse, sur la vacillante „échelle du sentiment!“ (Macht des Gesanges.)

Beherrscht... das bewegte Herz,
Er hebt es staunend himmelwärts
Und wiegt es zwischen Ernst und Spiele
Auf schwanker Leiter der Gefühle.

La vacillante échelle du Sentiment! — Telle est la religion

de Schiller. Qu'on en pénètre seulement son cœur, qu'on s'en étourdisse et appelle ce vertige d'un nom quelconque : Bonheur! Amour! ou Dieu. *Le Sentiment est tout!* — Amour ou Dieu... On a le choix. La religion positive exige plus de précision. Marguerite, à laquelle le docteur débite cette même théorie, le catéchise à propos. „Tout „cela est bel et bien; c'est à peu près ce que dit le curé... „Contée ainsi, la chose paraît vraie; mais il y a du louche „là-dedans et tu n'as point de christianisme.“

Dans un distique intitulé : *Ma Foi*, Schiller en fait l'aveu. „Quelle religion je professe? Aucune de toutes celles que tu me cites. — Pourquoi aucune? — Par religion.“ On ne s'attendait guère à entendre le poète spiritualiste s'exprimer aussi franchement. Il était sans doute maussade ce jour-là ou irrité de la voir mettre à toutes sauces.

— „La religion? La vertu?... Dites-moi donc: si nous „la pratiquions et n'en parlions plus?“ (Épig. intitulée : Meine Antipathie.)

N'en plus parler est difficile, car il est impossible de n'y point penser; impossible à l'esprit d'éviter le souci des doutes religieux et métaphysiques. Aussi voyons-nous dans *le Visionnaire* autre chose qu'un tissu d'aventures brodées sur l'histoire de Cagliostro.

Un prince protestant, héritier d'un trône, se rend à Venise; incognito, croit-il. Autant lui valait tomber dans un guêpier. Comme son éducation avait été „bigote, servile“, qu'on avait rempli „sa faible cervelle de fantômes effrayants“, que d'ailleurs la „mélancolie religieuse était dans sa famille une maladie héréditaire“, il devient facilement la proie des jongleurs. — *Le Visionnaire* n'a point la netteté du roman français, dans lequel la thèse est

déroulée en droite ligne comme un plaidoyer; cependant une lecture attentive permet de rattraper le fil. Résumons. — A peine arrivé à Venise, le prince vit dans le surnaturel; des incidents habilement amenés l'impressionnent; l'Inquisition, invisible et présente, le protège par un pouvoir occulte; une fantasmagorie théâtrale trouble ses idées et le rend dupe de tours de passe-passe. Un sorcier sicilien lui fait voir la lune en plein midi. Malgré la supercherie découverte, la tête de la victime reste *frappée.* Le prince tombe en des mains plus habiles; un jeune marquis s'attache à lui, le mène dans la société la plus brillante, l'entraîne au jeu, l'endette, et, lui ouvrant un crédit illimité, l'asservit. Ce jeune marquis d'allure frivole est en réalité le très intelligent neveu d'un cardinal.

La famille régnante s'émeut. Elle se plaint „que le „prince renie son caractère et ses idées, joue, s'endette, „écoute des visionnaires, *entretienne des relations suspectes* „*avec des prélats catholiques...*" bref, elle lui coupe les vivres s'il ne quitte Venise immédiatement. Il reste, englué dans de perfides pipeaux. L'éclat des églises catholiques remplies de chefs-d'œuvre artistiques l'éblouit; une beauté féminine agenouillée à propos sous les lueurs des vitraux ensoleillés, une blonde adorable, avec la toilette et la pose la plus savante, achève la déroute. Le malheureux „est métamorphosé; il va et vit comme un somnambule". Cette blonde Allemande — (il l'avait prise pour une Grecque! ce qui est très drôle) — dressée par un agent supérieur de la papauté, costumé d'ordinaire en Arménien ou en officier russe, montre à son amoureux la voie du salut.

La fin de l'histoire? — Le prince est dans les bras de cet Arménien, qui paye ses dettes *et l'emmène à la messe.* — Une courte lettre de sa sœur restée à la cour protes-

tante sert de conclusion : „La sainte Église romaine, qui „a fait une si brillante conquête en la personne du prince „de X, lui fournira les moyens de continuer le genre de „vie auquel elle doit cette conquête. J'ai des larmes et „une prière pour un égaré, mais je n'ai plus de bienfaits „pour un indigne.“

La brillante conquête ne profite pas même à l'Église romaine, qui eût voulu naturellement voir plus tard le converti sur le trône. Car ce converti, emporté par son zèle de néophyte, veut faire plus qu'entendre la messe : il veut la dire. Déshérité et tonsuré, il fera la joie, mais ne fera pas les affaires de l'Église.

Le Visionnaire n'est pas un roman banal ; c'est une étude psychologique brillamment écrite qui dépeint *une captation d'esprit.* Le caractère de *Mortimer* (dans Marie Stuart) offre plus d'un trait commun ; Mortimer aussi devient un instrument au service de prélats d'une intelligence supérieure, qui le séduisent de la même façon et l'éblouissent par les mêmes splendeurs. — Le sujet était délicat ; c'est peut-être pourquoi Schiller a écourté et brusquement conclu la seconde partie.

Qu'on ajoute à cette liste plusieurs ouvrages philosophiques : *De la Grâce et de la Dignité — du Pathétique — du Naïf et du Sentimental* (distinction factice que Schiller s'efforça vainement d'établir) ; *la Révolution des Pays-Bas, — la Guerre de TrenteAns;* une *Étude sur la législation de Lycurgue et de Solon;* sur *la Mission de Moïse;* un nombre considérable de critiques pour les Revues littéraires qu'il fonda et dirigea — (*Thalie, les Heures, l'Almanach des Muses*) — et l'on admirera l'activité de ce beau génie.

Vingt ans après la mort de son ami, Gœthe répétait son éloge, puis montrait aux assistants la dernière lettre reçue :

„Je la garde parmi mes trésors comme une sainte relique. Lisez ! Voyez comme les jugements sont frappants, comme l'écriture est ferme ! C'était un homme splendide, en pleine force encore quand il nous a quittés."

XX

GŒTHE (JOHANN WOLFGANG)

né à Francfort-sur-le-Main (28 août 1749), mort à Weimar le 22 mars 1832.

Dans le groupe en bronze que la patrie allemande a élevé au couple immortel, la pose choisie par l'artiste décèle le jugement porté sur leur œuvre. Schiller tourne les regards vers le ciel ; Gœthe semble contempler le monde terrestre avec l'impassibilité du sage. Ses yeux *reposent sur les objets* [1]. La foule qui passera devant leur statue sera certainement séduite par la figure inspirée du jeune homme, qui entrevoit un ciel plus bleu et perçoit des voix plus pures ; elle enguirlandera le poète qui a donné une forme à ses illusions, qui a traduit ses aspirations vagues vers l'idéal, ses croyances instinctives. Car la foule est toujours jeune ; elle s'égare volontiers vers les zones les plus lointaines et sympathise avec les êtres les plus étrangers. Elle connaîtra moins bien la maison paternelle qu'un féerique palais de Bagdad ; Haroun-al-Raschid l'intéressera plus qu'un souverain national. Fuyons le présent ! Il est triste ; la vie est sombre, oublions-la ! Et celui-là sera le poète favori de la foule qui prêtera un corps à ses rêves et à ses convoitises.

[1] Le mot est de Schiller.

La preuve incontestable
Que ce monde est mauvais, c'est que pour y rester
Il a fallu s'en faire un autre — et l'inventer.

La couronne donc au brillant écrivain dont les drames enflamment, étourdissent, ravissent, illuminant les palais, prodiguant l'or et les pierreries, ébranlant dans l'éblouissement des fêtes un cotillon fantastique de rois et de reines, princes amoureux, marquises éplorées, bergères adorées. — Jalousie ardente, amour en feu ! Le royaume attend d'un sourire féminin le calme et le bonheur. Cent mille ennemis attendent pour fuir que le vicomte ait mis la main à son poignard ciselé.

« Verrina ! dit Fiesque, pars et enlève les galères ! —
« C'est bien ! répond Verrina ; je m'en charge. »

Il le fait comme il le dit. — La couronne aux poètes chantant à la foule haletante les prodiges par elle accomplis : les Alpes franchies en trois bonds, les Pyrénées tailladées par ses héros, les Pyramides qui la contemplent ! Vive le chevalier Posa qui devient en une demi-heure grand-chancelier ! Vive le laquais Ruy-Blas qui devient premier ministre ! Vive le barbier Figaro...

Non. Celui-là avait trop d'esprit ; il a su rester valet de chambre.

La foule acclame ceux qui lui présentent l'inaccessible, l'impossible, atteint par elle, par elle réalisé ; qui embellissent ses croyances plus ou moins positives. Elle ne peut guère aimer comme poètes et comprendre comme artistes ceux dont la raison souveraine a guidé la plume. Leur impassibilité artistique lui paraîtra froideur ; leur sérénité, égoïsme. On les admirera sans doute, sur la foi des savants ; leur nom deviendra populaire, mais leur œuvre ne saurait le devenir.

De là vient la divergence des jugements sur Gœthe et Schiller. Les critiques s'accordent à reconnaître la supériorité du premier ; mais la pureté esthétique d'une *Iphigénie en Tauride* ne charme que les lettrés. Elle étonne le lecteur ordinaire, lequel préfère à ce qui élève l'esprit ce qui le remue. *Torquato Tasso* de même. Cette merveilleuse analyse des sentiments tendres et douloureux est close à ceux que la vie et l'étude n'ont pas initiés. Heureux ces privilégiés qui pourront lire les livres de Gœthe avec les yeux de l'esprit ! Tandis que la lecture des plus illustres poètes, d'un Schiller, d'un Musset, d'un Hugo, éblouit certes, mais laisse dans l'âme troublée et qui sent qu'un équilibre moral a été rompu, le malaise, une secrète déconvenue, Gœthe procure à ses familiers une indicible satisfaction, le bien-être moral. On marche auprès de lui sur le sol ferme ; le monde s'ouvre à nous tel qu'il est, avec ses couleurs sombres ou claires, avec ses peines et ses joies. Allons ! du courage pour supporter les unes et du cœur pour goûter les autres !

„Qui n'a jamais mangé son pain avec des larmes, qui „n'a jamais pleuré pendant de longues nuits agenouillé „sur sa couche, celui-là ne vous connaît pas, puissances „célestes !“ [1]

Mais venez, vous qui souffrez ! „Les pulsations de la vie „battent avec une force nouvelle pour saluer doucement „l'aurore éthérée... La terre repose à vos pieds, rajeunie. „Elle vous entoure de plaisirs... Que l'homme soit bon, „qu'il soit méchant, la nature a pitié du malheureux. „Venez, songez à vivre ! Il est pour tous, il est si doux de „vivre ! Des messagers d'amour annoncent l'éternelle „création qui nous environne... Création sublime, comme

[1] Harfenspieler (aus Wilhelm Meister).

„au premier jour! Venez! Celui qui travaille, animé toujours de nobles désirs, Dieu le conduit à la lumière!“ [1]

Nous voyons alors le monde avec d'autres yeux. Notre guide secoue gaiement les rameaux verts et fait tomber dans nos mains les fruits mûrs; il nous avertit que le brouillard avait grossi ou terni les objets, que le préjugé les avait déformés; que la nature est plus belle que les embellissements. La grande nature n'est rapetissée que par les exagérations des poètes. L'idéal vaporeux que l'imagination ébauche et dore est mesquin devant l'idéal plastique. Venez! habituez vos sens à percevoir les rythmes harmonieux des lois éternelles, dont la contemplation guérit des vaines terreurs et des vaines croyances. „Fiez-vous à vos sens; leurs impressions ne sont jamais „fausses, si la raison vous tient éveillé... Que la raison „soit partout présente [2].“ Dessillez vos yeux et vous reconnaîtrez que vous vivez au milieu des merveilles, au sein de la plus belle poésie. La nature et l'art semblent se fuir et se confondent pour l'initié. Leur union, qui se révèlera par des chefs-d'œuvre, est la récompense des loyaux efforts, de l'obéissance à la règle. Dans l'informe bloc de marbre, l'idée aperçoit la Vénus endormie. Car la poésie est partout répandue à profusion dans la nature; puisez dans cet océan. Au lieu de vous enfuir loin de l'humanité, soyez homme plus que les autres, mieux que les autres: c'est la voie la plus sûre pour toucher au divin.

Le penseur qui a vécu, agi, écrit dans cette conviction ne saurait être le poète favori de la foule. Elle goûtera

[1] *Faust* — passim. (Traduction Porchat.)

[2] Vermächtniß.

ses œuvres les plus légères, quelque roman passionné, comme *Werther*, héros d'un amour malheureux, victime de la beauté de Charlotte. Quelle jeune fille ne voudrait être aimée ainsi? Elle goûtera les poésies fugitives, les ballades qui racontent une histoire, un drame dans lequel on se bat beaucoup: mais l'œuvre même la confondra sans la pénétrer. Il est incontestable, par exemple, qu'une lecture patiente et réfléchie de *Wilhelm Meister* est une lourde tâche. Schiller en fut, la première fois, tout étourdi. Car ce n'est pas un roman, dans le sens français ; c'est un coin du monde observé par un sage, peint par un artiste. Pris peut-être en main comme lecture frivole et offrant sans cesse un sujet de méditations philosophiques et esthétiques, le livre causera une déception fréquente.

Ainsi de l'ouvrage le plus célèbre, *Faust*, on dégage l'épisode de Marguerite, qui forme seulement un acte, puis on tourne, en général, rapidement les autres pages. La seconde partie est traitée „d'œuvre obscure", composée de „scènes et de personnages bizarres", d'où il appert que l'auteur „a pris un malin plaisir à dérouter les commentateurs[1]".

Si telle est l'opinion des commentateurs de profession, des gens du métier, il faut avouer que les plaintes du public ont quelque motif légitime. Et je n'ai pas cité les œuvres les plus abstraites. — Alf. de Musset avait peut-être en vue *Faust*, lorsqu'il écrit :

> J'accouchai lentement d'un poème effroyable;
> La lune et le soleil se battaient dans mes vers,
> Vénus avec le Christ y dansait aux enfers :
> Vois combien ma pensée était philosophique!...

[1] Dans le manuel-memento de *M. Lange*. — M. Heinrich parle aussi « des passages *presque inintelligibles* » du second Faust.

En 1824, Gœthe se rendait compte de sa situation littéraire. „Je suis isolé à cause de mes tendances objectives; „mon époque s'est écartée de moi; et j'ai droit de m'étonner moins du nombre de mes adversaires que du „nombre d'amis et de partisans fidèles.“ C'est l'exacte vérité. De là, avons-nous expliqué, la diversité des jugements portés sur lui. Uniquement soucieux de donner à son œuvre la perfection esthétique, Gœthe négligeait l'opinion et la popularité. „Aucun nom ne m'a jamais „séduit, aucun dogme ne m'a lié; les exigences même de „la vie n'ont pas fait de moi un autre homme. J'ai dédaigné le masque transparent de l'hypocrisie. Tels sont „les défauts dont m'accuse le vulgaire: il ne voit que „vulgaire en moi. Oui, plus d'un, dans sa bonhomie, me „voudrait voir changer... mais toi seule, Muse, me gou„vernes[1].“

Dans le fait, un général lui donna nettement le conseil *d'imiter Schiller*! de se mettre à la portée du commun public. — Non. Que le public se rapproche de l'auteur! Les poésies dans lesquelles on a pu voir une philosophie d'une ampleur, d'une fécondité extraordinaires[2] veulent être étudiées et non pas seulement feuilletées. Mais, à l'inverse des ouvrages qu'on admire jeune et dédaigne plus tard, elles ne veulent pas bénéficier d'une surprise de lecture et deviendront plus chères d'âge en âge aux générations mieux instruites.

„Élève-toi vers les hautes sphères. S'il te devine, il te „suivra“, dit la Sainte Vierge à Marguerite; et Faust, dépouillant ses erreurs mortelles, soupçonne une nouvelle vie. Renonçons aussi à nos préjugés littéraires; allons au

[1] Hermann und Dorothea. (Élégie.)

[2] *Philosophie de Gœthe*, par M. Caro.

livre, au lieu de vouloir qu'il vienne à nous ; ingérons-nous dans ce monde nouveau qu'il nous ouvre et nous approprions les richesses éparses... Vue du marché, l'église paraît sombre et les vitraux paraissent ternes ; entrez : tout alors est couleur et clarté ; le cœur est touché et les yeux sont ravis. Entrons donc dans le temple plein de lueurs, plein d'échos ; classiques et romantiques admireront son austère équilibre, se réconcilieront devant sa symétrie radieuse ; et, sur eux descendra

L'immense apaisement de sa sérénité. V. HUGO.

La nature que Gœthe aima au point de la confondre parfois avec Dieu — „L'homme n'a-t-il pas atteint le but suprême de la vie lorsque *Dieu-Nature* se révèle à lui[1] ?" — avait prodigué ses faveurs au poète. Il fut un des beaux hommes de son temps, le καλὸς κἀγαθός conçu par la philosophie grecque. Il fut aimé souvent dans sa vie et pour lui-même ; l'idylle de Sesenheim en porte témoignage. „Le cœur qui aima Gœthe n'aimera jamais personne autre !" soupira la pauvre *Frédérique Brion*, qui tint parole. Le poète l'immortalisa et „désormais put penser à ce coin de terre sans douleur." La longue affection de *Mad. de Stein* est un autre témoignage ; mais, pour épuiser la liste, peut-être faudrait-il tourner le feuillet.

La Fortune aussi lui fut favorable ; car le petit-fils du bourgmestre de Francfort trouva les portes ouvertes et les égards dûs à sa naissance et à son aisance. A vingt ans, la célébrité ; à vingt-six ans, l'intimité d'un prince qui lui confia les charges les plus honorables. Pendant un demi-siècle il vit sa gloire rayonner, il vit les

[1] Bei Betrachtung von Schillers Schädel (1826).

hommes les plus illustres de sa patrie et de l'étranger rechercher son commerce. Napoléon, vainqueur de l'Europe, désira l'entretenir (à Erfurt) et congédia le poète avec les marques de l'admiration. (Dans sa campagne d'Égypte, Napoléon avait emporté Werther à côté du Coran et de la Bible — rapprochement singulier !) Aussi sa volumineuse correspondance, dans laquelle on relève les noms de tous les grands hommes, ses contemporains, captive le lecteur.

Mais Gœthe, en revanche, seconda la nature et la fortune par son activité. Il étudia avec succès le droit, la médecine, le dessin, les sciences, les langues, etc... Le même homme qui traduisait de l'italien les mémoires de *Benvenuto Cellini*, et du français *Tancrède* et le *Neveu de Rameau* s'illustrait par des découvertes en botanique et en ostéologie ; la même plume qui avait signé la *Fiancée de Corinthe*, l'élégie *Alexis et Dora*, écrivait un *Traité d'optique*, un *Traité de météorologie*. Ministre du duc de Weimar, il devient le bienfaiteur du pays ; des routes sont percées, des impôts allégés, des mines ouvertes et la prospérité renaît dans les cantons. Le théâtre de Weimar devient, grâce à sa surintendance, le premier, et Weimar devient l'Athènes de l'Allemagne. — „Je ne veux pas „critiquer le cours de mon existence ; mais au fond ce ne „fut que peine et travail, et je puis dire que pendant mes „75 années je n'ai pas eu 4 semaines de véritable bien-„être. J'ai roulé une pierre qui retombait toujours."

Ses multiples fonctions le fatiguaient ; elles eussent épuisé un tempérament moins robuste. C'est le danger de la célébrité : les honneurs rendus, les fêtes officielles, les visites, les réceptions laissaient au poète trop peu de liberté. *Merck*, son intime ami, lui reproche avec une rude franchise de se laisser passer la corde au cou, de

devenir le caniche favori de la cour, tandis qu'il devrait s'isoler, vivre pour les lettres et travailler.

On croit entendre le vieux *Gœtz de Berlichingen* dire à Weislingen le galant : „Malheureux ! tu préféras vivre à „la cour et jouer le Jocrisse auprès des femmes. Je te le „disais toujours, lorsque tu entretenais ces vaniteuses „donzelles, leur racontant les querelles de ménage, filles „séduites par ci, peau fine d'une autre par là, fadaises et „fariboles !... Tu te dégrades, disais-je.“ — La romance allégorique *Der Sänger*, intercalée dans le W. Meister, répondit à ce blâme. De la main des grands le chanteur refuse la chaîne d'or et n'accepte qu'une gorgée de vin pur.

Merck parlait en ami. Des sots vinrent les reproches plus sensibles. „Comme on ne peut nier mon talent, on „me dénie un noble caractère. Tantôt je suis un orgueil- „leux, tantôt un égoïste, envieux du mérite des jeunes „poètes, tantôt un débauché, un mauvais chrétien, un „mauvais patriote... Qui dit écrivain allemand, dit écri- „vain martyr !“ — Ses découvertes scientifiques agaçaient la coterie universitaire, qui eût voulu le confiner dans les belles-lettres et écarta dédaigneusement ses théories jusqu'au jour où Geoffroy Saint-Hilaire les rapporta à l'Institut.

Mais au milieu de ces tracas Gœthe conserve un calme inaltérable. „Avec les années augmentent les épreuves !“ soupire-t-il seulement, et il poursuit la tâche entreprise, chaque chose en son temps. Il porta en tête la ballade *Le Paria* quarante ans avant de l'écrire ; il conçut le *Faust* à vingt ans et le termina, octogénaire. Et le plus grand écrivain de l'Allemagne est aussi le plus modeste. „Je ne dois pas mes œuvres à ma propre sagesse : on m'a „fourni les matériaux. Sont venus sages et fous, jeunes et

„vieux, me dire ce qu'ils sentaient, ce qu'ils pensaient, „comme ils vivaient et agissaient, quelles expériences ils „avaient acquises ; et je n'eus plus qu'à récolter ce que „d'autres avaient semé pour moi.“

La marque du génie de Gœthe est en effet cette *objectivité* qui fit de lui un incomparable observateur. Nulle passion, nul préjugé ne trouble alors sa contemplation ; ni la haine ni l'amour. Il s'applique à voir et à recueillir les choses comme elles sont. Le *Voyage en Italie* est en ce sens un modèle didactique. Tout intéresse le voyageur qui passe des Loges de Raphaël aux pâquerettes et à l'arbousier) avec son nom latin, s'il vous plaît ! *arbutus unedo*) refleurissant tandis que ses derniers fruits mûrissent. A la splendeur déchue de Venise il rend hommage — et justice à sa malpropreté ! Les descriptions sont si exactes, les remarques si topiques que cet ouvrage est, un siècle déjà passé, un guide excellent. Les chefs-d'œuvre de l'Italie y sont appréciés par un connaisseur à leur valeur, à leur rang. Gœthe fut entraîné en Italie par un désir impérieux — héréditaire — de connaître „le pays où l'orange d'or s'échauffe sous le feuillage sombre“, la patrie de Virgile, le berceau de la Renaissance. Aussi veut-il „s'instruire et non pas seulement jouir ;“ car il a conscience d'emporter ces trésors non pour lui seul, mais pour toute l'Allemagne. Le peuple, qu'il a vu de près une fois encore, lui semble un grand enfant, assez mal élevé, son propre tyran à lui-même. Il conseille à „cette pauvre bonne bête„ de secouer *la canaille active des puces méridionales*, sourit devant sa sensualité et son désordre et retourne à ses chères études. Vis-à-vis de son lit il place une tête colossale de Zeus, afin de pouvoir lui adresser sa dévotion matinale ; puis revient transfiguré,

ayant dépouillé, sous le chaud soleil son „écorce boréale.“ Il avait, comme une de ses héroïnes

Cherché de l'âme le pays des Grecs,

et cette Hélène, symbole du Beau. Ses œuvres prouvent qu'il l'avait trouvée.

Peut-être en est-il de cette Hélène comme de la grâce divine, souriant toujours à qui l'implore avec ferveur, si belle que le poète, pauvre pécheur, peut la confondre avec l'amour. Les *Lieder* de Gœthe ont coulé de sa plume, dans ces heures de bienheureuse effervescence, avec une telle perfection qu'on hésiterait à juger sincères des émotions si bien tournées. Mais la dualité de son talent concilie cette apparente anomalie. Gœthe artiste est indépendant de Gœthe amant; il traite ses passions, comme les chirurgiens leurs malades. Peu importe si le patient crie : l'essentiel est de réussir une belle opération. Comment oubliera-t-il Charlotte? En disséquant son amour pour elle avec une impitoyable adresse. Il se met dans la peau de Werther, lui explique qu'il a mauvaise mine, que le cœur est affecté dangereusement et qu'il faut soigner cela. C'est le mal du siècle, sans doute; cet amour mélancolique est fort à la mode; c'est un amour de qualité qui ne hante que les jeunes gens de race; — mais cela ne vaut rien... Ah? tu soupires? tu pleures, tu te cabres et ne veux rien écouter, ni conseil ni ordonnance? Eh bien, enlève ta Charlotte, ou va-t-en! de cette ville... ou de ce monde. Au moins tu me laisseras tranquille. J'ai à faire, moi!

Et l'auteur de cette belle consultation s'en retourne allègre, en se disant comme conclusion : Quant à toi, mon ami, „sois un homme et ne l'imite pas.“

Nous verrons de même en lutte dans *Tasso* le poète et l'homme d'affaires, le courtisan et le rêveur ; nous verrons l'antithèse de Faust et de Méphistophélès. De là la vérité des descriptions et la mise sur pied de créatures en chair et en os. Des femmes, par centaines, traversent ses drames, ses romans, ses mémoires; toutes sont vivantes, toutes sont complètes, avec leurs vertus et leurs vices. Aussi la plupart sont-elles déjà légendaires comme les héroïnes du temps passé; Marguerite est aussi connue qu'Héloïse; Claire, Philine, Mignon voyagent à travers le monde. Elles sont en effet des êtres *symboliques*, collectifs, échantillon de toute une espèce[1], et nous deviennent immédiatement familières parce qu'elles nous rappellent des figures connues ou entrevues.

„J'ai donné les titres : le monde a fourni les chapitres „du livre.“

C'est pourquoi son premier drame, malgré l'influence de Shakespeare, est si original. On doit en partie *Gœtz de Berlichingen* à la sœur du poète, Cornélie, fille intelligente qui le pressa d'écrire ce qu'il contait si bien; et Gœtz aurait débarrassé le théâtre pour longtemps de ces chevaliers en fer-blanc et de ces demoiselles en chrysocale, échappés du *Theuerdank*[2], si le public n'était toujours de glace aux vérités et de feu pour les mensonges. Gœtz est un des derniers burgraves, voulant, sauf le respect et le service dûs à l'empereur, l'indépendance en son manoir. Mais sa belle loyauté l'entraîne à chasser sur

[1] Figaro, dans Beaumarchais, est un être symbolique. V. Hugo a voulu dans Ruy-Blas symboliser le peuple : a-t-il vraiment réussi?

[2] Absurde roman allégorique, composé (sur la demande et peut-être sur le plan donné par l'empereur Maximilien) par Melchior Pfinzing. Imprimé à Nuremberg en 1517.

la grand'route et à rançonner les marchands; commettant, somme toute, plus d'excès qu'il ne redresse de torts. Il devient ainsi capitaine des paysans révoltés, dans l'honnête espoir de régler leur fureur, et finalement meurt en prison.

Weislingen, ami d'enfance devenu son rival, est moins heureux encore. C'est un homme plus moderne,

> Beau, bien fait et joli sur tous ses compagnons,

portant, plus volontiers que la cuirasse, le pourpoint de velours. Mais ses propres grâces lui sont un piège et son caractère ondoyant le rend dupe et victime de l'intrigante Adélaïde, qui l'empoisonne[1]. — Weislingen périt par sa mollesse, comme Gœtz par sa rudesse; le mieux serait sans doute un tempérament entre ces deux extrêmes; mais, au choix, la brutalité loyale séduit davantage.

L'âge héroïque est clos. Charles, un petit homme de 6 ans, n'hérite pas de la fougue paternelle; à l'écurie il préfère la cuisine; les légendes pieuses aux récits militaires. Le vrai fils de Gœtz semble être Georges, l'enfant courageux qui, imberbe, veut aller en guerre, y court et y meurt. Par le cœur il est son fils. — Puis, quelle touchante vérité dans ces regrets du frère Martin, auquel „le sentiment de son état ronge le cœur!“

> Ah! Le cloître, mon fils, a des jours bien amers.
> C'est avec désespoir qu'on entend sonner l'heure
> Où, jeune, on rejeta ce que plus tard on pleure!
>
> C. DELAVIGNE.

[1] Après lui avoir rendu la vie dure. La Fontaine indique ces tracas:

> Faire mille et mille façons,
> Etre en continuels soupçons,
> Dépendre d'une humeur fière, brusque et volage:
> Chez les femmes de haut parage,
> Ces choses sont à craindre et bien d'autres encor.

„Ne pouvoir être homme!... Pauvreté, chasteté, obéis-„sance, — triple vœu répugnant à la nature. O seigneur, „que sont les misères de votre existence contre cet état „piteux qui, par un désir mal compris de se béatifier, „condamne les meilleurs instincts, les vraies jouissances „de la vie!“

Gœtz meurt gracié (il avait été condamné à mort), sur la prière de sa sœur Marie, par Weislingen qui devait l'épouser et répare ainsi sa trahison envers le frère et la sœur.

Cette Marie rappelle Frédérique Brion, délaissée elle aussi. Gœthe soulageait sa conscience par sa poésie; déversant dans un chef-d'œuvre l'excès de son chagrin, il inoculait son mal aux héros de son drame et lui-même poursuivait sa route, guéri. Ainsi, avons-nous dit, se produisit Werther, roman trop connu pour que nous nous attardions à son analyse; ainsi *Clavigo* (1774), ainsi *Stella* (1776).

Le sujet de *Clavigo* est tiré des mémoires de Beaumarchais; mais Gœthe transforma le personnage qui devint confrère de Weislingen. Même caractère indécis, même ambition, même abandon d'une jeune fille qui l'a obligé et qu'il aime.

„C'étaient d'heureux temps, Carlos! Je l'avoue volon-„tiers, j'écrivais alors d'un cœur plus libre et elle eut „grand' part à mon succès immédiat. Mais à la longue, „Carlos, on se lasse des femmes...

Carlos. — „Tu te serais rouillé. Elles sont trop mono-„tones. C'est ta faute d'ailleurs. Moi, je ne puis vivre „sans femmes et elles ne me gênent point du tout. Seule-„ment je ne baguenaude ni ne lantiponne des mois avec „elles. Foin de la sentimentalité! On leur a bientôt tout „dit; alors on rabâche et, pour peu qu'on leur plaise, le

„diable les obsède — et elles, vous — d'idées et de pro-
„positions matrimoniales que je crains comme la peste !...
„Remorquer une femme, juste au moment de te lancer
„dans la vie !... Tu l'aimas, c'était naturel ; tu promis le
„mariage, ce fut sottise ; mais si tu avais tenu parole, tu
„aurais mérité la hart.

Clavigo. — „Que le cœur est mobile ! je l'aimais vraiment...“

Au troisième acte, le pécheur demande aux genoux de Marie l'absolution, l'obtient... Au quatrième, il se dédit. — Que le cœur est mobile !

Historiquement, cette Marie Beaumarchais revint mourir en France et Clavigo ne mourut qu'en 1806, au service royal. Dans le drame, il est tué en duel par Beaumarchais devant le cercueil de Marie. L'effet est sans doute plus théâtral. Cette pièce écrite en huit jours pour complaire à une demoiselle de la société (Anna Sibylla Münch) reste une œuvre remarquable, malgré l'altération des faits.

Stella cause une douloureuse émotion et le talent de l'auteur a seul pu sauver du ridicule le héros. Fernando se trouve pris entre deux femmes, situation désolante entre toutes ; elle aboutit ici à la mort, au suicide. — Une lecture attentive révèle les émotions qu'éprouva parfois l'auteur et combien il devait redouter la violence de leur retour. *Stella* est un chapitre dans l'histoire du cœur humain.

Egmont, commencé en 1775, ne fut terminé qu'à Rome en 1787. Gœthe a pris possession de lui-même et se tient en dehors de son œuvre. — Ce drame grandiose suscita maintes critiques (celle de Schiller entre autres). Egmont ne serait pas conforme à l'histoire ; Marguerite de Parme (dans la scène avec Machiavel) gâterait l'unité du drame ; l'amour de Claire remplacerait mal un amour patriotique ;

elle aurait tort de s'empoisonner au lieu de mourir de chagrin, tort d'apparaître à Egmont endormi sous la figure et les apparences de la liberté, etc.

Qu'importe si *Egmont* est ou non conforme aux chroniques? L'Egmont réel est l'Egmont du drame. Il y a beau temps qu'Aristote a prouvé que la poésie est plus vraie que l'histoire! Marguerite sert au moins, on l'avouera, à mettre en relief le duc d'Albe; la douceur de la régente était sagesse et on regretterait cette gracieuse figure. — „Elle est femme, mon cher Orange, dit Egmont, et voudrait — comme toutes d'ailleurs — que tout pliât sous „son doux joug, que les haines s'apaisassent devant son „sourire.“

Eh! les choses n'iraient peut-être pas plus mal! Marguerite fut aimée pour sa bonne grâce et respectée pour son mérite; Albe, pour sa sotte cruauté, fut chassé et l'Espagne perdit les Pays-Bas. — L'amour de Claire n'exclut pas l'amour de la patrie; on peut prétendre qu'ils se confondent. L'apparition de Claire au dernier acte personnifie précisément l'aurore de la liberté; enfin la pauvre fille se tue, parce que le chagrin est un poison trop lent, peu sûr; l'arsenic, à dose normale, est plus actif. — Ces critiques sont tombées devant l'admiration universelle. On ne saurait trop louer l'art merveilleux du poète qui, faisant connaître l'état des choses, d'abord par les propos du peuple en un jour de fête, puis par l'entretien d'Egmont avec son secrétaire, puis par une scène magistrale avec Guillaume d'Orange, enfin par les conseils de Machiavel à la régente, atteint sans effort les plus beaux effets dramatiques, émeut pour le malheureux comte qui court étourdîment à l'abîme, somnambule qui ne veut pas être réveillé, Flamand trop sanguin pour „danser le menuet compassé de la cour d'Espagne.“

Mais déjà s'affirme la tendance de Gœthe à composer ses pièces en vue d'une idée abstraite, sans souci de la foule dont les applaudissements mêmes l'inquiètent.

Ihr Beifall selbst macht meinem Herzen bang.
Faust. Zueignung.

La plus savante tragédie de Racine exige, pour être suivie et bien comprise, une attention dix fois moins sévère. Le développement oratoire du poète français déroule les pensées devant nous; Gœthe, dans les plus brillantes tirades, n'a pas une phrase déclamatoire : autant de phrases, autant d'arguments. La rhétorique est dans les idées, non dans les mots. Ajoutez à ce style serré la plus étonnante psychologie, et vous conclurez que l'*Egmont* ne saurait passionner le public ordinaire aussi bien que *Tell* ou *Wallenstein*. Egmont, comme les symphonies de Beethoven, lequel du reste composa la musique correspondante, exige et récompense l'étude. Il marque, à notre avis, l'évolution du génie de Gœthe vers l'esthétique grecque.

Cette évolution est accomplie dans *Iphigénie en Tauride* et dans *Torquato Tasso;* elle atteindra l'état aigu dans *La Fille naturelle.*

L'Iphigénie de Gœthe a été sévèrement critiquée par Saint-Marc-Girardin (*Cours de Litt. dramatique*), auquel déplaisent à peu près tous les personnages. L'Allemand Schlegel (également auteur d'une littérature dramatique) conspuait le théâtre de Racine et le *Misanthrope* de Molière. A beau jeu, beau retour. Ce sont aménités entre voisins, preuve de goût de part et d'autre. Plusieurs (Schiller en tête) ne la trouvèrent pas assez classique; les spectateurs du théâtre de Weimar, public initié cepen-

dant, jugèrent qu'elle l'était trop et, par suite, ennuyeuse. Après l'avoir jugée romantique, Schiller finit par la trouver épique... etc. D'autres encore blâmèrent la suppression du chœur, lequel cependant serait ici assez ridicule. Le chœur antique chantait; cet intermède faisait plaisir aux Grecs, mais n'avons-nous pas assez d'opéras? N'en avons-nous pas trop? — Thoas aussi aurait une politesse inadmissible chez un roi de Thrace... Pourquoi pas, au théâtre? Le poète est libre. D'ailleurs les plus barbares se piquent le plus de belles manières. C'est la grâce des félins. Comment faire mieux valoir le charme exercé par la prêtresse qui représente la civilisation hellénique que par cette docilité du roi scythe? Il eût pu dévorer sa captive; elle fit de lui un amoureux. On ne peut lire ou voir représenter cette tragédie sans la plus pure émotion. La tranquille majesté du développement, les plus nobles passions dans leur expression la plus digne vous transportent dans une région supérieure. Iphigénie ne veut pas mentir, même pour sauver son frère.

„Malheur au mensonge ! Il ne soulage pas la poitrine, „comme une parole franche.“

Et lorsque Thoas apprend la vérité, et, déçu dans ses espérances, ne pouvant néanmoins blâmer l'amour de la patrie qui entraîne sa captive vers la Grèce, leur dit brutalement: „Partez !“ — Iphigénie répond par cette prière :

„Non, pas ainsi, ô mon roi ! Ne me bannis point. Qu'un „tendre lien d'hospitalité nous réunisse et nous rapproche „encore. Tu m'es cher et précieux, comme l'était mon „père... tu le seras toujours. Si jamais le plus humble de „tes sujets fait résonner encore à mon oreille le langage „de ce pays... je veux le recevoir comme un dieu, je veux „lui préparer moi-même une couche, le faire asseoir à „mes pénates et le questionner sur toi et sur ton sort. Que

„les dieux justes récompensent tes actions, ta douceur! „Adieu! Oh! tourne-toi vers nous; allège, par une parole „affectueuse, la tristesse du départ. Alors la brise enflera „plus légèrement nos voiles et les larmes plus douces „mouilleront nos yeux. Adieu! Comme gage de notre „ancienne amitié, tends-moi ta main, ô mon bienfaiteur!"

Thoas. „Adieu."

Dans l'original grec, Minerve apparaît au roi et lui interdit la poursuite des fugitifs. „Le destin et les oracles d'Apollon ont envoyé ici Oreste pour qu'il ramenât en Argos sa sœur et cette statue sacrée chez la nation que je protège..." (v. 1435). Le dénouement moral qui remplace cette *machine* théâtrale convient mieux à notre époque. Euripide et Gœthe ont, chacun de leur côté, agi avec raison.

Le souci d'égaler la simplité antique est encore plus manifeste dans *Torquato Tasso.* Gœthe ne le destinait même pas à la scène, sachant combien l'Allemagne était peu préparée à ce genre. L'exquise élégance du style rappelle *Bérénice.* L'enthousiasme pour les merveilles de la Renaissance, la joie de vivre dans un beau climat a répandu sur cette œuvre un charme singulier.

„Un monde nouveau nous environne. L'ombre de ces „arbres toujours verts déjà devient agréable; déjà nous „récrée à nouveau le murmure de ces fontaines; les jeunes „rameaux se balancent, bercés par le vent du matin; le „jardinier ouvre avec confiance la maison d'hiver des „citronniers et des orangers; le ciel bleu repose sur nos „têtes; à l'horizon, la neige des montagnes lointaines se „résout en légères vapeurs." [1]

L'action est presque nulle, si l'on appelle ainsi le heurt

[1] Traduction Porchat.

ou l'enchevêtrement d'aventures ; elle est suffisamment vive pour une cour où tous les pas sont mesurés, où la moindre maladresse cause un froissement, où la moindre inadvertance devient une faute ; pour une société d'élite dont les sentiments sont aussi délicats que son langage est exact ; à laquelle Tasso peut dire : „Je ne pensais qu'à „vous, en méditant, en écrivant ; vous plaire était mon „suprême désir ; vous récréer, mon dernier but. Celui qui „ne voit pas le monde dans ses amis ne mérite pas l'at- „tention du monde... Ici parle l'expérience, le savoir, le „goût. La foule égare et intimide l'artiste : celui qui vous „ressemble, celui qui peut comprendre et sentir, doit seul „juger et récompenser."

Le duc de Weimar, qui fut pour Gœthe un ami plutôt qu'un protecteur[1], ne dut pas lire sans émotion ni sans reconnaissance maintes pages de Tasso ; elles durent lui aller au cœur. L'auteur a-t-il dépeint dans Tasso le poète et dans Antonio, l'homme d'affaires, sa double nature? En partie peut-être ; car lui-même soutint souvent cette lutte. Le ministre gênait l'écrivain ; il fallait sa prodigieuse intelligence pour passer sans transition de la présidence d'un conseil de révision à la composition d'un poème lyrique. A la cour de Weimar, maint Antonio dut envier ses succès, trop faciles à leur sens.

„Il y a des couronnes légères, qu'on peut ramasser en se promenant !"

Éléonore a le matin couronné Tasso en échange de sa *Jérusalem délivrée ;* et le diplomate, revenu d'une mission difficile, compare avec quelque jalousie son utile travail aux rêveries cadencées du jeune homme. Abusant du sang-froid, il déconcerte, il décourage le bon vouloir qui

[1] Voy. l'épigramme vénitienne. 35.

vient à lui, il excite avec malice l'imprudent qui oublie les règlements du palais et dégaîne. Tasso, ayant raison en réalité avec les apparences contre lui, est mis aux arrêts... dans sa chambre. Dès lors il se sent trop faible à cette cour. Enguirlandé le matin même par une main chère, égalé à Virgile, il ne put supporter ce brusque revirement et son imagination exaltée l'égare.

„Tout me fuit maintenant... Toi aussi, chère princesse, „tu te dérobes à moi! Dans ces tristes heures, elle ne m'a „pas envoyé un signe de sa faveur... Comment puis-je „attendre avec patience, lorsqu'elle ne me tend pas la „main de loin, que son regard ne vient pas au-devant „du suppliant?"

Il sollicite son congé et commencera le triste pèlerinage vers la misère et la folie. — On sait qu'Alphonse II, duc de Ferrare, après avoir admis le poète dans son intimité, le fit jeter dans une maison de fous, traitement indigne que la mélancolie maladive du Tasse n'excuse pas. La poésie a admis la supposition d'un amour pour Éléonore, sœur du duc.

> Oui, l'Anio murmure encore
> Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur;
> Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure
> *Et Ferrare au siècle futur*
> *Répétera toujours celui d'Éléonore.* (Lamartine.)

Après l'éloge, mettons le blâme. „La pièce allemande „est froide et sans intérêt; c'est du marivaudage en „larmes... Monotone... *Insupportable.*"

Cela est l'opinion du *Journal du Commerce* en 1826, qui met sans hésiter le Tasse de M. A. Duval bien au-dessus de l'original allemand. — Aussi Gœthe a-t-il pris soin de nous conserver l'article.

Eugénie ou *La Fille naturelle* (1801-1804) exagéra la théorie tragique de Gœthe. Les idées y remplacent presque les personnages, lesquels deviennent en quelque sorte l'accessoire. Sans doute ils ont la vie, mais une vie symbolique. Supposez une scène entre des figures abstraites; supposez la Médecine, l'Histoire, la Politique traitant un grave débat avec une logique souveraine, avec la dignité qui sied aux Immortelles. La passion est dominée par l'intelligence, qui

« regarde fixement ce qui étonne. » (4. 2.)

Au reproche de „fermer son cœur à tout pressentiment, „que sur le crime et l'innocence plane un Dieu qui répand „la lumière, un Dieu sauveur et vengeur", le Secrétaire d'État répond froidement: — „Qui pourrait nier un maître „tout-puissant qui se réserve de régler l'issue de nos ac„tions selon son unique volonté? Mais quel homme ose „s'associer à son conseil suprême? Nous avons reçu l'in„telligence pour nous conduire librement nous-mêmes „dans le monde terrestre, et *ce qui nous est utile est notre „loi suprême.*" (Trad. Porchat.)

C'est la naïveté de la conviction.

Une déclaration d'amour, entre ces esprits, affecte une précision mathématique : — „Comme un dangereux mé„téore, jeune fille, tu tombes de tes hautes sphères et tu „troubles, en me touchant, la loi de mon orbite..." Et pour pallier la mésalliance proposée : — „Dans une évo„lution éternelle, un bien balance un mal et de promptes „douleurs nos plaisirs. Rien n'est permanent. Beaucoup „de dissonances, insensiblement et avec la course des „jours, se résolvent par degrés en harmonie."

C'est un écho du rigoureux langage de Périclès. Le style s'efforce de clore en moins de mots le plus de sens,

et sa sobriété scientifique éveillant la plus haute raison, celle-ci voit passer sous elle les passions et leurs nuages.

Aussi ces cinq actes sont-ils écrits sur un sujet presque nul. L'oncle d'un roi ose, après la mort de la princesse royale qu'il a séduite, produire sa fille naturelle et la légitimer princesse. Une intrigue de cour, tramée derrière lui, exige l'exil perpétuel de la jeune fille — ou un mariage bourgeois qui anéantira son ambition. Eugénie tend la main à un digne magistrat, sous réserve d'une affection fraternelle. — C'est tout. Avant de se décider, Eugénie essaie d'échapper à cette alternative par tous les moyens légaux, lesquels sont personnifiés par un appel suppliant au peuple, au gouverneur, à l'abbesse, c'est-à-dire au pouvoir brutal, légal, religieux. Le moine, ex-missionnaire, qu'elle consulte enfin, représente le sage qui a vu les villes et les mœurs des hommes, „ce chaos de crimes raffinés, ce bourbier de l'égoïsme“, et qui prévoit et prédit

Le renversement général
Et la catastrophe future.

En effet, quoique le lieu de la scène ne soit pas indiqué, on sait que l'action se passe en France ; la fille naturelle d'un prince de Conti fut contrainte, dit-on, par la volonté de Louis XV, à ce même choix désagréable et fournit ainsi à Gœthe le plan d'une trilogie grandiose qui aurait la décadence de la monarchie et la Révolution française pour sujet et pour objet. D'où la prophétie du moine : — „La nuit, un bruit d'orage gronde dans l'air ; le sol „s'ébranle, les tours chancellent, les pierres assemblées „se déjoignent et cette magnifique apparence s'écroule en „informes débris... Fuis, toi qu'un bon ange a bénie en „t'exilant.“

A juger d'après quelques traits épars le peuple ne devait

pas être flatté : — „La multitude grossière, tu ne l'as „jamais connue. Elle regarde et s'étonne, hésite et laisse „faire. *Si elle se soulève, elle achève sans bonheur ce qu'elle „a commencé sans dessein.*" (IV, 4.) Puis, une métaphore transparente : — „Un peuple humilié, amoindri, n'est „plus capable de dompter les éléments; et la vague qui „afflue sans relâche remplit de sable et de limon le bassin „du port."

La pièce représentée à Weimar (2 avril 1803) n'eut qu'un succès d'estime, naturellement. Gœthe n'entretenait là-dessus aucune illusion. „C'est, disait-il, une chaîne d'arguments motivés : elle ne saurait plaire." Pour les lettrés, *Eugénie* est un riche sujet d'étude. Il faut la conscience de sa supériorité intellectuelle pour oser écrire une pareille tragédie.

A titre de curiosité, citons cette apologie de la *Crémation*. (III, scène 4.)

Autre était ta coutume, ô sage antiquité!
Lorsque l'esprit qui vit, qui meut, avait quitté
L'assemblage parfait que forme la nature,
De l'homme inanimé la froide majesté, —
Avant que le trépas n'altérât sa figure,
Le feu la résolvait en flamme claire et pure;
Et du bûcher fumant quand les gerbes de feu
Jaillissaient et que l'aigle[1] à travers un nuage
Déployait de son vol la symbolique image, —
Les larmes se séchaient. Perdus dans le ciel bleu
Les regards consolés suivaient le nouveau dieu!...
Qu'une urne précieuse, ô ma fille, pour rendre
A ma folle douleur quelque chose de toi,
De tes restes chéris renferme au moins la cendre!
Que je trompe ma peine et que je puisse étendre
Mes bras désespérés en te pressant sur moi!

[1] Cet aigle ne serait-il pas proche parent du vautour de Lucien? (Voy. Sur la mort de Pérégrinus.)

Le paganisme artistique de Gœthe se manifeste jusque dans ces détails caractéristiques.

Déconcerté, le bon public de Weimar admira sans trop comprendre. C'était le plus sage, car l'auteur était en même temps directeur du théâtre et voulait guider l'opinion, nullement la suivre. Mais, en compensation de quelques heures d'ennui, ce petit théâtre eut la primeur d'une foule de chefs-d'œuvre; l'activité y fut telle que la même pièce n'était guère représentée que quatre ou cinq fois de suite; une autre succédait, apprise et montée en peu de jours. Si les acteurs ordinaires ne suffisaient pas, des amateurs se dévouaient; Gœthe lui-même y joua le rôle d'Oreste, supérieurement, au témoignage du célèbre acteur *Iffland*[1]. Si le répertoire allemand s'épuisait, on se mettait rapidement à l'ouvrage : Schiller traduisait *Phèdre* (celle de Racine), *Macbeth*, *Turandot* (de Gozzi), *le Parasite*, les *Ménechmes* (de Picard). Son ami traduisait *Mahomet* et *Tancrède* (de Voltaire); improvisait des mascarades allégoriques, de ravissants opéras-comiques : *La Pêcheuse* (où fut chantée la ballade du *Roi des Aulnes*), *Lila*, *Scapin médecin*, *Jéry et Bettely*, l'original du *Châlet* d'Adam. Le machiniste est Mieding, humble ouvrier que Gœthe immortalisa (Miedings Tod).

Ce monde théâtral qu'il disciplinait, société de braves filles „*rarement avares*", pauvres actrices „traînées dans „la charrette de Thespis par des ânes et assourdies par „les sots, préservées à peine de la faim, jamais de la „honte", ne fut jamais mieux dépeint que dans *Wilhelm Meister*. Le théâtre est un monde en petit, un microcosme où se joue la comédie humaine. Il éblouit le jouvenceau

[1] « Quelquefois le poète, en secret plein de dépit, alluma les chandelles ! » Miedings Tod.

à peine échappé de la maison paternelle, séduit trop facilement par la fidélité ambiguë de Marianne. Ils s'aiment l'un l'autre, sans doute; mais le fard et les jupons brodés sont choses si coûteuses! L'amour, c'est bel et bon!... Norbert est vieux, mais il est riche; il paiera et on lui attribuera, sans qu'il voie goutte au double jeu, une dispendieuse paternité. C'est ce que la vieille Barbara fait, sans trop de peine, comprendre à la donzelle.

Wilhelm découvre la vérité, se désole et commence ainsi son *Apprentissage*. — Ses aptitudes dramatiques (il le croit du moins) et ses goûts littéraires le rejettent dans le monde théâtral, où il voit, à sa grande surprise et à son plus grand profit, se refléter les passions qui agitent le monde social. Les conceptions et les tentatives nobles, utiles, sont entravées, étouffées par la jalousie, les intérêts personnels, les mesquines exigences de la vie. Ce petit peuple, image d'un plus grand, vivote au jour le jour, mécontent des autres, enchanté de lui-même ; s'agite sans avoir un but élevé, sans une noble idée dans l'esprit. „Tant qu'ils n'ont pas trop mal aux cheveux, tant que „l'aubergiste fait crédit, ils sont allègres" (Faust) et boivent volontiers et sans eau. Ajoutez qu'ils ont ferme désir de n'être hors de dettes que ès calendes grecques... La reine du petit peuple est cette Philine, mi-sage et mi-folle, le cœur sur la main et la cervelle en l'air, amoureuse sans le savoir, infidèle sans le vouloir, coquette, mobile, fantasque, endiablée...

Et quand tous les vins sont bus,
Bus et rebus, la grisette,
Bonne fille — et même plus! —
Fait un drap de la serviette...
Luron-lurette! (BÉRANGER.)

le plus extraordinaire, le plus admirable portrait de

femme que Gœthe ait peint. La vie est prise sur le fait et le charme est indicible.[1]

S'entend bien que ces portraits scandalisèrent fort les comtesses de Pimbêche, les douairières de Prétintaille, la bigoterie des Stolberg, Jacobi et de leur séquelle. Ces gens-là ont une peur horrible des femmes, même en peinture; car les femmes connaissent leur masque — et pour cause — se moquent d'eux et les méprisent. Très chrétien Stolberg, n'est pas devant elles bon apôtre qui veut! Plus vite que ne le fait un homme d'esprit, une Philine ou une Thérèse vous dévisage, vous jauge et vous pèse en une seconde, froidement, sans appel. Terribles, n'est-ce pas, leurs yeux de douaniers, qui devinent la contrebande et vous frissonnez avec raison d'une sainte et pieuse horreur quand leurs petites mains vous collent sur le dos l'étiquette : *Pacotille!*

Aux bégueules de l'aristocratie Gœthe opposa tranquillement la reine Louise de Prusse, cette femme d'élite que sa bonté et son courage ont illustrée. — De surprises en désillusions, Wilhelm poursuit son chemin et se rapproche, à son insu, du terme heureux; car il porte la délicatesse dans le cœur, dans l'esprit l'idéal. Une main invisible le guide, une voix secrète l'encourage; et, avant qu'il ait tourné la tête, les associées d'un jour, les femmes indignes de lui, sont égarées, dispersées, disparues. Les créatures étranges ne peuvent en effet que passer; car elles sont en dehors de l'humanité; selon la très juste remarque de Schiller, „ce sont des comètes excentriques.“

[1] Je renvoie le lecteur à la première page de la *Campagne de France*, au portrait que Gœthe y trace de la princesse de Monaco, « l'*amie résolue* du prince de Condé, l'ornement de Chantilly dans les bons jours. » L'auteur se réjouit de rencontrer derechef, en chair et en os, sa séduisante actrice.

Elles traversent, brillantes, notre système solaire, puis s'éloignent à jamais. *Mignon* meurt; son père se coupe la gorge... *Thérèse*, que rencontre Meister, est une fille *normale*; elle a les qualités sérieuses, ornement d'une maîtresse de maison; sans posséder elle-même une intelligence supérieure, elle sait la reconnaître chez autrui et l'apprécier.

Le temps approche où le jeune homme, instruit par l'expérience, conduit par son instinct noble, aura traversé heureusement son apprentissage. *Nathalie*, la femme parfaite, sera la récompense moins de ses actes que de ses efforts. — „Nathalie mérite le plus beau titre d'hon„neur et il sera toujours impossible d'égaler l'activité „bienfaisante dont la nature a doué cette belle âme[1]."

[1] Cette Nathalie serait, dit-on, Mme de Stein, la grande amie du poète (depuis 1776), la confidente de ses travaux, de ses ennuis. Elle aurait aussi donné le modèle d'Éléonore dans T. Tasso. Les lettres échangées et différentes poésies à elle adressées prouvent l'intimité de ses relations avec l'auteur. — L'influence de Schiller sur la productivité de Gœthe est évidente; il le pressait d'écrire, s'intéressait à ses ouvrages plus qu'aux siens propres, réclamait de la copie pour ses journaux littéraires et le détournait ainsi, par son exemple et son entrain, de ses travaux scientifiques, au grand avantage de la poésie. Certaines gens affectent même de croire qu'il l'a *inspiré*, qu'il a réchauffé sa muse gelée, — opinion d'autant plus naïve qu'il n'existe entre les deux écrivains *aucune espèce d'analogie*, ni dans la conception, ni dans le style. Exhorter les artistes au travail et les féliciter à propos n'est pas faire leur besogne! M'est avis que l'influence de Mme de Stein fut bien plus efficace; et c'est très naturel. La précieuse amitié de Boileau a-t-elle inspiré Racine autant ou mieux que l'amour de la Champmeslé!

Gœthe dit nettement devant Eckermann: « Je n'ai jamais exprimé « ou revêtu de formes poétiques une idée qui ne fût empruntée à « ma vie elle-même et dont je n'aie senti la vive obsession. Je n'ai « composé de chants d'amour que lorsque j'étais amoureux. »

Ducunt volentem fata. Écoutons les voix mystérieuses qui nous parlent et qu'étouffe seul le tumulte de nos passions ; soyons désintéressés, épris du bien et du beau : par des routes imprévues la Providence nous mènera à la récompense temporelle même. — „Il me semble voir „Saül, fils de Cis, qui sortit pour chercher les ânesses de „son père et qui trouva un royaume[1]."

Telle est la conclusion morale de ce livre, instructif comme l'expérience.

Les *Années de voyage* de Meister, terminées en 1821, ne sont pas exactement une suite des *Années d'apprentissage*, mais un simple cadre renfermant les théories et les considérations les plus diverses. Gœthe était franc-maçon (depuis 1780) ainsi que le duc de Weimar ; de là peut-être l'idée de cette société idéale dénommée les *Renonçants* (Die Entſagenden), qui cherche avec désintéressement la solution philosophique et pacifique des problèmes sociaux. Le livre exige une lecture patiente et maints passages ne peuvent être appréciés que par des praticiens, artistes, botanistes, géologues. Soit pour enfler le volume, comme il l'assure plaisamment (à Eckermann), soit plutôt pour reposer le lecteur, Gœthe intercala plusieurs Nouvelles récréatives. L'une d'elles, intitulée : *Lequel est le Traître ?* est un modèle de narration.

La conclusion du livre est résumée dans cette phrase : „Que chacun s'efforce en tous lieux d'être utile à lui-„même et aux autres ; ce n'est pas là une leçon ni un „conseil : c'est l'arrêt que la vie elle-même prononce !"

[1] Chez Voltaire, Saül s'écrie plaisamment : Plût à Dieu que j'eusse cherché un royaume et trouvé des ânesses ! J'aurais fait un meilleur marché !

Les *Années de voyage* n'ont aucun dénoûment. Il semble que le vieux poète (72 ans alors) ait, comme font les grands fleuves, éparpillé ses forces en approchant du terme : cette seconde partie de *Meister* fut la plaine basse dans laquelle il s'étendit et qu'il „*emmarécagea*" comme dit Dante :

> Non molto ha corso che trova una lama
> Nella qual si distende e la impaluda.

Les *Affinités électives* (1809) devaient d'abord être intercalées parmi les nouvelles du *W. Meister;* mais l'exécution développa le plan primitif en un admirable roman. — Le point de départ est une causerie sur la chimie, expliquant la sympathie mystérieuse de certains corps entre eux; cette attraction, pour se satisfaire, dérange, détruit la liaison d'autres corps moins étroitement apparentés. Si l'on plonge par exemple la pierre à chaux dans l'acide sulfurique étendu d'eau, l'acide s'empare de la chaux et paraît sous forme de gypse ; l'acide gazeux qui se trouvait dans la pierre à chaux se dissipe et s'enfuit. — Or le même phénomène se produit dans le monde moral ; l'union intime de deux êtres est détruite souvent par la seule présence d'une tierce personne. „Les chimistes „galants font intervenir un quatrième corps, afin que personne ne reste isolé ;" de sorte que quatre substances, unies jusque là deux à deux, étant mises en contact, renoncent à leur première union et en forment une nouvelle.

Édouard, mari de Charlotte, qu'il a épousée *par amour*, mène en son château la vie la plus heureuse jusqu'au jour où l'arrivée du capitaine et de la jeune Ottilie dérange cette union. L'affinité se produit et Gœthe, avec un art incomparable, nous fait assister, pas à pas, à l'évo-

lution psychologique. La conscience loyale se débat, le libre arbitre réagit; mais l'attraction est si forte que le mari et la femme, jusque dans les bras l'un de l'autre, sont le jouet d'une hallucination désordonnée, chacun croyant réciproquement tenir l'être aimé. L'enfant qui naît de ce double adultère mental trahit, par une étrange ressemblance à la fois avec le capitaine et avec Ottilie, que dans le lit conjugal l'imagination avait prévalu sur la réalité.

Tandis que l'admiration de tous les esprits distingués consacrait les *Affinités électives*, les Arsinoë (il y en a dans les deux sexes) levaient les yeux au ciel et invoquaient pudiquement la morale outragée. Les Arsinoë préfèrent la Sainte-Vierge en bois peint à la Vénus en marbre; elles n'entrent pas au musée des Antiques, ces horreurs!... Et c'est leur châtiment. Ces hypocrites jugèrent donc les personnages trop immodestes, la sainteté du mariage blessée et, pour paraître avoir des connaissances philosophiques, les bases du libre arbitre ébranlées! Etc. — „On fait exprès de ne pas me comprendre!“ s'écriait l'auteur impatienté; — „il n'y a pas dans les „*Affinités* une seule ligne qui ne soit vraie, un seul fait „dont je n'aie été le témoin. Le livre est enfin tellement „plein d'observations qu'il prête plutôt à l'étude qu'à la „lecture.“ En d'autres termes, il n'est pas fait pour les imbéciles. L'impression de ce roman est triste, comme la réalité elle-même, hélas! Ottilie, l'innocente coupable, noie par accident cet enfant dont elle semble être la mère. Le désespoir et son amour malheureux la poussent au suicide: elle se laisse mourir de faim. Édouard voit son bonheur anéanti: la mort compatissante le surprend tandis qu'il contemple ce qui lui restait de la jeune fille: une boucle de cheveux, des fleurs cueillies en des mo-

ments heureux, tous les billets qu'elle lui avait écrits. „Charlotte lui donna, auprès de son amante, la place qui „l'attendait... La paix règne dans leur dernier asile; et „quel heureux moment que celui où ils se réveilleront „tous deux!“

Charlotte et le capitaine, moins coupables, plus maîtres d'eux-mêmes, ne sont aussi punis qu'indirectement. — L'unité de ce roman mérite tous les éloges. Une seule et même idée est conçue, posée, développée; les épisodes, les moindres détails se rapportent à l'action, pressent son cours toujours plus ample et plus profond. C'est la majesté limpide du grand fleuve.

On ne peut guère appeler roman les *Entretiens d'émigrés allemands*. Le bon accord d'une société réunie dans le château d'une baronne est détruit par des discussions politiques, jusqu'à ce que la maîtresse du logis interdise sagement ces discussions qui aigrissent les esprits et n'ont jamais persuadé un adversaire. Un abbé propose d'abréger les soirées, comme dans les récits arabes, en racontant des histoires et donne l'exemple. La société y prend un plaisir extrême et le charme des fictions dissipe les ennuis de la politique. Telle est peut-être la moralité de cet opuscule.

Mais si réservé qu'il fût envers ladite politique, Gœthe ne resta cependant pas indifférent devant les conséquences présumables de la Révolution française. Le soir de la bataille de Valmy, il déclarait gravement „qu'une ère nouvelle s'ouvrait“, saluant ainsi l'aurore de la Liberté que les excès commis sous son nom ne sauraient défigurer. Il comprit que la France poussait l'humanité en avant et quelle lumière jaillirait de ce chaos. — „Le rêve le plus sublime de l'homme semblait prêt à s'accomplir.“

— On juge facilement, après coup, les événements; mais quelle perspicacité ne faut-il pas pour apprécier justement une révolution contemporaine, et en pays étranger! Dans *Hermann et Dorothée* (paru en 1797) se lit un des éloges les plus précis de la Révolution française: — „Qui voudrait nier qu'en sa poitrine agrandie, vivifiée „d'un air plus pur, battit un cœur plus libre au premier „lever, au premier éclat du soleil nouveau, quand on „entendit proclamer le Droit des hommes, un droit com„mun à tous et la liberté sublime et la louable égalité? „Alors chacun espéra vivre indépendant; on croyait déjà „voir détruits ces liens serviles qui enlaçaient tant de „pays et que serrait la main de l'oisiveté et de l'égoïsme. „Tous les peuples ne tournaient-ils pas leurs regards, en „ces jours d'entraînement, vers la capitale du monde, qui „l'avait été depuis longtemps et qui maintenant, plus que „jamais, méritait ce beau titre? Et ces hommes, les pre„miers prophètes de la bonne nouvelle, ne voyaient-ils „pas leurs noms égalés aux plus hauts qu'on eût jamais „élevés jusqu'au ciel? Qui ne sentait grandir son cou„rage, son esprit, sa parole?... [1]"

De là l'impartialité, la sympathie même que Gœthe témoigna toujours à la France[2], déclarant maintes fois qu'il ne saurait haïr un peuple auquel il devait la meilleure part de sa culture. Il ne confondit pas le glorieux mouvement révolutionnaire avec les entreprises coupables qui le firent dévier. Il avait d'ailleurs vu de près les émigrés. — „*Leurs propos sont atroces; si on voulait livrer à leur vengeance leurs concitoyens, la France serait bientôt un immense cimetière.* [3]"

[1] Traduction B. Lévy.

[2] Voy. Eck. 3. 218. Exemple entre cent autres.

[3] Lombard. (Lettres, trad. all. de Hüffer.)

La campagne de 1792, dans laquelle il accompagna Charles-Auguste et la tourmente politique qui „planait déjà pour lui dans les régions élevées de la poésie" lui inspirèrent son *Hermann et Dorothée*, peut-être son œuvre la plus parfaite [1]. L'admiration fut unanime, au point que G. de Humboldt écrivit sur ses beautés toute une théorie esthétique. — Hermann préfère aux demoiselles prétentieuses et coquettes de la petite ville la jeune fille simple et grave, aussi courageuse que belle, qu'il a rencontrée lorsqu'il allait porter secours aux exilés. De cette rencontre et de cet amour Gœthe a tiré une ravissante épopée qui traversera les âges, toujours jeune comme les chants d'Homère.

Ainsi se transformaient dans son esprit les événements variés de la vie ; un fait banal devenait une épopée ; une figure entrevue devenait un type immortel et la Vérité Poésie.

La *Campagne de France* est un digne exemple d'impartialité, car il ne s'y trouve pas une ligne qu'un Français n'eût pu écrire. Gœthe approuve le proverbe turc : La tête du poisson pourrit d'abord. — Les soulèvements populaires sont la conséquence des mauvais exemples de l'aristocratie : oppression provoque explosion. — „Quand „l'ordre et la bonne tenue n'agissent pas d'en haut, le „peuple s'habitue au désordre, comme le mendiant à ses „haillons." (H. u. Dorothea.) Les bons maîtres font les bons serviteurs ; et la noblesse ne doit pas s'exposer, comme Almaviva, à ce qu'un valet puisse lui dire en face : Dame aussi ! monsieur le comte. Vous en avez tant fait dans le pays ! — Mais on ne peut jouir de la liberté qu'autant qu'on la mérite. Avec très peu de liberté un

[1] « La plus poétique expression des temps modernes. » (B. Lévy.)

homme sage vit plus à l'aise qu'un sot dans la licence. Compassion envers l'humanité souffrante, assistance aux faibles : mais que la queue du serpent n'aie pas la présomption de vouloir guider la tête ! — „Soyez honnêtes, „dit Gœthe, et vous amènerez même la populace à l'hu„manité... Le triste sort de la France (1790) donne à „penser aux grands. Toutefois il doit plus encore faire „réfléchir les petits. Les grands ont péri; mais qui a pro„tégé le peuple contre le peuple ? *Le peuple a trouvé dans „le peuple son tyran.*" (Épig. vénitienne 54, trad. Porchat.)

Un tempérament entre l'excès de puissance et l'excès de licence serait donc le gouvernement désirable : aussi la prospérité du duché de Weimar honore-t-elle Charles Auguste et son conseiller. Se méfier surtout de ce qu'on appelle les *idées libérales*. „Une idée ne doit être ni libé„rale ni anti-libérale ; cela n'a aucun sens. Une idée est vraie ou fausse." Travaillons donc à bien penser. Tous les esprits justes peuvent dès lors s'accorder sur la même idée, comme sur le même théorème ; tandis que le sentiment, étant personnel et mobile, peut se dénommer comme il voudra. Travaillons, dis-je, à bien penser.

Pour Gœthe enfin, comme pour tous les hommes de bonne volonté, la philosophie, l'amour du beau, offrent un refuge inaccessible aux tristes querelles d'ici-bas. Quand les temps s'assombrissent, le sage, impuissant à conjurer l'orage, prépare l'avenir et répare d'avance par son travail les moissons détruites.

> Gœthe, au bruit du canon brutal,
> Fit le Divan occidental,
> Fraîche oasis, où l'art respire, TH. GAUTIER.

retrouvant encore, septuagénaire, assez de verve pour chanter les houris et les roses. L'âge du poète ne se trahit

que par le style plus savant, par la concision plus curieuse. Le *Divan oriental-occidental* (1814-1820) n'est pas un pastiche de la littérature persane et les noms de Hafis, de Suleika, etc. ne doivent tromper personne ; l'Orient n'a fourni que des comparaisons nouvelles, des locutions plus imagées. Quoi de plus alerte que cette pièce intitulée

AVEU

Qui se cache mal? — Le feu! que de jour
La flamme trahit, de nuit la fumée.
Qui se cache mal encore? — L'amour!
Si discrète soit l'ardeur allumée,
Yeux brillants montrez l'âme consumée.
Mais ce qu'on ne peut mettre sous boisseau,
C'est assurément un petit poème.
Son père, l'auteur, tout plein de son thème
Et déjà charmé du petit morceau,
L'écrit, le transcrit, le trouve si beau
Qu'il voudrait partout qu'on pensât de même;
Il le lit par-ci, déclame par-là;
S'il lasse, tant pis; s'il vous plaît : voilà!

Le livre de l'*Échanson*, celui de *Suleika*, les plus connus peut-être, célèbrent l'ivresse légère et les joies sans remords. „Ne me pose pas, malappris, le broc brusque-„ment sous le nez ; verse le vin avec un bon sourire pour „qu'il ne se trouble en mon verre.“

Comme le vin est interdit par Mahomet, le vrai musulman ne boira que du meilleur ; ce serait double hérésie, se damner pour de la piquette ! — Dans une pièce exquise (Einlaß) le poète réclame accès à la belle gardienne du paradis ; car il fut homme, lutta et souffrit : — „Vois sur ma poitrine les blessures de la vie et dans mon cœur celles de l'amour !“

Ailes d'or, flèches de flamme (V. H.)

ses chants ont séduit les meilleurs, ont charmé les plus belles ; qu'il puisse donc au paradis compter les éternités sur les doigts roses d'une houri !

Les bons animaux n'y seront pas oubliés, de l'ânesse qui porta Jésus, au chat caressé par le Prophète. Car le Paradis s'ouvre aussi bien à la simplicité naïve qu'à l'esprit inspiré.

« Et maintenant, chansons bien-aimées, reposez dans le cœur de mon peuple ! »

Au Divan fut jointe une Étude sur la poésie orientale, sur les mœurs des cours et leur langage fleuri ; la biographie et l'éloge des principaux auteurs indigènes, Firdusi, Nisami, Saadi, Hafis, ainsi que des plus illustres voyageurs et interprètes qui ouvrirent à l'Europe ce monde peu connu. Cet appendice très instructif, écrit sans pédanterie, activa en Allemagne, plus que mainte œuvre plus grave, le goût des études orientales.

La science aussi fut pour Gœthe une consolatrice, souvent une inspiratrice. Son génie synthétique, concevant l'universalité des choses comme la manifestation perpétuellement mobile de la même unité organique, s'attacha à la recherche du procédé latent de la nature. La nature cache la loi mystérieuse de son évolution sous une profusion décourageante ; mais, puisque la nature se reste fidèle à elle-même, la méthode synthétique — (Kant l'appelle l'*Intellectus archetypus*) ne pourrait-elle, appuyée sur des expériences indiscutables, conclure d'un bond à une loi primordiale ? Trouver en quelque sorte une formule abstraite qui expliquerait maints problèmes de la création?

Gœthe ose dire hardiment : — „*L'univers et le particulier coïncident.*" — „*Que l'individu se perde avec joie dans*

le Tout", car non seulement il en fait partie, mais il est lui-même le Tout, sous une forme quelconque.

— „Propriété fondamentale de l'unité vivante : se diviser, se réunir, se déployer dans l'universel, *persister dans le particulier*, se transformer, se spécifier..."

Sans doute, nous nous trouvons ici en plein panthéisme ou spinozisme ; mais si cette conception grandiose se garde des entraînements métaphysiques, elle met l'observateur sur la voie des plus belles découvertes scientifiques.

Celles de Gœthe suffiraient à distinguer un savant ordinaire. Métamorphose des plantes ; — analogie du crâne et de la vertèbre ; — l'os intermaxillaire chez l'homme. — Ces travaux, d'abord aigrement contestés, eurent la sanction solennelle de l'Institut de France. D'autres sont encore aujourd'hui combattus et la *Théorie des couleurs* (Farbenlehre), pleine de charmants aperçus, accessibles même aux profanes, est rejetée par les savants. Gœthe ne pardonnait pas à Newton ses idées, admises partout, sur la lumière. Il usa, pour les réfuter, un temps précieux et souvent sa bonne humeur ; car son audace irrévérencieuse envers le maître anglais lui attira des contrariétés sans nombre. Il eut, par exemple, la déception d'avoir cru gagner en Eckermann, son fidèle secrétaire, un disciple... et de le perdre. Mais rien ne put ébranler sa conviction. — „Les expériences des newtoniens ne prouvent rien, sinon leur entêtement", dit-il.

Quelle que puisse être la valeur scientifique de ces théories de Gœthe, elles auront du moins servi à provoquer des contradictions et des recherches utiles.

Un volume entier est encore consacré à des études sur l'histoire naturelle. Elles échappent à notre compétence et nous renvoyons les intéressés à l'excellent ouvrage de M. Faivre, qui a traduit et commenté ces travaux. Mais

on ne peut s'empêcher d'admirer la souplesse de ce talent, qui sut passer sans effort de la poésie la plus lyrique à l'ostéologie et à la géognosie. — „Le génie le plus favorisé, „dit-il, est celui qui absorbe tout, sans altérer sa person-„nalité.“ Il fut ce génie-là. Aussi ses œuvres sont-elles une véritable encyclopédie, dont l'étude suffirait à une culture intellectuelle.

Sa biographie seule, qu'il a donnée (en partie) sous le titre *Vérité et Poésie*, est un trésor didactique. On y voit comme la brève existence humaine devient longue à qui sait en user, comme la vie est bonne à qui sait en jouir, comme la création est belle pour ceux qui la contemplent avec des yeux limpides. — „Ame du monde, viens nous „pénétrer! De bons génies, qui nous aiment, nous con-„duisent doucement, instituteurs sublimes, vers Celui qui „crée et créa tout“ (Eins und Alles). — „La couronne de „la nature est l'amour; elle a isolé tous les êtres pour les „rapprocher; par quelques gouttes puisées à la coupe de „l'amour elle récompense une existence pleine de soucis [1]... „Elle est bonne, louable dans ses œuvres, calme et pleine „de sagesse“ (Die Natur. Aphoristisch, 1780.)

On voit, dans ces années de jouissances laborieuses, la récompense suivre le mérite, le succès couronner l'effort, — doublement, le travail étant déjà à lui-même sa récompense. „Courage! avec espoir, en avant! Elle est vaste, „sublime la perspective dans les champs de la vie! De „montagne en montagne plane l'esprit éternel, dans le „pressentiment d'une éternelle vie!“ (*An Schwager Kronos.*)

Weit, hoch, herrlich der Blick
Rings in's Leben hinein;

[1] Voltaire disait: L'amour suffirait, en pays d'athées, pour faire adorer Dieu.

Vom Gebirg zum Gebirg
Schwebet der ewige Geist
Ewigen Lebens ahndevoll!

Toujours fidèle à cette grande nature „calme et pleine de sagesse“ Gœthe ne chanta jamais que ses émotions vraies. Il chanta en quelque sorte malgré lui. De là vient le charme de ses poésies lyriques. Un Français qui les lit pour la première fois éprouve quelque surprise ; habitué aux prestiges de la rhétorique, assoupli à la discipline du vers latin, laquelle développe une *matière* en un certain nombre de *points*, savamment enseignés dans les écoles, arrondissant les périodes en *ronrons* réguliers avec *chute* et trait final, un Français, dis-je, cherchera et regrettera d'abord ces qualités académiques. *Non omnia possumus omnes*. Les *Lieder*[1] ne sont pas dans notre tempérament ; nous aimons trop le *De Oratore*; et les quelques pièces françaises qui se rapprochent des *Lieder* allemands sont plutôt des *tableaux de genre*. Dans les plus simples en effet nos poètes ne peuvent éviter d'avoir de l'esprit, de faire au moins une pointe. Ne sacrifions pas un genre à l'autre ; le génie lyrique s'est manifesté par des chefs-d'œuvre chez nous aussi bien qu'ailleurs ; félicitons-nous plutôt de la différence des littératures qui nous procure la variété des jouissances. — Une coïncidence permet de comparer Gœthe avec Alf. de Musset. Tous deux ont chanté devant la tombe d'une actrice ; et qui n'a présentes à la mémoire les ravissantes strophes à la Malibran?

Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive
Ce n'est pas l'art divin ni ses savants secrets ;
C'est ton âme, Ninette, et sa grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais !

[1] M. Schuré a publié sur le Lied une étude très-intéressante.

Mais, s'il est permis sans profanation de noter les parties faibles de la conception, Musset ne s'est-il pas quelquefois écarté du sujet? Au point de parler enfin de Raphaël, de Géricault, de Léopold Robert, d'Armand Carrel et, dans l'élan d'une période, de faire rimer lord Byron avec Napoléon! Ces strophes cadencées „dans un rythme doré“ sont le triomphe de la rhétorique chaleureuse.

Le contraste avec l'élégie d'*Euphrosyne* est frappant. La pauvre femme, morte à 19 ans, — „dont l'âme frémis-„sante s'est dérobée avec douleur aux plaisirs de la „jeunesse“ — cherche son maître jusque dans les pays lointains [1], son ami, son père! — „Elle jette encore un regard en arrière sur le léger échafaudage des joies terrestres.“ Les incidents de sa courte carrière sont rappelés dans le langage le plus simple; les détails sont si précis que, si le nom n'était connu, on le trouverait facilement; l'éloge est si personnel qu'il ne peut s'adresser qu'à M[me] Becker seule. Les strophes de Musset pourraient, sans changement, être adressées à telle ou telle cantatrice célèbre. Sincèrement et sans être oublieux de leur charme, je les mets au-dessous de l'élégie d'Euphrosyne, en conseillant au lecteur studieux la comparaison des deux poèmes. Sans diminuer le mérite d'Alf. de Musset, elle mettra en relief la plasticité du talent de Gœthe.

Ses productions lyriques sont en effet d'une perfection définitive; taillées dans le même bloc ou fondues d'une seule coulée. Leurs contours nets, leurs proportions exactes n'admettent aucun ornement emprunté; il est impossible d'ôter ou d'ajouter un vers, une épithète, au *Pêcheur*, par exemple, à la *Fiancée de Corinthe*, etc., car la rigoureuse symétrie trahirait aussitôt, altérée, la

[1] Gœthe apprit cette mort en Suisse.

retouche. Aussi la traduction de ses poésies ne donne-t-elle souvent qu'un délayage. La ballade du *Roi de Thulé*, par son incroyable concision, a désespéré les traducteurs; la plus malveillante critique n'y blâmerait rien. Le temps n'y mordra pas.

L'originalité d'un ami montra à Gœthe (1768) d'une manière sensible le prix des mots. Behrisch[1], l'homme toujours habillé de gris, était un calligraphe émérite; mais il n'écrivait pas sans d'interminables cérémonies. Bref, il passa des semaines à mettre les premières poésies de Gœthe en un délicieux manuscrit; et comme il lui „représentait souvent quelle affaire c'était d'écrire „un vers à l'encre de Chine, avec une plume de corbeau, „sur du papier de Hollande; ce qu'il fallait pour cela de „temps, de talent et de peine" — le poète se reprocha le moindre mot oiseux.

Aussi, comment faire passer dans une langue étrangère à la fois la brièveté et l'harmonie de ces vers? On court sans cesse le risque de sacrifier l'une à l'autre. Mais la difficulté de la tâche sollicite l'esprit. Tandis que les compositeurs — de Beethoven jusqu'aux plus humbles — chercheront la musique correspondante, ces Lieder auront comme les Odes d'Horace, leurs commentateurs et leurs traducteurs acharnés; chacun essayant, par une page réussie, de contribuer à une édition idéale *Ne Varietur*.

Dans le *Pêcheur*, Gœthe a su, par les ondulations de la phrase, par le choix des syllabes chuintantes qui vous mettent l'eau à la bouche, par bien des choses enfin, exprimer à la fois la sensation qu'éprouve le voyageur lassé, soupirant dans un jour d'été, après l'ombre et le frais, après le repos

[1] Plus tard gouverneur chez le prince de Dessau.

Sous le roc sombre et frais d'une grotte ignorée,
D'où coule une onde pure aux nymphes consacrée, —

et la fascination des vagues :

Subdola cùm ridet placidi fallacia ponti.

Les vagues sollicitent aux voyages, donnent la nostalgie au marin. Leur attrait cache le danger. (*De Téthys le sourire perfide*, dit A. Chénier.) On ne peut voir un fleuve

Dont l'onde est transparente ainsi qu'aux plus beaux jours

sans envier le berger Aristée, qui descendit dans l'humide empire de sa mère. D'innombrables légendes ont célébré cette séduction des nymphes, que Lafontaine appelle Mesdames les Eaux; ces légendes sont résumées dans la ballade

LE PÊCHEUR

L'eau bruit, l'eau s'enfle et le pêcheur
Hume, béatement placide,
Dans la limpidité liquide
La délicieuse fraîcheur.
Et tandis qu'assis sur la berge
Il guette l'hameçon tremblant,
L'onde devient ondine, émerge
Et se dégage en ruisselant.

L'ondine chante, l'eau ruisselle
En chuchotant : « Méchant, qui viens,
Par tes piéges, tirer les Miens
Dans la chaleur pour eux mortelle !
Si tu savais quel lot joyeux
Ont mes poissons, quel frais bien-être,
Tu plongerais, nageant comme eux,
Dans le flot pur, pour y renaître.

Le soleil s'engloutit le soir
Dans l'océan, la lune y nage ;

Et la vague, amoureux miroir,
Semble respirer leur image.
Vois ! L'azur du ciel dans mes eaux
Décroît plus pur encore ; admire,
Un peu penché, tes traits plus beaux :
Ta bouche vient de te sourire ! »

L'eau bruit, l'eau s'enfle... Son pied nu
Baigne dans l'onde qui l'appelle ;
Le cœur, comme devant sa belle,
Lui bat, pris d'amour inconnu.
Elle chantait, proche et câline,
Et l'enveloppant de fraîcheur ;
Il cède au charme, il suit l'ondine —
On ne revit plus le pêcheur.

Gœthe, pour qui (à 70 ans !) de belles filles se passionnaient encore[1], traversa tous les orages de l'amour ; et depuis les pièces composées en 1770 pour Frédérique Brion, jusqu'à l'élégie de Marienbad, écrite en 1823 pour Ulrike de Levezow, maints aveux tendres en rendent témoignage. Mais l'impression qui se dégage est saine et forte. Les amours de Gœthe n'ont pas la chlorose ; pas d'excentricités, nuls propos de salon, nulles fadaises et mièvreries. On voit rayonner la joie de vivre, l'ivresse de l'air pur, du plein ciel.

„En avant, en avant ! sans repos ni trêve ! Mieux me „vaudrait me débattre contre la souffrance que de sup„porter tant de joies de l'existence ! Où fuir ! Vers les „forêts ? Rien ne sert ! Couronne de la vie, bonheur sans „repos, voilà l'amour[2] !"

Cependant que la jeunesse ne néglige pas ses devoirs et ne mange pas son blé en herbe ! Le poète l'avertit dans ce petit quatrain :

[1] La réciproque est surtout vraie ! Comme de juste.

[2] Rastlose Liebe.

A UN JEUNE HOMME

Tandis qu'il dort encor n'éveille pas l'amour:
Achève les travaux que t'impose le jour.
De son temps libre ainsi sage mère profite
Quand son enfant s'endort, qui s'éveille trop vite!

Mais si son cœur s'ouvre, que la jeunesse „rêve avec confiance ce beau rêve.“ Soupirer comme une tourterelle? fi donc! le mode plaintif est monotone et sent d'une lieue son anémie. Jouer la passion tragique avec éclats de voix, rictus nerveux, et menacer de descendre

La spirale sans fin de son long suicide?
(MUSSET, *Rolla.*)

pouah! Cela trahit le gentillâtre imbécile, le débauché blasé et *poseur*. Quant à remuer, comme tant de poètes à la mode, le fatras nauséabond des images funèbres —

La chambre me semblait comme un grand cimetière
Tout plein de tertres verts et de vieux ossements:
Trois hommes dans la neige apportaient une bière;
Puis la bière s'ouvrit et je vous vis dedans!
Un gros flot de sang noir vous coulait sur la face... etc.

horreur! il faudrait fermer ses yeux et son cœur devant le radieux épanouissement de la nature. Debout! Jouissons des beaux jours avec reconnaissance.

„Verse-moi, jeune fille, verse au voyageur la boisson „mousseuse; rafraîchis-le, réconforte-le d'un regard!“ Si l'orage vient, qu'on lui tienne tête! Dans une pièce allégorique intitulée *Navigation* (Seefahrt) le poète „tient, „debout, le gouvernail; le vent, la vague jouent avec sa „nacelle; mais son cœur n'est le jouet ni de la vague ni „du vent. Fiers, ses yeux mesurent le gouffre en fureur;

„il vogue vers le récif ou vers le port et se fie à ses dieux!“

Vivre et laisser vivre! „Le jour au travail, le soir au „festin; pénibles semaines et joyeuses fêtes: voilà les „paroles magiques.“ (Der Schatzgräber.) On voit que Gœthe accélère singulièrement l'*allegro ma non troppo* de la valse allemande; ainsi que *Lenau* nous représente le diable arrachant au violoneux de village son instrument et y jouant un air passionné. Où trouver une ronde plus lestement tournée que cette *Pastorale*, une allure plus vive, un rythme plus original?

PASTORALE

Garni de nœuds et de rubans
Les plus roses, les plus pimpants,
 Jeannot vint à la danse.
Sous le tilleul à qui mieux
Dansait la foule aux cris joyeux —
 O gué! Vive la joie! ô gué!
 Et rythmait la cadence.

La bouche en cœur, le nez au vent,
Jeannot-berger, l'air triomphant,
 Dans la foule s'avance;
Presse une fille, qui d'aplomb
Fait volte-face et lui répond —
 O gué! Vive la joie! ô gué!
 Assez d'impertinence!

Elle est gentille, il est gaillard;
La valse tourne, on y prend part,
 On rit, l'entrain commence.
Ils s'échauffent comme des fous,
Puis bras dessus et bras dessous —
 O gué! Vive la joie! ô gué!
 On noua connaissance.

« Tu fais le gentil, mais je sais!
« Après le coup vous nous laissez

« En plan pour récompense!... »
Mais il l'emmenait, la flattait;
Et le bruit de bal se perdait —
O gué! Vive l'amour! ô gué!
A pareille distance [1].

Aussi, tandis que la plupart des chants d'amour vous laissent tantôt l'impression fade d'un madrigal, tantôt le dégoût d'une passion folle ou lâche, les Lieder de Gœthe ont la vivifiante âpreté de l'air des bois et des montagnes. — „Dans la splendeur du matin comme tu m'entoures de „tes feux, printemps bien-aimé ! Avec toutes les délices „de l'amour pénètre au fond de mon âme le sentiment „sacré de ta flamme éternelle, beauté infinie!“ (Ganymède. Trad. Porchat).

Et ce délicieux *Chant de mai* qui inspira Beethoven : — „O jeune fille, comme je t'aime ! Comme ton regard „est doux ! Comme tu m'aimes !

„Ainsi que l'alouette aime le chant et l'espace et la „fleur matinale la vapeur du ciel,

„Ainsi je t'aime avec ardeur, toi qui me donnes jeu- „nesse et joie et courage

„Pour des chansons et des danses nouvelles. Sois heu- „reuse toujours comme tu m'aimes !“

Nous ne citons qu'un fragment. — *Joie et courage! Sentiment sacré de la flamme éternelle!...* — L'amour moderne est autre chose : c'est une variété du tétanos, qui détraque le système nerveux, oblitère le sens moral, transforme les catins en anges, pousse l'homme au crime ou l'abrutit en ganache... Dans le romantisme contemporain l'amour est devenu un cancer qui ronge les cœurs pourris.

[1] Cette pastorale a été souvent mise en musique. Berlioz (dans sa *Damnation*) me paraît seul en avoir rendu l'originalité.

Hélas ! notre civilisation s'éloigne toujours davantage de la ravissante théogonie des Hellènes, pour qui l'Amour fut le plus beau et le meilleur des dieux, bienfaiteur des hommes au cœur pur ! αἴσχει γὰρ οὐκ ἔπεστιν Ἔρως. L'amour qui „donne aux hommes la paix, la quiétude aux mers, rend la brise plus douce, assoupit les chagrins !"

Εἰρήνην μὲν ἐν ἀνθρώποις, πελάγει δὲ γαλήνην,
Νηνεμίαν ἀνέμων, κοίτην ὕπνον τ' ἐνὶ κήδει.

L'amour moderne ne s'envole plus, inquiet, *au ciel rose de la pudeur ;* il a tué depuis longtemps ladite pudeur et l'a enterrée sous mille romans écrits au cabaret ou à l'hôpital.

Aussi, puisque les littératures classiques nous deviennent chaque année plus étrangères, lisons, étudions les œuvres modernes qui „sur des sujets nouveaux nous font des vers antiques." Rajeunissons-nous en buvant aux sources pures. Outre la jouissance littéraire nous trouverons dans les poèmes de Gœthe les plus utiles enseignements. Ils ont résumé sous des formes charmantes les problèmes de tout genre, les soucis de toute nature qui ont occupé le génie de l'auteur. L'érudit, l'artiste, le philosophe, le prêtre y trouveront matière à longues et salutaires méditations.

Du moment qu'on lui parle on lui devient ami.

J'ai choisi, pour donner une citation plus ample, la pièce qui me semble être à la limite des deux genres ; classique par la perfection du plan et du style ; romantique par l'idée et surtout par la conclusion. Le Dieu qui refait par l'amour une chasteté aux filles perdues et, excusant

les désordres de la vie par la pénitence de la dernière heure, les emmène au ciel, est un Dieu qui devait plaire à V. Hugo. Je ne sache pas que cette bénévolence très chrétienne se trouve deux fois chez Gœthe, qui veut que „le mérite et la récompense s'enchaînent" (*Faust*, II Th.) et préfère à la charité la justice. Cette ballade n'en est que d'autant plus curieuse. Qu'on veuille bien excuser les imperfections de mes traductions rimées.

LE DIEU ET LA BAYADÈRE

LÉGENDE INDIENNE

Mahadéh, Dieu de la nature,
Descend pour la sixième fois
Souffrir sous l'humaine figure
Mêmes douleurs, mêmes émois.
Il s'abaisse à notre existence;
Veut, subissant notre destin,
Mieux donner peine ou récompense, —
Vivant témoin, juge certain.
Il marche ainsi de ville en ville, considère
Les grands en leur orgueil, le faible en sa misère;
Puis, pensif, il poursuit son but toujours lointain.

Ainsi, s'éloignant sur le tard,
Il voit en une extrême rue
Une fille rouge de fard,
Une pauvre fille perdue.
— « Salut ! dit-il, ma jeune belle !
— « Trop d'honneur ! attends-moi, j'accours. »
— « Qui donc es-tu ? — Je suis, dit-elle,
Bayadère, et loge l'Amour. »
Puis danse au cliquetis du tambourin, charmante
De souplesse, de grâce ; et, se penchant, présente
Ses fleurs à l'étranger et son front tour à tour.

La câline a su le séduire :
Le seuil est franchi vivement.

« De ma lampe dans un moment
« La clarté joyeuse va luire.
« Quel ennui puis-je soulager?
« Es-tu las de ta longue route?
« Que désires-tu? Parle et goûte
« Joie ou repos, bel étranger. »
Elle s'empresse et soigne une douleur factice;
Le dieu sourit de voir sur l'abîme du vice
Une humaine vertu, la bonté, surnager.

Il la fatigue, l'humilie,
Sans lasser sa docile humeur:
Car la courtisane s'oublie
Et la jeune fille a bon cœur.
Ainsi la branche fleurissante
Bientôt laisse échapper le fruit;
Si l'âme est simple, obéissante,
L'amour est proche, l'amour suit.
Mais, pour mieux l'éprouver, Mahadéh, dont l'œil sonde
Les secrets de la terre et du ciel, la conduit
Par degrés du plaisir à la douleur profonde.

Sous les baisers du roi des cieux
L'amour frissonne en sa poitrine,
L'amour nouveau qui la domine
Gonfle son sein, mouille ses yeux.
Et chancelant, tombe oublieuse
Du gain et de la volupté
A ses genoux; et la danseuse
N'a plus force ni volonté.
Puis insensiblement s'épaissirent les ombres;
Et couvrant leurs ébats d'un silence enchanté
La nuit laissa du ciel tomber ses voiles sombres.

La folâtre fille s'endort;
Court sommeil suit longue caresse... —
Mais à l'aube, hélas! elle presse
Entre ses bras son amant mort.
Criant, elle se jette à terre
Auprès de lui, mais sans pouvoir

Ranimer la dépouille chère
Qu'au bûcher suit son désespoir.
Et les prêtres déjà chantent ; le glas résonne...
Affolée, elle fend la foule qui s'étonne :
« Quelle es-tu ? Qui t'amène ? Est-ce regret ? Devoir ? »

Sur le brancard, pâle, elle tombe ;
Ses cris déchirent l'air. — « Je veux
« Mon époux ! Je veux dans sa tombe
« Descendre aussi, mourir à deux !
« Vivre, hélas ! lorsqu'en cendre ardente
« Ce corps divin sera réduit !...
« Il est à moi, le ciel m'entende !
« Dieux ! mon bonheur n'eut qu'une nuit ! »
Et les prêtres chantaient : « La vie est une trêve ;
« L'heure présente fuit, l'heure suivante enlève
« Vieillards à leurs regrets et jeunesse à son rêve ! »

« De tes prêtres entends les lois :
« Bayadère vit à sa guise.
« D'épouse qui n'eut pas les droits
« A tels devoirs n'est point soumise.
« Ainsi que l'âme suit le corps,
« Ainsi l'épouse d'elle-même
« Suit l'époux au séjour des morts :
« Honneur pour elle et loi suprême.
« Trompettes, éclatez ! Que la plainte ait son cours !
« Que le feu consumant la parure des jours
« Vers vous, ô Dieux, l'emporte aux éternels séjours ! »

Sans pitié pour celle qui souffre
Le chœur chantait... Mais s'élançant
Les bras tendus elle s'engouffre
Dans le bûcher incandescent.
Alors on vit soudain vivante
Se dresser l'image du Dieu
Enlevant dans ses bras de feu
La Bayadère, son amante. —
La joie est grande au ciel quand s'amende un pécheur.
A toute âme prodigue un Dieu rouvre son cœur
Et chez les Immortels l'emporte triomphante.

Le second Faust.

Faust surtout a célébré le nom de Gœthe à travers le monde. Cette œuvre grandiose, „incommensurable“, conçue en 1769 et terminée seulement en 1831, embrasse l'existence entière du poète. La seconde partie ne fut même pas publiée de son vivant. Il l'avait scellée avec cette suscription : „A ouvrir après ma mort.“

Le Faust ne doit pas s'aborder sans préparation. Un poème, dans lequel apparaissent sous les formes les plus variées, les plus inattendues, sous les allégories les plus métaphysiques les idées et les théories chères à l'auteur, dans lequel on a pu entrevoir tout un système philosophique, peut étourdir à une première lecture. Mais que l'on reprenne le livre et transforme patiemment une lecture superficielle en étude réfléchie, et l'esprit fera un des plus beaux voyages qu'il puisse faire.

Résumons rapidement la première partie, afin d'insister sur la seconde, beaucoup moins connue.

Cette terre étant un lieu d'épreuve, Dieu permet au diable d'exercer sur les hommes sa malice et ses talents. Qu'il cherche à son aise *la pratique* et racole des recrues. Lui appartiendra l'âme qui, égarée dans les plaisirs, aura oublié le ciel, aura renié sa divine origine. — Ordinairement Méphistophélès cache son jeu et n'effarouche pas les hommes par des offres trop brusques ; mais avec le docteur Faust qui regarde la vérité, même la mort, en face, on peut agir franchement. Le marché se conclut sans ambages : le diable promet d'assouvir sur terre les passions, les désirs du docteur en l'entraînant dans tous les cercles de l'activité humaine. Faust le défie d'étan-

cher jamais sa soif ardente : — „Si jamais la paresse me „couche lâchement sur un lit; si tu peux, m'abusant par „tes flatteries, me réconcilier avec moi-même, si tu peux „m'étourdir par la jouissance, que ce soit là mon dernier „jour.“

La magie rajeunit Faust qui part avec son compagnon.

Première halte dans la Taverne d'Auerbach où des étudiants à demi-abrutis, incapables déjà d'une conversation quelconque, se versent du vin sur la tête et hurlent un choral. Méphisto, à l'aise au milieu de ces goujats, se met à l'unisson et, plus brutal qu'eux, pousse leur joie au délire. Ils se sentent „heureux comme cinq cents cochons.“ — Faust se détourne avec dégoût; ces plaisirs grossiers l'écœurent.

La seconde épreuve est plus sérieuse. Un miroir magique et un philtre ensorcellent Faust qui, „avec cette boisson-là dans le corps, verra une Hélène dans chaque femme.“ L'épisode de Marguerite est dans toutes les mémoires ; cette création est un effort du génie, car l'héroïne n'est pas idéalisée, comme on le croit souvent ; sous sa candeur, sous sa charmante naïveté se cachent les faiblesses et les appétits d'une fille du peuple. Marguerite est une de nos jeunes voisines et nullement une supposition poétique. De là sa molle résistance aux mots d'amour, son éblouissement devant les bijoux, ses complaisances et sa chute. Méphistophélès a su dégrader en commerce illicite l'ivresse de deux âmes.

Doux mystère du toit que l'innocence habite,
Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,
Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,
Qui fis hésiter Faust au seuil de Marguerite,
Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus?

Brisée comme un hochet, la pauvre fille est poussée par la folie à l'infanticide, puis condamnée à mort. Son amant que le duel avec Valentin, le frère, avait éloigné de la ville et que le diable traîne dans un sabbat nauséabond, apprend trop tard le tragique dénoûment.

Damnation de Faust! ont crié mille voix. Car notre siècle prend parti pour toutes les pécheresses. Il les relève de leur chute profonde — *de stercore erigens pauperem* — et les parfume avec la myrrhe et l'encens... Elles en ont grand besoin. Gœthe veut „que toute faute se venge sur terre[1]." Qui s'écarte de la ligne droite aboutit à l'excentricité et se trouve, en vertu de lois impitoyablement logiques, expulsé de la société humaine. Le plus tenté des deux ne fut pas qui l'on pense. D'ailleurs, le soldat doit attaquer la forteresse, mais la forteresse doit résister; sinon, comme nous l'apprend la grammaire latine, „le soldat pillera la ville prise." Dieu seul, qui connaît les intentions et sonde les cœurs, peut exalter Marguerite... dans l'autre monde.

Inconsolable d'avoir laissé

> Des larmes et du sang aux traces de ses pas,
> (MUSSET.)

Faust est déposé par son terrible compagnon dans un pré fleuri. Sans doute il est coupable; mais de cette cruelle épreuve il est sorti meilleur et plus grand. La volupté qui entraîne ses sens n'a rien pu sur son âme altérée de joies plus pures, n'aimant en Marguerite que le reflet de la beauté idéale, sentant la lie au fond de la coupe d'or. Le souvenir de la pauvre délaissée et le

[1] W. Meister.

remords arrachent en lui toutes les passions basses; les bons Génies, esprits de la nature, souffles du ciel, „secourables aux malheureux" apaisent le tumulte de son cœur, versent sur sa tête les ondes rafraîchissantes du Léthé...

Faust rasséréné contemple, ébloui, le lever de l'Aurore.

Si l'on se reporte aux termes du pacte, à l'engagement pris par Méphistophélès de procurer au Docteur, dans une des formes de l'activité humaine, une jouissance qui l'assouvisse, on soupçonne l'immensité de la tâche. Trop nombreux sont en effet les cercles à parcourir pour que leur énumération soit admissible. Le Malin aurait le droit de prétendre que, ayant perdu le pari dans telle situation, il l'aurait gagné dans telle autre. Où trouver le cadre d'un tableau si vaste? Schiller, qui devine bien que le héros doit être introduit dans la vie active, interroge avec inquiétude sur la possibilité d'embrasser l'ampleur de ce sujet[1]. — Gœthe eut recours au symbolisme; des abstractions mythologiques ou métaphysiques résumeront les formes innombrables de l'existence humaine. L'intérêt dramatique diminuera; mais un autre intérêt, plus élevé, le remplacera.

Après l'effervescence de la jeunesse, l'ambition sollicite l'homme. Faust est donc introduit à la cour de l'empereur. Là s'épanouit le désordre; la folie danse d'un pied léger au-devant de la banqueroute. Ni justice, ni argent, ni armée. Les ministres décrivent la piteuse situation à l'empereur qui baîlle et voudrait s'en aller... au carnaval[2]. Sous le costume de fou, Méphisto raille l'embarras des dignitaires, s'engage à sauver l'empire, à

[1] Lettre du 26 juin 1797.

[2] On pense à Louis XV et à l'exclamation : Après nous le Déluge !

faire couler des flots d'or. L'allégresse est déchaînée et le carnaval commence.

Dans le défilé on reconnaît (symbolisés en jardiniers et jardinières chargés de fruits et de fleurs) les *Biens Extérieurs* de la vie ; la recherche exclusive de ces biens dessèche le cœur, conseille les mariages d'argent, attire les parasites ; on voit par les *bûcherons* et les *polichinelles* que, ces biens étant inégalement répartis, ceux-là travaillent et ceux-ci jouissent. Les *puissances morales* sont ensuite personnifiées par les *Grâces ;* les *Parques* rappellent aux hommes que la modération est une condition de la durée, car le fil de la vie est ténu et les jours des mortels sont comptés ; les *Furies* coquettement déguisées rappellent que les *passions effrénées* prennent, pour nous perdre, un masque séduisant. — Passent ensuite sous nos yeux les allégories qui célèbrent un État sagement gouverné ; elles accompagnent le dieu de la richesse (Faust, sous le masque de Plutus) qui apparaît pour récompenser la bonne administration. Guidant le char royal, un jeune Apollon jette à la foule perles et diamants, fait jaillir de légères étincelles pour enflammer les cœurs : mais la foule méconnaît ces faveurs artistiques ; les flammes idéales n'ont pas d'attrait pour elle et les perles se changent, dans ses mains ignorantes, en scarabées, en papillons.

Si la Richesse protège les beaux-arts, elle protège, hélas ! plus souvent encore les vices : l'avarice, le luxe. Les coffres d'or sont éventrés et le peuple affolé méconnaît la règle, la loi. L'or acquis sans travail est gaspillé dans la débauche ; et le mauvais exemple venant d'en haut, l'État roule vers l'abîme. Le sauvage cortège des *faunes, satyres, géants, gnomes,* indique les abus et les violences coupables ; les *nymphes* à la voix doucereuse

flattent l'empereur (sous le masque de Pan) — la catastrophe arrive : le palais est en flammes !...

Incendie inoffensif : nous sommes en carnaval.

L'empereur est enchanté de la fête ; sa très médiocre intelligence n'a vu dans cette mascarade qu'un divertissement neuf et n'a pas discerné le sens de ces allégories. Mais Faust a compris que la prospérité d'un État sera mensongère et dangereuse si elle n'est pas la conséquence et la récompense du travail ; il a compris quelles forces légales sauvent et conservent les empires ; et dirait volontiers au souverain hébété, ravi de sa fortune factice :

> T'imagines-tu donc que ceci durera ?
> Prends-tu pour du granit ce décor d'opéra ? V. H.

Cette royauté de clinquant, cette mascarade officielle le dégoûtent. Son noble instinct le préserve des viles séductions ; Méphistophélès lui a montré la tyrannie et ses jouissances : il recherche la légalité et ses devoirs. De même, quand la multiplication inconsidérée du papier-monnaie procure soudain une richesse trompeuse, Faust, acclamé comme le sauveur de l'État, ne peut se réjouir lui-même, n'étant pas dupe d'un trompe-l'œil et prévoyant l'imminente banqueroute. D'ailleurs il se soustrait toujours davantage à l'ascendant diabolique, car les splendeurs terrestres, par lesquelles le tentateur espérait l'éblouir, lui apparaissent comme un terne reflet d'une splendeur suprême. En avant ! agissons ! marchons vers un but toujours meilleur, guidés par une céleste étoile ! Cherchons la beauté idéale, celle qu'adorent en silence tous les inspirés, tous les élus du ciel, artistes, savants, penseurs, celle pour laquelle les martyrs souffrent, pour laquelle meurent les héros !

L'empereur, toujours ennuyé parce que toujours dés-

œuvré, demande une évocation d'Hélène et de Pâris. Méphistophélès est obligé d'avouer son impuissance ; ces figures charmantes échappent au diable conçu par le moyen âge et qui n'est à son aise qu'au milieu des spectres grimaçants. Faust devra lui-même, à l'aide d'une clef magique, descendre chez les Mères. Chez ces *Mères* (étrange conception de Gœthe, admirable symbole métaphysique) le génie artistique descend chercher les fantômes, les schèmes de ses créations. Les *Mères* en effet veillent sur ces *types* réalisés, qui se sont dégagés d'elles comme un effluve et sans cesse, comme rayons, retournent à elles. Là reposent les figures sublimes, auxquelles artistes ou poètes ont donné des contours précis ; elles attendent, immortelles désormais, que d'autres grands ouvriers, que les Raphaël et les Shakespeare reviennent à elles et leur donnent des contours plus précis encore, plus proches de la beauté suprême.

Pendant cet effort audacieux du génie, la Cour est occupée à des niaiseries. Une dame demande un remède aux taches de rousseur ; une autre, à l'infidélité de son amant ; un page se plaint de l'indifférence des demoiselles, etc. Méphisto donne aux dames des remèdes ridicules ; au page, le conseil de s'adresser aux vieilles femmes, qui sauront apprécier son mérite... — Soudain Faust remonte au jour. Solennel, transfiguré, il ramène les apparitions de Pâris et d'Hélène. Les préjugés et la sottise des courtisans critiquent ces merveilles dans des remarques dignes de Nicodème ; cette race hébétée par l'égoïsme, par les préoccupations mesquines, est aveugle devant la vraie beauté ; elle est sourde à l'harmonie aérienne qui s'exhale à sa venue ; elle n'entend pas que, „à son passage, tout devient mélodie, que tout le temple chante !“

Méphistophélès admire encore moins. L'art grec „*ne lui*

dit rien.“ Le satan fourchu, bâtard du moyen âge, n'apprécie que les contorsions gothiques, les gueules au bout des gouttières. Mais Faust s'écrie : — „Ai-je encore des „yeux ? Se montre-t-elle au fond de mon âme, la source „de la beauté, à larges flots répandue ? Ma course épou„vantable me vaut la plus ravissante récompense. Comme „le monde était nul, était fermé pour moi ?... Que le „souffle m'abandonne si je puis jamais me désaccoutumer „de toi ! A toi je consacre toutes mes forces actives, ma „passion tout entière ; à toi dévoûment, amour, adora„tion, délire !“ (Trad. Porchat.) Voyant, au milieu des poses et des gestes les plus délicieusement plastiques, Pâris embrasser Hélène, il tremble de perdre cette image adorée, la saisit violemment... Une terrible explosion le renverse et les fantômes s'évaporent. Méphistophélès emporte Faust sur ses épaules en grognant cette réflexion : „Nous y voilà maintenant ! Se charger d'un fou finit par être fatal au diable lui-même.“

La violence passionnée ne peut atteindre la beauté suprême ; sa conquête exige la longue patience du génie, la sérénité d'une âme pure ; mais celui qui l'a entrevue ne saurait plus l'oublier ! Faust, jusqu'ici dévoyé par son triste compagnon, non seulement échappe à son influence, mais encore va l'entraîner malgré lui dans ce royaume de la beauté où son pouvoir cesse, où sa malice est déroutée.

Les élucubrations de l'ex-famulus Wagner, devenu, depuis le départ de Faust, professeur à son tour, aboutissent à la fabrication d'un *Homunculus* en bouteille, devant lequel il s'extasie. Mais le petit démon s'agite dans son berceau de verre et, reniant le pédant Wagner, son père putatif, plane sur Faust endormi, l'illumine, surprend ses rêves.

„Des eaux limpides dans les bois épais; des femmes „qui se déshabillent, beautés adorables ! L'une d'elles, „qui semble appartenir à la race illustre des héros ou „même des dieux, pose le pied dans l'eau transparente; „la douce flamme de vie qui anime son noble corps se „rafraîchit dans le souple cristal de l'onde... Mais quel „bruit d'ailes vivement agitées, quel murmure, quel cla-„potement se déchaîne dans le miroir poli? Les jeunes „filles fuient épouvantées; la reine seule regarde tran-„quillement et voit, avec un orgueilleux plaisir de femme, „le prince des cygnes se presser doucement contre ses „genoux, ardent et familier : il paraît s'y accoutumer... „Mais tout-à-coup une vapeur s'élève et couvre d'un „voile épais la plus amoureuse des scènes.“ (T. Porchat.)

Méphistophélès ne voit rien, naturellement. Le monde esthétique est fermé pour lui. Impuissant donc à satisfaire, selon la convention, les vœux de Faust, il se laisse emmener vers la patrie de Léda. — *Et moi?* demande avec angoisse Wagner. On lui conseille de colliger les vieux textes et de remettre les points sur les i. L'esprit vivant échappe à sa pédanterie : que le grattage des mots soit sa part !

L'art grec n'a pas réalisé d'un seul jet ses merveilles plastiques. Il a traversé une longue série d'ébauches pour s'élever d'une mythologie demi-barbare à son éblouissant polythéisme. Dédale dut précéder Praxitèle. Dans l'horreur des grands bois, avant que Diane et ses nymphes n'y chassassent, erraient des monstres, effroi des mortels; dans les profondeurs des mers, d'où surgirent sur leurs conques nacrées Galathée et Vénus, grouillaient des êtres hybrides, psylles, marses, sirènes, dorides, tritons... La massue d'Hercule, les flèches sacrées d'Apollon eurent

beaucoup à faire pour purger la terre et protéger l'humanité. — Aussi le génie humain ne s'est-il élevé que progressivement des ébauches baroques aux pures conceptions. Cependant, par un privilège unique dans l'histoire du monde, l'art grec, dans ses pires écarts, ne s'avilit jamais; ses jeux les plus bizarres, ses dévergondages n'eurent jamais la laideur repoussante; ses plus mauvais rêves ne dégénérèrent jamais en cauchemars. Les spectres eux-mêmes ont bonne mine. — „Les Lamies, joyeuses et „fines gaillardes, ont le front hardi mais les lèvres sou„riantes."

Avec une rare érudition, Gœthe a reconstitué cette mythologie peu connue et, faisant errer Faust à la recherche d'Hélène, dernier terme de l'art grec, il nous fait ainsi traverser les périodes successives, de plus en plus parfaites, de son esthétique; par les symboles les plus poétiques il nous entraîne dans cette évolution progressive vers le beau. Si l'on compare ce *Sabbat classique* avec le Sabbat du Brocken où la hideuse et puante imagination du moyen âge se trémousse dans la fange et ronge des charognes sur le fumier, on mesurera avec tristesse l'immense recul imprimé à la civilisation ; on se détournera avec dégoût des charniers et des cauchemars vers la Grèce et ses temples dont la blancheur attirait les colombes.

> Reviens, reviens, bel art antique,
> De ton Paros étincelant
> Couvrir le squelette gothique ;
> Dévore-le, bûcher brûlant ! (TH. GAUTIER.)

Jamais Gœthe ne s'est montré plus merveilleux artiste que dans la peinture de ce sabbat classique. Les figures gracieuses ondulent sous nos yeux jusqu'à ce que, dans la molle blancheur de la pleine lune, sur le calme des

flots, Galathée vienne éblouir l'imagination. Contre le char de la déesse Homunculus se brise... Le désir expire dans la possession.

Le troisième acte est d'une simplicité digne de Sophocle. Hélène, ramenée par les Grecs victorieux, s'avance devant le palais de Ménélas avec le chœur des Troyennes captives. Elle veut oublier le rapt dont elle fut victime et les infortunes passées. Son époux lui a ordonné de préparer un sacrifice pour célébrer l'heureux retour dans la patrie... Au moment de franchir le seuil, elle recule ; une lugubre figure lui annonce que le couteau du sacrifice est aiguisé et que la victime désignée est Hélène ! — Méphistophélès (caché sous le masque de Phorkyas) est fidèle à son antipathie pour les créations grecques en cherchant à épouvanter ces héroïnes ; il ne comprend pas qu'il leur fournit ainsi l'occasion d'apparaître dans leur véritable grandeur, dans leur majesté. — Un seul moyen de salut : accepter le secours d'hommes du Nord„ qui ne „sont pas plus cannibales que maint héros devant Troie," se réfugier dans leur donjon crénelé...

Hélène et sa suite sont transportées miraculeusement dans un *Burg* du moyen âge. Elle est accueillie avec enthousiasme par Faust, et sa beauté lui soumet immédiatement tous les cœurs et toutes les volontés. L'armée de Ménélas se brise contre les remparts de granit ; la reine récompense son sauveur en l'initiant mystérieusement aux secrets de la beauté antique. — Ainsi la renaissance délivra l'esprit humain de la „barbarie monastique" (Gœthe à Eckermann) et ensoleilla les sombres cloîtres.

De cette union mystique naît Euphorion, l'enfant-prodige, divin par sa mère mais passionné comme Faust,

l'homme moderne. Il abuse de ses dons merveilleux, n'obéit qu'à son intempérance, profane et perd l'amour d'une jeune fille par la violence qu'il exerce; enfin, après avoir étonné le monde pendant quelques courts instants, il périt, victime de son extravagance. Hélène désolée veut suivre son fils dans le royaume des ombres, donne à Faust un baiser suprême et disparaît en lui laissant son voile.

L'allégorie est transparente et la leçon est directe. Combien de beaux génies dans l'école romantique ont mésusé de leurs facultés et tout sacrifié à d'éclatantes glorioles ! — Le voile sacré d'Hélène enveloppe Faust et l'élève au-dessus de la terre; de même que les formes classiques préservent une œuvre de la vulgarité.

Le chœur ne peut, hélas ! suivre sa reine, à laquelle la poésie a donné une personnalité impérissable. La foule sans nom appartient aux éléments. Ces pauvres captives se perdront dans les bois dont elles seront l'écho, dans les sources dont elles seront le frais gazouillement, dans les prairies dont elles seront les fleurs. Car — „pour se „retrouver dans l'infini, l'individu s'évanouit volontiers ; „l'essence éternelle se meut sans cesse en toutes choses ; „car tout doit tomber dans le néant, s'il veut persister „dans l'être [1]."

Ce troisième acte est donc clos par un hymne panthéiste.

L'éphémère possession d'Hélène aurait assouvi les derniers désirs de Faust si, au-delà des jouissances esthétiques, ne se dressait un idéal plus pur encore : *agir pour le bien général;* agir, lutter, souffrir pour l'hu-

[1] Gœthe's Gedichte : Eins und Alles.

manité, se dévouer pour le monde et ne trouver le bonheur que dans le bonheur des autres.

En vain Méphistophélès, qui n'y comprend plus rien, fait-il miroiter les séductions les moins avouables : la popularité dans une ville immense ; une existence à la Louis XV dans un incomparable Parc-aux-Cerfs. Faust a maintenant trop d'avance sur le diable déconcerté ; la contemplation du Beau l'amène, sans transition, à la passion du Bien. Se sentant „la force et le zèle audacieux,“ il engagera, pour devenir un bienfaiteur des hommes, une lutte grandiose avec les éléments ; il domptera les forces brutales de la nature et les ploiera à d'utiles services ; il conquerra sur les flots de l'Océan une sorte de Hollande imaginaire, dont son incessante activité reculera chaque jour les limites, fécondera chaque jour davantage le sol. — La révolte d'un usurpateur donne à Méphistophélès l'occasion d'intervenir, de sauver la dynastie par des sortilèges et d'obtenir la concession d'un territoire. Là se déploiera donc la bienfaisante énergie de Faust, tandis que les dignitaires, maréchaux, chambellans, archevêques se disputeront aigrement les parts du butin. Gœthe, qui n'a pas flatté le moyen âge, a été moins indulgent encore envers l'ambition et les empiétements du clergé.

Au cinquième acte se présentent *Philémon et Baucis*... Vous voyez, s'écria-t-on, que tout se trouve dans ce poème effroyable ! Préparons-nous à entendre enfin un morceau capital, un

> ...Chœur de lézards chantant au bord de l'eau !
>
> (A. Musset.)

Mais raisonnons un peu. L'humanité entière est tentée par le diable, auquel Dieu laisse pouvoir de troubler sa

création. Or, s'il fallait pour se soustraire aux pièges, pour retrouver le chemin du ciel, avoir la puissance intellectuelle de Faust, combien serait restreint le nombre des élus ! La prodigieuse hyperbole décrite par le génie du Docteur échappe aux sens de la foule. Mais la simplicité du cœur ne guide-t-elle pas l'homme vertueux? La foi naïve n'est-elle pas une lumière dans la nuit? L'accomplissement courageux des humbles devoirs de la vie, l'inaltérable dévoûment d'une pauvre âme qui souffre, prie et meurt en espérant le ciel, ne seront-ils pas aussi bénis par Dieu ?

„La vertu n'est pas un vain mot, l'homme peut l'exercer „dans la vie ; dût-il trébucher partout, ses efforts le rap„prochent du Divin ; et *ce que la raison du plus sage ne „voit pas toujours, dans sa simplicité le cœur naïf le pra„tique.*" (Schiller. Die Worte des Glaubens).

Gœthe a symbolisé d'une façon charmante cette antithèse en nous montrant le couple patriarcal qui se fut fidèle jusque dans la mort. — Un voyageur jadis sauvé par eux revient les remercier encore et les trouve, dans leur pauvreté, plus hospitaliers que jamais. Philémon mène l'étranger sur la dune et lui montre la transformation opérée par Faust, le nouveau seigneur du pays. Ce qui fut sable s'est couvert de fleurs ; ce qui fut grève s'est épanoui en paradis. La contrée est un immense jardin dont tous les habitants sont heureux. Baucis seule est inquiète ; sa foi candide, quelque peu superstitieuse, soupçonne en tout cela la sorcellerie ; et ce puissant seigneur ne lui plaît pas, qui, pour la symétrie de ses plans, lui a proposé l'achat de sa cabane. Le repas est pris sur la table légendaire

Qu'en un de ses supports le temps avait rompue ;

puis tous trois vont s'agenouiller et prier Dieu devant la splendeur du soleil couchant.

Faust a sans doute en vue le but le plus noble; mais ce but ne saurait excuser l'injustice des moyens. Une dernière violence gâte les efforts de longues années : sur un ordre perfidement surpris, traîtreusement interprété, Méphistophélès brûle la cabane des pauvres gens ! Il ajoute gaiement : „Bah ! le couple n'a guère souffert ; „il était déjà mort de peur. L'étranger a voulu les dé-„fendre : on l'a assommé court et net."

Faust maudit le démon qui a souillé la source de ses pures intentions, qui a empoisonné la bienfaisance même. Les derniers fils qui liaient encore son âme à ce fâcheux compagnon sont rompus, et le vieux docteur, infirme, épuisé, sent grandir son courage. Il redouble d'activité, poursuit son rêve sublime d'assurer le bonheur à des milliers d'hommes. Aveugle maintenant, il voit au-dedans de lui-même se lever l'aurore... Dans ce pressentiment d'une si haute félicité il goûte le plus doux moment de sa vie — et meurt.

Les anges implorent la grâce de — „celui qui a toujours lutté et travaillé.„ Semant les roses de l'amour divin, les anges sauvent l'esprit généreux, lequel a su, à travers les erreurs, se frayer un passage vers la vérité ; lequel, dans la nuit la plus sombre, marcha vers l'étoile du matin !

On ne peut lire sans être ému les vers ravissants qui terminent le Second Faust. A 80 ans, Gœthe, comme dans les effusions, comme dans les saintes ivresses d'un premier amour, a fait déborder, inspiration suprême ! les flots d'une incomparable poésie.

Pour terminer dignement une étude sur Gœthe, il faut

avoir recours à lui-même. Nous proposons aux réflexions des amis de la sagesse la pièce intitulée

TESTAMENT

„Aucun être ne peut tomber dans le néant; l'essence „éternelle ne cesse de se mouvoir en tous ; attachez-vous „à la substance avec bonheur. La substance est impérissable ; car des lois conservent les trésors vivants dont „l'univers a fait sa parure.

„La vérité était trouvée depuis longtemps; elle a réuni „les nobles esprits ; l'antique vérité, sachez la saisir. Fils „de la terre, rendez grâces au sage qui lui apprit à circuler autour du soleil et prescrivit à sa sœur la route „qu'elle doit suivre.

„Et maintenant portez votre vue au-dedans de vous-„mêmes; vous trouverez au fond de votre être le guide „dont aucun esprit ne saurait douter. Vous ne manquerez „pas de règle, car la conscience indépendante est le soleil „de votre jour moral.

„Vous devez ensuite vous fier aux sens; leurs impressions ne sont jamais fausses, si votre raison vous tient „éveillé. D'un vif regard, observez avec joie; et marchez „avec fermeté comme avec souplesse à travers les campagnes de la terre féconde.

„Usez modérément de l'abondance; que la raison soit „partout présente, quand la vie jouit de la vie ; ainsi le „passé est stable, l'avenir est d'avance vivant en nous, le „moment présent est l'éternité.

„Si vous avez enfin réussi à vous persuader pleinement „que cela seul est vrai, vraiment existant, qui rend l'esprit „fécond, alors, observez le cours général des choses, et, „le laissant aller son train, vous, associez-vous au petit „nombre.

„Et comme de tout temps le philosophe, le poète, sui-„vant leur propre choix, ont aimé à travailler en silence „aux œuvres intérieures de leur esprit, que ce soit là „votre sort ; il n'en est pas de plus beau assurément : „qu'y a-t-il de plus enviable que de jouir d'avance des „joies réservées aux plus nobles âmes [1] ?"

XXI

LES ROMANTIQUES

Gœthe s'était vu, dans sa vieillesse, de plus en plus isolé. Des clameurs s'élevaient contre ce tyran littéraire, contre „cet homme au cœur froid", qui, sous prétexte de respect artistique, comprimait l'élan, la spontanéité, l'essor libre du génie...

„Les temples de marbre sont froids. C'est dans les „forêts de chênes que se promène le dieu allemand !" (Uhland.)

Le peuple héroïque qui a secoué le joug de Napoléon ne supportera point le bât d'Aristote ! Ayant traîné dans les ruisseaux la statue de bronze de l'empereur, il n'ira certes pas s'agenouiller devant les marbres de Praxitèle ! et quant aux colombes d'Aphrodite, — les corbeaux qui festoyèrent à la curée de 1815 les mangeront.

La violence déchaînée avait fait appel aux passions, même aux moins avouables ; la génération née au milieu des secousses politiques avait la fièvre et se rua en tous

[1] M. Caro, le regretté professeur en Sorbonne, a cité cette pièce dans sa *Philosophie de Gœthe*. Nous avons cru, malgré certains écarts du texte, devoir suivre sa version.

sens vers les fantômes de liberté. La passion se lança dans l'inconnu ; toute triste, la raison la suivit des yeux, en l'avertissant du danger.

Le patriotisme voulait, repoussant, après l'invasion politique, les idées étrangères, tout faire sortir du sol natal. On exalta le moyen âge, le moyen âge sincère, croyant, autochtone ! On recolla les tronçons de lances, fourbit les cuirasses, nettoya les casques historiques, bourra des mannequins avec un verbiage amphigourique, avec des tirades patriotiques, entortillées dans les circulaires et proclamations ministérielles, — et fabriqua ainsi une armée de chevaliers teutons, montés sur des chevaux de bois. Le gouvernement prêtait le manège ; les malins tournaient la manivelle; les orgues de Barbarie jouaient les chants guerriers de *Arndt*, de *Körner*, annonçant la liberté, le bien-être, la conquête du monde... et le bon peuple allemand faisait cercle, hurlant en chœur.

Cela, jusqu'au jour où la police ordonna de rentrer au logis, de payer double impôt et de se taire. La comédie était finie. Les rois de la Sainte-Alliance n'étaient pas d'humeur à tenir les belles promesses faites devant le danger. *Autorité* remplaça *Liberté*. Les congrès tenus à Vienne (1819), à Laibach et à Vérone (1822) expliquèrent aux pauvres gens que ladite liberté n'est point pour les imbéciles; amendes, exil, prison, parfirent la conviction dans les esprits. — Une immense déception suivit l'enthousiasme ; d'autant plus amère que, si l'on vit plusieurs chefs du mouvement national accepter l'exil ou la prison, on en vit un plus grand nombre accepter, pour se taire, une rente fixe sur l'État. Ainsi fut enrayée en pleine croissance une révolution mi-politique et mi-littéraire. Beaucoup d'esprits sages tournèrent leur activité vers la science ; on peut dire qu'en Allemagne l'éru-

dition remplaça la littérature. Les *Grimm*, les *Schlegel* et tant d'autres sont plutôt des savants que des écrivains ; *Uhland*, *Hoffmann von Fallersleben*, *Geibel*, etc. furent professeurs d'université ; *Rückert* enseignait les langues orientales — et je cite les poètes ! D'autres devenaient : bibliothécaire, conseiller d'état (*Dingelstedt*), directeur de théâtre (*H. Laube*) ; secrétaire d'une impératrice (*Grillparzer*) ; conseiller d'état (*Eichendorff*) ; ministre de l'intérieur (*Schenk*), etc.

Sans diminuer leur talent, cette activité pratique honore leur prudence ; mais nous voilà bien loin de nos écrivains français qui ne furent jamais que des enfants terribles, bien loin de la joyeuse *Bohême* dont Musset fut l'idole, de Béranger qui *ne voulut rien être*, de Courier qui ne voulait être ni empereur, ni gendarme, ni rat-de-cave, ni espion, ni duc, ni académicien, ni laquais !

En revanche, si le romantisme n'eut pas en Allemagne le même éclat qu'il eut en France, il ne s'affirma pas avec la même brutalité, soit parce que les Allemands s'échauffent la tête moins facilement que nous, soit parce qu'ils n'eurent pas un chef d'école, un Victor Hugo, général reconnu. Aussi n'ont-ils pas combattu leur bataille d'Hernani ; la concentration des forces ne s'étant pas effectuée, les nouveaux dogmes ne dégénérèrent point aussi absolument en système, en une coterie solidaire, dont les membres voulurent s'imposer par l'audace et l'esclandre. Moins grand que chez nous, le romantisme allemand fut aussi moins coupable. Il voulut, c'était son droit, renouveler l'air dans le vieux Musée, jeter au rebut maintes fripes et maintes idoles détériorées ; mais il ne mit pas, de parti-pris, toutes les statues la tête en bas ; il ne falsifia pas les étiquettes, en écrivant *Chaste Lucrèce* sous le portrait d'une drôlesse. Les gardiens du

Musée ne prirent pas les visiteurs au collet pour les forcer à reconnaître que le beau, c'est le laid ! Que le bien, c'est le mal ! que l'intéressant est en raison directe du hideux... Les cannes du vestiaire ne servirent pas à prouver aux récalcitrants que *Quasimodo* remplaçait avantageusement l'Apollon du Belvédère.

Par un curieux phénomène, la littérature en Allemagne fut moins téméraire que la philosophie. Ce fut le contraire en France. Ce seul fait n'explique-t il pas bien des choses? Ici, en trois jours, une révolution éclate, écrase un trône, en érige un autre. Un pamphlet tue une dynastie. Là, les plus grandes hardiesses spéculatives conduisent à la prudence pratique.

Sans vouloir par conséquent rabaisser les mérites de l'école romantique en Allemagne, nous devons reconnaître qu'elle n'occupe pas dans l'histoire littéraire une place aussi importante que l'école française ; en réalité même, elle ne nous renvoie, sauf exceptions, qu'un écho affaibli des luttes parisiennes. Quelques-uns de ses chefs et les plus distingués, comme *H. Heine*, étaient des habitués de nos boulevards ; d'autres sont simplement des Français émigrés, comme *Chamisso* (né en Champagne, 1781.)

Pour la commodité des lecteurs, les Histoires littéraires de longue haleine ont classé les écrivains modernes sous diverses rubriques : *École souabe*, *École autrichienne*, *la jeune Allemagne*, *la gauche Hégélienne*, etc... D'autres ont adopté la ramification : suivant leurs goûts et leur tempérament, ceux-ci auraient continué l'œuvre de Gœthe, ceux-là l'œuvre de Schiller; etc. Ils nous auraient donné les boutures des grands arbres.

Nous préférons suivre la première division, la plus communément adoptée.

Nous commencerons par *Richter* (1763-1825, né à Wunsiedel, Bavière) qu'on appelle Jean-Paul tout court, comme nous disons Jean-Jacques (Rousseau). Non qu'il soit le premier et le meilleur de la liste, mais parce qu'il y a chez lui tout ce qu'on voudra. Ses romans sont formés, comme les monstres chinois, par un entrelacement fantastique de toutes les bêtes connues et inconnues. Sa lecture peut se comparer à une promenade dans d'inextricables taillis, la serpe à la main ; agréable le premier quart d'heure ; de temps à autre on découvre de jolies clairières ; une heure après on s'arrête épuisé, avec des égratignures aux mains et des broussailles dans les cheveux. Rien, dans notre littérature française, n'égale, Dieu merci, ce fouillis-là. Supposez saint Jean trouvant son Apocalypse trop claire et la hérissant de calembours et de rébus. Un roman de Richter comporte couramment de 800 à 1200 pages, suivant les éditions ; 800 pages de coq-à-l'âne intraduisibles ! de froides plaisanteries, péniblement préparées par deux pages d'hypothèses (suppose que tu t'appelles X...) par les juxtapositions de mots les plus baroques !

Ainsi, en se mouchant, on obtient — grâce à cette pression directe exercée sur le *ductus nasalis*, à laquelle correspond une pression indirecte mais co-parallèle sur les caroncules et les glandes mucipares ou meibomiennes, du nom de leur révélateur — on obtient, dis-je, *la sueur des fenêtres* ; c'est-à-dire : les larmes. Car les yeux étant le miroir de l'âme, les pleurs sont l'humidité qui le ternit ! etc. Je résume.

Il y a cinq pages de suite sur ce ton-là ; et cette même plaisanterie est retournée, renouvelée, resservie sous toutes les formes imaginables.

Un autre exemple, que je traduis le moins mal possible.

„Qui je préfère, Monsieur? la blonde ou la brune? de-„manda le proto-notaire de la Cour, égayé par le vin. — „En tout cas la blonde, dis-je[1]; car elle coûte par tri-„mestre 12 groschen de moins (environ 40 sous). Pour „3 thalers, 12 groschen de bon argent l'officier de bouche[2] „Goullon à Weimar vend sa bouteille de vinaigre-de-„rouge, nota-bene pour blondes; pour une brune au con-„traire, chaque bouteille, net 4 thalers; et si elle a les „cheveux tout à fait noirs, il me faut même ordonner la „bouteille à 4 thalers 12 groschen. Raphaël, vivat! — „*Cher père*[3], répartit-elle, appelez-moi donc au moins „Raphaëla[4]! — C'est bien fait pour lui! pensa Walt, „stupéfait de la sottise de Neupeter. Car il avait compris „que la jeune fille avait dit: *Scheer-Bär* (*l'ours rasant!* — „*cher père*, prononcé à la prussienne.)"

Et cela continue! Et cela n'est jamais fini!

Richter était zélé liseur et compilateur. Sans ordre et sans choix il faisait des extraits qu'il introduisait ensuite, sans choix et sans ordre, dans ses ouvrages. Il est à son aise dans le pêle-mêle; ses romans peuvent recevoir un titre collectif: tohu-bohu. Car la courte citation qui précède est tirée des *Flegeljahre*, que lui-même tenait pour son chef-d'œuvre et dont les critiques vantent la *simplicité* (*!*) (Einfachheit — gemäßigte Darstellung.) Le sujet est simple en effet: Un bon petit jeune homme, Gottwalt, héritera d'une grande fortune, s'il traverse certaines épreuves comiques (entr'autres, de passer une semaine chez chacun des candidats qui avaient espéré

[1] Il parle de ses propres filles!

[2] Le perruquier est un *officier de bouche*, puisqu'il vend de l'eau dentifrice!

[3] Ces deux mots sont en français dans le texte.

[4] Quelle réponse, hein? Comme c'est piquant!

quelque chose et n'ont rien eu, chez chaque héritier — accessit.) Traité en 200 pages, le roman eût été drôle ; en 800 pages, il écœure. Et quel langage ! L'inscription d'un nom sur le registre de l'auberge devient chez Jean-Paul : — „Vult mit (avec un crayon d'ardoise attaché à „l'ardoise, donc avec ardoise sur ardoise, — de même „que notre Moi Ficht'ien est en même temps scribe, „papier, plume, encre, caractère et lecteur —) son nom „ainsi : Peter Gottwalt Duharnais, Notarius et Tabellio „royal, juré."

Pour goûter Richter, il faut savoir, comme les habitués des cafés de province, déchiffrer d'un coup d'œil les rébus, les mots carrés, les losanges, etc. Sinon, on perd son temps et sa bonne humeur. — „Le panier aux ordures „dans lequel les grands jettent leurs excès d'ivrognerie „et de goinfrerie ?" — Cela veut dire : Un confessionnal ! „Le bâton magique, qui métamorphose le monde intime „en le touchant ; la baguette divinatoire, devant laquelle „s'entr'ouvrent les profondeurs latentes, *le véritable axe „lunaire de la lune intérieure...*" (?) Devinez !

Cela veut dire : *Une flûte !* — Quant à la *lune intérieure,* je soupçonne qu'elle signifie poétiquement : l'extase mélancolique ; mais cela peut se discuter.

En un autre endroit, il propose d'utiliser cette flûte, cet axe lunaire, comme seringue pour les petits enfants !

Il y a trop d'épluchures dans les œuvres de Richter ; trop de pages à arracher de ses romans et de sa biographie. Ses débuts furent pénibles ; si pénibles que, pour échapper à ses créanciers, il quitta Leipzig à la cloche de bois. Plus tard, il fréquenta la noblesse... Ces contrastes se retrouvent dans ses ouvrages. M'est avis que Richter a gaspillé les dons précieux de la nature. Son originalité

a dégénéré en extravagance ; sa bonhomie en radotage. Qui peut lire aujourd'hui les 60 volumes qu'il publia sur des sujets abracadabrants ? On passe d'un récit bouffon à *Levana* ou la Pédagogie ; à *Selina* ou l'immortalité de l'âme ; à *Hespérus*, ainsi nommé parce qu'il doit être — *„pour les lecteurs en fanes l'étoile du soir et pour les lecteurs „en fleurs l'étoile du matin !"*

C'est prétentieux et bête. Eh bien, Jean Paul fut fêté et choyé, fut appelé à Weimar, fut renté par le roi de Bavière. Personnellement, c'était un excellent homme — „ne faisant et ne disant rien comme tout le monde." (Schiller). On a plaisir à voir finir ses jours dans le bien-être un écrivain, fils de ses œuvres ; on reconnaît volontiers la brillante abondance de cet *humoriste ;* mais on ne peut écouter sans rire les louanges à lui décernées :

1° (Herder à Jacobi). — „Jean Paul est un *la* harmonieux sur la grande harpe d'or de l'humanité !"

2° M^me^ de Staël : A. — „L'esprit de J. Paul ressemble souvent à celui de Montaigne. (!)"

B. „La poésie de son style ressemble aux sons de l'harmonica." (??)

3° „Quel génie ! s'écrie Otto Lange. On ne l'a jamais traduit dans aucune langue !" Ce compliment rappelle le pavé de l'ours.

4° *Börne*, le juif-catholique, n'hésite pas. Il le déclare — „*descendu du ciel*" et propose de „*l'ensevelir dans nos cœurs.*"

Les Contes d'Hoffmann [1] furent au contraire traduits dans toutes les langues et méritaient cet honneur. Ils nous ouvrent un monde fantastique, qui danse sous

[1] Ernest-Théodore-Amédée, né à Königsberg. 1776-1822.

nos yeux une sarabande effrénée : hommes-diables, femmes-fées, doublets, honnêtes fripons, loyaux coquins, clarté nocturne, obscurité diurne, tout se croise, se mêle, tourbillonne, nous étourdit, nous entraîne. On a le vertige mais ne peut ni veut plus s'arrêter ; et, lancé dans la ronde, on s'aperçoit qu'elle tourne en mesure, qu'elle obéit au rythme et que les mélodies sont charmantes.

Cette comparaison musicale vient naturellement sous la plume ; car Hoffmann était un artiste de grand mérite. Ce docteur en droit maniait le violon ; ce dessinateur savait le contre-point ; ce journaliste était aussi machiniste ; ce prodigieux romancier fut chef d'orchestre. Ses opéras réussirent auprès d'un public au goût très musical ; *Ondine* se joue encore sur les scènes allemandes.

Les dieux, on le voit, lui avaient départi toutes les richesses intellectuelles : ils lui dénièrent l'art d'en jouir. La dissipation, les imprudences, les excès alcooliques, les veilles, troublèrent son existence et le couchèrent enfin sur un lit de douleur. Mais sa brillante intelligence commanda jusqu'à la dernière heure à la machine détraquée.

Ses Contes sont dans toutes les bibliothèques ; mais je ne sais si son roman *Les Élixirs du Diable* (paru en 1815) a été traduit en français. Il est typique. Le moine Médard ayant bu quelques gorgées d'une liqueur mystérieuse devient *autre*, sans cesser tout-à-fait d'être lui-même. Son Moi se scinde. Il vit dès lors en partie double ; et, par une action reflexe de sa première personnalité sur la seconde, et vice-versa, il est *lui* sans être *lui* ; son identité n'est jamais bien constatée. Le *Sosie* de la comédie française ne représente pas du tout cette situation phénoménale d'un homme donnant le bras à son propre fan-

tôme, échangeant sa défroque contre la sienne, la lui rendant, la lui reprenant, exécutant les commissions que sa vivante silhouette lui donne; puis, fatigué, couchant la première moitié de soi-même tandis que la seconde moitié, en train de s'amuser, s'en va faire les quatre cents coups à la ronde !

La lecture cause un tel vertige qu'on doute quelquefois de sa propre identité; mais le récit est si merveilleusement écrit, les épisodes sont entrelacés avec tant d'art qu'on ne quitte plus le livre. Maintes pages attestent l'écrivain de race; quelques-unes sont inoubliables. (Entre autres : le plaisir de la chasse; l'épisode du barbier, etc.).

On regrette en lisant la biographie d'Hoffmann que le génie soit si rarement accompagné d'une raison sage et sobre, qui le guide et le modère; on se rappelle Alf. de Musset, dont les excès abrégèrent aussi l'existence. Mais, hélas ! tout s'achète en ce monde. A ses faveurs la Fortune mêle un présent funeste et — „le ciel a pris soin „que les arbres ne crussent point trop haut.[1]"

Lorsque Gœthe disait : *Klassisch ist das Gesunde, romantisch das Kranke*[2], il donnait une formule exacte, vraie au pied de la lettre. Les principaux représentants du romantisme produisent des œuvres malsaines, car eux-mêmes sont malades. Ils ne se trouvent bien nulle part; la mélancolie les ronge, l'inquiétude les pousse en exil; ils passent d'un extrême à l'autre en politique, en religion, en amour. Par exemple, *Schlegel* (*Auguste*) se marie

[1] Es ist dafür gesorgt, daß die Bäume nicht in den Himmel wachsen. (Göthe).

[2] Ce qui est sain est classique; romantique, ce qui est maladif.

deux fois, divorce deux fois et s'accroche enfin à M^{me} de Staël qui le traîne à sa suite. *Schlegel* (*Frédéric*) enlève une femme mariée (Dorothée Veit), la convertit au protestantisme; puis, se trouvant dans des embarras pécuniaires, accepte l'argent que le premier mari envoie sous main par pitié! — *Schulze*, *Tiedge*, *Hölderlin* sont des rêveurs mystiques; ils promènent au clair de la lune un christianisme fantasque qu'aucun évêque n'a jamais soupçonné; ils aiment les vieux manoirs, dont les gouttières pleurent sans cesse, depuis que la jeune fille, la pâle bien-aimée — (laquelle? de qui?) sentant que les élans de son cœur n'étaient pas suffisamment appréciés par l'impiété du siècle, est morte, desséchée comme une violette entre les deux pages d'un missel. — Le *comte de Platen* (1796-1835) naît à Ansbach et meurt à Syracuse, après des voyages continuels. Le spectacle du monde l'emplissait de douleur: son cœur était déchiré. (Weltschmerz; innere Zerrissenheit.) Il eut néanmoins la force de retourner aux classiques. Ernest *Schulze*, nommé plus haut, meurt d'amour et de phthisie; *Novalis* est poitrinaire et meurt à 29 ans; Henri *Heine* meurt d'une maladie de la moëlle épinière. Il disait plaisamment un jour à son ami *Laube*: „Si mon dos allait mieux, cela me serait bien égal que ma conscience allât plus mal!" *Hölderlin* meurt fou. *Lenau* meurt fou. *Sonnenberg* se jette par la fenêtre. *Gutzkow*, après une tentative de suicide, est soigné dans un hôpital (près de Bayreuth). *Kleist* tue sa femme et se suicide à ses côtés; etc... Les disciples de ces maîtres les imitent comme ils peuvent et souffrent de la même inconstance, du même malaise moral. *Kinkel*, par exemple, fils d'un pasteur, s'éprend de la théologie, puis la bafoue; aime et n'aime plus, est fiancé 36 fois, épouse une femme divorcée, convertit cette catholique

en protestante, puis devient libre-penseur! — *Caroline de Günderode* se donne à la Muse, se donne à la Vierge, se donne à l'Amour, qui ne l'exauça pas. Pour punir le bien-aimé, qui l'avait envoyée promener, la pieuse fille se suicida. Plaignons-la. Mais une chanoinesse devrait être plus sérieuse.

Clément *Brentano* (1778-1842), tourmenté par une étrange inquiétude, habita successivement *16* villes, enleva deux femmes (la première lui mourut trop tôt et il renvoya la seconde), enfin se prosterna devant une nonne, Catherine Emmerich, qui le bernait en lui racontant ses visions, ses révélations, ses extases. Le pauvre homme voyait en elle non seulement *un vase d'élection*, mais „il voyait sur elle les stigmates du Christ; se jetait, „dévotement passionné, devant le lit de la sainte et con„templait ébahi ces blessures de l'amour divin[1]." Enfin! si ces blessures n'étaient pas trop mal placées, il n'y a pas à médire de Clément. Il soigna la nonne jusqu'à la mort (et probablement l'assomption) d'icelle. On avouera qu'il était le plus malade des deux[2].

Ces déviations religieuses sont, du reste, un trait de l'école. *Heine*, né juif, embrasse le catholicisme qu'il détestait et méprisait; *Fanny Lewald*[3] suit le même

[1] Otto Lange. Biog. Repert. Berlin, 1870.

[2] Ce Brentano était, par sa mère, petit-fils de Sophie Laroche, l'amie de Wieland. Il a collationné et publié avec Achim d'Arnim (1780-1831) sous le titre : Des Knaben Wunderhorn, un recueil de chants populaires très apprécié.

D'Arnim est connu d'ailleurs par ses *Contes* (très baroques) et par son roman : *Pauvreté, faute et repentir de la comtesse Dolorès.*

[3] Fanny Lewald, née (1811) à Königsberg. Femme d'esprit, même d'esprit très libre. Ses romans : *Jenny*, *Prinz Louis-Ferdinand*, *Wandlungen* (pèlerinages), *Benedikt* sont d'une libre-penseuse;

chemin ; *Rahel* emboîte le pas ; *Bettina d'Arnim* était folle, comme la précédente, d'ailleurs. Sa *Correspondance d'une Enfant* le prouve bien ; mélange de vrai et de faux, d'enthousiasme et de niaiserie. Sous l'amour de la Création et de ses merveilles point le goût des biens positifs. Adorer Gœthe, se jeter à son cou (en qualité de *payse*, puisque née aussi à Francfort), s'introduire ainsi dans son intérieur, puis publier (aussitôt après la mort de son mari) sur lui et surtout sur soi-même un livre bruyant, cela et le reste fait suspecter l'extravagance et soupçonner la comédie. Belle occasion d'accoler son nom au nom célèbre et de passer, fût-ce comme petite moule au flanc du grand vaisseau, d'un hémisphère à l'autre. Quoique élevée au couvent, Bettina savait apprécier la beauté virile et pour cela peut-être protesta contre la peine de mort qui parfois tranche d'un assassin la tête intéressante. Mais elle fonda un bon ménage avec Achim d'Arnim (le bel homme vu à Cassel), lui donna sept enfants, fut tendre mère, fut châtelaine charitable : sa vie domestique ne vaut-elle pas mieux que son style?

„La doctrine qui ne leur a pu arriver en l'âme leur est demeurée en la langue. Si les bien nées me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses.“ Montaigne a raison. Mais le romantisme ayant révélé que les anciens radotaient, pensant beaucoup pour parler peu ; que l'heure sonne, où l'esprit doit se recroqueviller et le cœur se dilater, l'heure des effusions, des extases, des effluves, baronnes et chanoinesses ont pris la plume d'oie et dit : A notre tour ! S'il suffit de pein-

ils révèlent des impatiences socialistes. Dans sa vie journalière, Lewald était la meilleure des femmes. Elle fut même une belle-mère affectueuse.

turlurer à la gouache les hors-d'œuvre du catholicisme[1], de chanter le *lamento* sur une *guzla* ou sur une *balalaïka*, d'appeler les matelots „esclaves de Neptune" et les grues „oiseaux de Libye, dont le cou flexible se déroule avec grâce[2]", d'étourdir le lecteur au lieu de le convaincre, — nous sommes là!

Elles l'ont prouvé et réduit au silence leur adverse partie; aujourd'hui comme jadis

> Cedunt grammatici, vincuntur rhetores, omnis
> Turba tacet.... verborum tanta cadit vis.
>
> JUVÉNAL.

D'où les 69 pièces de dame Charlotte Birch-Pfeiffer (1800-68), décalquées d'ailleurs : „Son originalité consistait à dramatiser les romans nationaux ou étrangers. Ainsi V. Hugo, G. Sand lui fournirent..." *König*. D. Lit. 737. — Cette originalité a son prix. Entre vingt je cite seulement cette dame, faute de temps et de place, n'envie le mari d'aucune et ne pardonne leurs ouvrages qu'aux défuntes.

Qu'allaient-elles faire dans cette galère, „frêles roseaux sur un océan d'amertume?" [3] Après le monde politique le monde littéraire était bouleversé; aussi les ouvrages de ce temps trahissent les troubles de l'existence. Ils sentent la fièvre. Les meilleurs, les plus distingués, tels que les

[1] Répudiés par les conciles.

[2] On arrive sur cette voie à « la cristallisation purificatrice de Poseidon » et à « la couche indigente de Cérès. » Ces périphrases se valent; Châteaubriand avec sa botte de paille est ici aussi ridicule que Lycophron avec son sel. La décadente école d'Alexandrie a toujours des élèves.

[3] A. de Musset, *Conf. d'un enfant du siècle*. Cette courte citation semble une parodie du style d'alors et m'épargne la critique.

Lieder de H. Heine causent au lecteur un incroyable malaise. On admire, mais on souffre ; le livre échappe des mains, qui bientôt le reprendront, il est vrai, comme on revient à une boisson perfide mais enivrante. Les plus mauvais traînent l'imagination dans un monde faux, moisi ou sale. On a reproché au polythéisme d'avoir le culte de la chair : le romantisme a eu trop souvent le culte de la charogne [1]. Il embrasse la femme, comme il mange la chasse : faisandée, pour qu'elle soit plus tendre. Dans son style imagé, il appelle cela sucer

> Les mamelles d'airain de la Réalité !

secouer le joug classique, être enfin grand garçon, *marcher tout seul*... Je le crois !

Les ultra-romantiques — ceux qui ont déduit en ligne droite et appliqué leurs théories — ont dépensé beaucoup de talent pour construire une vaste bâtisse qu'ils décorèrent comme un temple. Pour attirer les fidèles au nouveau culte, des titres flamboyants furent cloués sur les murs : *Donatoa ou la Fin du Monde !* (par Franz Sonnenberg) ; *Choix de papiers du Diable*. — *Épanchements de cœur d'un frère-lai amoureux d'esthétique !* (Wackenroder)

[1] Musset le confesse franchement et se reconnaît de très bonne grâce coupable entre les coupables.

> Notre littérature a cent mille raisons
> Pour parler de noyés, de morts et de guenilles...
> Elle entend son affaire en nous peignant des filles...
> Elle-même en est une et la plus délabrée
> Qui de fard et d'onguents se soit jamais plâtrée.
> Nous l'avons tous usée et moi tout le premier.
>
> (*La Coupe et les Lèvres*.)

Musset faisant le procès des Romantiques ! On n'est jamais trahi que par les siens.

Nous arriverons sur cette voie aux *Réflexions d'un parapluie oublié dans un coin*, de Schröder. — Donc, tout devait être régénéré : or, les curieux qui entrèrent s'aperçurent que la Vénus classique était remplacée, sur le grand autel par une sainte Vierge en plâtre rose, sur le petit par une écaillère !

Les femmes ont eu le plus à souffrir de cette sentimentalité prétentieuse et coupable. Les héroïnes d'autrefois méritaient en général d'inspirer l'amour ; en tout cas, elles ne se targuaient pas de leurs *faiblesses*, n'étalaient pas leurs adultères comme un titre de gloire. Qui donc voudrait épouser une des héroïnes romantiques ? Qui donc voudrait achever de vider le verre que les laquais repus ont laissé sur la table ?

Voilà le mauvais côté. Voici l'autre face. Évidemment la poésie de Gœthe ne suffisait pas à la nation ; cette poésie ne pouvait satisfaire qu'une élite, qui grossira sans cesse, il est vrai. Schiller n'offre pas un aliment aux esprits mûrs : il restera le poète de la vingtième année. Wieland, avec sa grâce imbibée d'hellénisme, Lessing, avec sa logique hérissée d'érudition — et leurs disciples — ne pouvaient vraiment pas remuer le cœur de l'Allemagne. Il fallait autre chose, à tout prix !

D'autre part, le patriotisme humilié cherchait des formes dans lesquelles il pût couler sa rancune et ses aspirations. Il fallait rendre à la nation la confiance en elle-même en rappelant des temps meilleurs, en opposant à la honte présente la gloire passée. On évoquera devant Napoléon le fantôme de *Barberousse*. Le vieil empereur, dira-t-on, n'est pas mort, il sommeille dans le *Kyffhäuser*[1],

[1] Ce mot vient probablement d'un mot celtique qui signifie montagne. — Voir la *Géographie allemande* de Kuhff ; Hachette, 1875.

ayant emporté l'unité allemande ; mais un jour il sortira de ce séjour enchanté, dressera sa haute taille et l'empire allemand reparaîtra !

Er hat hinabgenommen
Des Reiches Herrlichkeit,
Und wird einst wiederkommen
Mit ihr zu seiner Zeit[1]. (Rückert.)

L'élan donné, on se jeta dans le moyen âge pour y retrouver la foi politique et la foi religieuse. Au siècle découragé les légendes miraculeuses rendaient un peu de confiance; le surnaturel faisait oublier la triste réalité, tandis que les récits nationaux renouaient les traditions germaniques rompues par les invasions militaires et littéraires de l'étranger. Sous l'inspiration de la philosophie se dégagea cette croyance féconde : qu'un peuple, comme un individu, forme un tout, dont le développement, soumis sans doute aux influences extérieures, doit cependant être personnel, procéder du dedans au dehors; et qu'il ne peut, sans se dégrader, sans se perdre, abdiquer son identité. Il sera d'autant plus fort qu'il sera davantage *lui-même*. Que le peuple allemand cultive et fortifie donc

[1] La même légende et les mêmes vœux se retrouvent, je crois, chez tous les peuples. La vieille garde douta de la mort de son empereur

Et disait : Il va paraître !
Par mer il est accouru,
L'étranger va voir son maître !

Dans une pièce intitulée: Neugriechischer Mythus, *Geibel* raconte qu'une fillette du pays lui promettait, devant le cap Sunium, le retour de Thémistocle et la victoire sur les Barbares.

Wird der Retter Griechenlands
Aus der Tiefe wiederkommen
Und uns führen nach Byzanz.

son teutonisme; qu'il élimine les matières hétérogènes et n'emprunte à l'étranger que les éléments assimilables. Ainsi s'opèrerait dans le peuple régénéré la réconciliation du *sujet* et de *l'objet*. Le *Ich* allemand tendrait à devenir peu à peu centre et axe; car, débarrassé de toutes scories, devenu en quelque sorte métal pur, il exercerait l'attraction et se fortifierait par une sélection successive des éléments congénères. — Fortifions donc le *Ich!*

Instinctive ou raisonnée, cette tendance des romantiques eut d'heureux résultats. Le moyen âge fut savamment étudié; la philologie compulsa les anciens textes, les vieilles chartes; le Mittelhochdeutsch et l'Althochdeutsch furent reconstitués de toutes pièces, les chants populaires exhumés et une légion d'érudits s'illustra par ces travaux. La parenté de l'allemand avec les langues indo-européennes conduisit à la grammaire comparée : *Grimm*, *Bopp*, *Schleicher*, etc. méritèrent bien de leur patrie et de la science.

On ne saurait non plus sans injustice oublier combien de sources indiqua cette école, combien de formes nouvelles elle donna à la poésie, de combien de préjugés elle affranchit la littérature. Elle aima assez le peuple pour parler son langage et fut assez instruite pour le lui parler purement. Ouvrant ainsi des perspectives plus larges, elle emmena plus souvent la poésie au grand air, dans les bois, le long des fleuves et sut traduire les émotions du peuple, fortes ou mesquines, mais sincères. — L'idéal serait de concilier le ton populaire avec la perfection classique : ce but fut quelquefois atteint. L'Allemagne entière sait par cœur *le Bon Camarade*, de Uhland, *les Deux Grenadiers*, de Heine. L'écueil était la trivialité. Sous prétexte de chanter les vraies émotions populaires, on chante à la fin les tristesses et les rêves d'une gar-

deuse d'oies, les ébats du lavoir, la nostalgie d'un ramoneur. Plus souvent encore, ce but fut touché ; il est à la portée même des simples amateurs.

En revanche, les Allemands évitèrent mieux que les Français la dangereuse exagération de *l'art pour l'art*. Herder et plus tard les Schlegel avaient prétendu que la poésie, rejetant pour être vraie, humaine, les entraves factices de la scolastique, ne serait autre chose que la floraison de nos facultés parvenues à une certaine maturité. La poésie serait donc partout où se concentrerait une somme suffisante de pensées et de sentiments. Il ne s'agit que de placer une lentille à la distance voulue pour qu'elle absorbe les rayons du soleil intellectuel et marque, par un petit point brûlant, midi au cadran de votre cervelle... Or, tout pouvant devenir poésie, la réciproque renverse le problème : la poésie peut devenir tout, embrasser le monde visible et invisible ! Mais alors la lumière concentrée tout à l'heure deviendra lumière diffuse. De fait, la théorie de *l'art pour l'art* emporte les écrivains dans les nuages. Ils s'y perdent; car bien peu ont, comme Théophile Gautier, la tête et les poignets assez solides pour exécuter, pendant une descente en parachute, une étonnante gymnastique dans l'espace.

Mieux vaut encore la poésie au service de la passion, de la politique, de la haine que la poésie s'adorant elle-même et mettant, comme vils profanes, comme bourgeois ignares, à la porte du temple, dont elle devient à la fois déesse et prêtresse, les pauvres gens en quête d'une bonne parole. Si elle est déesse, qu'elle soit propice aux mortels ! — Le vieux Gœthe (il avait alors 81 ans) avait vu le danger et le signalait avec cette conclusion :

> La Muse accompagne volontiers la vie,
> Mais ne sait nullement la diriger.

Qu'on veuille donc bien ne pas se méprendre sur notre pensée. Loin de nous de prétendre que ces écrivains aient manqué de talent et que toutes leurs œuvres soient mauvaises. Elles sont au contraire extraordinaires. Nous attaquons l'abus de ce talent, la manie de prendre le contre-pied des choses, de vouloir, à force d'esprit, prouver au bourgeois stupéfait que le blanc n'est plus le blanc; nous attaquons l'exagération, la violence stérile; car la littérature qui crie fort n'a pas raison pour cela. Tout livre qui ment nous semble immoral. Or, le livre ment qui présente comme excusable, voire comme louable, ce que les codes de tous les pays, ce que la conscience universelle réprouvent. Dangereux sont tous les livres qui déroutent le sens commun; car leurs auteurs ont raisonné comme certain personnage de Lucien : — „Je sais bien „que ce n'est pas sensé! mais je voyais qu'en suivant la „route vulgaire et déjà frayée je ne réussirais pas à me „faire admirer, et qu'au contraire on me regarderait „comme un personnage d'autant plus remarquable que ma „théorie serait plus bizarre."

Qu'arrive-t-il? Après une vogue retentissante et passagère — car il y a surenchère indéfinie pour le baroque — les pièces seules survivent qui sont marquées à un coin plus pur; celles que leurs auteurs considéraient probablement comme une lâche concession au goût classique. Très heureusement, ces pièces sont nombreuses et charment les plus délicats. Ainsi tel musicien, proscripteur fougueux de la mélodie, acquiert la célébrité pour quelques mélodies qui ont coulé de sa plume.

Nous osons donc conclure, sans offenser personne, que le vrai seul est aimable; que le plus beau talent n'excuse pas tous les écarts; que les plus brillantes comètes sont hélas! horriblement excentriques; enfin que le génie, *le feu sacré,* n'a pas le droit d'incendier la maison.

„On est toujours le fils de quelqu'un", dit Beaumarchais. L'école romantique n'a pas crû non plus du soir au matin; dans une ingénieuse classification, M. Vilmar reconstitue son état civil. Lessing, par exemple, aurait introduit le drame bourgeois; de lui procéderaient *Iffland* et *Kotzebue*. Cela nous semble injuste. Lessing renierait cette vilaine couvée; et Kotzebue n'avait nul besoin de modèles pour écrire des platitudes; les dispositions natives suffisaient.

Nous suivrons donc à peu près l'ordre adopté par la plupart des littératures allemandes.

Théâtre.

Werner, Iffland, Kotzebue, Kleist, Müllner, Grillparzer, Raupach, Grabbe, Œhlenschläger, Halm.

École sentimentale.

Hölderlin, Schulze, Tiedge, Salis, Kosegarten, Seume.

École patriotique.

Collin, Arndt, Schenkendorf, Rückert, Körner.

École romantique (proprement dite).

Novalis. Les frères *Schlegel, Tieck, Brentano, d'Arnim, La Motte-Fouqué, Chamisso, Eichendorff, Immermann, Rückert* (déjà nommé) et *Platen*.

(Philosophie : *Kant, Fichte, Schelling, Hegel.*)

École souabe.

Uhland, Schwab, Justinus Kerner, Mörike, Wackernagel. Le roi *Louis de Bavière*. — (En annexe : *Geibel, Simrock, Kopisch*, Annette *de Droste-Hulshof*, etc.)

École autrichienne.

Zedlitz, *Anastasius Grün*, *Lenau*.

La jeune Allemagne.

Wienburg, *Gutzkow*, *Mundt*, *Laube*, etc...
(*La Gauche Hégélienne*, dont les poètes furent : *Bettina d'Arnim* et *Sallet*.)

Poésie politique.

H. von Fallersleben, *Herwegh*, *Prutz*, *Dingelstedt*, *Freiligrath*, *Kinkel*.

Henri Heine.

XXII

A. — LE THÉATRE

„Depuis que Schiller est mort et que Gœthe ne com-„pose plus pour le théâtre, le premier des écrivains dra-„matiques de l'Allemagne, c'est *Werner*. Ses pièces, d'une „rare beauté...“

Ce compliment de M^{me} de Staël est un prêté pour un rendu. Werner (Zacharias) reçu par elle à Coppet (j'entends : hébergé), remercie Dieu de ce *bonheur;* appelle la baronne — „Libératrice de l'Allemagne et de „l'Europe, également grande par le cœur et l'esprit“ — ne versant, quand elle pleure, que des „larmes précieuses“. Il l'appelle encore *l'Aspasie du Lac Léman* (!). La meilleure et la plus *pieuse* (?) des filles de la terre; son autre

soleil (!!)... Il dit même *Hélios*... ce qui est plus joli; et prend soin d'avertir la postérité qu'il écrit cela — „le soir du jour du saint apôtre Matthieu!"

Le compliment est galant, surtout dans la bouche d'un prêtre. Mais, à sa place, j'aurais été jaloux de Schlegel...

Werner (Zacharias, 1760-1823, né à Kœnigsberg) prouve, une fois de plus, l'hérédité mentale. On peut ajouter son nom à la petite liste dressée plus haut; s'il n'était pas fol à enfermer, sa mère l'y prédisposait; devenue, de rêveuse, mystique, puis pieuse, puis béate, puis folle à lier. Elle se prenait pour la sainte Vierge! Son fils, naturellement, était le Sauveur. — Or, ledit Sauveur scandalisa par ses débauches ses camarades d'université. Il réussit à scandaliser des étudiants! Plus tard il n'eut sur la famille que des idées vagues, se mariant trois fois et divorçant trois fois. Cela, en 10 ans. Quand le diable l'eut lassé ou qu'il eut lassé le diable, il retourna à Dieu. Sur cette voie-là, on n'est jamais seul; mais quel étonnant compagnon de pèlerinage il trouva! *Christian Mayer* — „écoutait le matin la messe catholique *à plat* „*ventre*, le front sur les dalles; prêchait dans le temple „protestant; priait chez les ménonites et passait la soirée „soit dans la synagogue soit dans une loge de francs- „maçons![1]" Enfin ce Mayer *mangea* une partie de la Bible, exécutant au pied de la lettre l'ordre de l'Apocalypse.

9. v. — „Je dis à l'ange: Donne-moi le petit livre. Et il me dit: Prends-le et le dévore. Ça te fera horriblement mal au ventre; mais dans la bouche ce sera du miel."

10. v. — „Je pris donc le petit livre et je le dévorai;

[1] Cité par Otto Lange. *Biog. Repertorium.*

„mais quand je l'eus dévoré, ça me fit horriblement mal „au ventre.“ (Grimmte im Bauche, traduit Luther.)

Avec un ami pareil, son salut n'était plus qu'une question de temps. A Rome il devint catholique; à Naples il *avala* (comme Mayer l'Apocalypse) le sang de saint Janvier, que la présence du général Championnet n'empêchait plus de couler. De fil en aiguille, il devint prêtre (1814) par application sage du proverbe allemand : Quand on tient la croix, on se bénit soi-même; — puis rédemptoriste, puis chanoine... puis mourut d'une pneumonie. Werner, comme Brentano, ne pouvait rester tranquille. Il erra partout : de Kœnigsberg en Podolie, en Styrie, en Hongrie, en France, etc., etc.

La vie de l'homme indique le genre de l'écrivain. Les drames de Werner célèbrent dans un langage trop imagé, trop emphatique : *Les Fils de la Vallée* (Les Templiers); *La Croix sur la Baltique* (ou triomphe de la Germanie chrétienne sur la Prusse païenne); le *Triomphe de Luther* (1807). Mais en 1814, devenu catholique, Werner fit pénitence et demanda pardon à Dieu et aux hommes d'avoir vanté l'impiété protestante.

Nous laissons de côté *Martin Luther ou la Consécration de la Force*, dont Mme de Staël a d'ailleurs donné une longue analyse. „*Le 24 Février*“ eût excité l'envie de Gerstenberg, l'auteur d'Ugolin. Le drame n'a qu'un acte, mais un acte si intéressant! — Nous sommes chez un paysan réduit à l'extrême misère. Oh! ne vous apitoyez pas. Quand vous connaîtrez cette famille...

Le grand-père fut assassiné par le père,
Lequel fut assommé par le fils,
Lequel égorgera le petit-fils,
Lequel avait déjà coupé le cou à sa petite sœur! [1]

[1] En lui proposant de *jouer à la poule qu'on tue !*

Cela, parce que la fatalité... vous comprenez? Ἀνάγκη. Car le 24 février étant la date du premier crime, les autres se perpètrent naturellement aussi le 24 février[1]. La conscience de ces gens-là conspue le Code et consulte le Calendrier. — Il n'y a pas de fantômes dans la pièce, mais on ne peut pas tout avoir; du reste, qui entrera dans l'esprit du drame, en verra la nuit suivante. Le dialogue des deux assassins des enfants d'Édouard, dans Shakespeare, est gai, est folâtre auprès du dialogue de Kunz et de sa femme, quoiqu'à ce degré-là l'atroce tourne au comique. La grandiose fatalité qui pesa sur les Atrides devient ridicule en se dérangeant pour le mari de Gertrude (*Trude*, dans la pièce). Les héros des temps anciens peuvent être attachés au pilori tragique : pour le paysan Kunz et son fils Kurt Kuruth de Schwarrbach, n'y a-t-il pas le gibet et la maison de correction?

Le père de *Grabbe* (1801-1836) en dirigeait justement une. Christian Dietrich Grabbe est, comme Werner, une preuve de l'hérédité. Sa mère ne dédaignant pas l'eau-de-vie, lui-même l'apprécia vivement. Ajoutez à ces dispositions les exemples des *pensionnaires* de la maison paternelle, une vanité stupide, l'horreur du travail régulier dans le cercle calme d'une famille, la mauvaise compagnie — (par exemple celle de *Burgmüller* le musicien, vieux polisson, crevé dans une baignoire) — la réprobation des parents et des amis, la misère et la maladie qui

[1] Müllner (Adolphe, 1774-1829), neveu de Bürger par sa mère; composa aussi des tragédies, dont l'une est intitulée : *Le 29 Février*. A qui la priorité? Celle-ci parut en 1812, celle de Werner en 1815, *mais* elle aurait été écrite en 1809 (?). Grave question. Il y a là matière à thèse de doctorat.

suivent les excès... et vous voyez que notre petite liste des romantiques affolés grossit tout doucement. Grabbe, bien doué par la nature, promit beaucoup à ses débuts; ses lecteurs espéraient un nouveau Shakespeare; mais il ne put tenir, parce que son caractère ne sut pas diriger son talent.

Le duc Théodore; — Napoléon ou les Cent Jours présentent des scènes très réussies. Combien est vraie cette fluctuation des lâches flatteurs entre l'empereur et le roi Louis XVIII! Son chef-d'œuvre serait peut-être *Don Juan et Faust*. Ces noms séduisent les poètes et nous verrons qu'ils attirèrent aussi Lenau. La grandeur de ces types permet de les envisager à maint point de vue; il y a cependant ici quelque immodestie à lutter contre Gœthe et Molière. Dans *Frédéric Barberousse* reparaît l'espoir patriotique qui se retrempe aux souvenirs de l'empire d'Allemagne.

Dans cette même intention le sieur *Raupach* (Salomon, 1784-1852) composa bravement 16 — je dis *seize* — drames sur les Hohenstaufen! Shakespeare, qui n'en composa que dix sur les rois anglais, était surpassé par la quantité; sans doute aussi par la célérité, car Raupach se vantait d'improviser. V. Hugo aussi fut surpassé, de la même façon. Son *Cromwell*, déjà trop long, fit pitié au susdit qui produisit rapidement trois Cromwell : *Cromwell général. — Cromwell protecteur. — La mort de Cromwell.*

Ne concluez pas qu'il avait une opinion politique à mettre en relief; il avait toutes celles qu'on voulait. Excellent moyen de réussir, d'être nommé conseiller aulique, poète royal, chargé des cantates officielles, et d'amasser des rentes. Succès bien dû au chantre de *Isidore et Olga!*

„Talent borné, routine théâtrale, pathos tragique, platitude."

Ce jugement d'Ad. Stern (Leipzig, 1882) convient encore mieux, si possible, à

Kotzebue.

Kotzebue (Auguste, 1761-1819, né à Weimar) mériterait une très longue mention, sinon pour la valeur, du moins pour le nombre de ses pièces. 211 drames ou comédies! C'est trop. Aussi la plupart sont-elles d'une bêtise écœurante, même celles qui ont traîné quarante ans sur les théâtres de là-bas. Telles pièces, tel public. Cette assertion, contestable peut-être, explique cependant à merveille le succès de ses caricatures. Kotzebue, avant d'écrire, humait l'air et prenait le vent. Il flaira sans peine la sentimentalité hypocrite et déclamatoire, la religiosité qui s'affiche, pharisaïsme de petits bourgeois, la fausseté dans le commerce social. Personnellement l'auteur se meut à l'aise dans le faux, dans une atmosphère de mensonge, où la vertu même exhale une odeur suspecte. Ses personnages *moraux* mériteraient cent coups de bâton; leurs tirades ont si bien l'air de capucinades apprises par cœur et dégoisées à l'occasion avec le pathos convenable afin de duper les simples, qu'on se méfie bientôt d'une religion que prêchent pareils apôtres.

Prenons en main son chef-d'œuvre : Menschenhaß und Reue (Misanthropie et Repentir). Le vieillard présenté comme un modèle de vertu chrétienne a l'âme et le langage d'un laquais. Il bénit en pleurant qui lui fait l'aumône de quelques gros sous, baise les bottes de *l'être angélique* qui lui donne — „*des médicaments plus fortifiants* „*encore que le bouillon de poulet;*" (du bouillon à la tête de veau?) — qui l'a consolé avec „*une voix plus fortifiante* „*encore que les médicaments*" — (une voix flûtée?) —

puis s'en va, après avoir offert à Dieu sa reconnaissance „*à la face du soleil!*"

Tel est le ton général. J'ai cité la plus célèbre pièce de Kotzebue, celle évidemment où ses qualités et ses défauts ont le plus de relief. Un des plus choquants est la fausse concision, — dans les mots, au lieu d'être dans les idées.

Franz. — Le vieux dépérit.

L'inconnu. — Honte!

Franz. — Est malade et délaissé.

L'inconnu. — Peux pas aider.

Franz. — Si.

L'inconnu. — Par quoi?

Franz. — Par argent, etc...

La concision du style n'est nullement le monosyllabisme, et consiste moins à comprimer péniblement une phrase qui n'en peut mais, à lésiner sur les mots qu'à fixer sa pensée sous une forme si nette que peu de traits suffisent. Tels s'expriment en apophtegmes, ignorent les virgules, écrivent quatre mots et mettent un point et s'imaginent alors avoir atteint cette heureuse brièveté du style, qui ne sont peut-être que bavards prolixes, si chacun de leurs dictons écourtés, si chacune de leurs phrases trotte-menu n'ajoute rien au développement du sujet. Il s'ensuit que la concision ressortira même des plus longues périodes si chaque anneau est nécessaire à la force ou à la beauté de la chaîne; j'entends, si chaque proposition incidente fortifie l'idée-mère ou apporte une idée nouvelle. Les tirades de Molière resteront le modèle. — Omettant tout détail superflu, dédaignant toute pensée vaine, l'écrivain exprimera au besoin longuement, expliquera abondamment un sujet obscur, une pensée abstraite; mais il s'arrêtera aussitôt que l'intelligence des lecteurs pourrait

prévenir son explication et devancer ses paroles; semblable à l'homme sage et discret qui, d'un mot, sait remettre sur la grand' route le promeneur fourvoyé, mais guide en pays inconnu le voyageur égaré.

Le défaut fréquent des écrivains allemands est la diffusion. Il semble qu'ils se défient de l'intelligence du lecteur; car ils ne risquent la moindre plaisanterie sans l'expliquer, la commenter — (ainsi Kotzebue et la foule de ses confrères) — ils ne racontent la moindre aventure sans énumérer les circonstances insignifiantes qui s'entendent cependant d'elles-mêmes. On pense à nos paysans qui s'acharnent à décrire à un citadin sa propre ville natale et auxquels il est impossible d'arracher quelques renseignements précis sur l'agriculture.

Il serait aisé de retrancher la moitié des scènes de *Misanthropie et Repentir;* le spectateur ne s'en apercevrait pas. Sans doute la mise en scène est souvent industrieuse; sans doute le drame est bien découpé et bien cousu; mais découpé dans du carton et cousu de fil blanc. On n'a devant soi que des marionnettes : si lestement soient-elles manœuvrées, on voit les ficelles. La vie est absente. De même que chaque pantin se reconnaît à sa défroque blanche ou bariolée, à sa batte ou à sa bosse, chaque personnage se distingue ici par un *tic* particulier, toujours le même dans toutes les circonstances. Il supplée par là au caractère. Rien de plus froid, de plus agaçant. Nous reconnaissons le geste et savons que ledit personnage est par nature — je me trompe, par fabrication — incapable d'en faire un autre. Ainsi, *Peter* est gros mangeur; quel rapport avec le sujet : Misanthropie? Son père, régisseur du château, dit à tout propos : „En effet, j'ai reçu des lettres !...“ Cet imbécile *pose* pour être en correspondance avec toutes les nations. Le général aime ses aises; c'est

sa profession, la seule; car il a donné sa démission le jour où le nouveau prince voulut prendre le service au sérieux (acte 2, sc. 1). Quoique l'action se passe chez lui, il a pour rôle unique de tomber sottement à l'eau; ce qui l'oblige à changer d'habits. Le major est misogyne, car nulle part il n'a trouvé une femme qui le comprît! Enfin, M^me^ Müller (Eulalie!), dame de compagnie au château, touche son cœur; c'est une femme doublement angélique (comme femme et comme allemande) qui marche, les regards pudiquement baissés, qui envoie du vin fortifiant aux pauvres et aux malades, — aux frais du cellier dont on lui a confié les clefs; c'est une femme qui, ah! une femme qui... s'est enfuie du domicile conjugal avec un aventurier, sans même se soucier de ses deux enfants. Maintenant qu'elle est repue de cette vie dévergondée, „elle verse des larmes de crocodile" (Vilmar 533).

Le comte de Meinau, le misanthrope qui apparaît sous le nom de l'*Inconnu* est le plus ridicule de tous ces automates. Misanthrope, parce qu'un ami lui a emprunté de l'argent et ne l'a pas restitué (il y comptait donc?); parce que la maîtresse du prince fit donner à un autre qu'à lui le grade de colonel; enfin, parce qu'il a été trahi par la donzelle précitée. Telles sont les grandioses infortunes de ce *Timon!* C'est ainsi que — „*la main du destin lui a assassiné toutes les joies de la vie!!*" (IV, 2.) Son désespoir éclate, devant son domestique, en exclamations de ce genre : — „*O vous, paisibles insulaires de la mer du* „*Sud! C'est vers vous, qui n'êtes pas encore corrompus, que* „*je veux aller! Votre unique faiblesse est le vol... Ou vers* „*vous, ô braves habitants de Bisnapore, vous dont Raynal* „*nous représente d'un inimitable pinceau le tableau séduc-* „*teur!*" (acte IV, 3.) Apostrophe vraiment tragique, pleine de goût, et qui émerveille au moins le domestique, etc.

Au dernier acte, après une scène lacrymatoire, le misanthrope se repent et reprend la femme échappée et retapée. Le théâtre représente une hutte. La comtesse et le major pleurent d'émotion; Franz, le domestique, pleure; le misanthrope et la femme échappée (Eulalie ou les malheurs de la vertu!) pleurent en s'embrassant; et, pour augmenter le pathétique de ce finale, la comtesse et son frère brandissent les deux enfants, Wilhelm et Malchen, qui se cramponnent à leurs parents en criant à tue-tête : Mon cher père! ma chère mère!

Voilà la morale satisfaite — ou à peu près; le farouche misanthrope rendu à sa femme et à la société. Tant pis pour les paisibles habitants de la mer du Sud et pour les braves habitants de Bisnapore! La femme obtient la récompense due à sa bonne conduite; le mari obtient la gloire d'être, sur certaines matières, plus résigné philosophe que Sganarelle.

Kotzebue, auteur comique, est médiocre et vulgaire. Son chef-d'œuvre Die Deutschen Kleinstädter, qui dépeint la niaiserie d'une *Petite Ville allemande*, est goûté par ceux qui s'y trouveraient bien. Pagenstreiche est au-dessous de la farce. Der häusliche Krieg, qui s'est maintenu au répertoire, a le mérite d'être court, et les vers sont agréablement tournés. Abandonnez-vous à cette distraction passagère, essentiellement superficielle, et gardez-vous de penser.

211 pièces! *Ab uno disce omnes.* Ses œuvres en prose sont nombreuses aussi : *Souffrances de la famille Ortemberg*; *l'âne Hyperboréen* (contre les Schlegel); le roman *Léontine*, „œuvre indigne“ (Vilmar), etc., etc. Il a pris soin lui-même de nous raconter, beaucoup trop en détails, ses aventures, dans *La plus étrange année de ma vie.* (Un

caprice du czar Paul l'avait brusquement envoyé en Sibérie)[1].

Craignant que notre jugement ne paraisse injuste, rappelons que Gœthe parle de sa *nullité;* Scherr, de son *abjection* (488), et que Platen l'appelle „cireur de bottes". Platen est sévère; soyons indulgents. Kotzebue a simplement remplacé le brodequin par une pantoufle et le cothurne par une savate.

Nous avons mentionné plus haut le suicide de *Kleist* (Heinrich von, 1776-1811, né à Francfort-sur-l'Oder). En lui, l'art dramatique perdit un interprète intéressant. Son *Prince de Homburg* (1811) est une flatterie à la maison de Brandebourg et une invitation aux souverains confédérés de se grouper autour d'elle pour reconstituer l'unité nationale. — Käthchen von Heilbronn ou *L'Épreuve du Feu* a été citée précédemment; elle charme encore aujourd'hui les Allemands qui l'ont d'ailleurs — très sagement — transformée en opéra. Le chevalier von Strahl (le comte du Rayon!) devient ténor, ce qui l'embellit encore.

La Cruche cassée s'est conservée au répertoire. Ce petit acte en vers est tout à fait joli. Un juge de village s'est compromis au cabaret; il y a laissé sa perruque et n'a rapporté que bosses et horions. Une amourette complique encore la situation. Les paysans arrivent (devant lui) en se chamaillant, réclamer qui justice, qui indemnité pour une cruche. Il s'agit pour maître Adam de ne pas se trahir et de trouver un butor quelconque qui endosse la culpabilité. Seul, il se tirerait aisément d'affaire; mais, ô douleur! le conseiller Walter, en tournée d'inspection,

[1] On connaît la triste fin de Kotzebue, assassiné à Mannheim par l'étudiant Sand.

vient assister à la séance. Alors commence une scène inénarrable, maître Adam se mettant la cervelle à l'envers, faisant feu des quatre fers pour embrouiller les débats, s'entortillant dans un fouillis de mensonges.

Au milieu de cela, l'éloge historique de la cruche et les hypothèses saugrenues des commères.

Quoique Autrichien, *Grillparzer* (Franz, né à Vienne, 1791) est classé auprès de Kleist et de Grabbe à cause de son *Aïeule* (Die Ahnfrau, 1817), drame célèbre sur les scènes allemandes, mais qui répugne au public lettré.

La Fatalité y devient une caricature qui rendit confus l'auteur lui-même. Il eut la sagesse de rebrousser chemin et trouva dans l'imitation des sujets et des formes antiques un succès plus durable et de meilleur aloi. Il composa une „*Sappho*“ pleine de beaux vers, mais qu'il eût dû, comme le fit M. Émile Augier en pareil cas, destiner à l'opéra. Les situations y sont en effet plus lyriques que dramatiques[1]. *La Toison d'or*, trilogie, malgré l'ampleur de la poésie, ne satisfait pas pleinement le lecteur. Les personnages sont trop résignés; les uns se sentent les favoris, les autres les ennemis des dieux et ne se débattent point avec assez d'énergie. — Est-ce l'influence des milieux? Grillparzer, comblé des faveurs gouvernementales, secrétaire de l'impératrice, vivait retiré dans un monde où l'étiquette prévoit et prépare les allées et venues, règle tous les pas; où les passions, réprimées par la courtoisie, s'amortissent sur le velours des salons. Ses drames

[1] Est-ce pour cela que Beethoven lui avait demandé un livret? Le choix tomba sur *Mélusine*, sujet délicieux, que Beethoven, surpris par la mort, ne put écrire. Il affirma avoir en tête la partition entière!

On sait que Mendelssohn reprit ce travail.

regagnent en distinction ce qu'ils perdent en chaleur. „*La vie est un rêve*" imité de Calderon, — „*Les vagues de la mer et de l'amour*" sont plutôt l'œuvre d'un poète délicat

Qui rajeunit un thème antique

que d'un dramaturge. *Le roi Ottokar* (1825) seul excita l'enthousiasme par l'attrait patriotique. Dès lors, Grillparzer fut un des écrivains les plus fêtés en Autriche; il reçut même l'*Ordre de Léopold* (1849), distinction qui, heureusement, ne fait pas mourir de joie.

A côté de Grillparzer, son compatriote *F. Halm* (pseudonyme du baron Münch-Bellinghausen, né à Cracovie, 1806, mort en 1871, surintendant des théâtres de Vienne). Son *Gladiateur de Ravenne* eut à Paris même quelques représentations, dans la salle Ventadour. *Thumelicus* est un Germain engraissé pour le cirque et, en dépit de *Thusnelda* lui apportant le sabre de son père, lui représentant la honte de servir ainsi aux plaisirs des vainqueurs, son rôle lui plaît autant que ses repas. Thusnelda y perd son allemand et, à bout d'haleine, tue son fils, afin de faire enrager Caligula, qui comptait sur un bon acteur.

Halm s'est intéressé à la lutte de civilisations opposées. Le midi et sa mollesse, le nord et sa rudesse, lequel est préférable? Même contraste dans *Le Fils du Désert*. Le premier acte se passe à Massilie, environ cent ans après la venue des Phocéens, et dépeint l'inhumanité de la fausse civilisation; l'acte suivant se passe en plein air, chez les *Tectosages*. Parthénia, la belle Grecque, ose aller leur réclamer son père et convertit Ingomar, barbare et misogyne[1]. Elle le convertit même trop, car elle envoie

[1] Was sind denn Weiber? Eitel üppig Volk,
Geboren zu gebären und zu dienen!

enfin le farouche guerrier lui cueillir des pâquerettes pour un bouquet et de la pimprenelle pour la salade. Ingomar suit la jeune fille jusqu'à Massilie et consent déjà à délaisser ses frères; mais le magistrat lui proposant de les trahir et de les livrer, il s'indigne, explique à ces fourbes que le barbare, ce n'est pas lui, et part. Maintenant Parthenia le suivra. „Ma route sera la tienne, ta hutte sera ma patrie, je parlerai ton langage et partagerai tes joies et tes douleurs."

La pièce est plus lyrique que dramatique et l'invraisemblance des situations rappelle sans cesse *Lope de Vega*.

Halm fut célèbre du premier coup par sa *Griseldis*. Tout le monde connaît l'histoire de cette épouse, modèle d'obéissance, acceptant toutes les épreuves, douce, fidèle et tendre à qui la brutalise. L'enthousiasme fut grand; les femmes firent semblant de se reconnaître dans ce miroir biseauté. Elles auraient pu, d'un coup d'œil, y voir grimacer la caricature. De scène en scène on se pose la question : A quel moment une levrette, habituée à la cravache, se rebiffera-t-elle? Griseldis sait, comme une bête dressée,

Verbera lenta pati et duris parere lupatis;

épouse si docile que, quand son *Percival* lui ordonne de s'asseoir, elle se couche.

Das wirft verbuhlte Blicke, kaum noch reif,
Das kauert um den Herd und füttert Kinder;
Das salbt sein Haar und spiegelt sich im Bach!
Wär' ich ein Gott und hätt' die Welt zu schaffen,
Mir dürft' kein Weib sein, kein's! Wir nehmen Weiber,
Wie man ein Bad nimmt, wenn die Sonne heiß.

Ces vers sont si peu galants que nous ne les traduisons pas.

Faibles au théâtre, les œuvres de F. Halm plaisent à la lecture. Elles décèlent le lettré délicat et l'homme aimable.

Citons *Houwald* (Ernest von, 1778-1845, né en Lusace) l'auteur du *Phare*, tragédie fataliste, qui sut être à la fois tendre et terrible. Son rival Grabbe proposait „aux épiciers d'envelopper, pour leur donner un peu de sel, avec ses pièces un hareng-saur."

Oh ! les confrères !

Le Danois *Œhlenschläger* (1779-1850) a conquis une place honorable dans la littérature allemande. Non seulement il traduisit lui-même ses drames, mais il posséda suffisamment bien l'allemand pour composer directement dans cette langue. Il fut poète de naissance; car l'éducation première avait été défectueuse. Son père, organiste au château de Friedrichsberg (près Copenhague), gagnait peu et envoya l'enfant à l'école du faubourg. Un maître intelligent remarqua ses dispositions et l'admit gratuitement à son cours.

Œhlenschläger débuta comédien et échoua; fit son droit tant bien que mal et fit des vers. On n'échappe pas à sa destinée. — M^me^ de Staël l'eut comme hôte à Coppet et à Paris et lui donna place en son livre. Les héros danois inspirèrent ses œuvres les plus célèbres : *Palnatoko*, qui défendait à ses soldats de prononcer même le mot *peur*. — *Tordenskiold* — *Starkodder* — *Hakon Jarl*, etc., effraient un peu une oreille française, mais n'ont pas quitté le répertoire national. *Aladdin* ou *La Lampe merveilleuse* (1804) eut un grand succès que ne firent pas oublier plusieurs comédies médiocres. (*L'autel de Freya. Robinson en Angleterre*, etc.)

On regarde comme son chef-d'œuvre, je ne sais trop

pourquoi, *Correggio* (1816) qui rappellerait, prétend-on, en plusieurs points, *Torquato Tasso* de Gœthe.

„Qui retient la vie fugitive, quel magicien la ramène? „Qui donne consistance et durée au moment? C'est le „bon peintre et je lui dédie mon poème."

Un voyage à Rome et la vue des merveilles artistiques avaient enthousiasmé l'auteur; les beaux-arts devinrent à ses yeux — „l'arc-en-ciel, le pont lumineux de la terre aux astres." — „Ceux que la vanité et l'insouciance ont „peu à peu éloignés de Dieu et de la nature y sont „ramenés par l'artiste." L'intention est excellente : glorifions le talent! mais ne rendons pas le Corrège ridicule et pleurard.

— „Maria, ma femme, a été ma muse! Quand je „mourrai *elle ne sera pas* une femme *veuve* (?), car elle est „la vierge Marie elle-même. Jean ne sera pas non plus „*un orphelin privé de père* (sic), il est saint Jean lui-même, „le petit ange, etc." (En peinture) Et plus loin : — Ah! „Que le soir est beau! bleu et frais! La fraîcheur m'évente „avec des ailes d'ange. A l'est tombe une légère pluie; „*à l'ouest se couche le soleil...*"

Le soleil n'a pas changé ses habitudes... Cinq actes sur ce ton-là! C'est impatientant. Des vers harmonieux, quelques détails agréables ne rachètent pas la faiblesse de la tragédie. Suivant une légende, le Corrège serait mort sous le poids d'un sac plein de monnaie de cuivre. Un accident arrive à tout le monde; mais pourquoi s'exposer à celui-là? Il eût été facile ou de changer, ou de louer une brouette, ou de s'adjoindre un âne. On ne peut s'empêcher de rire, lorsque Antonio se traîne sous son sac, puis s'assied dessus en soupirant : — „Ouf! Je n'en „peux plus! Ma force est à bout!... Dieu merci, voici „une source. Si j'avais seulement une coupe pour boire!...

„Bah! avec mon chapeau... Tiens! je ne l'ai plus; c'est „vrai, *je l'ai laissé à Parme*[1]... Alors, avec la main!..."

Le public féminin pleure beaucoup au cinquième acte. Le peintre (devant le tableau duquel les brigands ôtent leur chapeau!) meurt comme un saint devant l'ermite de la forêt, devant sa femme, autre sainte, et le petit saint Jean, son petit Giovanni, — et monte droit au ciel. L'ermite l'affirme. — Voilà qui parle au cœur! et la foule veut être attendrie. Mais quels piètres procédés mélodramatiques! Les grands classiques écrivent pour les hommes sensés; je soupçonne les dramaturges romantiques d'avoir escamoté le succès en écrivant pour les hommes nerveux et pour les femmes sensibles. Trop sucrés, on les goûte et les apprécie seulement à petite dose; il est utile d'ailleurs que tous les genres aient leurs représentants et les prairies des fleurs de toute nuance; mais trop de sel vaut encore mieux que trop de cassonade.

B. — ÉCOLE SENTIMENTALE

Hölderlin (1770-1843), né à Lauffen, Würtemberg) n'a réellement vécu que trente ans environ, car dès 1798 il était déjà fou. Non pas qu'il ait éprouvé de grands malheurs; son existence fut au contraire douce et tranquille. Étudiant en théologie, il étudia surtout les langues anciennes, posséda Platon, fut lié avec Fichte, Humboldt; avec Schiller dont l'entremise lui ouvrit mainte porte et lui assura un emploi honorable de précepteur chez la baronne de Kalb. — Un second préceptorat causa ou plutôt hâta sa démence. La mère de ses élèves, Suzette

[1] Il ne s'en est pas aperçu plus tôt?

Borkenstein, lui inspira une de ces passions bêtes qui ne s'analysent pas. Sous le nom de *Diotima* fut exaltée la dame.

— „Diotima, être bienheureux, figure divine qui m'es „apparue, étincelante de rayons, dans ma nuit!... L'au- „rore de la divinité luit sur ton front!" Et ailleurs : — „Tu te tais et tu souffres : car *ils* ne te comprennent pas!"

Diotima, brave bourgeoise qui veillait sur la cuisine,

avait l'œil sur ses gens
Et réglait la dépense avec économie

se contenta de répondre au pauvre garçon — „qu'il lui faisait pitié, mais que cela ne serait rien." Ce fut si grave que Hölderlin désolé quitta la maison sans prendre congé. Et voilà comment un jeune homme mourut d'amour... lentement, progressivement, en quarante ans! Ah! ce mal-là ne pardonne pas!

Diotima, qui n'était pas amoureuse, était morte depuis longtemps.

„Pour des motifs faciles à deviner nous renonçons à „éditer les poésies que Hölderlin composa pendant sa „folie", dit le libraire, édition de 1873. C'est dommage. — On parle de l'*Hellénisme* de ce poète. Il est superficiel. Les épigraphes grecques, telles que Προςκυνοῦντες τὴν εἱμαρμένην, σοφοι (il est sage d'obéir au destin) ne prouvent rien; non plus que l'abus d'un glossaire hellénique : Marathon, Cypris, l'Agora, l'Ilyssus, le Céphise, Arès (pour Mars), le fils de Maïa (Mercure), Aspasia et Diotima, la sus-nommée.

— „Un désir m'entraîne vers ce beau pays, vers Alcée, „vers Anacréon, et je voudrais dormir dans l'étroit cer- „cueil auprès des *saints* tombés à Marathon! Ah! que la „dernière de mes larmes coule pour la Grèce sacrée et

„coupez, ô Parques, le fil de mes jours, car mon cœur „appartient aux morts!“

Ces vers et cent autres attestent l'enthousiasme pour le siècle de Périclès, mais n'en reproduisent pas le moindre écho. Dans une éclaircie, Hölderlin conseillait à ses compatriotes — „de ne pas railler les marmots, très fiers, le „fouet en main, sur leur cheval de bois. Car vous aussi, „Allemands, pensez beaucoup et n'avancez guère.“ Mais ces boutades sont rares. — La strophe est harmonieuse; le style suffisamment sobre. On lit, passe sans secousse, sans surprise, d'une pièce où l'auteur veut imiter Empédocle et se jeter la tête la première dans l'Etna, à une autre pièce où il veut s'embarquer pour le cap Sunium et revoir les forêts (?) d'Ilion; et l'on tourne enfin la dernière page, atteint par une douce émotion qui ressemble beaucoup à l'assoupissement.

Ne bougeons plus! Car cette somnolence nous dispose à merveille à ouïr *Schulze* (Ernest, 1789-1817, né à Celle), dont l'amour fut aussi tendre et plus sage. Il aima une jeune fille, Cécile, et non pas, comme Hölderlin, la mère de plusieurs enfants. Il ne l'oublia pas quand elle fut morte; et cette fidèle affection pour sa fiancée n'a pas peu contribué à entourer le jeune poitrinaire d'une poétique auréole. Il intitula *Cécile* un long poème très ennuyeux et sa *Rose enchantée* est vraiment monochrome. L'a-t-il offerte à sa bien-aimée?

— „Lorsque après maints tristes jours tu me saluas d'un „mot gracieux, ma bouche aurait voulu te dire: Merci! „Mais j'aurais facilement encouru ta colère, car ton sein „se ferme au murmure de ma plainte comme aux confi-„dences de ma joie. Eh bien, au lieu de moi écoute la „Muse: nul ne peut imposer silence aux divinités.“

Si cette dédicace anonyme s'adresse à Cécile, on avouera que la demoiselle avait le caractère acariâtre. Elle se fâchait pour un oui, pour un non. Le tremblant jeune homme semble ne savoir sur quel pied danser.

La *Rose enchantée* redevient princesse à la voix d'Alpin, „pauvre ténor qui ne peut donner que son chant, et dont, „s'il meurt, personne ne saurait même indiquer le tom„beau" (3,84). Et la reine des fées transforme en collier de perles les gouttes de rosée que la fleur portait sur ses pétales! — Je sens que, si j'étais jeune fille, j'aimerais, assise en songeant

...Aux voix étouffées
Qui viennent des déserts
Entendre les génies
Mêler les harmonies
Des chansons infinies
Qu'ils chantent dans les airs!

(est-ce là vraiment du V. Hugo?) jusqu'à ce qu'un coup de vent emportât mon château de cartes et que le livre, tombant à terre, me réveillât.

Les pièces fugitives de Schulze sont du même goût: gentilles, aimables à première vue. Relisez-les, elles ennuient; traduisez-les, elles n'ont plus de sens.

Lied der Vöglein

Von Zweig zu Zweige hüpfen,
Durch Wies' und Busch zu schlüpfen,
Zu ruhn in weichen Grases Schooß,
Das ist das Loos
Der kleinen bunten Sänger;
Je länger,
Je lieber süßes Loos!

Poésie pour les très jeunes demoiselles.

Tiedge (Auguste, 1752-1841) fut *imbécile*[1] jusqu'à sa quinzième année. Son père, instituteur hypocondriaque, avait le droit de s'écrier, comme Diafoirus : — „Bon! „tant mieux! les arbres tardifs sont ceux qui portent les „meilleurs fruits; et cette lenteur à comprendre, cette „pesanteur d'imagination est la marque d'un bon juge- „ment... à venir.“ Le brave garçon passa ses *licences*, comme les passa Thomas Diafoirus; puis fit des petites poésies — „badinages insignifiants, misérables... cliquetis „de mots vides de sens[2].“

On voit qu'en général les Prussiens ont droit d'être fiers de leurs écrivains.

N'ayant pas, comme quelques-uns de ses confrères en poésie, l'avantage d'être fou (être imbécile est moins dangereux, mais dure encore plus longtemps), Tiedge dut se borner aux sujets doucereux, onctueux; à gratter la chanterelle sentimentale.

Fleurs semées sur la tombe d'un enfant!

Le titre seul, bien énoncé, attendrit. Mais sa réputation fut assurée par *Uranie* ou *De l'immortalité*. Eckermann raconte que le volume se trouvait sur toutes les tables, que le texte alimentait tous les entretiens et que de pieuses commères, fières de croire *avec Tiedge* à l'immortalité, eurent l'impertinence de questionner sur ce dogme le vieux Gœthe! de lui faire subir un examen de conscience! Elles s'adressaient bien. Mais dans ces cercles, où domine le piétisme fade, un poète plus fade encore est adulé. Mme von der Recke fit de lui son fidèle caniche; bref, lui légua des rentes et une place *à côté d'elle* dans

[1] Blödsinnig, dit formellement son biographe. (O. Lange.)
[2] Vilmar, Lit. Geschichte, 444.

son caveau. L'amour des choses immortelles est plus pratique que le vulgaire ne le croit.

Pendant que Tiedge chante la vie future et se procure ainsi le vivre et le couvert dans la présente, *Salis* (1762-1834), ancien *capitaine suisse* à Versailles, bon soldat, utile citoyen, vante l'air pur et les paysages de sa patrie; *Kosegarten* (Théodule) raconte des légendes ou esquisse des pastorales dont la plus connue est *Joconde*, et *Seume* voyage.

Seume (Gottfried, 1763-1810) était le fils d'un paysan. Recueilli, orphelin, par le comte de Hohenthal-Knautheim, il devint à Leipzig étudiant en théologie. Cette étude le dégoûta et il tourna le dos à l'université.

„L'enquête prouva que je n'avais ni tué un camarade, „ni séduit une fille, ni laissé de dettes; que j'avais même, „la veille de mon départ, payé les quelques écus que je „devais. Donc, ne pouvant découvrir le motif de mon „éloignement, on me jugea fou et, avec les honneurs dûs „à mon malheur, on m'inséra dans les journaux. Qu'un „étudiant eût, avant de décamper, payé ses dettes, sem„blait une preuve manifeste de démence.“

Il partait avec un Tacite dans sa poche; et ce détail indique les idées et les sentiments du jeune homme. Enrôlé de vive force par les officiers recruteurs, il fut traîné en Amérique, s'échappa, retomba entre les mains des Prussiens [1], puis des Russes, fut le témoin impuissant des atrocités commises en Pologne... Dès lors, l'âme attristée, il marcha devant lui, vivant plus avec la nature qu'avec les hommes et cherchant dans la studieuse lecture des classiques, dans la contemplation de *la Nature des*

[1] Voyez la description du recrutement dans *Candide* de Voltaire.

choses, l'oubli ou la résignation. — „Il y a, dit-il, dans „le monde bien des moyens de vivre honnête; s'ils font „défaut, on a la ressource de ne plus vivre.“

Seume était un noble cœur, peut-être un grand caractère; mais, comme il n'a pas voulu rester théologien et que dans son livre *Promenade à Syracuse* (publié en 1803) se déroule mainte narration peu orthodoxe, par exemple : l'origine des stigmates de saint François; où se présentent des réflexions de ce genre : — „Les moines „(en Italie) s'engraissent et le peuple crève de faim... „On vole, on tue, etc..., et la cause de tant de maux „est votre religion, opprobre de la raison humaine“; M. Vilmar[1] prononce que Seume est — „bête, désagréable, „pauvre en idées, sec, fier de cette pauvreté et de cette „sécheresse, envieux et *enragé!*“

La *foi* des écrivains est indifférente en littérature; leur *bonne foi* seule nous regarde. Un laïque est parfois plus épiscopal que son évêque; je suis persuadé que le clergé lettré excuse une satire même à son adresse, pourvu que cette satire soit spirituelle; et le clergé lettré a bien raison! Quand Rabelais était accusé d'hérésie par le pouvoir civil, Rabelais trouvait refuge auprès du pape.

La lecture de Seume est très séduisante. Ce voyageur a su voir et juger presque toujours avec une calme impartialité. En maints passages il a su rendre justice aux Français, sans se laisser induire en erreur par des abus locaux ou personnels. — „On ne devrait jamais dire : Les „princes sont une mauvaise engeance; mais ce prince-ci „ou celui-là agit mal à telle ou telle époque.“ Ses appréciations esthétiques sur l'Italie sont dignes d'un connais-

[1] Moins juste que M. Heinrich : « La *Promenade à Syracuse est l'œuvre d'un penseur.* »

seur délicat. Seume est un confrère de P. L. Courier, soldat comme lui, helléniste aussi passionné. Il a vu des mêmes yeux, partagé les mêmes sentiments. Il est même plus indulgent envers notre armée. „Les Français se sont en général bien comportés en Italie; on ne peut non plus leur refuser ce témoignage en Allemagne. On raconte des exemples de dévoûment et de magnanimité qui consolent le philanthrope... Isolément, des généraux, des commissaires font souvent un contraste scandaleux. *Murat* est cité partout comme voleur et malfaiteur.“ Comparez avec la célèbre lettre de Courier du 15 avril 1806.

A cinq années près, ces deux hommes pouvaient se rencontrer et se seraient certainement aimés pour l'amour du grec. Une coïncidence entre cent autres montre l'affinité. *L'Aventure en Calabre*, contée si plaisamment par Courier, est presque identique dans Seume. — „J'oubliais de te narrer sur Itri une grave histoire, grave pour moi. (Courier dit : c'est du noir, prenez-y garde.) Itri est un trou; l'auberge était mauvaise. Notre hôtesse était une vieille maritorne, qui avait perdu son mari dans la révolution et pris un gars pour le ménage et son usage...“ La même querelle ouïe du haut de la soupente; le même camarade qui ronfle avec l'insouciance de sa jeunesse, etc. Le récit français semble n'avoir fait sur cette ébauche que les retouches adroites de la *mise au point*, n'avoir ajouté que les traits qui *finissent* ce conte de brigands.

La *Promenade à Syracuse* est d'un style aussi franc que les lettres de Courier, et sa lecture est infiniment plus instructive. Seume, toujours sincère et toujours modeste, mériterait d'être plus connu en France et son éloge que j'entendis de la bouche d'hommes distingués a confirmé encore ma sympathie.

La dernière partie du volume concerne la France; et

ces remarques d'un étranger nous font connaître à nous-mêmes notre pays. Son jugement sur Bonaparte est admirable de précision; curieux même comme prophétie. Enfin le voyageur qui écrit au départ: — „J'ai trouvé partout à Paris prévenance et affabilité... „Je ne suis l'ennemi d'aucun homme; je suis l'ami de la vérité, de la liberté, de la justice; je n'ai dans l'âme ni envie ni jalousie...", n'est pourtant pas un enragé!

Respect à tous les braves gens qui ont souffert! respect à celui qui, ayant vu les massacres de Pologne:

12,000 personnes sans défense égorgées à Praga
par Souvarow (1794)

renonça à toute faveur et à tout emploi gouvernemental et partit à pied, lisant Tacite, traduisant Théocrite [1], et cherchant

...quelque endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

C. — LES PATRIOTES

„Je n'ai plus, écrivait Seume, ni prétention, ni crainte,
„ni espoir. Il ne faut pas compter sur l'approbation des
„hommes. Ils élèvent aujourd'hui des statues et demain
„décrètent l'exil... pour le même homme et pour le même
„acte."

Mais, auprès de ces résignés qu'on n'a pas le courage

[1] Seume, faisant signer son passeport, affirma à la chancellerie qu'il partait pour étudier Théocrite et, ajouta-t-il, pour donner du jeu à sa rate qui, depuis la lecture des Odes de Klopstock, était tout aplatie.

de blâmer, remue et pérore une cohorte ardente qui supporte mal le joug. *Frena ferox spumantia mandit.* A sa tête *Arndt* (Moritz, 1769-1860, né dans l'île de Rügen) qui composa la marseillaise allemande :

> Le Dieu qui fit croître le fer
> N'a pas voulu d'esclaves...

Körner qui jette *le cri de l'épée; Rückert* qui forge les *Sonnets cuirassés; Collin, Schenkendorf* qui alimentent le feu patriotique.

Si les événements de 1870 ont rendu quelque actualité à ces strophes hargneuses, leur lecture cause une double impression. La justice oblige de louer le patriotisme qui souleva l'Allemagne contre Napoléon; elle s'est honorée par ce grand mouvement national. Où que le courage se montre, il mérite l'estime de l'adversaire. Telle est la première impression, fière et grave. L'autre est pitoyable. Le cœur se serre devant tant d'illusions généreuses, entretenues chaudement aussi longtemps que dura le danger, puis brutalement refroidies dès que les trônes furent consolidés. Profonde pitié inspirent ces pauvres nations que les mêmes mots creux et sonores entraînent toujours. Liberté ! Indépendance !... Le lion emmène à la chasse toujours les mêmes ânes et les mêmes singes qu'il invite, quand vient l'heure du goûter, à se taire et à lécher les restes. *Körner* se fit tuer pour la cause qu'il chantait : Très bien; mais *Rückert* — „cédant aux instances de sa famille, s'abstint de prendre part à la guerre"; — mais le farouche *Arndt* vécut, sans blessures, jusqu'à 91 ans. Chacun ne peut sans doute servir sa patrie de la même manière; mais les hallalis qu'ont lancés ces cors de chasse pour exciter la meute sonnent, la fête passée, odieusement faux. Au bel enthousiasme succède

le désappointement; les piqueurs dînent et racontent leurs exploits; les chiens (ceux qui n'ont pas été décousus) sont fouaillés au chenil avec une pâtée dégoûtante. Que diable! Ils ne peuvent pas tout avoir! Ils ont été régalés par une belle musique de cuivre!

Le patriotisme est une belle chose et les Allemands ont le droit de citer bien haut leur Körner; mais ce patriotisme flamboyant aurait pu, dans ces nobles cœurs, s'enflammer plus tôt, au lieu d'attendre que l'incendie de Moscou prêtât les tisons.

> Combien, au jour de la curée,
> Étaient-ils de corbeaux contre l'aigle expirant?

Laissons cela. A l'histoire le soin de distribuer l'éloge et le blâme; nous ne voulons qu'indiquer pourquoi ces chants de guerre ont vieilli, pourquoi ils excitent souvent le rire. Körner interpelle son épée comme une femme. — „Oui, bonne épée, je suis libre et je t'aime tendrement, „comme si tu m'étais unie, comme ma chère fiancée!" Le plaisant est qu'il continue la métaphore déjà téméraire. L'épée prie son amant de ne pas la laisser *languir!* Elle a envie de l'embrasser! Elle l'appelle avec ivresse, lui promettant les... primeurs de son amour! etc. Dans ces chants retentit le plus effroyable cliquetis de mots autour d'un très petit nombre d'idées. La langue allemande fournit à volonté les onomatopées et permet la plus prolixe redondance : ôtez les phrases oiseuses, les comparaisons usées, les allitérations qui traînent partout, et vous serez étonnés de la pauvreté de ces hymnes. Amplifications de rhétorique, qu'un bon élève aurait faites, au choix, en allemand ou en vers latins. Nous ne discutons pas le sentiment qui les a dictées : nous apprécions seulement la composition. Un court exemple : — „Le ciel nous aide!

„L'enfer reculera. Allons, brave peuple! allons! crie la „Liberté; allons! Ton cœur bat fort; tes chênes poussent „haut (?), que t'importent les tumuli de tes cadavres? Plantes-y le drapeau de la liberté !...“ On peut, sans s'épuiser, continuer longtemps sur ce ton-là. De tels vers se fabriquent à la douzaine. L'intention seule peut être excellente. L'est-elle? — Les haines nationales sont un triste sentiment qui mord surtout les classes illettrées; et ceux qui, pour soutenir une cause, sont contraints de remuer des passions populaires rien moins que nobles, oublieront nécessairement la modération. Les chants de guerre occuperont donc dans une littérature un rang inférieur, pour la même raison qui subordonne un *Pas redoublé* de musique militaire à une cavatine d'opéra. Ici faut-il satisfaire le goût le plus délicat; là, il suffit de *chauffer* l'enthousiasme; et la grosse caisse y fait merveilles.

Sous ce Körner lützovien est le Körner admirateur et imitateur de Schiller. *Zryny* — *Rosamunde* (tragédies) — *La Fiancée* — *Le Veilleur* — *Le Cousin de Brême* — *La Gouvernante* — annonçaient un poète dont l'âge aurait développé le talent. L'Allemagne honore avec raison sa mémoire; et quiconque se met au-dessus des rancunes déplore sa mort prématurée. Théodore Körner, mort pour sa patrie à 22 ans, laisse le souvenir le plus honorable : nul doute qu'après la victoire il ne se fût montré généreux et n'eût tourné comme Schiller, l'ami intime de sa maison, ses yeux et son cœur vers le bien et le beau.

Joseph von *Collin* (1772-1811, né à Vienne) fut surtout un lettré. Il vit le patriotisme à travers Sparte et Rome; ses tragédies *Regulus*, *Coriolan*, *les Horaces*, le prouvent. Bien écrites, très régulières (sans plaisanterie) elles rap-

pellent le consciencieux travail de Lessing. Mieux doué que *Arndt*, Collin fut moins populaire. Cela se comprend. Juriste distingué, conseiller aulique, menant de front les soins de la chancellerie et les occupations littéraires, il mourut à 39 ans, tandis que le fougueux Arndt, mangeur de Français, ne cracha sa dernière bile qu'à 91 ans. Et cela se comprend encore.

Depuis Arndt et son orchestre, le patriotisme inspira d'autres talents. Je cite avec plaisir *Nicolas Becker* (1809-1845), dont le *Rhin allemand* eut le mérite de provoquer la riposte de Musset. Heureux Becker! Il passera maintenant à la postérité. Ce, avec ces strophes incomparables :

> Ils ne doivent pas l'avoir,
> Le libre Rhin allemand,
> Aussi longtemps que là-bas de hardis garçons
> Rechercheront de sveltes filles;
>
> Aussi longtemps qu'un poisson dans le fond
> Lèvera sa nageoire...

appréciez, lecteurs, cette heureuse association d'idées; les nageoires et les jeunes filles! La *Vierge* et les *Poissons*, comme dans le Zodiaque. On pourrait même ajouter la *Balance*, pour y peser les 1000 thalers payés à l'auteur par le roi de Prusse et la coupe envoyée par le roi de Bavière (coupe de prix, dit König, *D. Lit.* 825). La pièce est datée de 1840. Ces bonnes gens-là ne pensaient nullement à la conquête de l'Alsace, n'est-il pas vrai? — Et les *sveltes* jeunes filles! A peu près le jugement de Voltaire sur une Westphalienne d'alors : „Madame la baronne, qui pesait environ 350 livres, s'attirait par là une très grande considération..." (Candide, ch. I.)

Candide? J'ai trouvé ce nom-là, sous sa forme latine :

Karl Candidus, dans le gros livre de König. Ce patriote aimait tant sa patrie qu'il est allé vivre à Odessa (*ubi bene, ibi patria*), non pas comme espion, fi donc! comme curé. Et ce ministre du Dieu de paix écrivit ces vers :

Près la mer Noire m'advint la nouvelle,
Que Strasbourg n'était plus velche à cette heure ;
Alors je me sentis si bien, si libre,
Si *goguenard* et si sérieux à la fois!
Maintenant nous sommes Allemands pour tous les temps,
Désormais jusqu'en toute éternité.

Je ne discute pas le sentiment; j'admire seulement la poésie. Pourquoi „maintenant nous sommes Allemands" est-il souligné? Parce que *Karl Candidus* est un Alsacien, ce qui n'est ni le moins piquant de l'histoire ni le moins instructif. — König, qui se réjouit de cette défection, déplore que ce „fidèle patriote" soit mort peu après (1872) d'une fluxion de poitrine. C'est parce que l'imprudent avait relu ses poésies : il a pris froid.

Une pièce célèbre de *Arndt* est écrite sur ce thème : *La patrie de l'Allemand, où est-elle?* — Or, il appert des variations exécutées que cette patrie englobe d'abord la *Suisse et l'Autriche*. Mais elle s'étend encore bien plus loin. Elle est „partout où résonne la langue allemande!" — „*Partout où l'honnêteté brille!*" C'est comique. Partout où la colère écrase la frivolité française; *partout où un Français s'appelle un ennemi.* — C'est plus sincère.

Arndt a oublié encore bien des endroits; ceux, par exemple, où se pratique, suivant le mot de Edmond About, „l'exportation des blondes"; ceux où s'exercent certains métiers qui répugneraient même aux coolies...

Das soll es sein!
Das, wackrer Deutscher, nenne dein!

Eh bien, ces gens-là ont raison de nous mépriser, puisque après avoir été par eux injuriés, battus, volés, brûlés, nous avons la bassesse de les accueillir tendrement chez nous, dans nos usines, dans nos bureaux, dans nos lycées, dans nos familles ! Les morts de Gravelotte n'étaient pas encore ensevelis que déjà se bâclaient des mariages. Des Français ayant subi les hontes de la capitulation et de la captivité, ont raccroché des épouses prussiennes ! Des Françaises, dont le père expirait à l'ambulance, se sont laissé bâter par des *Hans* et des *Peter* et vécurent de honte. — Le mal est admis en souriant. Les „bonnes" allemandes demandent cent sous de gages de moins qu'une Picarde : on leur confie les clefs. Nous ne leur confierions pas notre chien, mais nous leur livrons nos enfants. Cent sous d'économie... Les employés prussiens sont plus *serviables* : nous leur livrons nos caisses, la liste de nos clients, nos procédés, nos relations. La Prusse nous a bâtonnés : vive la Prusse ! Nous forcerons même nos filles à apprendre l'allemand ; elles se marieront peut-être alors encore plus aisément à ces soudards-là. Vive la Prusse ! Nous ne jouons déjà plus que sa musique.

Je n'en veux pas aux Allemands. Ils ont le droit de gagner leur vie où ils peuvent. Ils ont le droit de nous exploiter ; et ils y réussissent, car ils sont souvent plus laborieux, plus patients que nous. J'en veux aux Français ! Car, avec nos fameuses brillantes qualités, nous ne sommes trop souvent que des niais.

Cependant, des politiciens-poètes amusent la galerie et jonglent avec le mot sonore : Revanche ; cependant des héros plus bavards que farouches effritent d'avance l'énergie patriotique en la grattant mal à propos. Certes, je ne mets en doute ni leur courage ni leur loyauté. J'ose mettre en doute leur sagesse.

Mais ceci tournerait presque à la discussion politique. Mieux vaut revenir à la littérature et m'y mettre à couvert. Et comme Sganarelle, tout pauvre valet qu'il fût, réprimandait — respectueusement — Don Juan son maître, je débiterais volontiers aussi mon petit sermon à nos guerriers compromettants.

Tous mes respects, mon capitaine !
J'aime un soldat qui parle haut,
Gardant au cœur sa forte haine,
Comme on le doit, comme il le faut.

Qui bondit, brandissant l'épée,
A la tête des escadrons,
Brûlant d'écrire une épopée
Qui fasse oublier nos affronts ;

Et culbute par sa bravoure
La tactique et ses plans pesants... —
Le comité qui vous entoure
Trépigne d'aise à vos accents.

Car vous chauffez l'enthousiasme
Par des vers bravement tournés,
Où vous prodiguez le sarcasme
Aux Teutons et les pieds-de-nez.

Vous leur assignez sur la Meuse
Prompt rendez-vous... dans l'avenir :
Dans votre strophe belliqueuse
On entend le cheval hennir.

En avant, Masséna, Cambronne !
Chose et Machin, guerriers connus !
Arthur et sa bande bretonne,
Vercingétorix et Brennus !

Bayard, Casimir, Déroulède,
Sur leurs coursiers soufflant du feu
Se sont élancés... Tout leur cède !
Paraître et vaincre, c'est un jeu.

La guerre, au bruit d'une fanfare,
Se fait comme dans les romans :
Il dit, il court, il s'en empare.
Tout est tué. Plus d'Allemands !

Ça vous pose en foudre de guerre,
En saint Michel contemporain : —
Mais, comme dit un vieux refrain,
C'est là ce qui me désespère !

Ce n'est point par un fier serment,
Par des airs de tranche-montagne,
Qu'on empêchera l'Allemand,
S'il lui plaît, d'entrer en Champagne.

Hardiment si vous combattiez
Vous croyez l'Alsace reprise ? —
C'est toujours la même bêtise
Depuis Azincourt et Poitiers !

Assez de tartines vantardes
Sur la France et sur les Français.
Laissez les Gaulois et les bardes,
Gens de bien, oui, mais trépassés !

Applaudissent les demoiselles
Vos finales bémolisés !
Attendrissez ! Attendrissez !...
Nous, hélas, voyons les ficelles.

Travaillons plus, bavardons moins,
De peur qu'un juron nous réponde.
Laissons se rouiller dans leurs coins
Les héros de la Table-Ronde.

Pas de bravades ! Trop souvent
Le Français se monta la tête.
Le bavard qui sème le vent
Ne récolte que la tempête.

Se taire ! — et piocher ferme et dur;
Ce qu'on ne sait pas, qu'on l'apprenne
Modestement. C'est le plus sûr.
Réfléchissez, mon capitaine !

Nous parlerons plus tard de *Rückert*, dont les poésies ont éprouvé le sort commun; je veux dire que les plus célèbres sont les plus humaines et les moins patriotiques. Pareil mécompte est advenu aux chansons de Béranger : car la scène politique se transforme sans cesse et le cœur reste toujours le même. L'automne emporte les feuilles sèches et les royautés déchues; mais les hivers passent sans blanchir les cheveux de *Lisette*.

Arndt a-t-il pressenti que les échos belliqueux se perdaient les premiers lorsqu'il rajustait à sa *lyre d'airain* une corde plus tendre? Le son n'en est pas très mélodieux; la corde non plus n'est pas très neuve : mais ne tenons pas rigueur au vieux grognard.

J'ai dit à l'aurore : Pourquoi brilles-tu,
Si rose et si claire et si lumineuse ?
J'ai dit à la jeune, à la belle fille :
Pourquoi pares-tu ta fraîche figure ?
Aurore, bientôt tu devras pâlir !
Tu te flétriras, belle jeune fille !
Ne vous parez pas.

Je me suis parée ainsi, dit l'Aurore,
Si rose et si claire et si lumineuse;
Car si le Destin pâle me menace
Je ne m'inquiète et veux l'ignorer.
Celui qui prêta l'éclat aux étoiles,
L'éclat à la lune, a rougi mes joues.
Je suis sans souci.

Je mets ma couronne — ainsi dit la vierge —
Puisque mon printemps est encore en fleurs ;
Me faudrait-il donc déplorer sans cesse
La fleur qui se fane et le temps qui fuit?
A celui qui veille aux nids des oiseaux,
Qui veut que la fleur éclose et se fane —
J'ai soumis mon cœur.

On peut, sans danger pour les intelligences, laisser errer par les rues ces poèmes-là : ils ne mordront personne.

Max von Schenkendorf (1783-1817, né à Tilsitt) ajouta à la lyre d'airain la fibre religieuse qui éveilla des échos dans bien des cœurs : la foi en Dieu donne la foi dans le succès. J'ose néanmoins trouver que trop souvent Schenkendorf est tombé dans l'imitation banale d'un cantique :

— „Calme divin ! matinée dominicale ! Repos commandé „par le Seigneur ! O mon âme, veille et brûle aussi dans „la claire aurore !

„Pourrais-je demeurer dans ma chambre quand le „peuple chemine à l'église? Pourrais-je travailler comme „tous les jours quand le son de la cloche retentit?...“ etc.

Dans une autre pièce l'auteur s'écrie :

„Si j'avais des ailes, si j'avais des ailes, je volerais vers „mon étoile; par delà les mers, vallées, collines, sans „borne et sans bride, je suivrais toujours mon Seigneur ! „Ah ! ce fut une grande bénédiction quand il se prome- „nait avec ses disciples dans les champs, dans les che- „mins..., etc.“

J'aime mieux l'Évangile en prose. Sur un motif de *Bach* ces pieuses babioles peuvent toucher l'âme; sans musique, c'est un peu fade. Très lié avec *Jung-Stilling* (1740-1817), cet oculiste, ce philanthrope si original, Schenkendorf eut là toutes les occasions désirables de fortifier sa confiance en Dieu. D'autre part il était fonctionnaire et avait par conséquent du temps devant lui pour rimer à son aise de petites chansons.

Sommes-nous trop sévères? Sans doute Schenkendorf a signé plusieurs *Lieder* gracieux; mais est-on vraiment poète pour avoir habilement juxtaposé quelques vérités

si banales, délayé quelques prêches si incontestables que la mère Michel s'exclame : „Oh! comme c'est touché! „*Dieu est puissant... Le tout est plus grand que la partie...* „Voilà la poésie telle que je la comprends. Cet homme-là „est étonnant ; je ferai apprendre ses pièces à ma petite-„fille... si elle veut.“ Nous ne critiquons pas ces auteurs parce qu'ils sont allemands, car nous adressons les mêmes reproches à maints auteurs français. De quelles plates et sottes choses n'est pas bourrée souvent une „Abeille poétique?“ De combien de petits Savoyards partant pour la France! De petites Violettes dédaignées par la Rose orgueilleuse! De pauvres vieilles femmes dans leur vieux ménage, priant le bon Dieu en latin dans un pauvre vieux bouquin, — n'a-t-on pas berné notre enfance!

Dans une pièce, d'ailleurs très bien tournée, Schenkendorf s'écrie : „Ah! quand vous voulez bien prier Dieu, priez-le dans votre langue maternelle!“ C'est en effet plus commode. Néanmoins, dans celle-ci ou dans une autre, Dieu comprendra toujours. — En Allemagne comme en France cette poésie-là aboutit *à la Croix de ma mère!!* (romance pour toutes les voix), *à Zizi le petit mousse* (air à glapir sur les deux mêmes notes), etc. Je propose *les quarante Orphelins!* La gravure représenterait une gouttière enguirlandée de mouchoirs :

> Venez, vous qui pleurez ! Le ciel est le tuteur,
> Le tuteur est le ciel, le tuteur-protecteur
> Des Quarante Orphelins ! ! (*bis*)

La *Croix de ma mère*, après avoir exaspéré tous ceux qui ont des nerfs au lieu d'avoir des cordes, sert maintenant d'enseigne aux échoppes. Espérons qu'on l'y laissera.

D. — ÉCOLE ROMANTIQUE PROPREMENT DITE

Novalis (Friedrich von Hardenberg, 1772-1801).

„Sa réputation est fondée plutôt sur ce que, au jugement de ses amis, il eût pu encore produire, que sur ce „qu'il a réellement produit. Et quel poète, de tout temps „et de toute nation, eût pu mourir en sa première jeunesse „sans laisser la critique indécise sur son véritable talent?" Ainsi s'exprime Lessing (Dramat. de Hambourg) au sujet de *Cronegk*, mort à 26 ans. Or, la même réserve et semblable expression de regret conviendraient à Novalis. Sans doute, le destin de ce jeune homme qui succombe à des peines de cœur et à la phthisie, qui meurt aux accords du piano, est touchant et poétique; mais le peu qu'il a écrit n'explique pas sa renommée. La pitié a évidemment surpris l'admiration de ses compatriotes. — Puisqu'il est vénéré comme un romantique pur, examinons de près cet idéal.

Sa vie si courte est d'une simplicité extrême : — „Tu „réclames, cher père, mon *Curriculum vitæ?* Le voici :
„A la Saint-Michel 1790, j'allai à Jéna; idem, 91 à „Leipzig; Pâques 93, Wittemberg, où je subis (94) l'examen; 96, employé aux Salines; 97, Freiberg; Pentecôte „99, je revins à Weissenfels."

Sa vie intérieure est consacrée aux études, la plupart mathématiques, et au souvenir de sa fiancée, Sophie von Kühn. Bravo! Nous voici devant un véritable amour romantique et nous pouvons suivre sur le carnet du poète les progrès de son exaltation mystique correspondant aux progrès du mal physique. Novalis note lui-même

la hauteur, la pression de ses sentiments; et l'on touche ici du doigt certains replis du cœur humain. Par exemple, sa douleur lui devient chère; il la soigne, l'entretient; elle se développe sous ses yeux, se transforme et devient adoration, religion [1]. — „Je ne dois plus vivre que pour „elle; je ne suis ici que pour elle seule et non pas pour „moi ou pour un autre être. *Elle est le bien suprême, le „bien unique!*" Il mouille de pleurs la pierre de son tombeau; revient naturellement hors de lui-même, et son imagination est alors tellement surexcitée qu'il — „voit sa fiancée assise près de lui sur un canapé, de profil, avec „un foulard vert au cou..." Une santé meilleure que la sienne n'eût pu résister à pareille tension nerveuse; la maladie fait des progrès rapides et sur son carnet se lisent des phrases étonnantes. — „Vive impression de sa mort... „Puis sensation douloureuse, intolérable, d'un rhume de „cerveau." Cela, sans transition. Chose étrange! La vanité humaine est au fond de tout. L'idée lui vient que sa propre mort donnerait au monde un admirable exemple de fidélité; qu'elle serait pur dévouement. — „D'ailleurs, „ajoute-t-il, je sens que c'est ma vocation; je dois en „mon printemps dire adieu à toutes choses!..." Et, *immédiatement après*, au plus fort gonflement de son exaltation mystique, il écrit : „A Sachsenhausen, nous rencontrons „des gens qui portent un homme saoul."

Cette succession d'idées n'atteste-t-elle pas la folie? — Était-il heureux en famille? On peut en douter; car, revenant aux mêmes pensées funèbres, il fait réflexion que, s'il meurt, ses parents se consoleront vite [2].

Il y a deux êtres distincts en Novalis : le lettré et le

[1] Ich habe zu Sophie Religion, nicht Liebe.
[2] Meine Mutter genießt mich wenig; so auch mein Vater...

poitrinaire. Selon que le mal physique l'oppresse ou s'allège il écrira : — „*Mon engagement n'est pas pour ce „monde*" ou bien il protestera contre cet abandon de soi-même[1]. Il sera un chrétien convaincu, pleurant sur la Bible; ou philosophe matérialiste osant dire que „la pensée est un mouvement musculaire". Denken ist eine Muskelbewegung. Lui-même avait nettement conscience de son état lorsqu'il écrivait : „L'oppression de l'âme est une *incertitude corporelle.*"

Jamais les femmes n'ont été plus flattées que par les romantiques. Elles sont chez eux des créatures supra-lunaires, qu'on adore à genoux, pour un sourire desquelles on devient fou ou assassin, pour un reproche desquelles on se suicide. Les hyperboles les plus extravagantes, les fusées les plus coûteuses flambent en leur honneur. Pour un seul regard l'amant donne tout... tout ce qui ne lui appartient pas.

> Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes,
> Les anges, les démons courbés devant ma loi,
> Et le profond chaos aux entrailles fécondes,
> L'éternité, l'espace et les cieux et les mondes
> Pour un baiser de toi !
> (V. H., *Feuilles d'Automne.*)

Je t'invite même à dîner!... — Une femme devrait, ce me semble, être offensée de compliments si ridicules. Eh bien, la petite plèbe efféminée s'est pâmée d'aise. *Les droits du cœur* étaient affirmés; les effluves de l'âme étaient condensés en rosée poétique... Novalis fait figure

[1] Ich muß immer noch männlicher mit mir umgehen, mir was zutrauen, nicht kindisch zagen und weich thun. Schmerz und Weh muß ich besser ertragen lernen.

parmi ces chantres éthérés qui dans une femme aiment uniquement sa belle âme : „Elle est le bien suprême! ma religion!“ Voilà le véritable amour! et quel honneur fait cette adoration en même temps au jeune homme qui fut le fidèle et à la demoiselle qui fut la déesse! Quel honneur, n'est-ce pas? Eh bien, voici le portrait de la déesse, de la céleste vierge allemande. Ce portrait, détail piquant, est tracé par l'adorateur lui-même, par Novalis-le-Pieux. — J'extrais, *passim*.

1° Sophie a un étrange entêtement.

2° Effronterie envers son père : elle s'attire des coups.

3° La poésie ne lui dit guère.

4° Elle aime à dominer.

5° *Elle fume.*

6° Elle a peur des revenants.

7° Son talent d'imitation; sa prodigieuse aptitude à dissimuler (comme les femmes en général)[1].

8° Elle ne croit pas à la vie future.

9° Ses mets favoris : Soupe aux herbes; bœuf, haricots.

10° *Elle aime le vin.* (!)

Très réussie, la déesse allemande! — On voit, qu'à jeun, Novalis y voyait clair. Il est innocent du culte qu'il voua plus tard à cette Sophie. La fièvre fut la seule coupable; et j'espère que ces citations le justifieront de cet amour extravagant dont on voudrait lui faire honneur. — Les strophes qui nous donnent peut-être l'idée la plus nette de sa mélancolie sont intitulées *Contentement*. Le malheureux est tout jeune encore et la maladie lui défend le long espoir. Sois content de ton sort, dit-il, la vie est belle, les bois sont verts; le moindre brin d'herbe annonçant le printemps réjouit l'âme et calme la douleur. Mais

[1] Cette réflexion est de Novalis. *Nota-Bene.*

il s'abuse lui-même, et le sent; il voudrait être joyeux et n'en a plus la force. La nature ne peut la lui rendre; ses amours sont défuntes; l'amitié est belle, mais froide; la philosophie éclaire, mais ne réchauffe pas : et la religion le consolera-t-elle?

Novalis a laissé un roman inachevé : Heinrich von Ofterdingen; dans lequel il voulait — „traversant d'un „pas vainqueur tous les états, tous les métiers, toutes les „institutions, toutes les sciences et tous les âges, glorifier „la poésie!“ Ces projets désordonnés, voulant embrasser le monde qui leur échappe, sont un des symptômes bien connus de la maladie des poitrinaires. La pitié vous saisit devant ses dernières notes; le plan d'une nouvelle qu'il se proposait d'écrire dépeint mieux qu'une longue dissertation l'état mental du poète moribond :

— „Un homme a trouvé son amante. Son inquiétude le „pousse à une nouvelle traversée. Il cherche la religion „sans le savoir. Son amante meurt. Elle lui apparaît en „esprit comme le bien cherché. Il trouve à la maison un „enfant d'elle et devient jardinier (?) — Vie maritime; „pays étrangers. Les océans, le ciel, les orages, les „étoiles. Vie de jardinier...“

C'est le délire d'un fiévreux. Pauvre garçon!

Le grand talent des frères *Schlegel* et les services qu'ils ont rendus à la philologie ne leur assurent cependant pas la sympathie. Les nombreux „faux-pas“ (Otto Lange) d'Auguste-Guillaume (1767-1845), son „outrecuidante vanité“, son double divorce, sa domesticité chez Bernadotte, chez M^me^ de Staël, son envie qui dénigre tout (y compris Euripide, Racine, Molière, Gœthe, etc.), détournent de lui[1]. On est obligé de se souvenir que, savant

[1] « Il sent que si Molière l'avait connu, Molière se serait moqué de lui. » (Gœthe.)

philologue, sa faculté d'assimilation fit de lui l'émérite traducteur de Calderon[1] et de Shakespeare ainsi que de poésies italiennes, espagnoles et portugaises. Son style est souple; mais ses poésies personnelles n'ont ni originalité ni chaleur. Sa ballade souvent citée, *Arion*, est correcte et froide; son élégie *Rome* (depuis la fondation jusqu'à nos jours!) est instructive mais ennuyeuse.

Frédéric Schlegel (1772-1829, né aussi à Hanovre) commit, nous l'avons dit, quelques écarts. On peut surtout lui reprocher de s'être, favori de Metternich, associé aux odieuses vengeances du ministre. En revanche, ses travaux considérables sur „*La poésie grecque et latine*", ses études sur les langues du Midi; son traité sur la langue et la sagesse des Hindous (qu'il écrivit à Paris) lui assurent un nom glorieux dans la littérature. — Schlegel représente le dogmatisme dans l'évolution de l'école romantique; son imagination déréglée, sa sensibilité devant les formes extérieures, lui donnaient, comme à son frère, une étonnante promptitude d'*absorption;* mais sa nature mystique répugne à la raison. Il en arriva à prétendre que — „*la plus haute poésie reposait dans la parodie égoïste*

[1] Encore une idole de l'école romantique. Schlegel, dans son *Cours de Littérature*, a longuement analysé ses mérites, mais les fidèles furent rares; et quoique Pedro Calderon de la Barca

> Incruste un plomb brûlant sur la réalité (?)
>
> MUSSET.

son nom est plus connu que ses œuvres. Une brillante conférence de M. *Bruils*, l'éminent professeur d'espagnol à l'École des Hautes-Études, a convaincu les auditeurs que Calderon avait une originalité trop nationale pour pouvoir s'impatroniser en France. — Gœthe, vantant son habileté scénique, le distinguait, dramaturge, et le récusait, modèle. (Wie viel treffliche Deutsche sind nicht an ihm zu Grunde gegangen!)

de la réalité." C'est-à-dire que si le sentiment est tout, il ne saisira plus le monde qu'au moyen d'une jouissance personnelle, propre à l'individu...

Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse? Aussi la Sainte-Alliance trouva Schlegel tout disposé : conseiller de légation, portant l'ordre papal du Christ, il faisait bombance à table[1], prêchait le communisme en amour et, de plus en plus onctueux, fondait le journal *Concordia* (1820-23) pour ramener toutes les confessions évangéliques dans le sein de l'Église romaine.

„On ne peut le nier; Schlegel sait une foule de choses, „et son érudition, ses lectures vous effraient. Mais cela „ne suffit pas. Sa petite personne est incapable de com„prendre et d'apprécier les grandes natures. A maint point „de vue, ce n'est pas un homme; mais enfin, il est si „instruit et a si bien mérité de la science qu'on peut „fermer les yeux sur ses torts."

Ce jugement de Gœthe sur G. Schlegel s'applique à son frère Frédéric également bien. Du reste, pour faire pièce au vieux poète, ils prônèrent tant qu'ils purent *Louis Tieck* (1773-1853, né à Berlin), amis dangereux qui vous compromettent; l'attente surexcitée du public se trouvant dès lors toujours un peu déçue. De bonnes études (histoire, philologie, langues modernes) à Halle, Göttingen, Erlangen; des relations avec les grands écrivains; un voyage à Rome (1805), à Paris (1817), à Londres; l'intendance du théâtre royal de Dresde; l'entrée, comme lecteur, à la cour de Frédéric-Guillaume IV, aplanirent à Tieck la carrière littéraire. Il la parcourut, très applaudi, avec un énorme bagage.

Tieck écrivit trop, trop tôt, et trop vite. Ses œuvres

[1] Hinneigung zu den Tafelfreuden. (Ad. Stern.)

encombreraient plusieurs rayons de bibliothèque, et l'on regrette qu'il ait noyé tant d'esprit dans tant d'eau claire. Leur abondance coulante, leur honnêteté courante, assurent à ses *Nouvelles* une place d'honneur dans les Magasins pittoresques. Le soir, autour de la lampe, la famille se groupe pour écouter tantôt les voyages merveilleux de Sternbald [1], tantôt la biographie d'un brave ouvrier menuisier qui s'élève à la dignité de patron, ou celle d'une pauvre veuve que sa confiance en Dieu sauve et récompense. Dans *le prince Zerbin*, les enfants s'amusent d'un contraste plaisant, les femmes s'apitoient sur le jeune homme auquel on arrache ses poétiques illusions; le grand-père ou le mari trouve sujet à d'interminables commentaires mi-moraux, mi-politiques. *Barbe-bleue, le Chat botté* (contre Iffland et Böttinger) réjouissent jeunes et vieux, le conte étant pour les naïfs, les allusions pour les malins. Qui ne désirerait d'être l'héroïque jeune homme, dont les brillantes et brûlantes qualités trahissent, en dépit d'une éducation bourgeoise, l'impériale naissance? Quelle jeune fille ne s'éprendrait d'*Octavien*, quand il vole au danger, à la gloire, retrouve son auguste père et endosse, héritier du trône, le manteau de pourpre? Cela, dans le même temps où Dagobert mettait à l'envers sa culotte de velours. — Comme il est tard, comme le récit est long, très long, on s'arrête, hélas! au plus bel endroit, met un signet dans le volume, pour continuer, si les enfants sont sages, la prochaine fois.

Tieck offre un dîner, très appétissant, de viande creuse. L'élégance du couvert, la bonhomie de l'hôte, la gaieté des convives charment jusqu'à ce que votre estomac débilité vous avertisse. Les épices orientales, la sauce

[1] „Der Held ist eine Karrikatur.".

moyen âge, les condiments catholiques ne font pas longtemps illusion; et l'on s'échappe, avide d'une nourriture plus saine, comme s'échappait l'esclave sacerdotal, dégoûté des gâteaux et des primeurs offertes au temple.

> Ut que sacerdotis fugitivus, liba recuso;
> Pane egeo, jam mellitis potiore placentis.

Un petit *Lied* de Tieck résume bien son genre littéraire.

CHANT DE LA NUIT

« Dans le bruissement du vent, dans le silence de la nuit, chemine « là bas un voyageur. Il soupire et pleure et se glisse si doucement « et invoque les étoiles.

« Ma poitrine bat, mon cœur est lourd dans la calme solitude; « ignorant qui je suis, où je vais, d'où je viens, je chemine à travers « la joie et la peine. Petites étoiles d'or, vous êtes éternellement « loin de moi, loin! loin! Hélas, et je me confierais si volontiers à « vous!

« Soudain un tintement résonne autour de lui et la nuit devient « plus claire. Déjà il ne sent plus son cœur si lourd, il semble être « réveillé.

« O homme, tu es près et loin de nous, mais tu n'es pas soli- « taire; aie confiance en nous, ton œil vit souvent notre calme « lumière.

« Petites étoiles d'or, nous ne sommes pas éternellement loin de « toi! Volontiers, volontiers, les étoiles pensent à toi! »

Faut-il railler ou envier l'âge heureux auquel plaisent ces choses-là? Pourquoi cette littérature en sucre candi est-elle loin de nous, *loin, loin?* Pourquoi ne la lisons-nous pas *volontiers, volontiers?* Sommes-nous trop vieux ou bien est-elle trop naïve? Hélas! peut-être sont-ils plus heureux que nous, ceux que l'histoire de *Geneviève de Brabant* fait pleurer; ceux dont l'imagination selle si aisément l'hippogriffe et transporte d'un bond devant un

castel, devant un moustier! N'importe! C'est drôle, en résumé. Au siècle qu'avait ébranlé la Révolution française, un varlet en culotte bicolore offre maintenant un missel avec miniatures, rouge et or, ou l'histoire attendrissante de la belle Perlimpinpette! Aux héros d'Austerlitz on offre des tournois où les dames sont bombardées avec des fleurs! On explique aux classiques attardés que Didon a eu tort de se brûler sur un bûcher; qu'elle eût mieux fait *de se brûler lentement sur l'autel de la religion!* Aux philosophes qui ont osé ériger l'autel de la Raison, „on prouve „la divinité du christianisme par les migrations des „oiseaux, par la sensibilité du serpent à sonnettes au son „de la flûte[1]" et par le bon cœur d'*Annette et de Gaspard!* (Geschichte vom braven Kasperl und dem schönen Annerl[2].) Une vieille femme de 88 ans s'étant couchée sur les marches d'un palais, un rassemblement se forme qui veut l'envoyer coucher ailleurs. Entêtée et bornée, elle s'y refuse et raconte enfin son histoire à l'auteur, qu'elle prie de rédiger une pétition. — Ce récit est bête à faire lever le cœur. On a jeté à la vieille un thaler (3^f75^c) et la vieille... Mais citons textuellement, parce qu'on ne nous croirait pas.

— „Que Dieu vous récompense! Dieu vous laisse „vieillir encore plus que moi et vous donne dans la vieil„lesse la bonne humeur et une aussi belle nuit, avec des „thalers, comme à moi! Et aussi un ami, qui vous fasse „une pétition, quand vous en aurez besoin! Mais mainte„nant, allez au logis, cher ami, et achetez une feuille de „papier et écrivez la pétition. Je vous attendrai ici

[1] Paul Albert, *Littérature française.*

[2] « Dans le cadre restreint de la nouvelle, Brentano a quelquefois approché de la perfection. » (Heinrich.) Nous allons voir.

„encore une heure; ensuite j'irai chez ma filleule; vous „pouvez venir aussi, elle se réjouira aussi de la pétition. „Elle a certainement un bon cœur! Mais les jugements „de la Providence sont merveilleux!

„Après ces mots, la vieille se tut de nouveau, baissa la „tête et sembla prier. Le thaler était encore sur son „tablier. Elle pleurait. — Chère mère, que vous manque-„t-il? Qui vous fait si mal? Vous pleurez? lui dis-je.“

Écoutez-moi maintenant cette tirade.

— „Eh! pourquoi donc ne pleurerais-je pas? *Je pleure* „*sur le thaler, je pleure sur la pétition, je pleure sur tout!* „Mais cela ne sert à rien. Tout est beaucoup mieux sur „terre que nous autres humains ne le méritons, et des „larmes amères comme bile sont encore beaucoup trop „douces. Voyez donc un peu, là, en face, le chameau „d'or de la pharmacie! Ah! comme Dieu a tout fait „splendidement et merveilleusement! Mais l'homme ne „s'en doute pas; et un tel chameau passera plutôt par le „trou d'une aiguille qu'un riche n'entrera dans le royaume „du ciel! Mais pourquoi restez-vous toujours là? Allez „acheter la feuille de papier et apportez-moi la pétition.“

Ce micmac de niaiserie, de mendicité, de religiosité, de thaler, de pétition, de bon Dieu et de chameau pue la vieille campagnarde.

Le reste est à l'avenant. La vieille avait autrefois, étant servante, *une connaissance* à la plus proche caserne; la belle Annerl a été séduite par le comte Grossinger; mais c'est une honnête fille nonobstant (comment donc! Elle a même gagné en honnêteté!), car le séducteur „lui fit avaler des drogues magiques.“ (??) Laissons de côté ces niaiseries et ces saletés, dignes du Brentano dont nous avons plus haut esquissé le portrait.

Nous rencontrons heureusement maintenant le charmant récit de la Motte-Fouqué[1] : *Ondine*.

Un pêcheur a perdu jadis sa fillette, noyée dans le lac, et raconte ce malheur à un chevalier, son hôte d'un soir. Pendant le récit, il pleut, le lac se soulève, des vaguelettes rejaillissent sur les vitres, tantôt câlines comme une caresse, tantôt tristes comme un reproche; et, par les plus ingénieux artifices de style, l'auteur confond dans cette double existence la jeune fille et la naïade. On respire ici une fraîcheur délicieuse; et qui aura lu ce petit livre un jour d'été, dans la campagne, ne saurait plus l'oublier.

Non plus que *l'Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl*, l'homme qui a perdu son ombre. Perdu ou plutôt vendu; ce, en échange d'une bourse inépuisable. Schlemihl semble pouvoir être heureux : jeune, bel et bon, intelligent, généreux, prodigue même; ne trouvera-t-il pas toutes les portes ouvertes et toutes les mains tendues?

Hélas, non! Le monde est encore plus sot qu'avide. Le monde aime l'argent, mais aime surtout l'apparence. *Être*, n'est rien. Il faut *paraître*. — Schlemihl est dédaigné comme une créature incomplète, comme un homme manqué. A qui la faute? Il n'a pas d'ombre! — Manchot, cela passe encore! Boîteux, Vulcain l'était; aveugle, l'Amour ne l'est-il pas? Cul-de-jatte... Hum! On réfléchira. Mais être affligé d'un *manque d'ombre!* d'une Schattenlosigkeit!

Schlemihl devient l'esclave de qui peut trahir son *infirmité;* la victime de ses propres précautions. Il ne peut

[1] La Motte-Fouqué, 1777-1843. Ses nombreux drames et romans de chevalerie : *Le Héros du Nord*, sur Sigurd; *Théodulf; l'Anneau enchanté*, etc., retombent dans l'oubli avec le fatras du moyen âge.

même se marier. En vain il représente au beau-père qu'une ombre ne ferait là ni chaud ni froid; qu'on peut, sans elle, se tirer parfaitement d'affaire... Le beau-père repousse cet indigne : variations spirituelles sur la Fô-ôrme de Brid'oison. Le diable offre restitution en échange de l'âme; mais Schlemihl résiste et jette enfin dans un précipice la bourse fatale. A son tour, il dédaignera le monde et vivra plus heureux dans l'étude de la nature; se disant, comme le philosophe : Plus j'ai connu les hommes, plus j'ai aimé les bêtes.

Chamisso, l'auteur de ce petit livre, émigré en 1789, sans patrie, presque sans foyer, se consola comme son héros par le travail scientifique. Il fit un voyage d'exploration (1815-1818) et publia ses observations de botaniste. — Les strophes mélancoliques sur le château paternel (Boncourt, en Champagne) sont citées dans tous les recueils.

Les Français ont plus à apprendre dans les études littéraires[1] du baron *von Eichendorff* (1788-1857) que dans ses poésies. Celles-ci sont gracieuses, souvent émues; mais là encore reparaît *le cantique*.

MÉLANCOLIE

« Je puis souvent chanter, comme si j'étais heureux ; mais en se-
« cret mes larmes coulent : alors mon cœur est soulagé.

« Ainsi les rossignols, quand se joue au dehors l'air printanier,
« font — de leur cage, cet abîme ! — retentir leur chant doux et
« triste.

« Alors tous les cœurs écoutent et tout se réjouit ; mais personne
« ne sent les douleurs ni la profonde souffrance dans ce chant. »

[1] Le roman allemand du dix-huitième siècle dans ses rapports avec le christianisme. — Histoire de la littérature poétique de l'Allemagne.

Eichendorff, excellent croyant, a trop christianisé ses Lieder. Ils sont souvent cités, souvent appris.

Deux surtout parlent au cœur du peuple. On les entend du nord au sud de l'Allemagne; on ne les évite non plus que sa destinée. Traduisons :

In einem kühlen Grunde.

Dans un frais ravin
J'avais une amie,
Meunière au moulin :
Elle s'est enfuie.

Qu'importe un serment?
La bague reçue?
Ma meunière ment,
La bague est rompue.

Je veux oublier
Ma peine profonde,
En ménétrier
Parcourir le monde;

Je veux vivre au bruit
Du canon, des guerres;
Voir au camp, la nuit,
Les feux militaires...

Ou mourir, afin
De ne plus entendre
Ton chant triste et tendre,
Tic-tac du moulin!

La petite pièce n'a pas grand mérite, mais elle offre un sens. Voici l'autre, bien plus caractéristique.

Wer hat dich, du schöner Wald.

Forêt, qui te fit naître
Si belle sur les monts?

Je veux louer le Maître,
Chanter à pleins poumons :
Adieu, Forêt, verte et profonde!

En bas le bruit du monde,
En haut la paix des bois!
Adieu! Mais que ma voix
En écho sonne encore :
Adieu, Forêt, vaste et sonore!

Nous tiendrons les serments
Prêtés sous tes ombrages :
Marcher droit, rester sages,
S'aimer comme au vieux temps...
Adieu, Forêt, échos chantants!

Cette poésie confirme l'axiome de Beaumarchais : „Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.“ — On le chante notamment *en canon*, comme la mélopée de Frère Jacques. Les étudiants l'entonnent dans les chemins creux et sous les tunnels; les jeunes, dont la voix mue, nasillent; le doyen de la bande, le Moosshaupt[1], s'efforce dans sa poitrine caverneuse de gronder le fa profond. Deux troupes se répondent aussi, aux abois des chiens en colère, d'une colline à l'autre. Ressource indispensable aux sociétés, aux Kränzchen qui s'en vont, par les trains de banlieue, voir un site où il y a eu de l'herbe, cette poésie est à la portée de toutes les intelligences et le musicien a soin de la mettre à la portée de toutes les voix :

Lebe wohl!
Lebe wohl, du schöner Wald!

C'est un air populaire entre tous sur des vers qui satis-

[1] Das bemooste Haupt (la tête moussue) est la meilleure des comédies de Bénédix, le fécond dramaturge de Leipzig.

font à la fois l'esprit et le cœur, qui ne provoquent aucune discussion politique, réconcilient plutôt toutes les confessions et toutes les opinions. On ne semble pas, en le chantant, vouloir braver le gouvernement. Les gendarmes qui l'entendent font chorus. Le cabaretier qui l'endure pour la cent millième fois bat involontairement la mesure, et suppute sous l'ampleur du chant la soif des promeneurs.

L'aveugle au basson qui pleurniche
L'écorche, en se trompant de doigts;
La sébile aux dents, son caniche
Près de lui le grogne à mi-voix :

Lebe wohl!
Lebe wohl, du schöner Wald!

Immermann (1796-1840, né à Magdebourg), juriste, puis directeur du théâtre de Düsseldorf, eut un talent plus souple et plus brillant. Les titres seuls de ses œuvres attestent leur romantisme : *Merlin l'enchanteur; Roncevaux; Tristan et Isolde* (inachevé), etc. Un petit poème intitulé *Tulifäntchen* a surnagé. Quand *Tulipe* mit Fanfan au monde, le logis fut en liesse; Ginès, le fidèle serviteur, eut des pois verts, du pain blanc et, buvant de l'eau, s'endormit ivre-mort. Fanfan est gros comme un radis; mais il a du courage et fera son chemin. — Immermann a versifié très drôlement ce conte populaire pour la joie des enfants, petits et grands...

Riant, comme à cet âge on rit,
De voir d'affreux géants très bêtes
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

Tulifäntchen remarque lui-même que — „le monde „n'aime plus le grandiose ni le spirituel, ni le sens et la

„profondeur, bâillant sur les vers, devant les héros, „devant le ciel. Ce monde n'ouvre plus les yeux que si „on le flatte, le chatouille, le gratte."

Les poésies d'Immermann ont une note plus musicale, un timbre plus harmonieux que celles d'Eichendorff. Citons, par exemple, cette courte pièce intitulée : Sehnsucht (désir).

Oh ! si jamais je la trouvais
Au fond des bois, bien loin du monde,
J'irais dans la forêt profonde
Toujours plus loin, si je pouvais !

Sans un seul regard en arrière,
D'un pas léger, d'un cœur serein !
Notre doux amour solitaire
N'y craindrait envie ou chagrin.

Et les hommes aux haines sombres,
Les plus injustes, les plus forts,
Du moins feraient grâce à nos ombres,
Disant à voix basse : Ils sont morts !

Avoir été ardent patriote, savant orientaliste, habile traducteur, souple poète, fait grand honneur à *Frédéric Rückert* (1789-1866). Ses *sonnets cuirassés* (publiés en 1814), pleins d'un cliquetis d'épées, d'un bruit de ferraille que répercutent les rimes, les assonances, les onomatopées les plus inattendues, parfois les plus bizarres, impressionnèrent fortement les contemporains. Un homme d'esprit écrit toujours à propos; ce qui n'empêche pas d'écrire bien et assure le succès. Musset dépeint plaisamment un poète qui cherchait à être „l'expression de son siècle". Ce poète n'était pas un sot; il tâtonnait dans la bonne voie.

Ainsi Napoléon bat en retraite : Rückert pousse le cri de guerre !

Trois ans plus tard, le Congrès de Vienne annonce au bon peuple que, quand les chiens ont l'honneur de débûcher le sanglier, les coups de boutoir sont pour eux et la hure truffée pour leur maître : Rückert publie aussitôt *la Guirlande du Temps* (Kranz der Zeit), et cadence en jolis vers les grognements expressifs de ses compatriotes. Après quoi, il part pour l'Italie. Un homme d'esprit voyage toujours à propos.

Nous avons déjà vanté l'aptitude des Allemands à traduire les œuvres étrangères; Rückert est un des plus habiles. Il importa par centaines des *sujets* et des *moules* poétiques et semble se complaire à accumuler, pour les vaincre, les difficultés de versification. C'est un Ovide allemand, parlant en vers malgré lui. Spontanéité perfide, qui dévoye le poète vers les chemins battus. A la facilité naturelle il eût dû joindre la difficulté acquise; ouvrir voile au vent, mais serrer le gouvernail. Favori des Muses, il n'eût pas dû devenir leur enfant gâté. Beaucoup trop de ses petits poèmes sont en effet des enfantillages. Comment peut-on vanter ce

SERMON D'AMOUR?

« Que chantez-vous, que me dites-vous, petits oiseaux,
« D'amour ?
« Que sonnez-vous, que plaignez-vous dans mon cœur
« D'amour ?
« Vous m'avez dit, assez chanté,
« Je vous ai assez écouté, compris assez
« D'amour, d'amour !

DEUXIÈME STROPHE

« O chantez maintenant, ô chantez maintenant à la jouvencelle
« L'amour !

« O sonnez maintenant, plaignez maintenant à son cœur
« L'amour !
« Et si vos chants enchantent pour moi le cœur de la jouvencelle,
« Alors toujours, ô petits oiseaux, dites-moi et chantez
« L'amour,
« L'amour, l'amour ! »

On ne peut pas s'empêcher de rire. La musique de cette poésie-là est toute trouvée : une mélopée de castagnettes avec fanfreluches sur le mirliton.

Mais il y aurait mauvaise foi à juger Rückert d'après ces erreurs lyriques. Attiré par un monde dont Gœthe avait en 1819 ouvert les perspectives, il publia en 1822 *les Roses orientales*, six ans avant que V. Hugo ne publiât *les Orientales* tout court. Rückert nous semble, dans ce concours fortuit, mériter le prix. Il possédait l'arabe et le persan; aussi sa couleur locale est-elle réelle, tandis que chez V. Hugo elle est reflétée par une artificieuse rhétorique. Pour le reste, il manie l'allemand aussi prestigieusement que Hugo le français. Les manuels le félicitent d'avoir imité la *gazèle* persane, la *Sloka* hindoue, la *makamé* arabe : noms exotiques qui décorent des plats connus. Nos cuisiniers sont encore plus forts. Au fond, c'est toujours le même ragoût; l'entrelacement, l'enchevêtrement des rimes, l'irrégularité des rythmes, les mots bizarres, les clous de girofle n'y peuvent rien. La plus jolie pièce des *Orientales* de V. Hugo est l'éloge funèbre d'une valseuse occidentale ; sauf les noms propres, l'Orient de Rückert n'apporte, somme toute, rien de bien neuf à notre Occident.

Mais peu importe. L'Allemagne a raison d'honorer en lui un poète fécond et gracieux, dont le cœur pressentait „dans la poésie universelle une universelle réconciliation.“ C'est une utopie qu'un brave homme peut seul rêver. Sur

ses plans, la poésie a dressé des édifices enjolivés de tant d'arabesques, amincis en tant de flèches découpées à jour, que l'on admire l'audace et doute de la solidité.

Le comte *de Platen* (Hallermünde, Auguste, 1796-1835) put au contraire dire comme l'auteur du *Divan* : — „Dans les lointains incommensurables, dans l'océan „des étoiles, je ne me suis pas perdu : je fus comme régé„néré." *Platen* eut la sagesse de renoncer à cette architecture aérienne et s'en alla chercher en Italie les modèles classiques. Il y trouva sous mille formes le rayonnement de l'idéal conçu. Il y trouva même un ami! Le Silésien *Kopisch*, peintre et poète. — L'aspect des Antiques dissipe la vaine exagération; le tumulte romantique se tait, honteux, devant l'Apollon du Belvédère. Platen subit cette heureuse influence et comprit qu'au-dessus du génie de Shakespeare planait, calme, le génie grec.

> Shakespeare émeut, entraîne ; il déchire le cœur...
> Mais tant de vérité cause un plaisir sauvage.
> L'art des Grecs reflétait une idéale image,
> Ennoblissait le mal, eût embelli l'horreur.

dit-il, et dès lors il se sépare de l'école romantique. *La Fourchette mystérieuse* (1826), comédie en 5 actes, raille sans pitié le pathos tragique et prouve, par une burlesque imitation, combien est factice et vide cette sinistre solennité. *Le trésor de Rhampsinit*, spirituelle comédie d'après le récit d'Hérodote; les *Poésies lyriques* (1828), enfin *les Abassides* (1829), poème héroï-comique dans le genre d'*Obéron*, assurent la mémoire de Platen. Le style est excellent et *les Abassides* surtout offrent une lecture charmante. Le sujet se raconte en une phrase : Les fils de Haroun-al-Raschid partent à la recherche d'un cadet emporté par un cheval magique; après maints exploits, les trois frères reviennent au bras de belles princesses.

A l'occasion, Platen plaisante „les poètes à la mode, „qui ne perdent pas leur temps à penser, remplacent „l'instruction par l'inspiration, l'inspiration par le café et „le café par l'eau-de-vie..." Il désire être lui-même compté parmi les classiques, car sa Muse — „compagne de la „vérité, ne se compromet pas avec la populace."

Ainsi qu'il advient aux œuvres d'art, les poésies de Platen sont chaque année mieux appréciées, tandis que les rivalités s'apaisent et que le siècle s'instruit. De lui sont partout cités : *Das Grab im Busento* (sur le roi des Goths, Alaric, enseveli près de Cosenza). *Harmosan ; le Pèlerin de Saint-Just*, etc. La contrainte du sonnet le séduisait et son épitaphe fut un sonnet encore :

In einem Stil, den keiner übertroffen[1].

Ainsi le romantisme se voit renié par un de ses plus brillants adeptes qui, païen, retourne aux anciens dieux.

E. — TRANSITION PHILOSOPHIQUE

Nous pouvons en effet considérer dès lors comme lassé ce retour artificiel vers le moyen âge croyant et naïf. Cette tentative de résurrection coïncide curieusement, on en conviendra, avec les efforts de la Sainte Alliance. Certains livres semblent avoir été fabriqués sur commande, par prosélytisme, pour activer la propagande. L'épopée révolutionnaire, la grandeur et décadence de Napoléon ont troublé les âmes ; une fois encore les Titans rebelles sont tombés foudroyés... Belle matière à bréviaire ! eût dit Rabelais.

[1] Dans un style, que nul n'a surpassé.

Malheureusement, la foi ne se commande pas : elle se parodie, tout au plus. Le *Pèlerinage à Kevlaar* de H. Heine eût pu être signé par un pape : c'est l'œuvre d'un impie.

Disons-le franchement : dans la question principale, les romantiques n'étaient pas des convaincus. La plupart ont vu dans le catholicisme un salutaire catéchisme pour la foule; pour eux-mêmes, un thème brillant. Ils ont transcrit les mélopées chrétiennes en concerti de salon. Un prompt dégoût suivit l'engoûment pour ces variations avec arpèges, ces rêveries *teneramente ed con gran espressione*, qui ne surprennent qu'une fois l'admiration. On s'aperçut vite que l'inspiration céleste et la notation du doigté allaient de compagnie; et le morceau inédit, grandiose, le Nie Dagewesene, n'apparaissant pas, le public tourna le dos.

Les mérites des romantiques furent latéraux : j'entends qu'ils ont donné beaucoup, mais nullement ce qu'ils prétendaient pouvoir donner; semblables aux alchimistes de leur bien-aimé moyen âge qui cherchaient en vain la panacée, mais découvrirent des sels utiles. La théorie de leur école, malgré les plus éclatants paradoxes, n'a pu que mieux faire valoir à tous les bons esprits la sobriété classique. Faust peut encore s'écrier : — „Je suis cruelle-
„ment rejeté dans l'humaine incertitude. Qui m'instruira?
„Que dois-je éviter? Dois-je obéir à cet instinct? Hélas!
„nos actions aussi bien que nos souffrances gênent le cours
„de notre vie!“

Mécontent, inassouvi, le siècle s'adonna à la philosophie. D'aucuns pensent qu'il eût mieux fait de se donner au diable. Cela viendra.

La philosophie allemande notamment jouit d'une désagréable réputation. Quoique ce ne soit ici le lieu ni

d'exposer ni de critiquer ses systèmes, quelques mots sont cependant nécessaires.

Les *Antinomies de Kant* conduisent à un scepticisme que relève seule la pureté morale. De leur démonstration se dégage en effet cet axiome, qu'entre le fini et l'infini bâille un abîme que notre raison s'efforce en vain de franchir. La connaissance de tous les *Phénomènes* ne nous hisse point jusque dans le monde des *Noumènes*. Niées spéculativement, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la liberté humaine, etc..., ne peuvent être affirmées pratiquement. — *La dualité* est le vice de la philosophie de Kant[1].

Il s'agissait donc de réconcilier deux termes extrêmes : l'infini et le fini; *le subjectif et l'objectif*. — *Fichte* plaça l'absolu dans le *Moi*, qui devient par conséquent sujet et objet. — La plus pure morale se dégage de cette théorie. De même que nos yeux sont choqués par une planche mal équilibrée, non parce qu'elle nous gêne, mais seulement parce qu'elle est mal équilibrée; ainsi devons-nous, raisonne Fichte[2], nous faire une conscience qui soit

[1] Kant (Immanuel), 1724-1804 ; né (d'origine écossaise) à Königsberg, qu'il ne quitta pas pendant un professorat demi-séculaire. *Critique de la Raison pure*, 1781. — *Critique de la raison pratique*, 1788. — *Critique du Jugement*, 1790. — L'influence de Kant fut considérable. Grand penseur et souvent grand écrivain.

[2] Fichte (Johann Gottlieb, 1762-1814); né à Rammenau, Haute-Lusace, de parents pauvres. Le père était tisserand. Le baron de Militz protégea l'enfant qui devint étudiant, précepteur, professeur, et, après maintes persécutions que lui attirèrent ses opinions libérales, recteur de l'Université de Berlin.

Penseur éminent et homme de grand cœur, Fichte mérite l'admiration et la reconnaissance des Français. Il sauva d'un massacre nocturne la garnison française à Berlin ; puis, après avoir, patriote

tellement choquée par les déviations morales, même si elles ne nous causent aucun préjudice, que nous ne puissions jouir du repos avant de les avoir redressées.

Le développement progressif de l'activité libre du *Moi* résoudra les antinomies kantiennes. Mais, si le *Non-Moi* n'existe que par rapport au *Moi*, — *où est Dieu?* N'est-il autre chose que la conception métaphysique de l'idéal moral vers lequel nous tendrons?

Pour sortir de ce subjectivisme, *Schelling* construisit la philosophie de *l'Identité*. Le fini et l'infini se confondent dans *l'absolu*, qui est révélé par une sorte d'intuition immédiate. Êtres et choses deviennent des *modes* de l'absolu, une évolution de la pensée divine. — Ce brillant système supprime le Dieu personnel, indépendant du monde[1].

ardent, soulevé l'Allemagne contre la tyrannie, il mourut en soignant, auprès de sa digne femme, les blessés.

Écrivain remarquable, Fichte a généralement une éloquence abondante et superbe. Souvent aussi... Mais qu'importe ! On peut lui appliquer — car lui aussi fut prophète et prêcha la guerre sainte contre les Infidèles — ce quatrain de V. Hugo :

> Le divin Mahomet enfourchait tour à tour
> Son mulet Daïdoff et son âne Yafour :
> Car le sage lui-même a, selon l'occurrence,
> Son jour d'entêtement et son jour d'ignorance.

Son principal ouvrage philosophique a pour titre : Grundlage der gesammten Wissenschaftslehre.

[1] Schelling (Friedrich Wilhelm Joseph von), 1775-1854, né à Leonberg, Würtemberg, étudia la médecine, la théologie, les sciences physiques et mathématiques; succéda à Fichte (Jéna 1803), puis professa à l'Université de Munich; enfin, en 1841, à celle de Berlin.

Schelling écrivit dans un style imagé et poétique, parfois prétentieux. Heine prétend « que tout y grouille ». Ses études sur l'Esthétique sont remarquables. Personnellement, Schelling n'était pas

Survint *Hégel*, lequel, posant ce principe que — „tout „ce qui est rationnel est réel et réel ce qui est rationnel“ — déduisit *de l'Idée* l'absolu, la nature et l'esprit. Car Absolu = idée pure, abstraite; Nature = idée devenue objet; Esprit = idée repliée sur elle-même. D'où thèse, antithèse, synthèse. Comme Homunculus dans sa fiole, l'idée veut se manifester, s'aliéner. Elle devient donc *concrète*; puis *elle s'absorbe* ou se concilie dans un terme supérieur, en vertu d'une dialectique inéluctable. De ce terme heureusement atteint, l'idée repart pour se poser, s'opposer et s'absorber de nouveau; et dans cette évolution ascensionnelle le monde s'ordonne régulièrement jusqu'à Dieu, dernier terme de l'idée réalisée.

La conclusion évidente est que, sauf le *Weltgeist*, esprit du monde (ou âme universelle) — *rien n'existe : tout devient*. Tout est en voie de formation. Dieu lui-même est en train de se faire ! (Gott ist im Werden.) A fortiori, un homme n'est plus qu'un mode de l'évolution générale. Il ne compte plus. Comme une vague dans le courant, il n'existe plus que par rapport au fleuve qui l'entraîne. Le fleuve coule; cela suffit. Ainsi une vague engloutit l'autre; ainsi un être absorbe l'autre; ainsi une thèse supérieure absorbe l'inférieure. Celui-là seul est sage qui, devant les rouages subalternes, voit plus loin, plus haut et pénètre le principe du mécanisme, sa théorie fondamentale. A cette condition l'homme sage devient l'ingénieur, lequel, pourvu que l'usine fonctionne, n'hésite pas à brûler le charbon, à fatiguer, user ou briser certains rouages. L'individu disparaît. Dieu lui-même s'efface et s'absorbe dans la conscience qui le conçoit, *qui le fait;*

assez modeste. *Ch. Bénard* a traduit les passages principaux de ses œuvres. (Germer-Baillière, Paris.)

de sorte que Hégel, toujours logique, a pu assez plaisamment conclure que son propre système n'était que transitoire et serait bientôt absorbé par un autre. Chose triste ! mais quoi? L'évolution le veut ainsi [1] !

La philosophie hégélienne exerça en Allemagne une influence prodigieuse. Ces doctrines hardies, qui, si l'on conclut en ligne droite, aboutissent à l'athéisme, jetèrent promptement racine. Elles présentent incontestablement un côté grandiose; mais elles justifient surtout en bien des points l'égoïsme féroce du siècle. Combien d'Hégéliens parmi les diplomates et les militaires d'outre-Rhin ! Les hommes d'élite qui communient avec le *Weltgeist*, avec le Grand Tout, ne peuvent plus en effet hésiter à regarder les individus comme une quantité négligeable. *La dialectique de l'Idée* l'exige ainsi.

Athéisme ! a-t-on dit. Oui; mais plus justement encore panthéisme brutal. D'ailleurs, et ce fait est capital dans l'histoire de la littérature allemande, Fichte, Schelling, Hégel sont, en somme, des panthéistes. Ajoutez

[1] Hégel (Georges-Frédéric-Guillaume), 1770-1831, né à Stuttgart, théologien, précepteur, journaliste, directeur du Collége de Nuremberg ; enfin, en 1818, professeur à l'Université de Berlin.

Phénoménologie de l'Esprit (1807). — *Science de la Logique* (1812-16). — *Esthétique*, etc. Sans admettre toutes les théories de Hégel, Gœthe l'estimait hautement, mais le rappelait à l'étude de la nature, qui préserve des exagérations spéculatives. Elle en préserve aujourd'hui mieux que jamais; car les débats des doctrinaires ont tellement impatienté les savants, qu'ils signifient, en bonne forme, son congé à la philosophie. « C'est au médecin physiologiste seul qu'il est donné désormais de revendiquer comme son patrimoine propre ce domaine spécial de la science de l'homme, où, pendant tant de siècles, la philosophie spéculative a si longuement et si stérilement péroré. » Dr *Luys*, le Cerveau. 1882. — On voit la distance parcourue.

que Gœthe ne dissimulait pas ses sympathies pour Spinoza, et vous verrez alors sans étonnement le réveil de l'esprit chrétien se heurter à de puissants obstacles; vous verrez le torrent du Doute, un instant refoulé par l'enthousiasme et la foi, poursuivre son cours. Les échos des universités allemandes répètent des théories philosophiques dont la hardiesse ébranlerait notre vieille Sorbonne.

Tant pis! Admettons tout et n'importe quoi plutôt que la stagnation. En résumé, il semble que les efforts tentés par la sentimentalité religieuse aient provoqué une réaction violente du scepticisme: les œuvres contemporaines l'attestent souvent. Or, la littérature est classique tant qu'un juste équilibre est maintenu entre la raison et le sentiment; classique encore, même si cet équilibre est quelque peu rompu, pourvu qu'il soit rompu au profit de la raison (comme chez Lessing); car la vérité trop froide, trop nue, est néanmoins toujours belle. La littérature devient maladive lorsque la sentimentalité l'emporte sur la raison (École romantique), ou lorsque enfin cette raison se glace dans l'ironie perpétuelle (H. Heine, par exemple) ou dans l'abstraction.

Les efforts des hommes distingués, qu'on a surnommés *les Épigones* de Gœthe, tendront à renouer la chaîne classique; à garder le culte du Beau et la sérénité de l'esprit, en laissant circuler néanmoins autour de la statue l'air plus chaud des passions modernes. Esprits aimables, qui serviront de transition entre le siècle de Gœthe et peut-être une autre grande époque littéraire.

XXIII

SOUABE — AUTRICHE

Ce mérite a séduit les lecteurs de *Uhland*[1], qui lui assignent la première place après Gœthe et Schiller. Il conviendrait, ce me semble, de distinguer le meilleur poète et le poète le meilleur. Uhland mérite ce dernier titre.

Ses œuvres sont d'une correcte moralité; il a chanté les sentiments honnêtes, l'amour féminin sans fièvre, l'amour de la patrie sans chauvinisme, l'amour de la nature sans affectation. Il a pris au moyen âge son goût pour le mystérieux et lui a laissé sa manie du lugubre. Ses ballades ne sentent pas le cadavre; ses châteaux n'exhalent pas le moisi. Mais il est surtout l'auteur de gracieux Lieder, écrits à la fois dans un style noble et sur le ton populaire; exempts à la fois de toute trivialité et de toute afféterie. Aussi sont-ils devenus, grâce à cette fusion de la science et de la bonhomie, chers à toutes les classes de la société.

Cette poésie est douce et affectueuse; elle recommande la satisfaction à peu de frais; rappelle qu'on est facilement heureux avec peu ou rien: excellents conseils à donner à ceux qui eux-mêmes n'ont rien ou pas grand' chose.

[1] Uhland (Johann Ludwig, 1787-1862), fils du secrétaire de l'Université de Tübingen. Docteur en droit (1808), il séjourna à Paris et y étudia les manuscrits du moyen âge. Député au Parlement, il fut un libéral honnête et parfois courageux.

Son ami Pfizer, poète aussi, a donné sa biographie.

„Nous étions assis sans rien dire, mais avec un plaisir „latent. Notre cœur battait à peine. A quoi bon nous par- „ler? A demander qu'aurions-nous eu? Nous en savions „bien assez!" (Die Zufriedenen.)

Être assis, béat!... Bonheur à la portée de toutes les bourses. — Tout le monde d'ailleurs a ici bon caractère. Le mendiant lui-même est content de son sort. N'a-t-il pas tout à souhait? Le droit de — „regarder par la grille „les jardins des riches" — la lune au-dessus de la tête, la messe, *avec orgue*, le dimanche et la grand'route pour se promener?... Enfin, tout à gogo. Aussi remercie-t-il le Seigneur avec effusion d'avoir daigné lui prodiguer cette abondance de biens. Ce mendiant-là au moins n'est pas grincheux comme ses confrères; il sait que le bonheur absolu n'est sur terre pas plus pour les riches que pour les besogneux et claquedents; il sait qu'en échange de ses haillons il recevra un superbe costume, prochainement, au ciel. Un peu de patience, que diable!

Cette poésie est en outre chrétienne sans trop d'orthodoxie, religieuse sans bigotisme. Dans un joli sonnet à l'*Invisible* (An den Unsichtbaren) Uhland félicite les pieux pèlerins et les intelligents croisés qui s'en allaient en Palestine baiser le sol sacré qu'avaient foulé les pieds du Christ: très bien! Mais un Juif, un Musulman ou un libre-penseur eût pu signer cette pièce. Elle indique cette religion bourgeoise, amie du juste milieu, trop instruite pour croire à tout, trop routinière pour rompre avec quelqu'un ou quelque chose. Éclectisme pratique; religion passe-partout. Uhland avait une âme fière et un esprit droit; mais combien d'écrivains ont su faire leur chemin grâce à cette demi-opposition, grâce à ces compromis avec les opinions et les croyances les plus diverses. Combien de bruyants esprits forts se taisent, une fois en place, vieil-

lissent à l'Académie et meurent dûment confessés ! S'étant ménagé ainsi les petits profits dans les deux camps, le prestige de la révolte et le paiement de la soumission.

La simplicité de sa vie préserva Uhland des séductions; la grandeur de son talent lui suffisait pour vaincre les résistances. Car le savant égale ici le poète. Son *Étude sur Walther von der Vogelweide;* la publication des *Anciens Chants populaires de l'Allemagne,* etc. méritent tous les éloges. Néanmoins l'érudit s'effacera devant le poète. L'Allemagne n'oubliera plus *La Malédiction du Chanteur,* le *Comte Eberstein, La Fille de l'hôtesse, la Vengeance,* etc. Cette petite pièce est partout citée: Le valet a tué son noble maître; il endosse la cuirasse, enfourche le coursier; mais l'animal se cabre et lance le meurtrier dans le fleuve. Sous la lourde cuirasse, la mort vient plus sûre.

Uhland excelle à condenser en quelques strophes, en quelques vers une longue histoire. Voici par exemple :

LE RÊVE

La main dans la main sous de verts ombrages
Les jeunes amants tout bas devisaient ;
La joie éclairait leurs pâles visages,
Autour d'eux les fleurs s'épanouissaient.

Les tendres baisers sur sa joue en flamme !
Sur sa bouche encor les baisers ardents !
Ils souffraient jadis. Embrassés longtemps,
Le mal fuit devant le bonheur de l'âme.

Deux heures !... La cloche a tinté légère.
Le songe doré s'envole aussitôt :
Elle, hélas ! languit dans un monastère ;
Lui se meurt loin d'elle au fond d'un cachot.

Il y avait là sujet à un long poème : l'auteur a su faire court. De même la jeune fille qui meurt en croyant entendre une *Sérénade*; le *Bon camarade*, blessé à mort, „gisant à mes pieds comme un morceau de moi-même" sont dans toutes les mémoires.

On lit Uhland sans passion, mais on le quitte à regret. Il n'a mis son talent qu'au service du bien; il a su chanter la justice et même la liberté, quoique toujours avec modération. En ce sens, il peut être le poète le meilleur, en ce sens aussi supérieur à Béranger; mais là s'arrête la supériorité. M. Heinrich (*Litt. all.*, III, 328), qui appelle Béranger „le chantre épicurien du bonapartisme et du cabaret" et qui juge ses vers, — „prose rimée des plus mauvais lieux" (?) pleine „d'images obscènes, dénuée complètement du sentiment religieux", — le sacrifie net à Uhland. Mais sans rappeler que l'on compare ici un érudit d'Université avec un ouvrier imprimeur, je voudrais bien savoir quelle pièce du Souabe surpasse en perfection poétique les *Souvenirs du peuple*, ou *le Grillon?* Quel est ce reproche : absence de sentiment religieux? Il faut donc être pieux pour être grand poète? En ce cas, depuis Lucrèce jusqu'à tel grand nom moderne, voilà bien des poètes condamnés. La religion est une chose et la poésie en est une autre ! Les Contes de La Fontaine sont peu, très peu orthodoxes et n'enthousiasmaient pas moins des connaisseurs tels qu'Alf. de Musset. — Béranger, chantre de cabaret! S'il faut condamner les chantres du vin, combien restera-t-il de poètes? Il faut noyer dans le même sac Anacréon, Horace, Hugo, etc., etc., lesquels d'ailleurs ont, sans pudeur aucune, chanté bien d'autres choses ! — Quant au reproche de bonapartisme, ceci étant politique ne nous regarde pas.

Mais je crains de paraître défendre Béranger parce qu'il

est Français ; j'aime mieux citer à ce propos Gœthe, bon juge et homme du métier.

1° — „Béranger est le fils de pauvres gens, apprenti „imprimeur, puis employé peu payé dans un bureau quel„conque. Il n'est jamais allé au collège, jamais à l'uni„versité ; et cependant ses *Lieder* sont d'une forme si „achevée, si pleins de grâce, si pleins d'esprit et de la „plus fine ironie, d'une telle perfection artistique, d'un „style si magistral, qu'il est l'admiration non seulement „de la France, mais encore de toute l'Europe lettrée.“

(Eck, 3. 112.)

2° — „J'ai pris en mains les poésies de Uhland avec „les meilleures intentions du monde ; mais dès l'abord je „me suis heurté à des poésies tellement faibles et mélan„coliques que la lecture me fut pénible... J'ai trouvé en„suite dans ses ballades un talent distingué, et vu que sa „gloire a *quelque* fondement.“ (Eck, 1, 46.)

Nous dirons plus : Sa gloire est très bien fondée. Mais qu'elle ne le soit pas aux dépens de nos poètes ! Avoir écrit des vers qui peuvent être lus avec joie par tout le monde, par les lettrés et les illettrés, par les gens de toutes les opinions et de toutes les confessions, par une jeune fille et par un vieux juge, — est un éloge qui cache une critique. Lessing s'écrierait encore : „Eh , mon ami, scandalise-nous donc un peu !“

A notre humble avis, *Uhland* ne soutient pas à son avantage, comme poète lyrique, la comparaison avec des écrivains scélérats, tels que *Heine* ou *Lenau*.

Ceux-là étaient nés poètes ! Mais son mérite ne s'en trouve pas rabaissé. Uhland restera une des gloires de sa patrie.

Traduisons, pour terminer cette courte mention, un de ses petits chefs-d'œuvre.

LE BATELET

Il fallait passer la rivière.
Un bateau prit les passagers,
Gens sages, gens sachant se taire, —
Surtout devant des étrangers !
Tous muets passaient la rivière.

Un brun gaillard se lève et sort
Son cor de chasse : il exécute
Une fanfare que le bord
Indéfiniment répercute.

Un autre siffle et retient l'air,
Puis emmanche sa clarinette ;
Et petite flûte interjette
Dans l'éclat du cor un cri clair.

La fille mi-prude et mi-sotte,
Retrouvant sa langue et sa voix,
Attaque en soprano la note :
Cor, flûte et chant, tous à la fois !

Les passeurs rament en cadence,
Battant mesure de leur mieux ;
Et le bateau qui se balance
Observe le rythme après eux.

On aborde et la troupe entière
Se disperse par le canton... —
Amis, quand reviendrons-nous donc
Passer ensemble la rivière ?

C'est gentil, n'est-ce pas? — Eh bien, pas du tout ! Ce canot n'est pas un canot. Le fleuve apparent que traverse le batelet prétendu est bien plus profond que ne le croiraient des lecteurs étourdis. Toute œuvre allemande, vraiment allemande, est à triple fond : philosophique, métaphysique et cabalistique. Ainsi ce batelet serait tout

simplement *La Vie Humaine;* le fleuve serait *Le Torrent des Ages*. L'embarcadère est la Naissance; le Débarcadère est la Mort. Pour le baptême, on a l'eau sous la main! La jeune fille serait le symbole de l'amour; les rames pourraient à la rigueur symboliser les passions; le gouvernail représente la raison: mais que diable pourrait bien caractériser la clarinette?

M'est avis que, pour une fois qu'un Souabe écrit une poésie légère et gracieuse, il y a méchanceté à la lui empâter ainsi de mauvaises couleurs métaphysiques.

Auprès de Uhland: Gustave *Schwab* (né à Stuttgart, 1792-1850), auteur de la *Légende des Rois Mages* en 12 romances et d'une foule d'ouvrages variés sur la Souabe. Il a conté aussi avec talent les plus belles légendes de l'antiquité classique.

Justinus Kerner (1786-1862), lequel, après avoir été apprenti ébéniste, apprenti confiseur, commis de magasin, devint, par l'enchaînement logique des destinées, poète, médecin et spirite. Sa ballade *L'Ondin* (𝔚𝔞𝔰𝔰𝔢𝔯𝔪𝔞𝔫𝔫), celle du *Ménétrier de Gmünd* sont restées populaires. — Puis Édouard *Mörike* (né en 1804 à Ludwigsbourg), poète gracieux et surtout traducteur émérite.

On ajoute *Wackernagel*, quoiqu'il soit plutôt érudit que poète; et *Louis de Bavière*, quoiqu'il soit roi.

L'École Souabe a consciencieusement tenté de maintenir entre la foi et le doute, entre les traditions du passé et les aspirations du présent, l'entente et l'équilibre; mais il est difficile pour les hommes de cœur de ne pas être des esprits convaincus, et pour les esprits convaincus difficile de ne pas prendre parti dans la lutte. La gauche Hégélienne entraîne la nation vers le scepticisme; en Allemagne, comme en France à la même époque, la publication d'une

œuvre devient souvent une manifestation politique; le théâtre joue les *pièces de tendances;* la littérature passe à l'opposition [1]. Quelques lettrés retournent, pour oublier

[1] Sauf exception, bien entendu. Une des plus notables fut Geibel. Geibel (Emmanuel, né à Lübeck, 1815) séjourna en Grèce, précepteur chez l'ambassadeur de Russie. Plus tard professeur d'esthétique à l'Université de Munich. Poésies délicates : Spielmann's Lied; Wie es geht; Antwort, etc. Geibel a été le traducteur et parfois l'imitateur habile de nos poètes. — Nous voudrions pouvoir nous arrêter davantage sur cet écrivain qui a réclamé la venue de l'Empire prussien : « L'Allemagne, cette fiancée si bien parée, quand l'épouseras-tu, mon Empereur? » König (D. Lit.) le loue mais indique les sifflets : Schwachkopf in der Poesie. — Gesangbuchsmelodien. — Backfisch-futter (c'est-à-dire : poète dadais — airs de cantique — pâtée pour les petites béjaunes). Ses Zeitstimmen eurent une deuxième édition. Étonné d'un tel succès, le roi de Prusse octroya une pension de mille francs et cette libéralité mûrit soudain le talent de l'auteur et son dévoûment. Geibel, pieux fils d'un pasteur, réclame donc : 1° l'annexion du Schleswig-Holstein; 2° l'annexion de l'Alsace-Lorraine (dès 1847); 3° un César

qui, comme Bonaparte.
Mette cyniquement ses deux poings sur la carte
Et dise : c'est à moi ! Je suis le grand vainqueur!

Laissons Geibel chanter son *Salvum fac Imperatorem*, (au fait, dit Hugo, *faquin* devait se trouver dans la phrase) et détournons les yeux. — Chacun conçoit l'idéal à sa façon. Tibulle dans les forêts cherchait les vagues formes des nymphes; Virgile errait sur les rives du Mincio ; Dante suivait Béatrice : la belle âme de Geibel a toujours rôdé autour d'un corps-de-garde.

Cela soit dit sans nier l'élégance de son style. Geibel est un artiste habile. Mais l'homme qui n'a conçu le Progrès qu'affublé d'une culotte de peau; qui a rêvé le règne de la botte et de l'éperon, n'est pas notre homme. La poésie que nous aimons est d'autre nature :

Elle apaise l'âme qui souffre,
Guide la vie, endort la mort,
Elle montre aux méchants le gouffre,
Elle montre aux justes le port. (V. H.).

les débats politiques, à l'antiquité grecque, mais la plupart se jettent dans la mêlée. Ceux en effet auxquels, pendant le péril, on a promis la liberté, et donné, après la victoire, la prison, l'exil, les amendes, etc., se fâchèrent. Les théories philosophiques et les Révolutions parisiennes aidant, les poètes allemands s'enhardirent, depuis A. Grün, qui se moqua de Metternich, jusqu'à H. Heine, qui se moqua de tout le monde.

Anastasius Grün (pseudonyme de Antoine-Alexandre, comte de Auersperg), né en 1806 à Laibach, — est d'abord un dignitaire autrichien, député (1848), membre du Conseil d'État, conseiller privé de l'empereur, etc., et un des meilleurs poètes lyriques de l'Allemagne. Ses *Promenades d'un poète Viennois* (1831), ses *Décombres* (1835), sa satire *Les Nibelungen en frac* (1843) et ses traductions des chants populaires de la Carinthie ont fait époque. Les Allemands reprochent à *Grün* l'abus des images et des antithèses ; aux Français familiers de V. Hugo le reproche ne semble pas assez fondé.

Que de jolies et fraîches poésies dans l'œuvre de ce grand seigneur autrichien ! Tantôt il emmène sa compagne dans les Alpes et la malheureuse, harassée, tombe enfin morte. C'était sa mauvaise humeur, que le grand air et la libre nature ont tuée. Tantôt il nous fait écouter le dialogue des arbres dans la forêt, chacun nous prêchant suivant sa nature, depuis le chêne qui promet son appui aux faibles, jusqu'au cyprès qui nous rappelle la fin de toutes choses. *Grün* est original ; et quand on a feuilleté tant de pièces banales, tant de niaiseries versifiées, on lit avec joie, avec reconnaissance, des poésies qui ne ressemblent pas à toutes les autres. — A côté de l'originalité domine la bonne humeur, sa mauvaise,

d'ailleurs, ayant péri dans la montagne! Pour attirer l'attention du lecteur français sur le nom de Anastasius Grün, nous traduisons deux de ses petits poèmes.

L'ENVELOPPE ET LE NOYAU

Une auberge bien humble et semblable aux chaumières;
L'enseigne est un rameau desséché par les vents.
Mais la cave est divine et l'hôte aux arrivants
Verse un vin doré dans les verres.

Dehors, des pots brisés et quelques vieux tessons
Gisent abandonnés... Mais les plus fraîches roses
Embaument le dedans, et deux braves garçons
Boivent, causant de douces choses.

Une petite église aux murs tout délabrés,
Dont le seuil est étroit et la porte bien vieille...
Mais là résonnent l'orgue et les hymnes sacrés,
Mais le prêtre y bénit et la prière y veille.

Un cocher maladroit et qui n'y voit pas clair !
La charrette embourbée, un piteux attelage...
Mais dedans une fille est assise au grand air,
Et la plus belle du village !

Un sauvage vallon, ceint de rocs hérissés, —
Mais la source limpide y jaillit murmurante ;
Là de mornes débris pêle-mêle entassés :
Mais la mousse y verdit et le lierre y serpente.

N'est-il pas, mes amis, bien vrai le vieil adage
Qui dit que l'Enveloppe et le Noyau sont deux ?
Je l'éprouvai souvent. Si pour vous c'est douteux,
Cassez donc des noix en voyage !

CONTE MARIN

Sur l'Océan la lune est claire ;
Le vaisseau vogue vers le port ;

Peu à peu la gent passagère
A l'heure de minuit s'endort.

Pour guider leur course marine
Les officiers fixent les cieux,
Si bien que la lueur fascine,
Fatigue et ferme enfin leurs yeux.

La vague dansante clapote,
Joue et jaillit, ruisselle et fuit
Sur tel rythme que le pilote
Somnole, bercé par ce bruit.

S'étant sur les X d'un problème
Imprudemment trop absorbé,
Le capitaine enfin lui-même
Dans un doux sommeil est tombé.

Malheur à toi, pauvre navire !
Malheur à tous les passagers !
Bas-fonds, récifs, mille dangers...
Et nul ne veille à te conduire !

Une vague alors dit : « Jouons,
« Mes sœurs, à qui sera plus forte.
« Sus au grand paresseux ! Voyons
« Qui de nous mieux le pousse et porte ! »

Borée alors pensa : « Parbleu !
« J'ai fait besogne longue et dure
« Et puis bien m'allonger un peu,
« Jambes en l'air, dans la voilure ! »

Le vent, la vague font courir
Ainsi par leur fatal caprice
Le vaisseau droit au précipice !
Sur un récif il va s'ouvrir...

« Les gens bien élevés font place
« A qui n'y voit goutte en marchant. »
Pensa le rocher pas méchant,
Qui se dérangea d'une brasse.

Par les flots, par le vent poussé
Le vaisseau vogue alors à l'aise
Droit au port... Mais sur la falaise,
S'il ne s'arrête, il est brisé !

Lorsqu'une ancre mal attachée
Fit l'indépendante à propos
Et s'alla baigner, déclanchée,
Proprio motu dans les flots.

Le choc réveilla l'équipage,
On se frotte les yeux à bord,
En apercevant le rivage,
Le navire à l'ancre et le port.

On débarque ; l'on félicite
A qui mieux mieux le commandant. —
Dieu nous préserve cependant,
Les miens et moi, de sa conduite !

Mais Dieu nous donne, ô mes amis,
De trouver le vent, l'ancre et l'onde
Et les rochers aussi soumis
Dans notre voyage en ce monde !

Auprès de Grün, le baron Christian de *Zedlitz* (1790-1862) ex-combattant de Wagram, disciple de Metternich, s'est fait un nom grâce à ses imitations du théâtre espagnol : *L'honneur de la Reine* (1828); *Couronne et Cachot* (1833) ; par sa belle traduction de *Child Harold* et par quelques petits poèmes devenus populaires : *Les paroles du Coran*; la *Revue Nocturne*, etc. Mais le grand nom de la poésie lyrique autrichienne est :

Lenau.

Nicolas Niembsch von Strehlenau (1802-1850, né à Csatad près de Temesvar) étudia le droit, la philosophie,

la médecine, vit de près les horreurs de la politique et s'enfuit, plein de dégoût, en Amérique; mais la nostalgie le ramena à Vienne. Un amour malheureux aggrava encore ses souffrances, tant que la folie enveloppa enfin ce beau génie (1844).

Lenau est un poète de race. Il a l'éclat, l'expression pittoresque, l'ampleur, le grandiose; il a, d'autre part, l'ironie mordante, la généreuse indignation. Qui peut lire sans émotion *Le Chant du pauvre Pinson*, cette épopée de l'oiseau martyr? Sans maudire son bourreau, lâche et stupide? Enfin, voilà donc encore un poète ayant pour ceux qui souffrent une parole de pitié! Pour la vieille mendiante, — „à qui l'avarice des hommes n'a jeté qu'un „linceul déguenillé et qu'un crucifix mutilé; un Dieu de „rebut.“ Pour le malheureux batelier (Der Schifferknecht) qui s'endort, épuisé, sur la rive; la nuit est fraîche et le Danube murmure son éternelle berceuse; et tandis qu'un doux rêve évoque un tableau de bonheur: une maisonnette, quelques arbres verts, une jeune femme, la rentrée du troupeau quand vient le soir... le dormeur n'entend pas le piaffement des chevaux de halage et la corde l'entraîne dans les flots. — Pitié aussi pour le pauvre Juif, qui erre de village en village, la besace au dos. Il a froid, il a faim; car pour lui est fermée la Jérusalem idéale que ses coreligionnaires ont édifiée en billets de banque. La neige tombe et sur la grand' route l'Hébreu s'est assoupi sur un banc devant un calvaire. Un chasseur passe, attardé; son chien flaire le dormeur et lui vole sa croûte de pain. Un paysan le secoue, par charité: „Ne dors pas! le froid te tuerait.“ Peut-être deviendrait-il riche à son tour, en renonçant à la foi de ses pères; mais il se jure à lui-même de n'être jamais renégat. La neige tombe plus dense; le sommeil devient plus profond. Au matin, des

voyageurs trouvent l'Hébreu mort de froid au pied de la croix.

Quelles touchantes paroles surtout pour ceux qui souffrent du mal d'amour! Il peut les dire, car lui-même a tant souffert! Partout le suivait l'image de sa fiancée morte, qui, pâle, lui rappelait sa prière: — „Sois fort, „sois pieux, et dompte ton envie de suicide que trahissent „tes yeux, quand les fossoyeurs m'arracheront à ta poi„trine.“

Les tons tristes, souvent lugubres, dominent dans les poésies de Lenau — *libido moriendi, quæ sæpe generosos atque acerrimæ indolis viros corripit* — mais ce n'est pas l'orchestration d'un air connu. Sa mélancolie n'est pas conventionnelle; elle a sa source au plus profond du cœur. D'autres poètes n'ont qu'un robinet mélancolique. Pour Lenau la douleur est bonne; il applaudit quand une larme sincère lave la joue fardée.

Son âme malade ressentait douloureusement la moindre atteinte: — „Si tu jettes, par jeu, un caillou dans le préci„pice, tu troubles le calme instable de l'air et des brouil„lards montent, qui dormaient au fond. Ainsi, inconscient „de sa force, tu jetas dans ma poitrine un mot, léger „reproche... mais reproche! Et vois! des sombres abîmes „où elles dormaient oubliées s'élèvent les images nébu„leuses, surgissent les spectres des vieilles rancunes.“

Le style de Lenau n'a pas la limpidité classique; il est tourmenté et quelquefois pénible; mais quel éclatant coloris! Quelles pittoresques expressions! Nul, plus que lui, n'a eu l'épithète heureuse, le mot typique. Ses descriptions ont la crudité de la couleur locale. N'est-il pas signé: Téniers, ce paysage hollandais, où les ruisseaux se traînent lassés, où les feuilles décolorées tombent lentement à terre, de vieillesse? Le moulin a l'aile basse; la maisonnette „ne

met pas le nez à la fenêtre et rabat sur ses yeux son capuchon de paille.“ Elle boude, car le ciel est grisâtre et lourd; et — „la nature, filant les brouillards d’automne, „somnole sur sa quenouille.“

Puis, soudain, nous voyons ses *Bohémiens*, chaudement éclairés par le soleil couchant; ces revenants d’Asie, dont ils nous rapportent le teint jaune et le sensualisme indolent; ces mélomanes fatalistes, satrapes en haillons, narguant le sort, gueux mais libres; dormant à l’air, fumant à l’aise, vivant de peu, ne volant guère que pour nourrir leur vice: la fainéantise. D’ennui, jamais! La mélodie hante leur cervelle: un coup de soleil, un coup d’archet et le bohémien est passé Tzigane!

Est-ce l’un d’eux qui inspira au poète cet allegro fantastique, intraduisible, que joue Méphistophélès? Lenau a osé toucher à l’œuvre de Gœthe et la refaire à son caprice. Défectueux comme drame, son *Faust* offre des pages admirables. Avant *Berlioz*, Lenau a conçu *la Damnation*. Ici, les paysans dansent; mais le crincrin du village râcle trop lentement. Méphistophélès, déguisé en chasseur, saisit le violon et exécute une mélodie étrange, enlaçante, entraînante. D’abord câline, elle babille et ondule amoureuse; puis s’échauffe, supplie, implore, menace... Une note stridente! Il semble que la jeune fille crie au secours, qu’elle se débatte... Puis les sons se mêlent, se confondent; une strette passionnée se dégage; un rival intervient, car l’archet magique joue à trois cordes, à pleins accords, jusqu’à ce que le rival vaincu s’éloigne, qu’une corde se taise et que le trio s’achève par un duo enchanteur!... Tout le village est en liesse; Faust, entraîné à son tour, danse une ronde folle avec une jolie brune, dont les longs cheveux bouclés rebondissant sur les épaules semblent — „sonner le tocsin de la volupté!“

Faust poursuit le plaisir et se réjouit, en le savourant, d'y trouver l'amertume. Maintes pages rappellent les premières poésies de Musset; mais les figures les plus sombres du Français ont la gaieté facile et les spectres craignent l'éclat de rire. Or, ils savent qu'en Allemagne ils n'ont guère à le craindre. Tandis que Gœthe nous a montré dans son œuvre l'enchaînement logique d'une faute à une autre, l'homme trébuchant sur les erreurs pour avancer vers la lumière, — le Faust de Lenau a le spleen fatal, qui le pousse aux séductions, à l'assassinat et au suicide.

„Ne pouvant être un dieu, j'aime mieux n'être qu'un „rêve, et je me rêve le poignard dans le cœur!"

Musset nous montre un Don Juan

> Qui fouillait dans le cœur d'une hécatombe humaine,
> Prêtre désespéré, pour y chercher son Dieu.

Ce prêtre désespéré fut Lenau. Le sujet de Don Juan le tourmenta aussi et lui inspira des vers magnifiquement désolés. La conclusion du drame en indique l'esprit: le héros se bat avec Don Pedro, le vengeur des femmes trompées, le blesse, le nargue, puis soudain s'écrie : — „J'ai dans les mains mon ennemi mortel: eh bien, c'est „*embêtant*, comme toute la vie!" Il jette son épée et se laisse tuer.

Prêtre désespéré! — Lenau fut en effet d'abord un croyant passionné; jeune, il priait avec ferveur, soir et matin; souvent il servit la messe. (Voy. son Faust, scène finale.) Puis le doute attaqua cette âme et un duel terrible s'engagea, dans lequel succomba la raison du malheureux. Une foule de passages attestent le débat religieux qui déchira son âme; deux de ses poèmes: *Savonarole* et *Les Albigeois*, attestent ses préoccupations; — Savo-

narole, que l'église — „le dispensant en revanche des „flammes du purgatoire“ brûla, pour avoir — „montré „en traits passionnés que l'Église du Christ voudrait „éteindre dans le monde la lumière céleste et déployer „sur la terre son pavois de drap noir, brodé de men-„songes.“ Le poème *Les Albigeois* fut inspiré par le même esprit; et Lenau raconte dans une lettre (à Martensen) qu'il s'était occupé de dramatiser la vie de Jean Huss.

Ainsi, plus que toute autre cause, la religion troubla cette intelligence; car le mysticisme dévot des premières années dégénéra en extases, dans lesquelles le pauvre fou se voyait dans une assemblée de dieux, dieu lui-même.[1]

XXIV

LES MODERNES

Les dieux, c'est chose usée. L'âge moderne ne les admet plus que sous bénéfice d'inventaire. Quelques-uns ont encore cours, cours forcé; mais la plupart gisent chez l'antiquaire. — „Tout progresse, dit H. Heine; la nature „elle-même obtiendra de l'avancement. Les pierres devien-„dront des plantes; les plantes, des hommes, et les hommes „deviendront des dieux. Quant à ces braves gens-là, à „ces pauvres vieux dieux, on les mettra honorablement à „la retraite.“

C'est à peu près ce à quoi s'appliquent les écrivains modernes. 1789, 1815 et 1830 ont bouleversé l'Europe;

[1] Voy. sur Lenau un remarquable ouvrage de M. Alfred Marchand, *Les Poètes lyriques de l'Autriche* (Paris, librairie Fischbacher).

d'amères déceptions ont suivi de trop prompts enthousiasmes; aussi regimbera-t-on contre les gouvernements qui veulent arrêter l'élan qu'eux-mêmes ont provoqué; aussi essayera-t-on de briser ou du moins d'élargir tous les colliers. Le scepticisme devait venger les dupes, et la littérature traita de fantoches les idoles jusqu'alors respectées. Hélas! à qui la faute? Les uns ont eu tort de vouloir tout prendre; mais les autres avaient-ils raison de ne vouloir rien donner?

Nous avons déjà indiqué comment beaucoup d'hommes distingués se tournèrent vers les études silencieuses qui n'inquiètent pas le pouvoir; soit par prudence, soit par goût; mais l'exégèse philosophique et théologique les mena à de hardies conclusions. Ils ont abordé les plus graves questions avec une calme méthode, avec un zèle patient qui vaut mieux que l'esprit de parti et démolit plus complètement. Cependant les longs ouvrages ne sont pas lus par la foule, tandis que les mêmes idées, résumées et acérées par la poésie, pénètrent dans tous les esprits. Il était naturel que l'on s'attaquât d'abord à la religion. Dieu est sans doute plus puissant que le gouvernement; mais il entend mieux raillerie. Les opinions religieuses de la gauche hégélienne ont été traduites en vers par Frédéric *de Sallet* (1812-1843) sous le titre: *Évangile des Laïques.* Le style est joli; mais cette poésie ne satisfait pas; car le commentaire abstrait des versets bibliques est trop évangélique pour les libres-penseurs et trop peu pour les fidèles: longue apologie de l'esprit de l'homme, cette synthèse où se réconcilient la thèse et l'antithèse. — „*Le royaume de Dieu est en nous*" dit nettement l'auteur. Aussi est-il enchanté d'avoir été expulsé du Paradis — „ce séjour de fainéantise." Il appelle cela *avoir été émancipé.* Plus loin, Sallet écrit: — „Il ne

„s'agit pas d'avoir de l'esprit; mais d'être soi-même esprit; „car alors on est un, éternel, complet.“ Le livre est certainement très moral; mais les arguments sont en général si bizarres !

Pour ne pas rester sur une fâcheuse impression, citons de *Sallet* ce gracieux morceau qui montre que le poète valait mieux en lui que le théologien.

LE ROSSIGNOL ET LA ROSE

De mélodie et d'amour fol
Ainsi chantait le Rossignol :
O Rose, adorable et vermeille,
De la nature la merveille,
En fleurs,
En pleurs ; —
Parfums, couleurs !...
Hélas ! mes ardeurs insensées,
Soupirs et plaintes cadencées,
Coulent, torrent harmonieux,
Dans les tièdes nuits, sous les cieux ;
Mais l'aurore
Évapore
Ce flot sonore...
Chansons ! fugitives amours !
Si je pouvais donner contours,
Formes, couleurs, l'être à mes plaintes
Qui s'évanouissent éteintes,
Et qui toujours,
Comme toi, Rose,
En fleurs,
En pleurs, —
Ravissante métamorphose ! —
Auraient alors
Un corps !...
Tes pétales en diadème !
Le son devenu la couleur !
Aussi, Rose, de tout mon cœur
Je t'aime !

Et la Rose de s'entr'ouvrir,
Embaumant la nuit d'un soupir. —
Rossignol, quand ton chant résonne,
Amoureusement je frissonne ;
Si sûr,
Plus pur
Qu'un ciel d'azur !
Mon sein se gonfle de tendresse
Sous la volupté qui le presse...
Tiédeurs complices de la nuit !
Je rougis et le parfum suit.
Joie exquise
Qu'une brise
Effeuille, épuise.
A peine écloses nous passons !
Si je pouvais traduire en sons,
Rythmer en divine cadence
Ce que je sens, ce que je pense,
Rêves, frissons !
La pauvre Rose
Séchant
Au vent
Prendrait, douce métamorphose !
O Rossignol
Son vol !...
Chanter la volupté suprême !
Un son d'amour pour chaque fleur !...
Rossignol, aussi de tout cœur
Je t'aime !

La poésie politique n'a pas eu en Allemagne le même éclat qu'en France. Le pourquoi est évident : la vie politique y était moins turbulente. D'ailleurs, en dehors des lieux communs sur la liberté, il est difficile de chanter les institutions sociales. Les Muses elles-mêmes hésiteraient à composer une ode sur la suppression des octrois. Les douleurs du prolétaire, qui, n'ayant pas voulu travailler à l'atelier, n'a rien à dépenser au cabaret, ne

fendent plus l'âme à personne. Tout bien considéré, mieux vaut que le poétique contrebandier l'utile gendarme. Si belle que soit la liberté, V. Hugo lui prête une origine diabolique : une plume échappée de l'aile de Satan. Dieu permit qu'elle devint l'ange de lumière. Donc hourrah pour la liberté ! Si Dieu fut son parrain, le démon fut son père. Mais vraiment la lecture des chants politiques et patriotiques est pénible. Les haines ou les passions qui les ont dictés sont oubliées et ce qui excita l'auteur nous apparaît puéril. Belles rimes et belles illusions!

Hoffmann von Fallersleben (1798-1874) fut un des maîtres du genre. Le gouvernement s'en aperçut, qui lui retira sa chaire de professeur (1843) et lui *permit de voyager*. Mais Hoffmann était un érudit et ne pouvait s'ennuyer nulle part. Il se délassa de ses travaux philologiques en écrivant huit volumes de poésies. Plus hardi que les Muses, dont nous parlions à l'instant, il a chanté le *Zollverein*.

Herwegh (Georges) voyagea beaucoup aussi. Ses *Poésies d'un Vivant* lui avaient néanmoins fait un nom, de sorte qu'un riche mariage lui permit de retourner plus tranquillement en Suisse. On cite de lui surtout le *Chant de la Haine* (Wohl auf! über Berg und Fluß...), la *Promenade de Minuit* (der Gang um Mitternacht) et la jolie pièce intitulée

Aus der Fremde

Ich möchte hingehen, wie das Abendroth,
Und wie der Tag mit seinen letzten Gluthen —
O leichter, sanfter, ungefühlter Tod!
Mich in den Schooß des Ewigen verbluten, etc.

Franz von Dingelstedt avait vu, comme correspondant de l'„Allgemeine Zeitung", la France, l'Angleterre et la

Belgique ; et se crut alors plus ou moins républicain. Son *Veilleur de Nuit cosmopolite* (quel titre !) critiqua les villes et les palais, jusqu'à ce qu'il trouva ouverte la porte de l'un d'eux. Du roi de Bavière il eut le Von ; de l'empereur d'Autriche il eut la direction de l'Opéra de Vienne (1867). Ajoutons que, d'après ses *Chants du Foyer* (1844) il semble avoir goûté un grand bonheur domestique et concluons que Dingelstedt eut lieu de remercier le ciel, l'opposition républicaine, le roi de Bavière, l'empereur d'Autriche et la chance.

Ferdinand Freiligrath (1810-1876), fils aîné d'un instituteur de Detmold, débuta et finit dans un comptoir. Le commerce dut nourrir ce poète, ce traducteur de Musset, Hugo, Burns, Moore, etc. L'étranger dut l'abriter. Il avait eu le tort de discerner derrière les membres libéraux du Parlement, bavards oisifs, la réaction aux aguets ; et le tort de le dire. Acquitté par le jury de Düsseldorf il fut contraint de voyager beaucoup. En 1850, il se fixa en Angleterre.

„Freiligrath fait des vers rimés ; il n'est pas devenu „Horace" (H. Heine). Il ne dut jamais avoir cette prétention ; son style a un coloris trop exotique, obtenu souvent par des rimes baroques. Le V. Hugo des *Odes et Ballades* semble avoir été son modèle préféré ; et maintes pièces ne sont certes pas indignes du modèle. La *Chevauchée du Lion* (sur une gazelle qu'il a surprise) est citée dans tous les recueils ; ainsi que la *Vengeance des Fleurs*. (Une jeune fille endormie dans une serre est tuée par leur parfum.) Ses *Hirondelles* (Schwalbenmärchen) rappellent une jolie pièce de T. Gautier.

L'opposition de Freiligrath n'avait pas été méchante ; elle ne voulait la mort de personne. Mais en Allemagne,

comme partout, la censure sait se rendre ridicule. Des vers de ce genre :

O Allemagne, bourgeon sur le point d'éclore...

furent biffés comme dangereux. L'Allemagne étant déjà (sachez-le, Freiligrath!) une rose tout épanouie. — Ce brillant poète méritait meilleur traitement. Heine surtout fut sans pitié pour lui; mais envers qui Heine a-t-il été tendre?

H. Heine (né à Düsseldorf, 1799, mort à Paris, 1856) mériterait une longue biographie; car ses poésies sont une des plus belles floraisons romantiques et leur influence fut grande. Après le règne des muscles, le règne des nerfs. Délicatesse maladive; douloureuse tendresse; chagrin d'enfant qui s'épanouit dans un sourire; emportement terrible qui se résout en larmes : toutes les contradictions du cœur, toutes les sautes de la sensibilité! Comme A. de Musset, Heine s'est posé le problème :

Qu'est-ce donc que ce monde et qu'y venons-nous faire?

et, sans approfondir l'essence des choses ni leur quiddité, il s'est contenté queussi-queumi de la réponse : que ce bas-monde était un bal masqué — „où chevaliers, „moines et rois, jeunes fous et vieux coquins, gibier de „potence, frétillent en costumes de caractère.“ Passons donc au vestiaire, louons un faux nez et, sans troubler le quadrille dans lequel les gredins font vis-à-vis aux imbéciles, gardons le sérieux comique du compère Arlequin. Le mieux serait sans doute, pour prendre part à l'allégresse commune, d'être soi-même un imbécile; mais cela n'est pas donné à tout le monde : la sottise, aussi

bien que la fortune, a ses privilégiés; ces favoris forment caste, comme fait la noblesse; et comme celle-ci, afin de garder la richesse patrimoniale, ils se marient entr'eux, afin de conserver pures les traditions de sottise. Le poète, impuissant contre tant de misère et de ridicule, rassasié d'indignation, n'a plus d'autre ressource que le rire. Malheureusement, Heine n'a pas ce rire franc et sonore qui soulage le cœur et réveille les échos. Sa gaîté éclaire et ne réchauffe pas. Il semble parfois ne vouloir provoquer nos larmes que pour railler ensuite notre attendrissement.

Penché sur le bord d'un navire, il voit en imagination une ville ensevelie sous les flots, entend les derniers appels de la cloche et le remous de la foule qui se rend à l'église; croit discerner telle belle fille qui marche, les yeux baissés, près de ses parents; et cette évocation d'une cité détruite, ce souvenir donné à tant de cœurs qui ont cessé de battre, mouille ses yeux. Penché sur le bord du vaisseau, il est attiré, fasciné par les vagues... quand la main du capitaine s'abat sur son épaule: „Eh, docteur! Êtes-vous fou?!"

Ainsi fait Heine lui-même. Quand ses chants nous ont menés dans un monde peuplé de gracieux fantômes, d'un bruyant éclat de rire il nous désenchante. Êtes-vous fous? Et devant ce dédain les lecteurs regrettent leur candide émotion. Ce brutal nous arrache le jouet que lui-même nous a donné, le joli batelet doré... Après tout, il nous empêche de tomber dans l'eau!

Heine vécut à Paris depuis la révolution de Juillet. Accueilli, naturalisé par la société lettrée, pensionné plus tard par le ministère, il semble avoir été tiraillé par sa double nationalité, ne pouvant plus ni aimer ni renier

l'Allemagne ; entre deux pays par ses tendances comme, par la date de sa naissance, entre deux siècles. Du reste, avec cette intuition des poètes, il prévit que la blonde Allemagne allait se trouver mal dans les bras d'un soudard prussien, et la belle, ce lui semble, eût dû mieux choisir que — „le descendant direct d'un cheval, qu'un roi „de Prusse, lequel croit rire quand il hennit et croit parler „quand il s'ébroue[1]." Il prédit même qu'on sacrera empereur ce roi-là : — „Nous n'avons pas perdu l'habitude „d'enguirlander de lauriers le groin de nos cochons."

La plaisanterie est inconvenante et justifierait seule l'interdit jeté sur les ouvrages du poète (en 1835)[2]. Soit dit à son excuse que ces insultes n'étaient point personnelles et ne voulaient que répondre au teutonisme soldatesque. Heine haïssait les traîneurs de sabre et craignait, pour la civilisation, leur avènement. Dès 1844, il criait Gare ! à la France, car le roi-cheval avait envie de boire sans payer. Bien d'autres aussi nous avaient prévenus du danger ; mais quand donc profitèrent les prophéties ?

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

Les Reisebilder, publiés en allemand et en français par cet étranger, maître de notre langue, voire de notre style, célébrèrent le nom de Heine. Ces „Tableaux de Voyage" sont même plus amusants pour nous que pour les Allemands ; d'abord, parce que nous ne payons pas les frais ; puis peut-être parce que notre tournure d'esprit s'accom-

[1] Zu Berlin im alten Schloße... Nous n'osons pas traduire les hardiesses du texte.

[2] Mais n'était-il pas ridicule d'interdire les ouvrages qu'il ferait désormais ?

mode plus facilement de la plaisanterie pour elle-même, d'une méchanceté, pour nous inoffensive si elle est bien tournée. Moins répandu en France, *Atta Troll* (écrit en 1841) est un poème héroïque, ou plutôt un poème *arctique*, car Atta Troll est un ours, dont notre auteur fait la connaissance dans un voyage aux Pyrénées.

— „Les grognements de l'ours, — je les comprends ! „Dans ma chère patrie, j'ai entendu, jeune, cette harmo- „nie-là". Le volume est une suite de romances ou de complaintes, rattachées par un léger fil. — „Il en fut de „mon livre comme de toutes les œuvres allemandes, comme „de la cathédrale de Cologne, du Dieu de Schelling, de la Constitution prussienne, — ça n'est jamais fini." Les théories philosophiques de l'ours forment le fond. Atta Troll a dansé, au son du tambourin et du bâton, devant les hommes et méprise notre espèce, qui n'a pas même le tact de la danse. „Même les Allemands, autrefois une „élite, jadis nos cousins, hélas! sont dégénérés." L'univers est à refaire. Les ours n'ont pas été consultés et la machine ronde a trop de bosses. Les hommes, d'autre part, sont d'injustes tyrans qui n'admettent pas l'égalité de toutes les bêtes devant la loi... Trop vieux, trop écœuré pour tenter cette révolution sociale, Atta Troll fait prêter à son fils le serment d'Annibal.

Questionné sur la religion, le Pyrénéen flétrit, comme il convient, les vils libres-penseurs, les spinozistes, panthéistes, matérialistes, etc... et se confesse lui-même croyant fidèle en Dieu le Père... le Père Ours, si vénérable dans sa fourrure blanche. Honte et grognement aux impies ! Atta Troll, dans ses pires heures de scepticisme, n'a jamais renié *l'arche d'alliance* de ses pères !

Ainsi Heine, mis en verve, tourne en raillerie ce que tous les hommes révèrent. Mais le ciel ne lui fait pas ou-

blier ses compatriotes. Les poètes souabes, dont la mièvrerie l'agaçait, furent pitoyablement maltraités. Il leur fallut battre en retraite, éclopés de quatre sens, obligés de se tirer, tant bien que mal, désormais d'affaire avec un seul. Du haut des Pyrénées, temple sublime aux détestables escaliers, Atta Troll les contemple, — „tandis „que, comme des bayadères endormies, les montagnes „frissonnent au matin dans leur blanche chemise de brouil„lard, puis s'éveillent, égayées par le Dieu-Soleil, qui „leur relève ce dernier voile en rayonnant sur leur splen„dide nudité.“

L'artiste reparaît ; maître de la forme, il fait oublier par quelques pages exquises les témérités du sujet. Feuilletons ses poésies. Gœthe n'a rien écrit de plus gracieux que les strophes à une jeune fille :

> Du bist wie eine Blume,
> So hold und schön und rein;
> Ich schau' dich an und Wehmuth
> Schleicht mir in's Herz hinein, etc.

ou celles, intraduisibles, au Printemps :

> Leise zieht durch mein Gemüth
> Liebliches Geläute...

L'amour (amour de cœur ou de tête, peu importe au lecteur) lui inspira des pièces charmantes.

„Chaque jour venait la fille du Sultan, belle à ravir, „se promener près la fontaine où clapote l'eau cristalline.

„Chaque jour se tenait le jeune esclave près la fontaine „où clapote l'eau cristalline ; chaque jour il devenait plus „pâle.

„Un soir vint droit à lui la princesse et lui jeta ces mots „rapides : Ton nom, je veux le savoir, ta patrie, ta nais„sance !

„Et l'esclave dit : Je me nomme Mohammed, je suis „de l'Yémen et ma famille sont ces Asra, qui meurent „quand ils aiment."

Si courte soit cette pièce, elle trahit la divergence du classique. Les amoureux classiques sont d'abord amoureux de la vie. Ils pensent, comme les Grecs, que „la lumière du ciel est douce à voir" (Sophocle). Ils veulent n'être désabusés qu'au jour où ils n'auront plus de dents; jusque-là ils espèrent mordre dans les fruits mûrs et dans les joues roses. L'heure de se convertir au jeûne sonnera bien assez tôt, hélas ! — Les héros romantiques, au rebours, ont l'idée fixe du cimetière ; dans un madrigal ils entrecroisent des rimes funèbres ; ils garnissent d'asphodèle leurs bouquets les plus galants.

— „J'ai pleuré dans un rêve ; je rêvais que tu étais „morte. Je me réveillai et les larmes coulaient encore „sur mes joues..."

Cupidon n'est plus archer; il est fossoyeur. De sa plus grande flèche s'étant fabriqué une petite bêche, il ne fait plus de blessures au cœur : il y creuse des trous.

H. Heine a soupiré maintes fois qu'il expirait d'amour. Il l'a soupiré jusqu'à 55 ans. N'est-ce pas l'état des gens qui ont trop bu et se plaignent que le vin, trop fort, leur fait mal à la tête? La vie privée du poète ne nous regarde pas autrement; et nous ne voulons que rappeler en passant la tendance de ces gens-là à nous narrer des souffrances inénarrables. Le talent de Heine fut d'avoir su être à la fois sceptique et poétique, termes qui semblent inconciliables. Il chanta comme s'il croyait et tourna délicieusement les croyances en ridicule.

Bah ! le baiser, le serment,
Rien de tout cela n'existe.
Le myosotis, tout triste,
Y perdrait son allemand. V. HUGO.

Le lecteur hésite entre cette double nature ; et heurté par un vers, entraîné par un autre, lit jusqu'au bout. La vogue de l'auteur s'explique par ce scepticisme même : il a parlé leur langage à ses contemporains. Attentif aux événements, il a donné le souffle et la voix aux passions modernes, depuis les regrets de la vieille garde sur son empereur, expédié à Sainte-Hélène, „où son rare génie l'a conduit" (P. L. Courier), jusqu'aux angoisses du cheval devant la locomotive, bétail de fer, qui lui fera funeste concurrence. — „Tout gris-pommelé qu'il soit, il prévoit un bien noir avenir !" Enfin la malignité elle-même amuse le public, qui voit avec joie la cravache cingler les drôles de toute classe.

Les opinions de Heine? — Peu flatteuses pour l'espèce humaine. En religion, il affirme lui-même n'être entré dans „la bâtisse catholique" que pour la mieux démolir. Il a, comme Gœthe, reproché obstinément au christianisme d'avoir substitué au culte du Beau l'adoration du Laid. En politique, il conseille de se méfier du peuple, des prêtres et des potentats ; car, dit-il, — „les princes ont de longs bras, les prêtres de longues langues et le peuple de longues oreilles." En économie sociale, il partage l'opinion accréditée : nul n'est content de sa fortune ; l'un criant : la tête me brûle ! l'autre : j'ai froid aux pieds ! Celui-là réclamant la pluie, celui-ci le soleil,

Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il aurait bâillé.

En deux strophes saisissantes, H. Heine personnifie cette antithèse.

Fichtenbaum und Palme

Un sapin du Nord surgit seul
Sur le flanc dur de la montagne.
Le froid l'endort, la mort le gagne,
La neige lui pose un linceul. —
Il rêve au palmier d'Arabie
Qui, desséché par le désert,
Brûlé par le soleil, envie
Le sapin du Nord de glaçons couvert.

En morale, les grands sentiments lui semblaient déguiser trop souvent de petits intérêts. Les sceptiques jouissent de la clairvoyance du mal; leur punition est de soupçonner le mal partout. Mais à qui la faute si tant de déceptions diminuent la confiance? Chat échaudé craint l'eau froide, dit-on. Heine fut un de ces chats. Tandis que l'humanité ressemble aux lapins de La Fontaine qui, foudroyés il y a cinq minutes, reviennent, plus gais qu'auparavant, s'exposer aux mêmes fusils. — En amitié... Qu'eût dit La Fontaine de cette prière : „Seigneur, mon „Dieu! débarrasse-moi de mes amis!... Quant à mes „ennemis, je m'en charge." N'y a-t-il pas néanmoins fond de vérité dans cette petite pièce?

ENCOURAGEMENTS

Bons conseils ne leur coûtaient guère,
Politesses ne coûtaient rien :
« Que j'attende là ! Que j'espère !...
« Un coup d'épaule... On verrait bien ! »

En attendant leurs coups d'épaule
J'aurais bien pu crever de faim,
Si ce bon diable, honnête drôle,
N'avait pas pris ma cause en main.

Il m'a nourri, seul. De ma vie
N'oublierai ce que je lui doi !
De l'embrasser j'aurais envie —
Mais l'honnête drôle... c'est moi.

En amour enfin, comme dans le reste, un conciliant éclectisme. — „De laquelle serai-je amoureux, puisque „toutes deux sont aimables? Une belle femme est encore „la mère; la fille aussi est une belle enfant.“ Si cette double attraction persiste, isotherme et isodynamique, l'hésitation peut se prolonger! Mais un sarcasme rompra le charme : — „L'amour est une sotte ânerie de jeunesse.“ Est-ce bien un poète qui parle? Fi ! l'ingrat qui blasphème les divinités et médit du Printemps! Musset a mille fois raison de répondre :

Être admiré n'est rien ; l'affaire est d'être aimé.

Par ses qualités elles-mêmes, H. Heine a excité autant d'enthousiasme chez les uns que, chez les autres, de colère. Voici le jugement de M. *Barthel* (Lit. Geschichte) — „Heine a beau être divinisé par beaucoup de gens, „l'impression de sa poésie sur moi est en résumé telle, „que je le prendrais volontiers au mot lorsqu'il dit : *mes* „*vers sont empoisonnés, il n'en pouvait être autrement.*“

Le jugement est sévère; mais les plus enthousiastes ne peuvent admirer Heine sans réserves. L'artiste vaut mieux chez lui que le penseur, et le poète vaut mieux que l'homme. La lecture suivie de ses œuvres impressionne péniblement. Il est sage de prendre ses Lieder à petite dose et d'y mêler comme réactif une lecture plus saine. A cette condition, ils deviennent le régal des plus délicats. Heine fut un des *enfants terribles* du siècle; mais ces mauvais sujets-là, qui bouleversent tout dans la

maison, l'égayent aussi et sont, en dépit de toutes leurs folies, les préférés des parents.

XXV

CONCLUSION

Tous les échos n'ont-ils pas répété : Le scepticisme a tué la poésie ! Notre époque ne produit plus rien ! Elle se meurt d'anémie ! — Ceux qui parlent ainsi parleraient autrement s'ils avaient la tâche de résumer le catalogue des œuvres modernes ! A peine une période est-elle close qu'une autre s'ouvre, plus vaste. Sans doute il serait préférable que quelques hauts sommets surgissent et dominassent la multitude des crêtes ; les taupinières qui se creusent pour mieux se voûter ne pourraient plus, écrasées par la comparaison, se dénommer collines ; mais avouons que la littérature n'a jamais été plus *accidentée*. Une foule innombrable d'écrivains sait, par des mérites très réels, très variés, détourner sur eux un peu de l'attention générale ; l'abondance des productions nuit seule aux qualités individuelles. La langue poétique une fois créée, de nombreuses formules d'école une fois coulées, des milliers de lettrés s'en emparent et moulent, d'après le modèle, d'autres images à l'infini. Beaucoup de ces produits plaisent par leur bonne mine ; mais la plupart s'imposent par la quantité, la coterie, la mode, la réclame. Au lieu de précéder et de guider les grands mouvements humains, la littérature devenue plus pratique les suit et les exploite. Elle délaye et monnaye les haines, les enthousiasmes, flatte les passions, parle leur langage, gagnant ainsi prompt succès, facile profit et court honneur.

Laissons ces écrivains-là à leur métier. Nous ne voulons pas nier le talent qu'ils dépensent et nous admirons — de loin — leur savoir-faire. Soit dit à leur excuse qu'ils vivent en un temps où tout le monde parle à la fois; où, pour être entendu, il s'agit de crier fort et nullement de chanter juste. — „Si nous jetons un regard sur la litté-„rature allemande de nos jours, nous trouvons que les „vides faits par la mort restent inoccupés.“ (B. Lévy.) La poésie, la vraie, vit d'enthousiasme, fût-ce pour la plus folle chimère : or, pour quelles généreuses idées se passionne le peuple allemand? Il est devenu, ce semble, trop pratique. Ses jeunes enfants ne courent plus après les papillons, mais après les papiers de banque; les aînés pullulent prolifiques et s'implantent partout. Pour ces fidèles du comptoir et de la caserne, la religion a moins d'exigences; le beau, c'est ce qui se prend; le vrai, ce qui se vend; l'idéal, ce qui ment. S'ils admettent encore la poésie, c'est parce que leur Muse fait, contre remboursement, des cantates officielles; Muse serviable, qui chante l'intelligence de la Landwehr, les grâces de la garde impériale, l'auréole de la dynastie; rime les bulletins de victoire et les prospectus des dentistes; Muse qu'on peut tutoyer et marchander. La régularité métrique de cette versification-là est au fond un hommage à *l'exercice à la prussienne*. C'est une poésie disciplinée.

Aussi applaudissons-nous à ces regrets de notre vénéré maître, *M. B. Lévy*, mort au travail, après avoir tant fait pour l'enseignement des langues vivantes en France : — „*Les victoires de la Prusse sur l'Autriche, celles de l'Alle-„magne sur la France n'ont été favorables ni aux lettres ni „aux arts. Elles ont transformé en pamphlétaires des histo-„riens et des savants, jadis les hôtes fêtés des vaincus; elles „n'ont enfanté que des Tyrtées de carrefour et des œuvres*

„plastiques dont les Allemands eux-mêmes n'ont loué que la „bonne intention. On ne foule pas impunément aux pieds les „deux Muses modernes: La justice et l'humanité.“

Nous ne voulons pas nous arrêter sur ces œuvres plus soldatesques que militantes. Ne remuons la bile ni à nous ni aux autres; et, après avoir assuré que nous aimons et admirons, sans distinction de nationalité, tous les écrivains qui défendent le droit et le bon sens, terminons notre volume par la simple citation de travaux plus scientifiques que littéraires.

La théologie érudite de Herder avait indiqué la voie aux recherches historiques. Celles-ci ne fortifient guère l'orthodoxie; les découvertes en pareil cas sont rarement édifiantes. L'exégèse de Herder aboutit aux livres hardis du Dr David Strauss (1808-74), pour lequel la meilleure religion est, en résumé, la familiarité des chefs-d'œuvre classiques. Son amour de la tolérance lui fait aussi grand honneur. Mais cette religion délicate exige, pour être goûtée, une longue initiation; pour être pratiquée, de doux loisirs. Négligeons le débat chrétien et n'admirons ici que l'érudition et la patience du savant.

L'histoire a conquis au dix-neuvième siècle une place d'honneur. Elle a eu honte de n'avoir plus été pendant longtemps qu'un roman peu récréatif[1]. L'étude minutieuse des textes et des monuments reconstitue le passé, sans parti-pris de doctrine : *Niebuhr* (1766-1831) débrouilla les origines de Rome, fit la part des fables mêlées à son histoire et, avec une intuition habilement poétique, devina

[1] Des riens, approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'esprit surchargent la mémoire.
VOLTAIRE.

le symbolisme des mythes de l'antiquité. *Mommsen* (1817) lui opposa son Histoire romaine, ouvrage très savant, mais d'une lecture pénible. L'auteur fait manœuvrer des périodes lourdes comme des hoplites. On est las, à regarder seulement quel poids elles portent. A la mort de César, *Mommsen* tire l'échelle; pour lui on ne va pas plus loin que le césarisme. Pensionné jadis par l'empereur Napoléon, M. Mommsen nous hait : c'est toujours comme cela. — Ernest *Curtius* (le Burnouf de l'Allemagne) écrivit une Histoire grecque qui fait foi dans les universités; et nous devons admirer le courage de *Schlosser* (1776-1861), de *Rotteck* (1775-1840) qui achevèrent une *Histoire universelle*. Rotteck écrivit en vue de propager ses idées libérales; son histoire y perd peut-être en calme impartialité, mais y gagne en mouvement. Le style de *Ranke* (La Réforme ; Histoire des Papes) est d'une grande élégance ; on lit cet historien sans fatigue, compliment que ses confrères méritent rarement.

A n'écouter que ses sympathies, on assignerait volontiers la première place à *Gervinus* (1805-71, Histoire de la poésie allemande; Études sur Shakespeare; Histoire du dix-neuvième siècle), l'illustre et courageux savant qui protesta contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Son nom est inséparable désormais des grands noms qu'il a célébrés. La préface (publiée en brochure) de son Histoire contemporaine est un chef-d'œuvre de synthèse philosophique.

Si l'on se hait et se hache avec le même acharnement, ce n'est pas manque de preuves que nous sommes tous frères. Les philologues ont assisté les historiens pour retrouver notre commune origine. La connaissance de nombreuses langues et surtout l'étude du sanscrit permit

de renouer d'antiques traditions de famille. Plus que les monuments, la plupart mutilés ou disparus sans laisser d'autre trace qu'une brique ou qu'un fût de colonne, les flexions grammaticales, constantes dans leur évolution, aidèrent à remonter le cours des âges. La grammaire comparée est une gloire moderne; et les Allemands, grâce à leur merveilleuse patience, peuvent ici s'adjuger la plus grosse part. *Adelung* (1732-1806) avait nettement indiqué que la philologie devait cesser d'être un moyen et devenir un but, son but à elle-même. Le mot est la pensée devenue son; ne serait-il pas possible de remonter du mot à la pensée? du son au sentiment? La traduction des livres sanscrits confirma les premières hypothèses de filiation indo-germanique. Guillaume de *Humboldt* (1767-1835), un des beaux génies qui honorent l'humanité, s'illustra en ce nouveau champ de recherches, comme il s'était distingué dans toutes les autres études. Pour lui la langue fut plus et mieux qu'un instrument de l'esprit; ce fut l'esprit lui-même prenant corps, vivant, agissant sous des formes régulièrement mobiles. Humboldt divisa les idiomes en trois classes, procédant par monosyllabes, par agglomération, par flexion. Tous les idiomes de la même classe auraient des racines communes et d'immenses travaux sont entrepris pour reconstituer leur évolution. On s'incline devant l'érudition de *F. Bopp* (1791-1867) écrivant une grammaire comparée du sanscrit, zend, arménien, grec, latin, lithuanien, vieux-slave, gothique, allemand [1]; et celle de *Schleicher* (1821-69) dressant son *Compendium*.

Les Allemands méritent aussi d'être loués pour leur zèle à étudier leur propre langue. Chez nous, on s'est

[1] Traduite en français par M. Michel Bréal, membre de l'Institut.

efforcé comme à plaisir d'appauvrir notre français, sous prétexte de le purifier et de l'ennoblir; La Fontaine, qui s'en deult, ne pouvait faire admettre dans le Dictionnaire de l'Académie „les mots de sa connaissance". Toute expression forte et drue fut honnie. Aujourd'hui encore on ne remonte guère au delà du dix-septième siècle; de sorte que la belle braverie de nos pères n'est remplacée, quand elle l'est, que par des néologismes baroques. L'étranger nous a déjà volé bien des choses; maintenant il nous vole notre langue. Par curiosité des nations voisines, ne nous devenons pas étrangers à nous-mêmes. Ce n'est pas une plaisanterie de dire que l'Allemagne travaille à se germaniser. Imitons-la, car elle a raison en ce point et travaillons à nous franciser. Ce serait œuvre de patriotisme pacifique et pratique.

La philologie allemande est soigneusement enseignée dans toutes les universités, et les étudiants ne sont pas rares auxquels le moyen-haut-allemand est lecture facile. Outre les considérations nationales, l'Allemand retrempé sans cesse à ses sources garde sa largeur, son abondance et sa sincérité.

On en jugera par le Dictionnaire qu'ont entrepris les frères *Grimm*. Après leur *Grammaire allemande*, véritable monument, ces savants courageux commencèrent ce dictionnaire dont le plan seul effraie. Depuis plus de vingt ans l'œuvre, interrompue par la mort, est continuée par une société d'érudits, parmi lesquels M. le professeur *Hildebrand*, à Leipzig, homme aussi affable que distingué, des leçons duquel nous sommes toujours reconnaissant.

Tant de science, tant de travail font oublier bien des mesquineries humaines. L'élite intellectuelle reste inaccessible aux passions qui s'agitent sans produire. L'Alle-

magne doit sa prépondérance actuelle à son travail autant qu'à sa discipline. Aussi est-ce sans amertume que nous avons écrit et terminons cet ouvrage sur sa littérature. Nous croyons en toute conscience que deux grands pays, tels que la France et l'Allemagne, ne peuvent se nuire sans nuire aux intérêts supérieurs de la civilisation.

Nous prions de nous excuser ceux qui chercheraient ici un nom familier ou préféré et auraient le désappointement de ne l'y pas trouver : ce volume n'a rien d'encyclopédique. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous lire, comme nous-mêmes avons écrit : sans préjugés. Et, comptant sur la bienveillance de tout le monde, nous abandonnons notre livre à sa destinée.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Addison, 152.
Adelung, 472.
Albert (Paul), 26. 274. 278. 419.
Anacréon, 162.
Apulée, 59. 111.
Argens (d'), 190.
Arioste, 234.
Aristophane, 235.
Aristote, 219.
Arndt, 399. 402 sq.
Arnim (d'), 364.
Augier, 385.

Barthel, 81. 467.
Bartsch, 49. 77. 78.
Basedow, 134.
Bayle, 127. 212.
Beaumarchais, 297. 373.
Becker, 402.
Beheim, 91.
Bellarmin, 106.
Bénard, 434.
Bénédix, 424.
Béranger, 440 sq.
Bettina, 365.
Beuve (Sainte-), 211.
Birch-Pfeiffer, 366.
Boccace, 202. 215.
Bodmer, 153. 191.
Boje, 241.
Boileau, 116. 313.
Boner, 92.
Bopp, 370. 472.
Börne, 360.
Bossert, 170.
Bossuet, 106.
Brant, 91. 96 sq.
Bréal, 472.
Breitinger, 150.
Brentano, 364. 419.
Bruils, 415.
Bürger, 238 sq.
Burnet, 30.
Buss, 135.

Calderon, 415.
Campistron, 220.
Candidus, 403.
Caro, 291. 353.
Caton (Denis), 124.
Catulle, 221.
Caylus (comte de), 232.

Cellini, 293.
Chamisso, 356. 422.
Chapelain, 3. 170.
Châteaubriand, 366.
Châtelet (Mme du), 193.
Chénier, 328.
Claveret, 220.
Claudius, 246.
Clément, 270.
Collin, 399 sq.
Conrad, 34.
Corneille, 220.
Courier, 397.
Cramer, 167.
Crébillon, 220.
Cronegk, 410.
Crouslé, 130.
Curtius, 471.

Daniel, 16.
Dante, 315.
Darin, 136.
Delavigne, 298.
Descartes, 165.
Deschamps, 152.
Diderot, 182. 293.
Dingelstedt, 355. 457.

Eckermann, 217 et passim.
Eichendorff, 422 sq.
Érasme, 7.
Ésope, 250.
Euripide, 264. 304.
Évremond (Saint-), 213.
Ezzo, 30.

Faivre, 323.
Fallersleben, 355. 457.
Fichte, 13. 51. 138. 432.
Firdusi, 322.
Fischart, 91. 99 sq.
Flaccus (Val.), 231.
Fleming, 119.
Florian, 12. 256.
Fontenelle, 212.
Freiligrath, 458.
Frœbel, 143.
Füssli, 178.

Gautier, 223. 320. 371.
Geibel, 355. 369. 444.
Gellert, 158 sq.
Geoffroy Saint-Hilaire, 294.
Gerstenberg, 254.
Gervinus, 471 et passim.
Gessner, 237. 256.
Geiler, 96. 98.
Girardin (Saint-Marc), 302.
Gleim, 160 sq. 187.
Gœthe, 286 sq.
Gottfried, 58. 87.
Gottsched, 148.
Gozzi, 310.
Grabbe, 377.
Grillparzer, 355. 385.
Grimm, 67. 370. 473.
Grimmelshausen, 7.
Grotius, 117.
Grün, 445.
Gryphius, 122.
Günderode, 364.
Gutzkow, 142. 363.

Hafis, 321.
Hagedorn, 246.
Haller, 132.
Halm, 386 sq.
Hamann, 8. 182. 237.
Hartmann, 56. 82.
Hebel, 145. 147.

Hegel, 129. 142. 434.
Heine, 459 et passim.
Heinrich, 31. 53. 115. 123. 183. 189. 268. 290.
Heinse, 237. 253.
Herbart, 142.
Herder, 181 et passim.
Hérodote, 61.
Herwegh, 457.
Hésiode, 148.
Hettner, 182.
Hildebrand, 473.
Hoffmann, 360.
Hoffmannswaldau, 123.
Hölderlin, 363. 390.
Hölty, 241.
Homère, 26. 36 et passim.
Horace, 221 et passim.
Houwald, 388.
Hugo (Victor), 278. 428 et pass.
Humboldt 319. 472.
Hume, 185.
Hutten, 7.

Iffland, 373.
Immermann, 425.

Jacobi, 165 sq. 185. 312.
Jullien, 136.
Jung-Stilling, 408.
Juvénal, 162. 219.

Kant, 165. 181. 185. 257. 322. 432.
Kerner, 443.
Kinkel, 363.
Kleist, 80. 363. 384.
Klinger, 254.
Klopstock, 167 sq.
Klotz, 207, 211.
König, 59. 366. 403. 444.
Kopisch, 429.
Körner, 354. 399 sq.
Kosegarten, 395.
Kotzebue, 379 sq.
Kuhff, 143. 368.
Kürenberg, 49. 79.
Kurtz, 60.

Labiche, 270.
Lachmann, 49.
La Fontaine, 195 et passim.
Lamartine, 209. 259. 306.
Lambrecht, 35.
La Mettrie, 229.
Lange, 290.
Lange (Otto), 360. 375.
Larochefoucauld, 247.
Laube, 355, 363.
Lavallée, 106. 114.
Lavater, 250.
Leibniz, 128 sq. 182.
Leisewitz, 241.
Lenau, 331. 363. 448 sq.
Lenz, 255.
Lessing, 203 sq. et passim.
Lévy, 235. 318. 319. 469.
Lewald, 364.
Lichtenberg, 15. 237. 250.
Lichtenstein, 90.
Liskow, 155.
Logau, 122.
Lombard, 318.
Louis (de Bavière), 443.
Lope de Vega, 387.
Lucien, 191. 309. 372.
Luther, 4. 7. 8. 97. 105.
Luys (Dr), 435.
Lycophron, 366.

Machiavel, 301.
Mairet, 220.
Marchand, 453.
Marivaux, 213.
Marmier, 259. 261.
Martial, 83. 124. 221.
Maurus, 5.
Mayer, 375.
Mélanchthon, 107.
Mendelssohn, 209.
Menzel, 156.
Merck, 293.
Mérimée, 267.
Michaëlis, 8. 186.
Michelet, 100. 107 sq.
Milton, 54. 170.
Molière, 7. 116. 150. 218. 302.
Mommsen, 471.
Montaigne, 212. 365.
Mörike, 443.
Mosheim, 8.
Motte Fouqué (La), 421.
Müller, 130.
Müllner, 377.
Musset (A. de), 278 sq. et passim.

Nas, 101.
Newton, 323.
Nicolaï, 8. 208.
Niebuhr, 470.
Nisami, 322.
Nithart, 6. 76. 84. 90.
Notker, 25.
Novalis, 363. 410 sq.

Œhlenschläger, 388.
Ofterdingen, 77.
Opitz, 7. 116.
Ossian, 170. 174. 255.
Otfried, 26.

Pannier (K.), 86.
Pestalozzi, 135. 143.
Pfeiffer, 85.
Pfinzing, 297.
Pfizer, 437.
Philippi, 156.
Picard, 310.
Pindare, 162. 170. 174.
Platen, 363. 429.
Platon, 250.
Plaute, 130.
Plutarque, 35.
Porchat, 304.

Quinte-Curce, 35.

Rabelais, 100. 105. 396.
Rabener, 154.
Racine, 221, 302 et passim.
Rahel, 365.
Ramler, 124.
Ranke, 471.
Raspail, 135.
Raupach, 378.
Reinmar, 76. 85. 90.
Rhoswitha, 27.
Richter, 23, 143. 357.
Robertson, 161.
Roquette, 31.
Rotteck, 471.
Rousseau, 185. 251 sq.
Rückert, 355. 369. 407. 426.

Saadi, 322.
Sachs, 105. 109 sq.
Salis, 395.
Sallet, 454.
Sand, 366.
Sardou, 197.
Schelling, 142. 433 sq.

Schenk, 355.
Schenkendorf, 399. 408.
Scherr, 19. 27. 76. 81. 142.
Schiller, 257 sq. et passim.
Schlegel (Geb.), 167. 302. 362. 414.
Schleicher, 370. 472.
Schlosser, 471.
Schmid, 143. 145.
Schröder, 368.
Schulze, 363. 392.
Schuré, 325.
Schwab, 120. 263. 443.
Scudéry, 220.
Semler, 8.
Sénèque, 111.
Seume, 395 sq.
Shakspeare, 3. 170 et passim.
Simonide, 227.
Simrock, 59.
Sonnenberg, 363. 367.
Sophocle, 227. 347.
Spalding, 186.
Spence, 231.
Spervogel, 84.
Spinoza, 182. 436.
Stace, 231.
Staël (Mme de), 20. 374 et pass.
Stein (Mme de), 292. 313.
Stern, 379.
Stolberg, 166. 241. 312.
Strauss, 470.
Stricker, 65.

Tacite, 10. 61.
Taine, 30. 78. 107.
Tannhäuser, 82. 90.
Tasso, 305.
Térence, 27.
Théocrite, 82.
Thierry, 69.
Thomasius, 127. 131.
Tieck, 416 sq.
Tiedge, 363. 394.
Tite-Live, 59.
Tirkler, 6. 86.
Töpfer, 146.
Trimberg, 92.

Uhland, 353. 370. 437 sq.
Ulfilas, 5. 24.
Urfé (d'), 122. 256.

Veldeke (von), 6. 82.
Vigny (de), 34.
Vilmar, 10. 26. 36 et passim.
Virgile, 227 et passim.
Voltaire, 204 et passim.
Voss, 243 sq.

Wackenroder, 367.
Wackernagel, 117.
Waldis, 93.
Walther, 77. 85.
Weber (G.), 34. 57. 92.
Werner, 374 sq.
Wieland, 190 et passim.
Williram, 26.
Winckelmann, 235.
Wolf, 127. 130.
Wolfram, 3. 6. 52. 77.

Xénophon, 191.

Zachariæ, 157.
Zedlitz, 448.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant-Propos 1
I. Divisions 5
II. Le Germain et l'Allemand 10
III. Les Origines. — Ulfilas 24
IV. L'Annolied 31
V. Nibelungenlied 36
VI. Wolfram. Le Saint-Graal 52
VII. A propos de Tristan et Isolde 60
VIII. La Satire. Le roman du Renard 65
IX. Poésie lyrique au moyen âge 75
X. Poésie bourgeoise, Brant; Fischart 91
XI. Luther. — Hans Sachs 105
XII. La Pédagogie est-elle un art ou une science? . . . 133
XIII. Gottsched. — L'École suisse 148
XIV. La Religion du cœur 165
XV. Herder et la théologie philosophique 181
XVI. Wieland 190

Pages

XVII. Lessing 203
XVIII. L'Union poétique de Göttingen 237
XIX. Schiller 257
XX. Gœthe 286
XXI. Les Romantiques. 353
XXII. — A. — Le Théâtre 374
B. — École sentimentale 390
C. — Les Patriotes 399
D. — École romantique (proprement dite) . . . 410
E. — Transition philosophique 430
XXIII. Souabe. — Autriche. 437
XXIV. Les Modernes 453
XXV. Conclusion 468
Index Alphabétique 475

Strasbourg, typ. G. Fischbach. — 3329.

F. X. BEER, Kgl. Hofbuchbinder
MÜNCHEN
Weinstrasse N.º 18/II

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Combes, Ernest

Profils et types de la littérature allemande

Paris 1888

H.lit.p. 83 qi
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11615963-3